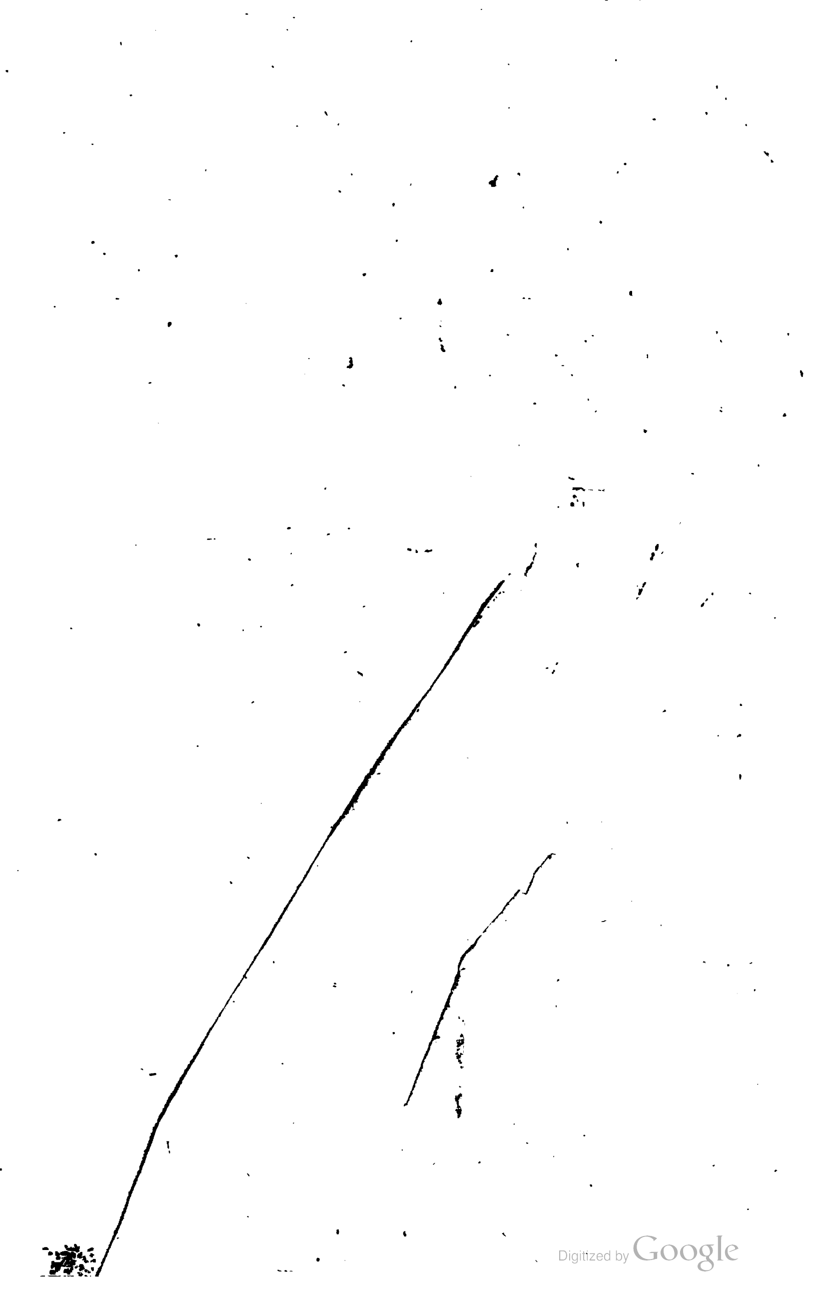



HARVARDIANÆ
ACADEMIÆ
SIGILLUM
VE RI
TAS
1638.
FROM THE
DONATION FUND
OF
MDCCCXLII.



NOUVELLES ANNALES

DES VOYAGES.

Dix-septième année.

(OCTOBRE, NOVEMBRE, DÉCEMBRE 1835.)

TOME 68 DE LA COLLECTION ET 8 DE LA 3me SÉRIE.

A. PIHAN DE LA FOREST,
IMPRIMEUR DE LA COUR DE CASSATION,
rue des Noyers, nº 37.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES
ET
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,
CONTENANT

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;

DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS, EXTRAITS OU ANALYSÉS;

DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES;

ET L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;

AVEC DES CARTES ET DES PLANCHES;

PUBLIÉES PAR

MM. EYRIÈS, DE LARENAUDIÈRE ET KLAPROTH.

TOME QUATRIÈME DE L'ANNÉE 1835.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 23.

1835.

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES
ET
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

NOTICE BIOGRAPHIQUE
SUR
M. KLAPROTH.

La mort a frappé M. Klaproth, l'un des premiers sinologues des temps modernes, et l'un des hommes les plus profondément versés dans les langues, la géographie et l'histoire des peuples de l'Asie. Son nom était un de ces noms que l'Europe éclairée entoure de son respect. M. Klaproth a succombé dans la force de l'âge, dans la maturité de son talent et lorsqu'il se proposait d'employer à de grandes compositions historiques les nombreux matériaux qu'il avait recueillis, et cette riche moisson de faits qu'il n'avait malheureusement confiés qu'à sa mémoire. Sa perte a été vivement sentie par tout ce qui s'intéresse aux progrès des connaissances humaines, par tous les

vrais amis des recherches consciencieuses. Ceux qui marchaient ses rivaux dans les routes difficiles de l'érudition, en France et dans la studieuse Allemagne, diront la part qui lui revient dans les progrès de la linguistique et de l'ethnographie. Nous, que des relations d'amitié ont tant de fois mis à même d'apprécier l'extrême variété de ses connaissances géographiques et physiques, son amour de la vérité, sa persévérance dans les travaux les plus arides; nous, qui regrettons en lui un collaborateur plein de zèle et d'obligeance, nous nous empressons, en payant à sa mémoire un premier tribut d'hommages, de rappeler ici les traits principaux d'une vie si courte et si pleine.

Henry-Jules Klaproth naquit à Berlin, le 11 octobre 1783. Il était fils de Martin-Henry Klaproth, savant minéralogiste et l'un des plus célèbres chimistes de notre époque. C'est une circonstance assez remarquable et assez rare que l'hérédité des talens et des illustrations scientifiques en ligne directe; nous la rencontrons ici. Le jeune Klaproth eut d'abord sous les yeux l'exemple des grands travaux et des belles découvertes de son père. C'était un spectacle bien capable d'influer sur ses penchans et de l'entraîner vers l'histoire naturelle. Elle fut aussi l'objet de ses premières études, mais non de ses études de prédilection; celles-ci se concentraient dans les langues, dans les langues de l'Asie surtout. A quinze ans, il apprenait seul le chinois, dont les

difficultés disparurent devant ses rares dispositions et sa persévérance, n'ayant à sa disposition que l'ouvrage de Bayer. Il crut que l'université de Halle lui offrirait des secours abondans. Il s'y rendit vers 1801, mais il se plaignit bientôt de n'y rencontrer ni manuscrits, ni professeurs capables de lui aplanir la route. Il poursuivit ses recherches et ses travaux dans la bibliothèque de Dresde, et à la fin de 1801, il se rendit à Weimar ou il présida à la publication de son *Asiatisches Magazin*, recueil périodique qui attira sur lui les regards de l'Allemagne savante. Le comte Jean Potocki, qu'il avait connu à Berlin, contribua à le faire appeler à Saint-Pétersbourg en 1804, et lui fit obtenir une place d'académicien adjoint pour les langues orientales et la littérature asiatique. Le comte Jean ayant été nommé chef des savans attachés à l'ambassade du comte Golovkin que l'empereur de Russie envoyait en 1805 à l'empereur de la Chine, ne fut pas étranger sans doute au choix qui fut fait de M. Klaproth pour interprète de cette même ambassade, ce qui fournit à ce dernier l'occasion qu'il avait vivement désirée de pénétrer chez les peuples mongols et d'étudier au milieu d'eux leurs différens idiômes. Cette mission, dont les préparatifs étaient immenses, dont on se promettait les plus heureux résultats, traversa la Sibérie par un froid très vif, entra dans la Mongolie et alla jusqu'à l'Ourga. On sait que ce fut là que s'entamèrent les négociations relatives au cérémonial qui devait être

observé. M. Klaproth fit preuve d'une capacité peu commune et d'une véritable connaissance de la langue chinoise dans les conférences qui eurent lieu entre les mandarins et le comte Golovkin. L'entêtement de l'ambassadeur russe à refuser les marques de respect qui lui étaient demandées, fit tout échouer; la mission fut renvoyée avec dédain par le vice-roi de Mongolie. A la suite de cette fâcheuse conclusion, M. Klaproth obtint la permission de revenir sur le territoire russe par une route différente de celle qu'on avait suivie jusqu'alors. Il mit cette faveur à profit dans l'intérêt de la géographie; il longea les frontières des deux empires russe et chinois; il visita plusieurs temples anciens, entre autres celui d'Ablaïkit; il se rendit au lac Koussou goul; il revint à Irkoutsk, dont il parcourut les environs, puis il explora les bords du lac Baïkal, il traversa les monts Altaï, fit une excursion sur l'Irtysch jusqu'au lac Saisan et dans le pays des Eleutes. Pendant ce voyage, M. Klaproth saisit toutes les occasions de connaître les différens peuples dont il traversait le territoire, il recueillit plusieurs vocabulaires qui lui fournirent par la suite les bases d'un classement méthodique des habitans de l'Asie moyenne, dans l'ordre de leurs races primitives et de leurs rapports de parenté. Depuis son arrivé en Russie, M. Klaproth s'était particulièrement appliqué à l'étude de la langue mandchoue, qui est d'un grand secours pour le chinois. A Irkoutsk, où il demeura pendant

dix mois, il fit l'acquisition de livres chinois, mandchoux, mongols et japonais. Il se livra avec ardeur à l'étude de cette dernière langue, qui est enseignée à Irkoutsk dans une école spéciale. Là un officier de marine du Japon, fort instruit, naufragé sur les côtes de Sibérie, l'aida à composer un vocabulaire japonais. Riche de nombreux matériaux et de nouvelles connaissances, il revint à Saint-Pétersbourg où il reçut un accueil distingué. Il fut nommé, le 11 mars 1807, académicien extraordinaire. Le comte Potocki, qui ne cessait de s'intéresser vivement à M. Klaproth, le fit choisir par l'académie pour exécuter un voyage dans le Caucase, avec mission d'y continuer ses recherches ethnographiques. Muni des instructions de cette savante société, M. Klaproth partit le 15 septembre 1807, et se livra avec un zèle soutenu pendant plus d'une année aux explorations les plus pénibles. Il chercha surtout à connaître les différens peuples tartares qui ont joué un rôle dans l'histoire du moyen-âge, tels que les Comans, les Petcheneghes, etc., etc. Il retrouva dans la chaîne caucasienne les descendans des Huns, des Avares et des Alains; il ne perdit pas une seule occasion d'augmenter le nombre des ses vocabulaires. Ses travaux sur les langues du Caucase furent immenses. Il avait toutefois éprouvé de grandes contrariétés; il avait vu mourir de la fièvre ses compagnons de voyage, lui-même avait été atteint par les maladies qui règnent

dans les vallées humides, et cependant son dévouement à la science était toujours aussi vif.

Sa peine fut grande lorsqu'il apprit que l'académie, ne pouvant plus subvenir aux frais du voyage, le rappelait à St.-Pétersbourg. Il rentra dans cette capitale le 11 janvier 1809, un peu chagrin de ce qu'il laissait inachevé, avec la conscience de ce qu'il avait fait et de ce qu'il méritait. Ses prétentions, qui n'étaient peut-être que légitimes, parurent exagérées; il n'obtint ni les récompenses, ni les indemnités qu'il réclamait. La publication de son voyage fut même arrêtée, et dans un pays où l'autorité se mêle de tout, ou fit une affaire d'état de ce qui partout ailleurs n'aurait été qu'une affaire de science. M. Klaproth parvint cependant en 1810 à faire imprimer le premier volume de ses collections sur la littérature de l'Asie. Il parut sous ce titre : *Archiv für Asiatische Litteratur*, grand in-4°. M. Klaproth publia dans le même temps trois lettres à M. Montucci de Berlin, qui l'avait indirectement attaqué dans ses Recherches philologique , ainsi qu'une dissertation (en allemand) sur la langue et l'origine des Aghouans (Afghans). A la demande du prince Czartorinski, curateur de l'université de Wilna, il traça le plan d'une école spéciale de langues asiatiques pour cette université. Il venait d'y être nommé professeur, et se disposait à partir, lorsqu'il fut retenu par le ministre de l'instruction publique, qui le chargea de rédiger le catalogue des livres et ma-

nuscrits chinois et mandchoux de la bibliothèque de l'académie. Il fut envoyé à Berlin à la fin de 1810, pour diriger la gravure des caractères chinois nécessaires à la publication de cet ouvrage. En quatorze mois tout fut terminé. Les prétentions de M. Klaproth n'étaient pas diminuées par les nouveaux services qu'il venait de rendre. Il devenait plus pressant, et se croyant autorisé à regarder un refus comme une injustice, il ne revint pas à Saint-Pétersbourg. Le congé qu'il sollicita en 1812 se fit très long-temps attendre; en l'obtenant il perdit les titres de noblesse qui lui avaient été conférés et quelques titres académiques; mais ceux qu'il s'était créés par son talent, par ses travaux, n'étaient pas à la merci des hommes, ceux-là lui restaient; il résolut de les augmenter encore par de nouvelles publications, entre lesquelles on remarque une traduction en allemand du monument de Yu (Berlin 1811), une Dissertation sur la langue et l'écriture des Ouigours (Berlin 1812), et surtout la Relation de son beau voyage au Caucase et en Géorgie, qui parut à Halle en 1812, en allemand, et qui renferme les recherches historiques les plus importantes sur les différens peuples de ces contrées montagneuses, et de curieux vocabulaires de leurs langues. Il publia à Berlin, vers cette époque, le Voyage de Guldenstædt en Géorgie et en Iméréthi, qu'il revit et corrigea sur les manuscrits de l'auteur et qu'il accompagna d'une excellente carte faite sur

des matériaux absolument neufs; ce fut un véritable service rendu à la géographie. En 1814, après la fin de la guerre, M. Klaproth se mit à voyager. Il visita une partie de l'Italie; il examina quelques-uns des monumens de sa gloire passée, et se rendit à l'île d'Elbe pour contempler un autre débris des grandeurs humaines, Napoléon aux prises avec l'adversité. L'empereur l'accueillit parfaitement, et lui parla de ses voyages et de ses travaux avec intérêt et comme un homme à qui rien de ce qui s'était fait de son temps n'était étranger. Vers la fin de cette même année, M. Klaproth vint à Paris, où le comte Potocki, dont l'amitié le suivait partout, l'engagea à se fixer et à poursuivre ses travaux, l'assurant que c'était là que devait habiter l'homme que ses occupations obligent à consulter de riches bibliothèques et des collections de tous genres (1).

(1) Dès cette époque, la protection du gouvernement prussien vint le soutenir dans ses travaux. M. Guillaume de Humboldt, signataire de la paix de Paris, l'un des hommes d'état comme l'un des savans les plus distingués de son époque, proposa à son gouvernement d'attacher M. Klaproth à la légation prussienne de Constantinople, avec mission d'explorer l'Asie mineure et de faire quelques excursions dans le pays des Kourdes. M. Klaproth préféra le séjour de Paris au sol classique de l'Asie mineure, et le voisinage de la bibliothèque royale aux pays des Kourdes. Ce refus n'arrêta pas la bienveillance de M. Guillaume de Humboldt pour M. Klaproth ; il lui obtint une pension du roi de Prusse et l'avance de 80,000 fr. destinés à la publi-

En 1818, il publia une traduction des Mémoires de Jean Ouosk' Herdjan, prêtre arménien, pour servir à l'histoire des événemens qui ont eu lieu en Arménie et en Géorgie à la fin du 18e et au commencement du 19e siècle. En 1819, il fit paraître la première livraison du Supplément au Dictionnaire chinois de M. de Guignes; en 1822, le catalogue des livres et manuscrits chinois et mandchoux de la bibliothèque de Berlin, suivi d'une dissertation sur les Ouigours; en 1823, l'Asia Polyglotta ou Classification des peuples de l'Asie d'après l'affinité de leurs langues, ainsi que la traduction française de son voyage au Caucase et en Géorgie; en 1824, les Tableaux historiques de l'Asie, depuis la monarchie de Cyrus jusqu'à nos jours, et le 1er volume de ses Mémoires relatifs à l'histoire et à la géographie asiatiques, qui se composent aujourd'hui de trois volumes; en 1827, un Vocabulaire de la langue géorgienne et le Tableau historique, géographique, ethnographique et politique du Caucase, qui avait paru en allemand à Weimar; en 1828, un

cation d'ouvrages relatifs à l'histoire et à la géographie de l'Asie. Graces à son protecteur et à la munificence royale, l'indépendance et l'avenir de M. Klaproth furent assurés, et la liste de ses principales publications depuis 1816 jusqu'au jour de sa mort, temps qu'il a presque toujours passé à Paris, prouve qu'il était digne de la haute confiance et des faveurs dont il était l'objet, et qu'il savait y répondre par d'utiles travaux.

autre Vocabulaire fort curieux, latin, persan et coman, provenant d'un manuscrit de 1303 qui avait appartenu à Pétrarque, et la Crestomathie mandchoue avec traductions, destinée à faciliter l'étude de cette langue; en 1829, le Voyage dans la Russie méridionale du comte Potocki, avec une suite de notes, véritable trésor de connaissances historiques et géographiques; en 1831, la Description du Tubet, traduite du chinois en russe par le P. Hyacinthe, et accompagnée de notes et d'éclaircissemens; dans cette même année, M. Klaproth enrichit de notes d'une haute importance pour la géographie physique, le mémoire si profondément savant de M. Alex. de Humboldt sur les chaînes des montagnes et les volcans de l'Asie intérieure. Il publia en 1832, un Aperçu de l'origine des diverses écritures de l'ancien monde, ainsi qu'un examen critique des travaux de feu Champolion sur les hiéroglyphes; en 1833, une notice d'une mappemonde et d'une cosmographie chinoises; en 1834, une Dissertation sur l'origine de la boussole, adressée à son illustre compatriote, M. Al. de Humboldt; enfin les Annales des empereurs du Japon, traduction revue, complétée, accompagnée de notes, et suivie d'un aperçu de l'histoire mythologique de cet empire. Telle est l'aride et incomplète nomenclature des principaux travaux de M. Klaproth. Il nous serait facile de l'étendre beaucoup davantage, si le cadre de cette notice permettait d'indiquer le simple titre

des mémoires et des dissertations que M. Klaproth insérait dans les différens recueils auxquels il a coopéré, notamment dans les Nouvelles Annales des voyages, l'Asiatic journal, et le Journal de la société asiatique de Paris, dont il fut un des fondateurs et l'un des membres les plus savans, les plus actifs et les plus zélés (1). C'est par cette société que M. Klaproth, orientaliste et sinologue, doit être particulièrement apprécié; mais ce que nos études nous donnent le droit de signaler, ce sont les profondes connaissances de M. Klaproth en géographie, et nous devons ajouter dans toutes les branches de cette belle science. Si l'Asie était sa terre de prédilection, s'il la savait admirablement, le reste du globe ne lui était pas étranger. Nous l'avons vu

(1) Dans cette partie des travaux de M. Klaproth on remarque :

Description du lac Baïkal; Description du grand canal de la Chine; Notice sur l'archipel de J. Potocki; Mém. sur l'origine du papier monnaie; Sur l'identité des Ossetes avec les Alains du moyen-âge; Sur l'affinité du copthe avec les langues du nord de l'Asie et du nord-est de l'Europe; Lettres sur la littérature mandchoue; Notice sur la mer Caspienne; Mémoire sur le cours de la grande rivière du Tubet appelée Iraouaddy, dans le royaume des Birmans; Notice sur une mappemonde Japonaise conservée dans le musée britannique; Description de la Chine et trad. du persan de Rachid-Eddin; Sur les langues des Kazak, des Kirghiz, des Afghans, etc., etc.; Descript. des îles Lieou Khieou; Vie de Bouddha, d'après les livres mongols, etc., etc., etc., etc.

souvent éclaircir par des observations profondes la discussion des questions les plus ardues, des points les plus obscurs de la géographie de l'Afrique, ainsi que tout ce qui se rattache à l'ethnographie et aux antiquités américaines. Il avait fait de la géographie ancienne une étude particulière. Celui qui écrit ces lignes, et qui fait aussi depuis long-temps de cette géographie l'objet spécial de ses recherches, eut plus d'une fois le bonheur de trouver dans M. Klaproth un guide aussi sûr qu'obligeant. Comme Voss, comme Mannert, comme Ukert, il repoussait toutes les idées systématiques de M. Gossellin, sur les limites du monde connu des Grecs et des Romains, sur leurs prétendus matériaux cartographiques, sur leurs mesures itinéraires et sur l'emplacement d'une foule de points de détail que l'intérêt de son système général l'obligeait à fixer arbitrairement. Cette partie de la géographie du moyen âge qui se lie à la grande migration des peuples orientaux et à leur établissement dans diverses contrées de l'Europe, a beaucoup occupé M. Klaproth. Son érudition dans cette branche de la science était étonnante.

Le grand nombre de publications de M. Klaproth, ses études variées et ardues, ses recherches difficiles toujours si consciencieuses, ses soins minutieux dans tout ce qui tient à l'exactitude des faits, des citations et de l'orthographe, pourraient faire supposer que c'était un de ces érudits qui, constamment occupés de livres, de recherches et surtout de leurs

propres écrits, sont de lourds pédans ennuyeux ; hommes spéciaux, si vous voulez, mais la terreur des gens du monde. Il n'en était pas ainsi, M. Klaproth avait le goût et les habitudes de la haute société, ainsi qu'un penchant très décidé pour tout ce qui compose une douce et élégante existence.

Il est fâcheux de penser que c'est probablement au partage de sa vie entre l'étude et les plaisirs du monde qu'il dut le déclin rapide de sa santé. Ses forces ne pouvaient suffire à tout, et lui ne pouvait s'habituer à compter avec elles. Depuis deux ou trois ans son extérieur trahissait un épuisement précoce. L'air natal, dont il avait essayé dans ces derniers temps, l'accueil distingué de son roi, les suffrages de ses plus célèbres compatriotes, et les douces prévenances de ses vieux amis de Berlin, n'avaient pu ranimer sa vie épuisée ; il était revenu plus souffrant. Il luttait déja contre une maladie de cœur et les commencemens d'une hydropisie de poitrine qui, malgré tous les secours de l'art et les soins empressés de médecins célèbres, firent bientôt de rapides progrès. M. Klaproth, fort heureusement, se fit long-temps illusion sur la gravité de son état et conserva l'espoir d'une guérison prochaine. Nous l'avons vu sur son lit de repos promenant des yeux éteints sur sa belle bibliothèque, la regardant avec amour, se promettre de l'augmenter encore, et parler de ses travaux commencés comme quelqu'un qui se croit sûr de les finir. Toutefois à la suite d'é-

touffemens, de faiblesses, de vertiges, ses idées se brouillaient, sa mémoire s'affaiblissait, et alors il se laissait aller pendant quelques instans à de tristes pressentimens. « Je deviens fou, disait-il un jour à M. Eyriès, son ami, qui le trouva tenant sa tête entre ses mains, tout abattu, tout consterné, je deviens fou, je n'ai plus de souvenirs, la pensée m'échappe, je suis perdu pour la science, je préfère cent fois la mort. » Oui, pour une telle intelligence, ne plus penser c'était plus que mourir; car la science c'était son élément, le flambeau qui alimentait toute son existence. L'agonie de M. Klaproth fut longue et douloureuse, les trois derniers jours surtout la lutte fut horrible pour lui et pour ceux qui l'entouraient. Il rendit le dernier soupir le 28 août dernier. Sa dépouille mortelle fut déposée au cimetière Montmartre, et les honneurs funèbres ne lui ont pas manqué. L'une des plus grandes illustrations européennes, le savant dont la Prusse a droit d'être fière et que la France sait si bien apprécier, M. le baron Alex. de Humboldt, menait le deuil avec M. Coulon, secrétaire de la légation prussienne. Des savans français, des étrangers de distinction, un nombreux concours d'hommes éclairés et les collaborateurs de M. Klaproth l'accompagnaient à son dernier asile. C'est là que le vénérable M. Boisard a fait l'éloge du défunt dans un discours simple, noble et touchant, qu'il a terminé par une de ces hautes vérités religieuses si

éloquentes devant un cercueil, le néant des choses humaines.

C'est au gouvernement prussien, dont M. Klaproth était pensionnaire, qu'appartient sa grande et belle carte de l'Asie moyenne en quatre feuilles, l'un de ses derniers travaux, dont le public, nous l'espérons, ne sera pas long-temps privé; c'est le vœu des amis de la science.

Ils regrettent qu'un autre travail non moins important se trouve arrêté par la mort de M. Klaproth, nous voulons parler de l'édition critique des voyages de Marco Polo et du savant commentaire qui devait l'accompagner. On sait que la société de géographie, toujours prête à s'associer aux entreprises utiles aux progrès de la science, faisait les frais de cette grande publication qui, graces à la spécialité des connaissances de M. Klaproth, aurait puissamment servi à l'intelligence du plus habile des voyageurs du moyen-âge, à l'éclarcissement d'une foule de points obscurs de cette période de la géographie de l'Asie centrale. Ce travail occupait depuis longtemps son laborieux auteur; nous ignorons dans quel état il se trouve, ce que nous savons c'est que lui seul pouvait le terminer; une bonne partie des matériaux n'existait que dans son admirable mémoire.

Tous les ouvrages de M. Klaproth sont empreints d'un grand amour de la vérité, d'une antipathie invincible pour les théories qui ne s'appuient pas sur

des faits, pour le charlatanisme quel que soit son masque, pour l'ignorance vaniteuse. C'étaient là des ennemis qu'il poursuivait à outrance; mais il faut avouer, pour être juste, qu'il croyait les voir quelquefois ou ils n'étaient pas; erreur et disposition d'esprit d'autant plus fâcheuses qu'elles avaient pour principe un de ces dévouemens absolus aux intérêts de la science, une de ces convictions rigides, impitoyables comme la foi, comme l'œuvre religieuse dans le cœur du vrai croyant. Ceci explique, sans la justifier, cette critique de journaux tant reprochée à M. Klaproth, cette critique mordante, âpre, incisive, souvent privée de ménagemens et d'égards, qui servent si bien cependant le bon droit, la raison et la vérité. Pour être fidèle aussi à la vérité, n'oublions pas que nul plus que M. Klaproth n'était bienveillant pour ceux qui réclamaient ses conseils, nul ne rendait à ses rivaux justice avec plus d'empressement, hommage avec plus de sincérité.

LARENAUDIÈRE.

ESSAI

SUR LES VALLÉES.

IN VALLIBUS UMBRÆ.

Il faut, autant que possible, rendre l'étude des sciences attrayante : elles ont toutes tant de difficultés et d'épines ! Le moyen de faire aimer la géographie, devenue indispensable dans notre éducation moderne, ne serait pas, selon moi, de commencer par la description aride des montagnes, et de promener son élève sur les longues chaînes qui courent d'un point à l'autre de l'univers, quelquefois au milieu de l'Océan, faisant suivre à l'élève les ramifications de cette charpente osseuse qui soutient le globe, charpente admirable dans ses embranchemens, dans sa masse solide, dans son aridité même, comme dans les végétations riches et variées qui la voilent et l'embellissent ! Ce serait encore une initiation difficile que celle qui se ferait de prime-abord par un travail pénible sur les mers en général, c'est-à-dire sur une étendue immense, qu'on ne peut calculer qu'en se trompant du plus au moins, et qui n'est connue même des savans que d'une manière ap-

proximative. Le pauvre écolier, ballotté sur la surface des eaux, égaré dans les nombreux archipels qui les couvrent, arrêté au milieu des contrées septentrionales où nos courageux navigateurs restent entre des montagnes de glace, désespérant de trouver le passage cherché depuis si long-temps; brûlé par les rayons perpendiculaires du soleil dans les parages lointains visités par nos voyageurs modernes; fatigué de la mer Rouge, de la mer Blanche et de la mer Noire, jetterait peut-être là ses cartes et ses livres. Je n'ai pas non plus besoin de signaler les premières nausées que donnent les longitudes et les latitudes, et je vois d'ici les jeunes apprentis géographes traçant des lignes sur le papier, cherchant sur leur globe de carton l'équateur et le méridien, pauvres petits astronomes, qui ne trouvent dans ces travaux rien qui puisse charmer les ennuis d'un noviciat si rebutant. Mais, de même que l'auteur d'*Émile*, pour donner à son jeune élève quelques notions de cosmographie, ne prend point une sphère armillaire, « machine mal composée et exé« cutée dans de mauvaises proportions, » se contente de le faire jouir du spectacle ravissant que présente le soleil à son coucher et à son lever, et se borne à lui dire : « Je songe qu'hier au soir le « soleil s'est couché là, et qu'il s'est levé là ce ma« tin..., comment cela peut-il se faire? » puis l'abandonne à son admiration, laissant à sa jeune intelligence le soin d'expliquer ce phénomène; de même

encore que Bernardin de Saint-Pierre ouvrit les *Études de la Nature* par la description ravissante d'un fraisier qui avait crû au hasard sur sa fenêtre dans un faubourg de Paris, et que les détails admirables, les rapprochemens ingénieux que cette plante vulgaire lui a fournis ont fait plus aimer la botanique que les traités spéciaux et que toutes les nomenclatures dont on avait fait usage jusqu'alors; de même, je souhaiterais avoir quelque chose du style pittoresque et colorié qui distingue l'élève et l'ami de Jean-Jacques, pour donner plus d'attrait à l'étude de la géographie; et ainsi, procédant du connu à l'inconnu, je voudrais, le matin d'un beau jour de mai, donner ma première leçon de géographie dans quelques-unes de ces fraîches *vallées* qu'encadrent des coteaux fertiles et boisés, qu'arrose une rivière tranquille et modeste, peu sujette aux révolutions. Au fond de la vallée, apparaîtraient les maisons éparses du village; bien loin, la flèche de quelque cathédrale, ou les ruines d'un château délabré, ou d'élégantes fabriques; des barques glisseraient sur le fleuve, avec leurs voiles blanches, ou remorquées par de forts chevaux; on verrait sur ses bords les filets des pêcheurs, race industrieuse et patiente; les vignes, semées d'arbres fruitiers, descendraient en pente douce jusqu'aux moissons, que raserait le flot inoffensif; ce serait, si l'on veut, non loin de Nancy, la belle ville de Stanislas, en vue de l'école d'agriculture de Roville; ce serait près

du Cher, aux prairies si fraîches et si paisibles; ou bien encore sur la rive verdoyante de l'Aisne poissonneuse : et là, je demanderais à mes écoliers si ces eaux, lentes ou rapides, claires ou troubles, vont se jeter droit à la mer, ou bien si leur tribut est porté à un grand fleuve; je voudrais savoir d'eux le nom de ce fleuve, des villes et des villages les plus obscurs que baignent ses eaux; où les troupeaux nombreux qui paissent l'herbe haute et touffue s'en iront nourrir une population manufacturière qui ne sait ce que c'est que des pâturages; je leur demanderais encore qui consomme les vins qui croissent en abondance sur la pente des collines; s'ils peuvent aller au loin, jusque dans nos colonies, devenues, hélas! si minimes; à quels usages servent ces bois qui forment la ligne ardoisée de l'horizon; s'ils alimentent les usines du voisinage, et quelles sont ces usines; si quelques grands chênes, roulant du haut des monts sur la grève, serviront un jour à la construction, à la réparation de nos vaisseaux, tantôt glorieux et formidables, tantôt voguant dans le but unique d'augmenter la science et de porter aux habitans des contrées les plus lointaines nos arts, nos lumières, notre civilisation......, et aussi nos vices brillans. Je leur dirais encore où ce vallon charmant commence, comment il s'agrandit, se resserre et se termine; si c'est une ellipse, un cercle, un parallélogramme, car la nature se joue dans la variété des formes et des aspects; je tâcherais de leur faire comprendre

quel beau spectacle y donne tous les jours le soleil; au matin, quand il dore le vallon de ses premiers rayons, et le soir, quand il le colore de sa lumière mourante; et comment encore, pendant les belles nuits d'été, la lune, à moitié voilée, y jette ses lueurs sombres et mystérieuses. Je voudrais leur nommer et leur faire toucher du doigt ces grands bassins divisionnaires de la France, dont l'étude méthodique est devenue si féconde en résultats utiles; compter les ruisseaux, les rivières, les fleuves qui s'y rendent; leur culture diverse et leurs produits; les gorges qui s'ouvrent de distance en distance, avec leurs frais revêtemens de gazon et d'arbres, dont l'ombre vous invite, comme le long de la Seine, depuis Elbeuf, la ville manufacturière, jusqu'à Rouen, métropole des cités industrielles de la Normandie. Passant de la vallée bourgeoise et vulgaire à celles plus nobles et plus grandioses, je m'éleverais par degrés jusqu'à la plaine immense, huit fois plus étendue que notre petit royaume de France, où le Mississipi roule ses eaux larges et profondes comme la mer.

Il me semble alors que ces jeunes gens, assis au revers de quelque roche, rafraîchis par la brise que leur enverrait la rivière coulant à leurs pieds, heureux et avides de s'instruire, voudraient connaître quelles sont, dans leur pays, puis dans les états limitrophes, enfin dans toutes les parties du monde, les plus belles et les plus curieuses vallées; quelle

est leur position, leur étendue, par rapport aux montagnes et aux plaines proprement dites, ou plateaux; que de cette étude agréable ils passeraient insensiblement à celle des autres branches de la géographie, et finiraient par se former sans fatigue une idée générale de l'univers. Ce premier pas fait dans la science cosmographique leur aplanirait les difficultés dont elle est hérissée; et cette journée, passée à plonger des yeux émerveillés sur l'étroit vallon qui nous tiendrait lieu d'amphithéâtre, à les promener autour d'eux, et à les lever vers le ciel éclairant cette belle scène, ne serait pas sans fruit.

Que de fois, suivant à contre-cœur la grande route bruyante et poudreuse, j'ai désiré m'en écarter pour descendre dans les fraîches vallées que j'entrevoyais dans le lointain! Quand j'étouffais dans la caisse d'une diligence, humant à peine un peu d'air, je voyais avec un œil d'envie, et presque de rage, les gazons verts et les bois taillis bordant le sentier qui fuyait à l'horizon, et la jeune fille, avec ses sabots et sa jupe de toile grise, filant à l'ombre. Ainsi, au sortir de Soissons, j'aurais voulu, laissant la lourde machine, m'enfoncer sous les ombrages de Vauxbuin, pour y causer avec l'aimable et vieil aveugle (1); près d'Épernon, quand le pavé vous brûle et que le chemin plat vous ennuie est-ce que vous ne voudriez pas abandonner cette ligne monotone qui s'avance vers la Beauce et vous jeter

(1) M. le chevalier Pougens.

dans le joli vallon qui est là devant vous, arrosé par la Guesle et par des ruisseaux d'eaux vives, marcher à pied sous les arbres qui bordent le chemin vicinal, et demander aux anciens du village d'Harleville, s'ils ont vu quelquefois Colin, aux mœurs si douces, Colin, optimiste et bonhomme, ébaucher le plan du *Vieux Célibataire*, et aux hommes de quarante à cinquante ans, s'ils ont appris à lire quand le malin Andrieux, poussé par la faim et par le torrent révolutionnaire, s'y fit recevoir maître d'école, lui qui, vieillard plein de finesse et de grace, donna depuis des leçons au collége de France?

Puis, dans des courses successives, ouvrant mes livres, déployant nos cartes, interrogeant mes souvenirs, occupé d'une spécialité si intéressante, je voudrais traiter, tour à tour, des vallées en général, des vallées minimes ou moyennes, de celles qui sont plus étendues, des vallées industrielles, des vallées alpestres, religieuses, désolées, et enfin des vallées poétiques et fabuleuses.

Essayons de donner aujourd'hui l'abrégé de ces leçons.

M. Balbi, dont les connaissances géographiques sont si prodigieuses, et dont le coup d'œil est si vaste et si sûr, nous fournira, en quelques lignes, un aperçu général sur le sujet qui nous occupe.

« Les vallées de l'Europe sont naturellement moins « étendues que celles de l'Asie, de l'Afrique et de

« l'Amérique. La vallée du bas Danube, compre-
« nant les plaines de la Valachie et de la Bulgarie,
« et la vallée du Danube moyen, formant la Hon-
« grie, sont les plus considérables. La magnifique
« vallée du Pô vient en troisième ligne pour la gran-
« deur; celles du Rhin, entre Bâle et Mayence; du
« haut Rhône, dans la Suisse; de la Drave, dans la
« Carinthie, sont autant remarquables pour l'éten-
« due que pour leur beauté. Les vallées de l'Écosse
« et de la Norwége offrent pour caractère spécial un
« bassin étroit et long, occupé très souvent au mi-
« lieu par un lac de la même forme. Les autres ré-
« gions montueuses de l'Europe en offrent un grand
« nombre. Nous citerons encore les belles vallées de
« la Savoie, du Brescian, du Bergamasque et du
« Tyrol, dans l'empire d'Autriche; des cantons de
« Berne, du Tésin, des Grisons, d'Uri, etc., dans
« la confédération suisse; de l'Aragon, de la Cata-
« logne, de la Navarre et du royaume de Grenade,
« en Espagne; de la Reyna et de Tra-os-Montes, en
« Portugal; du Dauphiné, des hautes et basses Py-
« rénées, des Pyrénées orientales et de l'Arriége,
« en France. Nous finirons cet article en faisant ob-
« server que l'Europe, malgré la petitesse de ses di-
« mensions, offre une plaine immense que les géo-
« graphes ordinaires ne mentionnent pas, mais dont
« l'étendue et l'importance sont signalées par Malte-
« Brun; nous voulons parler de cette plaine qui s'é-
« tend depuis Paris et Londres jusqu'à Moscou et

« Kasan, d'un côté, et Astrakhan, de l'autre : elle « comprend les parties basses de la France septen- « trionale, les Pays-Bas, l'Allemagne du nord, toute « la Prusse, la plus grande partie de la Pologne et « de la Russie, jusqu'aux premières terrasses de « l'Oural. »

Cet admirable ensemble, présenté d'une manière si large et si savante, ouvre tout de suite la carrière à celui qui veut étudier à fond l'objet que nous essayons de traiter; il ne lui reste plus, pour ainsi dire, qu'à suivre pas à pas notre maître et notre guide, et à développer ces aperçus généraux. Un mot seulement sur ces vallons étroits, encadrés, resserrés, étranglés par deux monticules bien humbles, qui se touchent, dont on embrasse toute la dimension d'un seul coup d'œil, où se traîne un mince filet d'eau sous l'ombre de quelques peupliers. C'est un spectacle gracieux, à la vérité, dont on jouit à l'aise et sans fatigue; c'est une miniature charmante; c'est une vallée en raccourci, une aquarelle peinte à la chambre noire : libre à chacun de se plaire à Bièvre, à Gif, à Palaiseau (pour ne pas sortir des environs de Paris), et de trouver que le monde est bien grand, et que la nature est une belle chose; mais ne vaut-il pas mieux réserver son enthousiasme et son admiration pour des scènes qui en sont plus dignes?

On pense bien qu'allant d'un excès à l'autre, je ne veux pas proposer comme modèles les immenses

vallées de l'Asie et du Nouveau-Monde; mais que diront ceux qui n'ont vu qu'en courant, le dimanche, autour de la capitale, ou tout au plus pendant de courtes excursions dans nos départemens, les bassins étroits de quelques rivières de France, quand ils apprendront que le Met-chin-Sippi (la Mère des Eaux), vulgairement appelé le Mississipi, qui sort des lacs de l'Ours blanc et du Cèdre rouge, reçoit dans son sein profond cinq fleuves considérables, avec lesquels nos plus grands fleuves d'Europe ne peuvent entrer en comparaison, et parcourt, jusqu'au golfe du Mexique, environ douze cents lieues? Quel bassin profond et spacieux pour une masse d'eau si volumineuse! quelle foule d'habitans vivent le long de ces éternels rivages! quels arbres y végètent et les couvrent de leurs branches séculaires! L'imagination de celui qui peut en une heure, ou même entre un soleil levant et un soleil couché, mesurer de son pied la vallée qui l'enchante et lui sert d'univers, comprend avec peine ces lignes sans horizon; elle demeure confondue quand il lui faut embrasser un espace huit fois aussi étendu que le beau pays compris entre les Pyrénées et le Rhin.

Abandonnant ces proportions trop gigantesques pour être saisies complètement, et ces vallées presque incommensurables que peu d'hommes ont parcourues, étudiées depuis leur naissance jusqu'au point où elles viennent aboutir à la mer, venons nous reposer, avec M. de La Martine, au pied du

Liban; entendons le poète voyageur nous raconter les sensations délicieuses qu'il éprouve dans la vallée d'Hammana. Je conçois à présent le désir que cet illustre écrivain témoigne de revoir encore une fois un tableau si ravissant.

« Un des plus beaux coups d'œil qu'il soit donné « à l'homme de jeter sur l'œuvre de Dieu, c'est la « vallée d'Hammana, située au pied du Liban. Elle « commence par une gorge noire et profonde, creu- « sée presque comme une grotte dans les plus hauts « rochers et sous les neiges du Liban le plus élevé; « on ne la distingue d'abord que par le torrent d'é- « cume qui descend avec elle des montagnes et trace « dans son obscurité un sillon mobile et lumineux; « elle s'élargit insensiblement de degrés en degrés, « comme son torrent de cascades en cascades; puis « tout à coup se détournant vers le couchant, et « formant un cadre gracieux et souple, comme un « ruisseau qui entre dans un fleuve ou qui devient « fleuve lui-même, elle entre dans une plus large « vallée et devient vallée elle-même; elle s'étend « dans une largeur moyenne d'une demi-lieue entre « deux chaînes de la montagne; elle se précipite « vers la mer par une pente régulière et douce; elle « se creuse ou s'élève des collines, selon les obsta- « cles des rochers qu'elle rencontre; sur les collines, « elle porte des villages séparés par des ravins, d'im- « menses plateaux entourés de noirs sapins, et dont « les plates-formes cultivées portent un beau monas-

« tère; dans ces ravins elle répand toutes les eaux
« de ces mille cascades, et la route est comme étin-
« celante et bruyante. Les flancs des deux parois du
« Liban qui la ferment sont couverts eux-mêmes
« d'assez beaux groupes de sapins, et de couvents,
« et de hauts villages, dont la fumée bleue court sur
« leurs précipices. A l'heure où cette vallée m'appa-
« rut, le soleil se couchait sur la mer, et ses rayons
« laissant ces gorges et ces ravins dans une obscu-
« rité mystérieuse, rasaient seulement les couvens,
« les toits des villages, les cimes des sapins et les
« têtes les plus hautes des rochers qui sortent du ni-
« veau des montagnes. Les eaux étant grandes, tom-
« baient de toutes les corniches des deux montagnes,
« et jaillissaient en écume de toutes les fentes des
« rochers, entourant de deux larges bras d'argent
« ou de neige la belle plate-forme qui soutient les
« villages, les couvens et les bois de sapin. Leur
« bruit, semblable à celui des tuyaux d'orgue dans
« une cathédrale, résonnait de partout et assourdis-
« sait l'oreille. J'ai rarement senti aussi profondé-
« ment la beauté spéciale des vues de montagnes,
« beauté triste, grave et douce, d'une tout autre
« nature que les beautés de la mer ou des plaines,
« beauté qui recueille le cœur au lieu de l'ouvrir,
« et qui semble participer du sentiment religieux
« dans le malheur, recueillement mélancolique au
« lieu du sentiment religieux dans le bonheur, ex-
« pansion, amour et joie.

« J'ai vu Naples et ses îles, les vallées des Apen-
« nins et celles des alpes de Savoie et de Suisse; mais
« la vallée d'Hammana et quelques autres vallées
« du Liban effacent tous ces souvenirs. L'énormité
« des masses de rochers, les chutes multipliées des
« eaux, la pureté et la profondeur du ciel, l'horizon
« des vastes mers qui les termine partout, le pitto-
« resque des lignes, des villages et des couvens ma-
« ronites suspendus comme des nids d'hommes à des
« hauteurs que le regard craint d'aborder, enfin la
« nouveauté, l'étrangeté, la couleur, tantôt noire,
« tantôt pâle de la végétation, la majesté des cimes
« des grands arbres, dont quelques troncs ressem-
« blent à des colonnes de granit; tout cela dessine,
« colore, solennise le paysage, et transporte l'ame
« d'émotions plus profondes et plus religieuses que
« les Alpes mêmes. » (*Souvenirs d'Orient.*)

Mais la nature n'est pas toujours riante; elle a des aspects enchanteurs, elle en a qui glacent l'ame. Après les séductions du Liban, lieux où l'on voudrait vivre et mourir sous les vieux cèdres, voici l'historien brillant, passionné, de l'expédition d'Egypte, V. Denon, et l'auteur de l'*Itinéraire à Jérusalem,* qui vont nous faire pénétrer dans les horreurs des plus sombres vallées. C'est d'abord celle de Thèbes, peuplée de tombeaux.

« Tous les environs de Kournou, l'ancienne Né-
« cropolis, ne sont pour ainsi dire qu'une réunion
« d'excavations et de demeures souterraines, qui elles

« seules attestent l'innombrable population de « Thèbes. C'était en traversant ces humbles tom- « beaux que les rois étaient portés à deux lieues de « leurs palais dans la silencieuse vallée qui allait « devenir leur paisible et dernière demeure. Cette « vallée, au nord-ouest de Thèbes, se rétrécit insen- « siblement ; flanquée de rochers escarpés, les « siècles n'ont pu apporter que de légers change- « mens à ses antiques formes, puisque, vers son « extrémité, l'ouverture du rocher offre à peine « encore l'espace qu'il a fallu pour passer les tombes, « ainsi que les somptueux cortéges qui accom- « pagnaient sans doute de telles cérémonies, et qui « devaient produire un contraste bien frappant avec « l'austère aspérité de ces rochers sauvages. Cepen- « dant il est à croire qu'on n'avait pris cette route « que pour obtenir de plus grands développemens ; « car la vallée dérivant toujours au sud, le point « où sont les tombeaux ne doit être que très peu « éloigné du *Memnonium*, et ce n'est cepen- « dant qu'après trois quarts d'heure de marche « dans cette vallée déserte, qu'au milieu des ro- « chers, on rencontre tout à coup des ouver- « tures parallèles au sol.... Au fond, sont les sar- « cophages des rois en granit ; l'avarice a violé « toutes ces tombes.... » (*Voyage dans la Haute et Basse-Égypte.*)

Puis, M. de Châteaubriand, avec sa plume reli- gieuse et mélancolique, va nous retracer le vallon

désolé où coule le Jourdain, fleuve consacré par tant de souvenirs; et la plaine de Josaphat, encore plus sombre.

« Quand on parle d'une vallée, on se la repré« sente cultivée ou inculte : cultivée, elle est cou« verte de moissons et de vignes, de villages, de « troupeaux; inculte, elle offre des herbages ou des « forêts; si elle est arrosée par un fleuve, ce fleuve « a des replis; les collines qui forment cette vallée « ont elles-mêmes des sinuosités dont les perspec« tives attirent agréablement les regards. Ici, rien « de tout cela. Qu'on se figure de longues chaînes « de montagnes courant parallèlement du septen« trion au midi, sans détours, sans sinuosités. La « chaîne du levant, appelée montagne d'Arabie, est « la plus élevée : vue à la distance de huit ou dix « lieues, on dirait un grand mur perpendiculaire, « tout-à-fait semblable au Jura par sa forme et sa « couleur azurée; on ne distingue pas un sommet, « pas la moindre cime; seulement on aperçoit çà et « là de légères inflexions, comme si la main du pein« tre qui a tracé cette ligne horizontale dans le ciel « eût tremblé dans quelques endroits.

« La chaîne du couchant appartient aux monta« gnes de Judée. Moins élevée et plus inégale que la « chaîne de l'est, elle en diffère encore par sa na« ture : elle présente de grands monceaux de craie « et de sable qui imitent la forme de faisceaux d'ar« mes, de drapeaux ployés, ou de tentes d'un camp

« assis au bord d'une plaine. Du côté de l'Arabie, ce
« sont, au contraire, de noirs rochers à pic, qui
« répandent au loin leur ombre sur les eaux de
« la mer Morte. Le plus petit oiseau du ciel ne trou-
« verait pas dans ces rochers un brin d'herbe pour
« se nourrir; tout y annonce la patrie d'un peuple
« réprouvé; tout semble y respirer l'horreur et l'in-
« ceste d'où sortirent Ammon et Moab.

« La vallée comprise entre ces deux chaînes de
« montagnes offre un sol semblable au fond d'une
« mer depuis long-temps retirée : des plages de sel,
« une vase desséchée, des sables mouvans et comme
« sillonnés par les flots; çà et là des arbustes chétifs
« croissent péniblement sur cette terre privée de vie;
« leurs feuilles sont couvertes du sel qui les a nour-
« ries, et leur écorce a le goût et l'odeur de la fu-
« mée. Au lieu de villages, on aperçoit les ruines de
« quelques tours. Au milieu de la vallée, passe un
« fleuve décoloré; il se traîne à regret vers un lac
« empesté qui l'engloutit. On ne distingue son cours
« au milieu de l'arène que par les saules et les ro-
« seaux qui le bordent : l'Arabe se cache dans ces
« roseaux pour attaquer le voyageur et dépouiller le
« pèlerin (1).

« Si l'on peut citer une vallée encore plus lugu-

(1) Si la description de cette vallée par M. de La Mar-tine n'est pas aussi sombre, c'est qu'il ne l'a pas vue du même point que son prédécesseur, ou que ce jour-là son imagination était plus riante.

« bre et plus désolée, c'est celle de Josaphat, près
« de Jérusalem. Les montagnes qui la renferment
« dans une enceinte fort étroite sont presque nues
« et d'une couleur rouge et sombre. Sur leurs flancs
« déserts, on voit çà et là quelques vignes noires et
« brûlées, quelques bouquets d'oliviers sauvages,
« des friches couvertes d'hyssope, des chapelles, des
« oratoires et des mosquées en ruines. Au fond de la
« vallée, on découvre un pont d'une seule arche,
« jeté sur la ravine du torrent du Cédron. Les pierres
« du cimetière des Juifs se montrent comme un amas
« de débris au pied de la montagne du Scandale.
« Trois monumens antiques, les tombeaux de Zacha-
« rie, de Josaphat et d'Absalon, se font remarquer
« dans ce champ de destruction. A la tristesse de
« Jérusalem, dont il ne s'élève aucune fumée, dont
« il ne sort aucun bruit; à la solitude des monta-
« gnes, où l'on n'aperçoit pas un être vivant; au
« désordre de toutes ces tombes fracassées, brisées,
« demi-ouvertes, on dirait que la trompette du ju-
« gement s'est fait entendre, et que les morts vont
« se lever dans la vallée de Josaphat. » (*Itinéraire de Paris à Jérusalem.*)

Je demande pardon de la longueur de ces deux citations; mais, d'abord le mérite des écrivains à qui nous les empruntons leur servira d'excuse; puis elles sont destinées à bien faire connaître des localités que peu de personnes visitent, et qui sont essentiellement propres à entretenir le sen-

timent religieux et les méditations les plus graves.

C'est bien ici le lieu d'entretenir nos lecteurs de ces heureux coins de terre éloignés des villes, cachés par l'ombre épaisse des arbres, ignorés long-temps de la foule, que, dans des temps reculés, des hommes amis de la retraite, de l'étude et du travail, avaient choisis pour y bâtir une église et d'étroites cellules, pour défricher le sol qui leur avait été concédé par des veuves, par de pieuses femmes, par des croisés revenus heureusement au manoir paternel, y conserver quelques livres échappés aux barbares, et couvrir quelque chronique d'éclatantes peintures. Telles sont les maisons si célèbres de Clairvaux, en Bourgogne, où saint Bernard, l'homme à la parole énergique et entraînante, poussa l'Europe armée vers l'Orient, vivait à la tête de deux cents moines, donnant ses conseils et l'hospitalité aux rois, aux papes, aux cardinaux; l'abbaye du Valdieu, près Belfort; du Val-Secret, dans la Brie; du Val-de-Grâce, à Paris, monument somptueux de la reconnaissance d'Anne d'Autriche; sans parler du vallon obscur où les solitaires de Port-Royal vivaient dans les actes continuels d'une piété sévère, et cultivaient une littérature si grave; c'est, en Italie, à huit lieues de Florence, l'abbaye de Vallombreuse, dont l'aspect sévère rappelle notre Grande-Chartreuse, près Grenoble (1), Vallombreuse, chantée

(1) « C'est une chartreuse de l'Apennin moins âpre que « celle des Alpes; avec le ciel d'Italie et la vue de la mer.

par l'Arioste, Milton et M. de La Martine. Dans tous les états catholiques, la prière et la méditation sont souvent venues se réfugier dans les lieux frais, au bord des ruisseaux, à l'ombre des grands arbres.

Peu à peu de fatales largesses enrichirent ces maisons religieuses; ces pauvres monastères furent transformés en palais, et les moines, studieux et solitaires, devinrent des hommes du monde; et des révolutions politiques causées par le besoin d'argent, amenèrent la ruine de ces vieilles abbayes...... Quelques hommes ont gagné à ce renversement des ordres monastiques; mais la poésie s'en est attristée, et le paysage a perdu son charme : on a passé le niveau de la destruction sur des bâtimens admirables; la hache a brisé les flèches aiguës qui dépassaient le sommet des vieux ormes; on n'entend plus la cloche résonner à travers les bois; la vallée n'a plus sa verte ceinture de peupliers, elle est devenue silencieuse; on n'y voit plus qu'un amas de ruines qui attristent l'œil; ou bien le lourd marteau s'y fait entendre nuit et jour, et la flamme rougeâtre de la forge, éternellement allumée, illumine la prairie; les chemins, sans verdure, sont couverts au loin de scories noirâtres et les cris des ouvriers ont rem-

« Les superbes et sombres sapins qui environnent l'abbaye
« sont, depuis des siècles, plantés en quinconce. Ils offrent
« ainsi une magnificence plutôt régulière que sauvage : les
« eaux ont été habilement dirigées, et le Vicano est moins
« là un torrent qu'une cascade. «(Valery, *Voyage en Italie*.)

placé la paix qui régnait dans le vallon; des malfaiteurs, rebut des grandes villes, sont entassés dans ces vastes ruines métamorphosées en prisons; lorsque le voyageur passe sous les murs de Clairvaux, il aperçoit des fenêtres grillées, des soldats qui se promènent, et, au lieu des chants et de la musique, il entend des juremens et quelque fois des vociférations.

Cette activité mercantile qui s'est impatronisée dans les châteaux et les monastères détruits, cet esprit manufacturier qui va cherchant partout une chute, un cours d'eau, de vastes prairies pour étendre ses draps et ses toiles; qui creuse les rochers, la terre pour y rencontrer la houille et le minérai de cuivre et de fer, nous conduit naturellement à parler des vallées industrielles. C'est en Suisse, l'étroite vallée de Zurich, où les produits de mille métiers, rivaux de Lyon et de Tarrare pour les soieries et les mousselines, alimentent les marchés d'Angleterre, d'Allemagne et de Russie; le Val-Travers et Chaux-de-Fond, près Neuchâtel, où s'exercent tant de riches industries, où la fabrication des dentelles, le commerce des vins et des eaux-de-vie, et surtout l'horlogerie occupent tant de bras, et font affluer sur un territoire exigu des capitaux considérables; là, vous voyez de véritables palais, bâtis avec goût les uns tout près des autres, appartenant à des enfans d'une même famille, qui, tous voués à la profession d'horloger, ont rapporté

de l'Inde une fortune colossale. C'est en Normandie, dans la Seine-Inférieure, toutes ces riches vallées de Canteleu, de Darnetal, de Déville et de Maromme, où se pressent les usines, les roues immenses et les pompes à feu; où chaque prairie se couvre d'indiennes de toutes couleurs et de calicots d'une blancheur éblouissante, où les fortunes millionnaires se coudoient; celle de Dieppe ou plutôt d'Arques aux glorieux souvenirs, celle non moins intéressante de Fleury, qui se prolonge depuis la route haute de Rouen jusqu'au pont de l'Arche, vallée aux trois rivières (l'Eure, l'Andelle et la Seine), recélant dans son étroit bassin des manufactures de toute espèce, où le travail ne cesse ni le jour ni la nuit, où l'on file, où l'on tisse, où l'on teint le coton, tandis qu'à Romilly, le cuivre apporté des mines voisines de Drontheim se transforme en de larges planches destinées aux usages domestiques, à la gravure des cartes de géographie, au doublage des vaisseaux, et se change en des clous de toute dimension également pour nos navires, qu'un enfant joueur et insouciant coule avec une admirable promptitude dans des moules de terre d'une extrême simplicité; c'est tout près encore la vallée de Louviers, qui, chaque jour, se couvre de fabriques auxquelles l'Eure, épuisée quelquefois, ne peut donner la vie; c'est près de Paris, la vallée de Verberie, cercle immense que coupe l'Oise, et que le voyageur pendant la nuit voit en feu sur plusieurs points; ce sont les

vallées des Vosges et de Vite, où la fabrication de papier a pris une extension considérable et marche avec une perfection toujours croissante.

Dans l'ancienne Auvergne, pays si curieux à explorer, à peu de distance de Clermont, la vallée de Royat, traversée par le Fontanat, « avec ses vieux « noyers étalant leur feuillage épais, ses vignes « suspendues, le lierre aux larges feuilles, entrela« çant les arbres, ses montagnes granitiques sup« portant deux énormes coulées de laves et de sco« ries, une source d'eaux minérales, et sa grotte où « jaillit par sept issues et s'arrondit en cascades une « source qui se fait jour à travers la matière vol« canique, rappelle les plus beaux sites de l'Italie.

« La Limagne, peuplée de villages, traversée « par l'Allier, couverte d'arbres fruitiers de toute « espèce, forme une suite de vallées dominées çà « et là par de vieux châteaux noircis. Ce sont des « ruisseaux, des canaux creusés par l'agriculteur « industrieux, au bord desquels s'étendent des « champs de blé, des vergers et de longues allées de « peupliers. » (Malte-Brun.) C'est là qu'est né Delille, le traducteur des *Géorgiques* et le chantre des *Jardins*.

Dans l'ancien Forez, Rive de Gier, dont l'activité toujours croissante, rivalise avec celle de Saint-Étienne, est situé à l'embranchement de trois vallées; et Saint-Étienne lui-même n'a fait un pas immense dans l'industrie que depuis le jour où,

abandonnant le vieux rocher où de mauvais forgerons fabriquaient des pièces de serrurerie commune, il s'est laissé glisser mollement dans la vallée qui était à ses pieds, pour la couvrir de ses monumens publics et de ses maisons de commerce, belles comme des palais, et la sillonnant de ces chemins de fer sur lesquels roulent, comme par enchantement, ces longues files de wagons chargés de houille, et ces rapides diligences chargées de voyageurs, de rubans aux mille nuances, d'armes de luxe et de quincaillerie perfectionnée.

Mais comme nous avons plus de respect pour ce qui est loin de nous, et que le goût des parures étrangères nous possède et nous tourmente, je réserve, pour compléter l'esquisse rapide des vallées industrielles, celle de Cachemire.

S'il est un lieu dont le nom doit sonner agréablement aux oreilles féminines, c'est sans contredit celui de cette contrée fertile, arrosée par plusieurs rivières et par un fleuve historique qui rappelle Alexandre et sa gloire (1). C'est dans ce pays délicieux de l'Hindoustan, encadré de hautes montagnes, que se fabriquent chaque année cent mille chales, qui vont dans l'Orient servir à la parure des femmes et des hommes, et qui, dans les régions oc-

(1) Toutefois plusieurs écrivains nient que le roi de Macédoine ait pénétré dans cette vallée ; ils soutiennent qu'à cette époque elle n'avait rien d'attrayant, si même elle existait.

cidentales, recherchés avec une sorte de fureur, sont devenus un meuble indispensable et inutile. C'est dans cette vallée de 30 lieues de long sur 20 lieues de large, qu'on cultive une foule d'arbres fruitiers de la plus belle élévation, qu'on fabrique le plus beau papier de l'Orient et qu'on trouve enfin un peuple spirituel, laborieux, propre à la poésie et aux sciences (1). Si Cachemire éveille dans le cœur d'une femme une passion violente et lui fait pousser parfois de profonds soupirs, la vallée de Tempé, chantée par tous les poètes (2) et décrite tant de fois en vers et en prose, quoique dépouillée de sa parure mythologique, a droit encore aux hommages de ceux qui rendent un reste de culte aux Muses, vieilles divinités, hélas! aujourd'hui si délaissées! C'est dommage que les Turcs campent en Thessalie et souillent, et ruinent des lieux que notre imagination poétique et que nos souvenirs classiques nous rendent si chers.

« La vallée de Tempé, les bois de l'Olympe, les « côtes de l'Attique et du Péloponèse étalent les

(1) Les militaires européens, accoutumés à une solde régulière et pour qui l'honneur est la première des récompenses, souriront en apprenant, qu'en 1830, Rendjit-Sing, maître de cette vallée fabuleusement belle, payait ses officiers avec des châles dont les fabricans étaient encombrés. Le vieux seïk disait qu'ils étaient fort contens de ce mode de paiement et lui aussi.

(2) Pastor Aristæus fugiens Penœia Tempe.
(*Georgicon*, IV, 317.)

« ruines de la Grèce. Là commencent à paraître les « mousses, les plantes grimpantes et les fleurs saxa- « tiles. Une guirlande vagabonde de jasmin em- « brasse une Vénus comme pour lui rendre sa « ceinture; une barbe de mousse blanche descend « du menton d'une Hébé; le pavot croît sur les « feuillets du livre de Mnémosyne, symbole de la « renommée passée et de l'oubli présent de ces lieux. « Les flots de l'Égée, qui viennent expirer sous de « croulans portiques, Philomèle qui se plaint, Al- « cyon qui gémit, Cadmus qui roule ses anneaux « autour d'un autel, le cygne qui fait son nid dans « le sein de quelque Léda, mille accidens, produits « comme par les Graces, enchantent ces poétiques « débris; on dirait qu'un souffle divin anime en- « core la poussière des temples d'Apollon et des « Muses, et le paysage entier, baigné par la mer, « ressemble à un tableau d'Appelles, consacré à « Neptune et suspendu à ses rivages. » (M. de Châ- teaubriand.)

« Les Grecs ont des sensations si vives, ils habitent un climat si chaud qu'on ne doit pas être surpris des émotions qu'ils éprouvent à l'aspect et même au souvenir de cette charmante vallée! (Barthélemy, *Voyage du jeune Anacharsis.*)

Qu'était-ce donc que cette vallée quand tous ces marbres et ces temples, et ce ciel et ces arbres vivaient par la religion et la poésie des Grecs!

Après Tempé, dont la mémoire se conserve d'âge

en âge chez les écoliers, enthousiasmés par les traditions de colléges; après Cachemire, qui fait rêver les jeunes filles; après les vallées du Nouveau Monde, effrayantes par leur immensité, trop éloignées du commun des voyageurs; après les infiniment petits espaces verdoyans, mouillés à peine par un maigre filet d'eau, et qui prennent orgueilleusement le nom de vallées; après ces vastes tapis que rafraîchissent de grandes rivières, et que la main industrieuse de l'homme couvre de mille produits; après les vallées de désolation, heureusement rares, et celles défrichées, embellies par les solitaires, arrivons aux vallées dignes de ce nom, rendez-vous des promeneurs de l'Europe, à ces vallées de la Suisse et des Pyrénées, belles entre toutes les autres, où vous trouvez l'ombre, la fraîcheur et le repos après les fatigues de longues ascensions et la poussière dévorante des grandes routes; où vous rencontrez dans des maisons élégantes, commodes, une société choisie, l'élite de l'Europe voyageuse; où, devant vos fenêtres, le Mont-Blanc, la Yung-Frau, ou bien le pic du Midi, la Brèche de Roland se dressent avec leur cime neigeuse, leurs pelouses de rhododendron, leur couronne d'arbres verts, ou leurs roches grisâtres; où le char à quatre roues basses, qui vous emporte, glisse doucement sur le granit ou le marbre pulvérisé, le long des lacs profonds et transparens, au bruit et sous le nuage d'écume que vous envoie la cascade floconneuse; où

la santé gâtée par les veilles et les fêtes prolongées de l'hiver, se refait doucement sous un ciel tempéré; à ces vallées tantôt circulaires et encadrées comme les théâtres des anciens; tantôt ouvertes et spacieuses, tantôt profondes comme un côue renversé, si cachées que vous ne les devinez qu'en y mettant le pied.

Mœringhen, Lauterbrun et Chamouny, qui peut vous oublier quand il a dormi sous le toit paisible de vos chalets; qui peut ne pas rester émerveillé toute sa vie des grandes scènes qu'offrent vos glaciers, vos aiguilles et vos cascades! Délicieuses vallées de Campan, de Saint-Sauveur, d'Argelès et de Tarbes (1), vous rivalisez avec ce que les Alpes ont de plus pittoresque et de plus gracieux. Il semble que la Providence ait placé à l'est et au midi de la

(1) « Qui veut voir toutes les races et tous les costumes « des Pyrénées, c'est aux foires de Tarbes qu'il doit aller. « Il y vient près de dix mille ames, on s'y rend de plus de « vingt lieues. Là, vous trouvez souvent à la fois le bonnet « blanc de Bigorre, le brun de Foix, le rouge de Rous- « sillon, quelquefois même le grand chapeau plat d'Ara- « gon, le chapeau rond de Navarre, le bonnet pointu de « Biscaye. Le voiturier basque y viendra sur son âne avec « sa longue voiture à trois chevaux, il porte le berret de « Béarn. Mais vous distinguerez bien vite le Béarnais et le « Basque, le joli petit homme sémillant de la plaine qui a « la langue si prompte, la main aussi, et le fils de la mon- « tagne, qui la mesure rapidement de ses grandes jambes, « agriculteur habile et fier de la maison dont il porte le « nom. » (*Michelet*, Hist. de France, introduction.)

France ce qu'il y a de plus ravissant dans la nature, afin que nous puissions, nous tous Français, jouir à l'aise de leur beauté, la comparer et donner la palme à qui la mérite.

Mais que les habitans de l'intérieur ne se croient pas déshérités : partout, à celui qui veut faire quelques pas, s'offriront des dédommagemens, des jouissances; et si le grandiose manque quelquefois aux vallées des départemens du centre, en récompense on y trouve plus de vie, plus d'ensemble, des détails charmans, faciles à saisir. Il y a toujours quelque tour en ruine sur le penchant du coteau, quelque belle demeure dont les toits aigus sortent du milieu des peupliers, quelque joli village qui termine l'horizon. Sans citer la vallée de Graisivaudan avec ses triples moissons, et qui semble déja comme appartenir à la Savoie, dont les montagnes la dominent, et celle de la Garonne, « où l'on ne peut « s'arrêter, quelque belle et riche qu'elle soit, tant « les lointains sommets des Pyrénées ont un puissant « attrait, » (Michelet,) toutes nos rivières coulent dans des bassins plus ou moins fertiles, plus ou moins gracieux. La Meuse, la Meurthe et l'Aisne ont leur genre de beauté spécial; la Saône (1) a des rivages

(1) Vers le milieu de la vallée de Saint-Point, demeure habituelle de M. de la Martine, qu'on voit se prolonger au nord et se perdre dans celle de Cluny, si célèbre par son ancienne abbaye, près de la rive gauche de la Nalouze, s'élève la charmante habitation de M. de la Martine, re-

qui le disputent pour la richesse des aspects à ceux de la Loire; la Charente et l'Allier, à des distances assez considérables, traversent un pays frais et fertile, plein d'accidens et de ruines célèbres; la vallée d'Auge, avec son humus profond et ses herbes touffues, la vallée d'Auge, ouverte, immense, relativement à notre pays, et bordée à tous ses horizons par une ceinture de frênes et de hêtres, contraste avec ces vallons étroits où l'eau coule à travers les rochers, alimente des usines et présente une vue de Suisse, comme le val que protègent les admirables ruines de Clisson, qui se reflètent dans les rivières réunies de la Moyne et de la Sèvre. Auprès de Paris, la Marne, la Seine et l'Oise se partagent la tâche d'embellir les environs de la capitale du monde; et vingt petits vallons charmans, traversés par l'Orge, la Juine, l'Yvette et la Bièvre, couverts

traite paisible et solitaire qui convient bien à son génie mélancolique. Du sommet de la longue montagne du Tramayes qui borde la vallée, la vue plane à l'Orient sur les fertiles plaines de la Saône, elle franchit la Bresse et atteint le Jura; plus loin, un peu sur la droite, se dessinent dans le vague azur du ciel les sommets dentelés des Alpes et surtout la masse colossale du Mont-Blanc. Si l'on se retourne du côté de l'Occident, on voit de toutes parts les âpres sommités des Cévennes, un pays haché, sauvage, mais à ses pieds, toujours cette jolie vallée de Saint-Point, qui semble vous suivre comme un gracieux souvenir. Milly, lieu de naissance de notre grand poète, est au revers de ces montagnes. (*E. Cortambert.*)

d'arbres et d'élégantes maisons de plaisance, où de riches domaines reposent la vue, fournissent des promenades variées, et suffisent au bonheur de mille familles que les nécessités commerciales retiennent à la chaîne dans un rayon de quelques lieues.

Montmorency, entre autres(1), sera toujours cher aux Parisiens. Du point culminant où l'église est bâtie, position qui rappelle Eylau, théâtre de la gloire impériale, la vue embrasse une vallée fort étendue, variée dans sa culture, riche en constructions du meilleur goût. L'étang de Saint-Gratien, les flèches de Saint-Denis, trente villages au milieu d'un groupe d'arbres, au pied d'une forêt, font de cette plaine le rendez-vous habituel d'une population immense; j'y ai vu des Anglais, qui avaient fait le tour du monde, demeurer en extase devant ce vaste panorama. C'est dommage que la Seine s'en éloigne, et qu'on ne l'entrevoie que dans le lointain; il faut visiter cette vallée quand les pommiers sont en fleur : c'est alors un coup d'œil ravissant. Il en est de même d'une petite vallée auprès de Plombières, toute plantée de cerisiers, et que des amateurs viennent, de très loin, admirer pendant le temps si court de la floraison.

(1) Nous regrettons de ne pouvoir citer quelques vers de M. de la Martine, adressés à madame L. de J., sur cette vallée qu'il parcourait avec cette femme, bien faite pour en apprécier les beautés.

Enfin, à deux pas de Sceaux, près Paris, allez voir la vallée au Loup, grande comme la main, jolie corbeille de fleurs et de gazon dessinée par M. de Châteaubriand, coin de terre où l'auteur d'*Atala* passa quelques jours heureux entre ses arbrisseaux et ses amis. Mais pour celui qui serait libre de choisir en France l'endroit le plus *plaisant* et le plus propre à l'étude du sujet qui nous occupe, je lui conseillerais de diriger ses pas vers le département d'Indre-et-Loire, de camper un mois sur les bords de l'Indre tortueux et émaillés, un mois sur les rives sablonneuses de la Vienne ou de la Creuse, près du château des Ormes; un autre mois le Cher, si limpide, si pittoresquement bordé de châteaux et de carrières, occuperait ses loisirs, entre Montrichard et Chenonceaux, qui cache ses tourelles sous les grands massifs d'arbres plantés par François Ier; plus tard, traversant la Loire, il se reposerait à l'ombre d'un saule, sur la digue d'un moulin, établi sur la Cisse ou la Choisille; rivières obscures, inconnues, mentionnées au plus dans la géographie de notre province, qui serpentent entre des joncs, au milieu des myosotis, des glaïeuls et des nymphéa, où se promènent des myriades de poissons timides n'osant entrer dans le lit du grand fleuve, semblables à ces voyageurs incertains s'ils doivent s'aventurer dans des solitudes inconnues; nul pays, plus que la Touraine, n'est mieux arrosé, mieux coupé par les eaux qui se croisent, qui s'unissent et se divisent pour former

tout naturellement ces grands jardins anglais, que l'art s'efforce d'imiter avec des gazons qui se dessèchent, des eaux qui croupissent, des groupes d'arbres réunis comme malgré eux, et des rochers naturels où l'on voit le fer et le ciment du maçon! La Touraine est presque tout entière une vallée qui appelle les peintres, les poètes, les géographes et ceux à qui les beautés inimitables de la nature arrachent un cri de reconnaissance et d'amour, pour celui dont la main puissante éleva les montagnes, creusa les vallons, y fit couler les eaux rafraîchissantes, à travers les herbes fleuries et parfumées, afin de nous délasser du spectacle des plaines monotones et des rochers arides. Sans viser au style précieux, et surtout sans vouloir faire de la morale à propos des vallées, ne pourrait-on pas dire qu'elles reposent la vue, et portent le calme dans l'ame du voyageur, comme après les tourmentes de l'intérêt et de l'ambition, quelques bonnes œuvres qui se cachent et le témoignage d'une conscience tranquille nous donnent la paix.

A. E.

Luciennes, 29 juillet 1835.

ASCENSION AU CHIMBORAZO

EXÉCUTÉE LE 16 DÉCEMBRE 1831

PAR M. BOUSSINGAULT.

Après dix ans de travaux assidus, j'avais réalisé les projets de jeunesse qui me conduisirent dans le Nouveau Monde. La hauteur du baromètre au niveau de la mer, entre les tropiques, avait été déterminée dans le port de la Guayra. La position géographique des principales villes de Venezuela et de la Nouvelle-Grenade se trouvait fixée. De nombreux nivellemens faisaient connaître le relief des Cordillères. J'emportais les données les plus précises sur les gisemens d'or et de platine d'Antioquia et du Choco. Enfin, mon laboratoire avait été successivement établi dans les cratères des volcans voisins de l'équateur, et j'avais été assez heureux pour continuer mes recherches sur le décroissement de la chaleur dans les Andes intertropicales, jusqu'à l'énorme hauteur de 5,500 mètres.

Je me trouvais à Rio-Bamba, me reposant de

mes dernières excursions au Cotopaxi et au Tunguragua : je voulais contempler à mon aise, rassasier pour ainsi dire ma vue de ces glaciers majestueux qui m'avaient procuré si souvent les émotions de la science, et auxquels j'allais bientôt dire un éternel adieu.

Rio-Bamba est peut-être le plus singulier diorama de l'univers. La ville n'a rien de remarquable en elle-même, elle est placée sur un de ces plateaux arides, si communs dans les Andes, et qui ont tous, à cette grande élévation, un aspect hivernal caractéristique, qui imprime au voyageur une certaine sensation de tristesse. Sans doute, c'est que pour y parvenir on passe d'abord par les sites les plus pittoresques, et c'est toujours à regret que l'on quitte le climat des tropiques pour les frimas du nord.

De la maison que j'habitais, je pouvais relever le Capac Urcu, le Tunguragua, le Cubillé, le Carguairazo, et enfin au nord le Chimborazo. Puis encore plusieurs autres montagnes célèbres des Paramos qui, sans avoir l'honneur des neiges éternelles, n'en sont pas moins dignes de tout l'intérêt du géologue.

C'est un sujet continuel d'observations variées que ce vaste amphithéâtre de neige qui limite de toutes parts l'horizon de Rio-Bamba. Il est curieux d'observer l'aspect de ces glaciers aux différentes heures du jour, de voir leur hauteur apparente varier d'un moment à l'autre, par l'effet des réfrac-

tions atmosphériques. Avec quel intérêt ne voit-on pas aussi se produire, dans un espace aussi circonscrit, tous les grands phénomènes de la météorologie? Ici c'est un de ces nuages, immense en largeur, que Saussure a si bien défini par le nom de nuage parasite, qui vient s'attacher à la partie moyenne d'un cône de trachyte, il y adhère; le vent qui souffle avec force ne peut rien sur lui. Bientôt la foudre gronde; au milieu de cette masse de vapeur, de la grêle, mêlée de pluie, inonde la base de la montagne, tandis que son sommet neigeux, que l'orage n'a pu atteindre, est vivement éclairé par le soleil. Plus loin, c'est une cime élancée de glace resplendissante de lumière; elle se dessine nettement sur l'azur du ciel; on en distingue tous les contours, tous les accidens; l'atmosphère est d'une pureté remarquable, et cependant cette cime de neige se couvre d'un nuage qui semble émaner de son sein, on croirait en voir sortir de la fumée; ce nuage n'offre déja plus qu'une légère vapeur, il disparait bientôt. Mais bientôt aussi il se reproduit pour disparaître encore; cette formation intermittente des nuages est un phénomène très fréquent sur les sommets des montagnes couvertes de neige; on l'observe principalement dans les temps sereins, toujours quelques heures après la culmination du soleil. Dans ces conditions, les glaciers peuvent être comparés à des condensateurs lancés vers les hautes régions de l'atmosphère, pour dessécher l'air en le refroidissant,

et ramener ainsi à la surface de la terre, l'eau qui s'y trouvait contenue à l'état de vapeur.

Ces plateaux entourés de glaciers présentent quelquefois l'aspect le plus lugubre; c'est quand un vent soutenu y apporte l'air humide des régions chaudes. Les montagnes deviennent invisibles, l'horizon est masqué par une ligne de nuages qui semblent toucher la terre; le jour est froid et humide, car cette masse de vapeur est presque impénétrable à la lumière du soleil. C'est un long crépuscule, le seul que l'on connaisse entre les tropiques, car sous la zône équatoriale la nuit succède subitement au jour, on dirait que le soleil s'éteint en se couchant.

Je ne pouvais mieux terminer mes recherches sur les trachytes des Cordillères, que par une étude spéciale du Chimborazo; pour l'étudier, il suffisait à la vérité de s'approcher de sa base; mais ce qui m'a fait franchir la limite des neiges, ce qui en un mot a déterminé mon ascension, ce fut l'espoir d'obtenir la température moyenne d'une station extrêmement élevée, et, bien que cet espoir ait été frustré, mon excursion, je l'espère, ne restera pas néanmoins sans utilité aucune pour la science.

J'expose ainsi les raisons qui m'ont conduit sur le Chimborazo, parce que je blâme hautement les excursions périlleuses sur les montagnes quand elles ne sont pas entreprises dans l'intérêt de la science.

Aussi, malgré les ascensions multipliées qui ont

déja eu lieu sur le Mont Blanc depuis l'époque de Saussure, ce savant célèbre est encore aujourd'hui, pour moi, le seul qui en ait atteint le sommet. Quant à ses imitateurs, nous ne leur devons absolument rien, puisqu'ils ne nous ont rien rapporté qui méritât les dangers d'un tel voyage.

Mon ami, le colonel Hall, qui m'avait déja accompagné sur l'Antisana et le Cotopaxi, voulut bien encore s'adjoindre à moi pour cette expédition, afin d'augmenter les nombreuses données qu'il possédait déja sur la topographie de la province de Quito, et continuer ses recherches sur la géographie des plantes.

De Rio-Bamba, le Chimborazo présente deux pentes d'une inclinaison très différente. L'une, celle qui regarde l'Arenal, est très abrupte, et l'on voit sortir de dessous la glace de nombreux pics de trachyte. L'autre, qui descend vers le site appelé Chillapullu, non loin de Mocha, est au contraire peu inclinée, mais d'une étendue considérable.

Après avoir bien examiné les environs de la montagne, ce fut par cette pente que nous résolûmes de l'attaquer. Le 14 décembre 1831, nous allâmes prendre gîte dans la métairie du Chimborazo; nous fûmes assez heureux pour trouver de la paille sèche pour coucher et quelques peaux de moutons pour nous garantir du froid. La métairie se trouve à 3,800 mètres de hauteur, les nuits sont fraîches et son séjour d'autant plus désagréable que le bois y

est fort rare : nous étions déja dans cette région des graminées (*pajonales*), que l'on traverse avant d'arriver à la limite des neiges perpétuelles; c'est là que finit la végétation ligneuse.

Le 15 à sept heures du matin, nous nous mîmes en route guidés par un Indien de la métairie. Les Indiens des plateaux sont généralement de très mauvais guides; comme ils s'élèvent rarement à la limite des neiges, ils n'ont qu'une connaissance très imparfaite des chemins qui conduisent vers la cime des glaciers.

Nous suivîmes en le remontant un ruisseau encaissé entre deux murs de trachyte, dont les eaux descendent du glacier ; bientôt nous quittâmes cette crevasse pour nous diriger vers Mocha, en longeant la base du Chimborazo. Nous nous élevions insensiblement; nos mulets marchaient avec peine et difficulté au milieu des débris de roche qui sont accumulés au pied de la montagne. La pente devenait très rapide, le sol était meuble et les mulets s'arrêtaient presque à chaque pas pour faire une longue pause; ils n'obéissaient plus à l'éperon. La respiration de ces animaux était précipitée, haletante. Nous étions alors précisément à la hauteur du Mont Blanc, car le baromètre indiqua une élévation de 4,808 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Après nous être couvert le visage avec des masques de taffetas léger, afin de nous préserver des accidens que nous avions ressentis dans l'Antisana, nous

commençâmes à gravir une arète qui aboutit à un point déja très élevé du glacier. Il était midi. Nous montions lentement, et, à mesure que nons nous engagions sur la neige, la difficulté de respirer en marchant se faisait de plus en plus sentir; nous rétablissions aisément nos forces en nous arrêtant, sans toutefois nous asseoir, tous les huit ou dix pas. A hauteur égale, je crois avoir remarqué que l'on respire plus difficilement sur la neige que lorsque l'on se trouve sur un rocher; je chercherai plus loin à en donner l'explication. Nous atteignîmes bientôt un rocher noir qui s'élevait au-dessous de l'arète que nous suivions, nous continuâmes encore à nous élever pendant quelque temps, mais non sans éprouver beaucoup de fatigue, occasionée par le peu de consistance d'un sol neigeux qui s'affaissait sans cesse sous nos pas, et dans lequel nous enfoncions quelquefois jusqu'à la ceinture. Malgré tous nos efforts, nous fûmes bientôt convaincus de l'impossibilité de passer en avant; en effet, un peu au-delà de la roche noire, la neige meuble avait plus de quatre pieds de profondeur. Nous allâmes nous reposer sur un bloc de trachyte qui ressemblait à une île au milieu d'une mer de neige. Nous étions à 5,115 mètres d'élévation. La température de l'air était de 2°,9. Il était une heure et demie. Ainsi, après beaucoup de fatigues, nous nous étions seulement élevés de 307 mètres au-dessus du point où nous avions mis pied à terre. Je remplis à cette station une bou-

teille avec de la neige, dans le but de pouvoir faire un examen chimique de l'air renfermé dans ses pores; on verra bientôt dans quel but j'entreprenais cette recherche.

En quelques instans nous étions descendus là où nous avions laissé nos mulets. J'employai quelques momens à examiner cette partie de la montagne en géologue, et à recueillir une suite de roches. A trois heures et demie, nous nous mîmes en route; à six heures nous étions rendus à la métairie. Le temps avait été magnifique, jamais le Chimborazo ne nous parut aussi majestueux; mais après notre course infructueuse nous ne pouvions le regarder sans éprouver un sentiment de dépit. Nous résolûmes de tenter l'ascension par le côté abrupte, c'est-à-dire par la pente qui regarde l'Arenal. Nous savions que c'était par ce côté que M. de Humboldt s'était élevé sur cette montagne; on nous avait bien montré de Rio-Bamba le point où il était parvenu, mais il nous fut impossible d'obtenir des renseignemens exacts sur la route qu'il avait suivie pour y arriver. Les Indiens qui avaient accompagné cet intrépide voyageur n'existaient plus.

Il était sept heures quand, le lendemain, nous prenions la route de l'Arenal. Le ciel était d'une pureté remarquable. A l'est, nous apercevions le fameux volcan de Sangay, déja placé dans la province de Macas, et que, près d'un siècle auparavant, La Condamine avait vu dans un état d'incan-

descence permanent. A mesure que nous avancions le terrain s'élevait d'une manière sensible. En général, les plateaux trachytiques, qui supportent les pics isolés dont les Andes sont comme hérissées, se relèvent peu à peu vers la base de ces mêmes pics. Les crevasses nombreuses et profondes qui sillonnent ces plateaux, semblent toutes diverger d'un centre commun; elles se rétrécissent en même temps qu'elles s'éloignent de ce centre. On ne saurait mieux les comparer qu'à ces fentes que l'on remarque à la surface d'un verre étoilé. A neuf heures, nous fîmes halte pour déjeûner à l'ombre d'un énorme bloc de trachyte, auquel nous donnâmes le nom de Pedron del Almuerzo. Je fis là une observation barométrique, parce que j'avais l'espoir d'y observer également vers quatre heures après midi, afin de connaître, à cette élévation, la variation diurne du baromètre. Le Pedron est élevé à 4,335 mètres. Nous dépassâmes sur nos mulets la limite des neiges. Nous étions à 4,945 mètres de hauteur, quand nous mîmes pied à terre. Le terrain devint alors tout-à-fait impraticable aux mulets; ces animaux cherchaient d'ailleurs à nous faire comprendre, avec leur instinct vraiment extraordinaire, la lassitude qu'ils éprouvaient; leurs oreilles, ordinairement si droites et si attentives, étaient entièrement abattues, et pendant des haltes fréquentes, qu'ils faisaient pour respirer, ils ne cessaient de regarder vers la plaine. Peu d'écuyers ont probablement conduit leur mon-

ture à une semblable élévation, et pour y arriver à dos de mulet, sur un sol mouvant, au-delà de la limite des neiges, il fallait peut-être avoir fait plusieurs années d'équitation dans les Andes.

Après avoir examiné la localité dans laquelle nous nous étions placés, nous reconnûmes que pour gagner une arète qui montait vers le sommet du Chimborazo, nous devions d'abord gravir une pente excessivement rapide qui se présentait devant nous. Elle était formée en grande partie de blocs de roches de toutes grosseurs, disposés en talus; çà et là ces fragmens trachytiques étaient recouverts par des nappes de glace plus ou moins étendues; et, sur plusieurs points, on pouvait clairement apercevoir que ces débris de roche reposaient sur de la neige endurcie; ils provenaient par conséquent des éboulemens récens qui avaient eu lieu dans la partie supérieure de la montagne. Les éboulemens sont fréquens, et au milieu des glaciers des Cordillères, ce qu'on a le plus à redouter, ce sont les avalanches dans lesquelles il entre réellement plus de pierres que de neige.

Il était dix heures trois quarts quand nous avions laissé nos mulets; tant que nous marchions sur les rochers, nous n'éprouvions pas de grande difficulté, on aurait dit que nous montions un escalier en mauvais état; ce qu'il y avait de plus pénible, c'était l'attention soutenue qu'il fallait avoir pour choisir la pierre sur laquelle on pût poser le pied avec quel-

que sécurité. Nous reprenions haleine tous les six ou huit pas, mais sans nous asseoir, et souvent même ce repos était utilisé à tailler pour ma collection des échantillons géologiques. Mais aussitôt que nous atteignions une surface neigeuse, la chaleur du soleil devenait suffocante, notre respiration pénible, et par conséquent nos repos plus fréquens, plus nécessaires.

A onze heures trois quarts, nous achevions de traverser une nappe de glace assez étendue, sur laquelle il nous avait fallu faire des entailles pour assurer nos pas. Ce passage ne s'était pas fait sans danger, une glissade eût coûté la vie. Nous entrâmes de nouveau sur des débris de trachyte, c'était pour nous la terre ferme, et dès-lors il nous fut permis de nous élever un peu plus rapidement. Nous marchions en file, moi d'abord, puis le colonel Hall, mon nègre venait ensuite, et suivait exactement nos pas, afin de ne pas compromettre la sûreté des instrumens qui lui étaient confiés. Nous gardions un silence absolu pendant la marche, l'expérience m'ayant enseigné que rien n'exténuait autant qu'une conversation soutenue à cette hauteur; et pendant nos haltes, si nous échangions quelques paroles, c'était à voix basse; c'est en grande partie à cette précaution que j'attribue l'état de santé dont j'ai constamment joui pendant mes ascensions sur les volcans. Cette précaution salutaire, je l'imposais, pour ainsi dire, d'une manière despotique à ceux qui m'accom-

pagnaient; et, sur l'Antisana, un Indien, pour l'avoir négligé en appelant de toute la force de ses poumons le colonel Hall, qui s'était égaré pendant que nous traversions un nuage, fut atteint de vertige et eut un commencement d'hémorrhagie.

Bientôt nous eûmes atteint l'arète que nous devions suivre. Cette arète n'était pas telle que nous l'avions jugée dans le lointain; elle ne portait, à la vérité, que très peu de neige, mais elle présentait des escarpemens difficiles à escalader; il fallut faire des efforts inouis, et la gymnastique est pénible dans ces régions aériennes. Enfin, nous arrivâmes au pied d'un mur de trachyte, coupé à pic, qui avait plusieurs centaines de mètres de hauteur. Il y eut un moment visible de découragement dans l'expédition, quand le baromètre nous eut appris que nous étions seulement à 5680 mètres d'élévation; c'était peu pour nous, car ce n'était pas même la hauteur à laquelle nous nous étions placés sur le Cotopaxi; d'ailleurs, M. de Humboldt avait gravi plus haut sur le Chimborazo, et nous voulions au moins atteindre la station à laquelle s'était arrêté ce savant voyageur. Les explorateurs de montagnes, lorsqu'ils sont découragés, sont toujours fort disposés à s'asseoir; c'est ce que nous fîmes à la station de la Peña-Colorada (Rocher-Rouge.) C'était le premier repos assis que nous nous permettions; nous avions tous une soif excessive, aussi notre première occupation fut-elle de sucer des glaçons pour nous désaltérer.

Il était midi trois quarts, et cependant nous ressentions un froid assez vif; le thermomètre s'était abaissé à 0°4. Nous nous trouvions alors enveloppés dans un nuage; l'hygromètre à cheveux indiquait 91° ½. Le nuage s'étant dissipé, l'hygromètre se fixa à 84°. Une humidité aussi forte peut paraître extraordinaire à une aussi grande élévation; c'est cependant ce que j'ai constamment observé sur les glaciers des Andes, et cela me paraît s'expliquer tout naturellement.

Durant le jour, la surface des neiges est ordinairement humide, le rocher de la Peña-Colorada, par exemple, était tout mouillé; l'air ambiant, près du glacier, pouvait donc être saturé de vapeur aqueuse. Sur le Mont-Blanc, Saussure vit son hygromètre se tenir entre 59° et 51°, la température variant de 0°,5 à - 2° 3 de Réaumur. Or, il n'est pas rare de rencontrer au niveau même de la mer un semblable état hygrométrique de l'atmosphère. Dans les Cordillères, les grandes sécheresses s'observent sur les plateaux qui atteignent 2,000 ou 3,500 mètres. A Quito et à Santa-Fé de Bogota, on a vu, comme je l'ai déja signalé dans un autre travail, l'hygromètre de Saussure descendre à 26°.

Les accidens qu'ont éprouvés les personnes qui ont fréquenté les glaciers, surtout l'altération souvent si profonde de la peau du visage, ne sauraient donc, selon moi, provenir de l'extrême sécheresse de l'air; cette altération me paraît due, en grande

partie du moins, à l'action d'une trop vive lumière, puisque pour garantir la peau de toute gerçure, il suffit de se couvrir la figure d'un simple crêpe de couleur. Il est évident qu'un tissu aussi léger ne peut garantir la peau du contact de l'air; mais il suffit pour atténuer la forte lumière à laquelle on est exposé, lorsque le soleil darde sur une plaine de neige. On m'a assuré qu'il suffisait de se noircir la figure pour la défendre de cette action fâcheuse de la lumière; je suis d'autant plus disposé à le croire, que le nègre qui m'accompagnait sur l'Antisana, eut comme moi, pour avoir négligé de se masquer, une inflammation terrible aux yeux; toutefois, l'épiderme de son visage ne fut pas attaqué, tandis que chez moi il fut entièrement détruit.

Lorsque le nuage dans lequel nous étions plongés fut dissipé, nous examinâmes notre situation; en regardant le Rocher-Rouge, nous avions à notre droite un abîme épouvantable; à gauche, vers l'Arenal, on distinguait une roche avancée qui ressemblait à un belvédère; il était important d'y parvenir, afin de reconnaître s'il était possible de tourner le Rocher Rouge, et de voir en même temps s'il était permis de monter encore. L'accès de ce belvédère était scabreux, j'y parvins cependant avec l'aide de mes deux compagnons. Je reconnus alors que si nous pouvions gravir une surface de neige très inclinée, qui s'appuyait sur une face du Rocher-Rouge opposée au côté par lequel nous l'avions abordé, nous

pourrions atteindre une élévation plus considérable. Pour se faire une idée assez nette de la topographie du Chimborazo, qu'on se figure un immense rocher soutenu de tous côtés par des arcs-boutans : les arètes sont les arcs-boutans qui, de la plaine, semblent s'appuyer sur cet énorme bloc pour l'étayer.

Avant d'entreprendre ce passage dangereux, j'ordonnai à mon nègre d'aller essayer la neige; elle était d'une consistance convenable. Hall et le nègre réussirent à tourner le pied de la position que j'occupais; je me réunis à eux lorsqu'ils furent assez solidement établis pour me recevoir, car pour les réjoindre, il fallut descendre en glissant environ 25 pieds de glace. Au moment de nous remettre en route, une pierre se détacha du haut de la montagne et vint tomber tout près du colonel Hall; il recula et fut renversé; je le crus blessé, et je ne fus rassuré que lorsque je le vis se relever et examiner avec sa loupe l'échantillon de roche qui s'était si brutalement soumis à notre investigation; ce malencontreux trachyte était identique à celui sur lequel nous marchions. Nous avancions avec précaution; à droite nous pouvions nous appuyer sur le rocher; à gauche la pente était effrayante, et avant de nous engager en avant, nous commençâmes par bien nous familiariser avec le précipice; c'est une précaution qu'on ne doit jamais négliger dans les montagnes, toutes les fois que l'on

doit passer un endroit dangereux. Saussure l'a dit depuis long-temps, mais on ne saurait trop le répéter, et dans mes courses aventureuses sur les sommets des Andes, je n'ai jamais perdu de vue ce sage précepte.

Nous commencions déja à ressentir, plus que nous ne l'avions jamais éprouvé, l'effet de la raréfaction de l'air; nous étions forcés de nous arrêter tous les deux ou trois pas, et souvent même de nous coucher pendant quelques secondes; une fois assis, nous nous remettions à l'instant même; notre souffrance n'avait lieu que pendant le mouvement. La neige présenta bientôt une consistance qui rendit notre marche aussi lente que dangereuse; il n'y avait guère que trois ou quatre pouces de neige molle; au-dessous se trouvait une glace très dure et glissante; nous fûmes obligés de faire des entailles dans cette glace afin d'assurer nos pas. Le nègre allait en avant pour pratiquer les échelons: ce travail l'épuisait en un moment; en voulant passer en avant pour le relever, je glissai, quand heureusement pour moi je fus retenu avec force par Hall et mon nègre; pendant un instant nous courûmes tous trois un danger éminent. Cet incident nous fit hésiter un moment; mais prenant un nouveau courage, nous résolûmes d'aller en avant; la neige devint plus favorable, nous fîmes un dernier effort, et à une heure trois quarts nous étions sur l'arète si désirée. Là, nous fûmes convaincus qu'il était impossible de faire plus,

nous nous trouvions au pied d'un prisme de trachyte dont la base supérieure, recouverte d'une coupole de neige, forme le sommet du Chimborazo.

L'arète sur laquelle nous étions parvenus avait seulement quelques pieds de largeur; de toutes parts nous étions environnés de précipices, nos alentours offraient les accidens les plus bizarres. La couleur foncée de la roche contrastait de la manière la plus tranchée avec la blancheur éblouissante de la neige; de longues stalagmites de glace paraissaient suspendues sur nos têtes; on eût dit une magnifique cascade qui venait de se geler. Le temps était admirable; on apercevait seulement quelques petits nuages à l'ouest; l'air était d'un calme parfait; notre vue embrassait une étendue immense, la situation était nouvelle, nous éprouvions une satisfaction des plus vives.

Nous étions à 6,004 mètres de hauteur absolue; c'est, je crois, la plus grande élévation à laquelle les hommes se soient encore élevés sur les montagnes. A deux heures, le mercure se soutenait dans le baromètre à 371 mm. 1 (13 pouces 8 lig. $\frac{1}{2}$); le thermomètre du baromètre était à 7°, 8. A l'ombre d'un rocher, le thermomètre libre indiqua également 7°,8; je cherchai, mais en vain, une caverne dans laquelle je pusse prendre la température moyenne de la station. A un pied sous la neige, le thermomètre marquait 0 ; mais cette neige était en état de fusion, et l'instrument devait évidem-

ment signaler la température de la glace fondante.

Après quelques instans de repos, nous nous trouvâmes entièrement remis de nos fatigues ; aucun de nous n'éprouva les accidens qu'ont ressentis la plupart des personnes qui se sont élevées sur les hautes montagnes. Trois quarts d'heure après notre arrivée, mon pouls, comme celui du colonel Hall, battait 106 pulsations dans une minute. Nous avions soif, nous étions évidemment sous une légère influence fébrile, mais cet état n'était nullement pénible. La gaîté de mon ami était expansive, il ne cessait de dire les choses les plus piquantes, tout occupé qu'il était à dessiner ce qu'il appelait l'enfer de glace qui nous environnait. L'intensité du son me parut atténuée d'une manière remarquable; la voix de mes compagnons était tellement modifiée, que dans toute autre circonstance il m'eût été impossible de la reconnaître. Le peu de bruit que produisaient les coups de marteau que je donnais à coups redoublés sur la roche, nous causait aussi beaucoup d'étonnement. La raréfaction de l'air produit généralement, chez les personnes qui gravissent les hautes montagnes, des effets très marqués. Sur la cime du Mont Blanc, Saussure sentit un malaise, une disposition au mal de cœur; ses guides, qui cependant étaient tous des habitans de Chamouny, éprouvèrent la même sensation. Cet état de malaise augmentait encore lorsqu'il prenait un peu de mouvement ou qu'il fixait son attention en observant ses instrumens. Les

premiers Espagnols qui s'élevèrent sur les hautes montagnes de l'Amérique, furent atteints, au rapport d'Acosta, de nausées et de maux d'entrailles. Bouguer eut plusieurs hémorrhagies dans les Cordillères de Quito : le même accident arriva sur le Mont Rose à M. Zumstein; enfin, sur le Chimborazo, MM. de Humboldt et Bonpland, lors de leur ascension du 23 juin 1802, ressentirent des envies de vomir, et le sang sortit de leurs lèvres et de leurs gencives. Quant à nous, nous avions à la vérité éprouvé de la difficulté à respirer, une lassitude extrême pendant que nous nous élevions, mais ces inconvéniens cessèrent avec le mouvement; une fois en repos, nous croyions être dans notre état normal; peut-être faut-il attribuer la cause de notre insensibilité aux effets de l'air raréfié, à notre séjour prolongé dans les villes élevées des Andes. Quand on a vu le mouvement qui a lieu dans les villes comme Bogota, Micuipampa, Potoxi, etc., qui atteignent 2,600 à 4,000 mètres de hauteur; quand on a été témoin de la force et de la prodigieuse agilité des Torcadorès dans un combat de taureaux de Quito, élevé de 3,000 mètres; quand on a vu, enfin, des femmes jeunes et délicates se livrer à la danse pendant des nuits entières dans des localités presque aussi élevées que le Mont Blanc, là où le célèbre Saussure trouvait à peine assez de force pour consulter ses instrumens, et où ses vigoureux montagnards tombaient en défaillance en

creusant un trou dans la neige. Si j'ajoute encore qu'un combat célèbre, celui de Pichincha, s'est donné à une hauteur peu différente de celle du Mont Blanc, on m'accordera, je pense, que l'homme peut s'accoutumer à respirer l'air raréfié des plus hautes montagnes.

Dans toutes les excursions que j'ai entreprises dans les Cordillères, j'ai toujours éprouvé, à hauteur égale, une sensation infiniment plus pénible en gravissant une pente couverte de neige, qu'en m'élevant sur une roche nue; nous avons beaucoup plus souffert en escaladant le Cotopaxi, qu'en montant sur le Chimborazo. C'est que sur le Cotopaxi, nous sommes restés constamment sur la neige.

Les Indiens de l'Antisana nous assuraient aussi qu'ils éprouvaient un étouffement (*ahogo*) lorsqu'ils marchaient pendant long-temps sur une plaine neigeuse; et j'avoue qu'en considérant bien les incommodités auxquelles Saussure et ses guides furent exposés en bivouaquant sur le Mont Blanc, à la simple hauteur pe 3,888 mètres, je suis disposé à les attribuer, au moins en partie, à l'action encore inconnue de la neige. En effet, ce bivouac n'atteignait même pas la hauteur des villes de Calamarca et de Potosi.

Sur les hautes montagnes du Pérou, dans les Andes de Quito, les voyageurs et les mulets qui les portent éprouvent quelquefois, et presque subitement une très grande difficulté à respirer; on assure avoir vu des animaux tomber dans un état

voisin de l'asphyxie. Ce phénomène n'est pas constant, et dans beaucoup de circonstances, il paraît indépendant des effets causés par la raréfaction de l'air. On l'observe surtout lorsque des neiges abondantes couvrent les montagnes et que le temps est calme.

C'est peut-être ici le lieu de remarquer que Saussure se trouvait soulagé des incommodités qu'il ressentait sur le Mont Blanc, lorsqu'une légère bise se faisait sentir. En Amérique, on désigne sous le nom de *soroche* cet état météorologique de l'air, qui affecte si fortement les organes de la respiration. *Soroche*, dans la langue des mineurs américains, signifie de la pyrite : ce nom indique assez que l'on a cherché la cause de ce phénomène dans les exhalaisons souterraines. La chose n'est pas impossible, mais il est plus naturel de voir encore, dans le soroche, un effet de la neige.

La suffocation que j'ai éprouvée plusieurs fois moi-même en gravissant sur la neige, quand elle était frappée par les rayons du soleil, m'a fait supposer qu'il pouvait s'en dégager, par l'action de la chaleur, de l'air sensiblement vicié. Ce qui me soutenait dans cette idée singulière, c'était une ancienne expérience de Saussure, par laquelle il crut reconnaître que l'air, dégagé des pores de la neige, contenait beaucoup moins d'oxigène que celui de l'atmosphère. L'air soumis à l'examen avait été recueilli dans les interstices de la neige du Col du Géant; l'analyse en fut faite par Sennebier, au moyen du gaz

nitreux, et en opérant comparativement avec de l'air de Genève.

Voici les résultats tels qu'ils sont rapportés par Saussure :

« A Genève, un mélange de parties égales d'air atmosphérique et de gaz nitreux, donna deux fois 1,00. L'air de la neige, éprouvé de la même manière, donna une fois 1,85, et l'autre 1,86. Cette épreuve, qui paraissait indiquer une grande impureté dans cet air, aurait exigé des expériences pour reconnaître la nature du gaz qui occupait dans cet air la place de l'oxigène. »

Depuis fort long-temps j'avais le désir de répéter l'expérience de Sennebier ; car, en supposant qu'elle fût exacte, et que l'air emprisonné dans la neige des montagnes contînt moins d'oxigène que l'air ordinaire, on concevrait comment cet air impur, dégagé par la chaleur du soleil, pouvait, en se répandant dans l'atmosphère, incommoder les personnes qui étaient exposées à le respirer. Ce fut dans cette vue que je remplis une bouteille avec de la neige, sur la station de Chillapullu. Lorsque nous arrivâmes à la métairie du Chimborazo, la neige était totalement fondue, l'eau qui en était résultée occupait environ un huitième de la capacité de la bouteille; les 7/8 de cette capacité étaient par conséquent occupés par l'air, provenant en grande partie des pores de la neige; je dis en grande partie, parce qu'en introduisant la neige dans la bouteille, il avait dû y pénétrer nécessairement une

quantité très notable d'air atmosphérique. J'analysai avec beaucoup de soin l'air de la neige de Chillapullu, au moyen de l'eudiomètre à phosphore : 82 parties d'air de la neige ont laissé pour résidu 68 parties d'azote. Ainsi, il y a eu 14 parties d'oxigène absorbées; cet air contenait en conséquence 0,16 d'oxigène.

Maintenant, si l'on fait attention que la bouteille, indépendamment de l'air de la neige, devait renfermer aussi l'air atmosphérique, on sera disposé à voir, dans cette analyse, une confirmation du résultat que Saussure avait obtenu sur le Col du Géant; et la difficulté de respirer sur les glaciers, lorsqu'ils sont frappés par le soleil, le soroche des hautes montagnes du Pérou, s'expliquerait, jusqu'à un certain point, en supposant que l'air qui enveloppe un glacier est sensiblement moins pur dans le voisinage de la neige que celui de l'atmosphère. Le résultat eudiométrique que j'ai obtenu, est sans doute à l'abri de toute objection; mais je crois qu'il faut encore de nouvelles expériences, pour prouver clairement que l'air que j'ai examiné était bien le même que celui qui existait dans les pores de la neige avant sa fusion. En effet, pour se procurer cet air, il a fallu attendre la fusion de la neige; le gaz du flacon s'est trouvé en contact avec l'eau peu ou pas aérée, qui était le résultat de cette fusion. Or, l'on sait que dans une semblable circonstance, l'oxigène se dissout plus facilement dans l'eau que l'azote, et que l'air dont l'eau est saturée est toujours plus riche en

oxigène que celui de l'atmosphère. L'air qui restait dans le flacon et qui est celui que j'ai examiné, pouvait donc se trouver moins riche en oxigène, quoique dans la réalité, l'air contenu dans la neige eût la composition ordinaire.

Telle est l'objection que l'on peut, à la rigueur, faire au résultat que j'ai obtenu; quant au résultat de Saussure, il faudrait, pour le critiquer, connaître avant tout la méthode employée par cet illustre observateur, pour retirer de la neige l'air qui fut examiné par Sennebier. Les physiciens qui ont fréquenté les hautes montagnes s'accordent à dire que la couleur bleue du ciel paraît d'autant plus intense, qu'on atteint une plus grande élévation. Sur le Mont-Blanc, Saussure vit le ciel sous la couleur de bleu de roi le plus foncé, et pendant la nuit, dans un de ses bivouacs, sur la même montagne, la lune, suivant ses propres expressions, «brillait du plus grand éclat au milieu d'un ciel d'un noir d'ébène». Sur le Col du Géant, l'intensité de la couleur du ciel était encore très marquée. Saussure avait imaginé un instrument propre à rendre comparatives les observations de ce genre sur notre station du Chimborazo; le ciel qui était, à notre arrivée, d'une pureté remarquable, ne nous parut pas avoir une teinte plus foncée que celle sous laquelle nous le voyions à Quito. Cependant, comme j'ai eu, à une moindre élévation, l'occasion de voir le ciel presque complétement noir, je rapporterai simplement les faits tels

que je les ai observés. Lorsque je me trouvai sur le Tolima, le ciel se montra avec sa teinte ordinaire; j'étais à 4,686 mètres de hauteur, par conséquent un peu au-dessous des neiges. Sur le volcan de Cumbul, le ciel me parut d'un bleu indigo extrêmement foncé. J'étais alors entouré de neige, car la coupole du volcan est couronnée par un glacier. Je remarquerai que pendant tout le temps que j'employai à monter sur le Cumbul, et tant que je n'avais pas atteint la limite des neiges, cette teinte bleue me sembla beaucoup moins foncée.

Lors de mon ascension sur l'Antisana, avant d'atteindre la neige, le ciel avait sa couleur ordinaire; mais une fois que je fus sur la grande plaine de glace, il me sembla qu'il était noir comme de l'encre. Cette teinte noire fut, pour le nègre qui portait mon baromètre, un sujet de consternation. Le soir, nous fûmes tous deux atteints d'une inflammation aux yeux, qui nous rendit aveugles pendant plusieurs jours.

Enfin, quand je montai sur le Cotopaxi, je m'étais muni, ainsi que mon compagnon de voyage, de besicles à verres colorés; lorsqu'après avoir marché pendant cinq heures sur la neige, nous nous arrêtâmes à 5,719 mètres d'élévation; le ciel, regardé à l'œil nu, ne nous sembla pas plus foncé que celui de la plaine; comme sur le Chimborazo, nous reconnûmes là notre ciel de Rio-Bamba et de Quito. Je ne prétends cependant pas nier que la couleur

du ciel ne soit réellement plus foncée sur les hautes montagnes qu'au niveau de la mer ; je n'avais pas de cyanomètre : je suis, d'ailleurs, tout-à-fait disposé à admettre les résultats généraux obtenus par Saussure, à l'aide de cet instrument. Ce que je veux seulement établir, c'est que cette différence de teintes n'est sensible que par comparaison, et que la couleur noire du ciel, telle qu'on l'observe quelquefois sur les glaciers, est occasionée par une fatigue des organes de la vue, peut-être aussi par un effet de contraste facile à concevoir.

Les montagnards qui accompagnèrent Saussure dans sa mémorable ascension sur le Mont-Blanc, prétendent avoir vu des étoiles en plein jour : c'était à la montée qui conduit à la cime de la montagne. Saussure, lui-même, ne fut pas témoin de ce phénomène, son attention était dirigée alors vers d'autres objets ; mais il n'a conservé aucun doute sur l'assertion uniforme de ses guides. Sur le Chimborazo, et je puis ajouter sur aucune des montagnes des Andes, sur lesquelles je me suis élevé à des hauteurs bien plus considérables que celle à laquelle Saussure soit jamais parvenu dans les Alpes, je n'ai pu apercevoir les étoiles pendant le jour. Plusieurs fois, et notamment à la station de la Peña-Colorada, je me suis rencontré dans les circonstances les plus avantageuses pour observer ce phénomène ; en effet, je me trouvais à l'ombre, et au pied d'un mur de trachyte très élevé.

Pendant tout le temps que nous étions occupés à faire nos observations sur le Chimborazo, le temps s'était maintenu de toute beauté; le soleil était assez chaud pour nous incommoder légèrement. Vers trois heures, nous aperçûmes quelques nuages qui se formaient en bas, dans la plaine; le tonnerre gronda bientôt au-dessous de notre station; le bruit était peu intense, mais il était prolongé; nous pensâmes d'abord que c'était un *bramido*, un rugissement souterrain.

Des nuages obscurs ne tardèrent pas à entourer la base de la montage; ils s'élevaient vers nous avec lenteur; nous n'avions pas de temps à perdre, il fallait passer les mauvais pas avant d'être envahis, autrement nous eussions couru les plus grands dangers; une chute abondante de neige, ou une gelée qui aurait rendu le chemin glissant, suffisait pour empêcher notre retour, et nous n'avions aucune provision pour séjourner sur le glacier.

La descente fut pénible. Après nous être abaissés de 300 à 400 mètres, nous pénétrâmes dans les nuages, en y entrant par la partie supérieure; un peu plus bas, il commença à tomber du grésil, qui réfroidit considérablement l'air, et au moment où nous retrouvâmes l'Indien qui gardait nos mulets, le nuage lança sur nous une grêle assez grosse pour nous faire éprouver une sensation douloureuse, lorsqu'elle nous atteignait sur les mains ou dans la figure.

A quatre heures trois quarts, j'ouvris mon baromètre au Pedron del Almuerzo, là où le matin à neuf heures j'avais vu le même instrument se tenir à . . . . 457^{mm},6. Th. 10° c. Air 5° 6 c.
à 4 h. 3/4, je trouvai : 458^{mm}, 2. Th. 4° 8 c. Air 3° 9 c.
Différence . . . . . 000^{mm},6.

Il est assez curieux qu'à cette hauteur la variation diurne barométrique ait eu lieu en sens inverse, c'est-à-dire que de neuf heures à quatre heures, le baromètre ait monté au lieu de descendre, comme cela arrive constamment entre les tropiques. Cette irrégularité dans la variation diurne barométrique est probablement due à quelque circonstance accidentelle; je suis d'autant plus disposé à le croire, qu'à la métairie d'Antisana, j'ai trouvé, il est vrai, que ces variations étaient moins étendues que dans la plaine; mais j'ai reconnu aussi qu'elles avaient lieu dans le même sens.

A mesure que nous descendions, une pluie glaciale se mêlait à la grêle. La nuit nous surprit en chemin; il était huit heures quand nous entrâmes dans la métairie de Chimborazo.

Les observations que j'ai pu recueillir pendant cette excursion, tendent toutes à confirmer les idées que j'ai émises ailleurs, sur la nature des montagnes trachytiques qui forment la crête des Cordillères; car j'ai vu se répéter sur le Chimborazo tous les faits que j'ai déja signalés en traitant des volcans de l'équateur; il est évidemment un volcan éteint lui-même.

Comme le Cotopaxi, l'Antisana, le Tunguragua, et en général les montagnes qui hérissent les plateaux des Andes, la masse du Chimborazo est formée par l'accumulation de débris trachytiques, amoncelés sans aucun ordre. Ces fragmens trachytiques, d'un volume souvent énorme, ont été soulevés à l'état solide; leurs angles sont toujours tranchans; rien n'indique qu'il y ait eu fusion, ou même un simple état de mollesse. Nulle part, dans aucun des volcans de l'équateur, on n'observe rien qui puisse faire présumer une coulée de laves; il n'est jamais sorti de ces cratères que des déjections boueuses, des fluides élastiques, ou des blocs incandescens de trachyte plus ou moins scorifié, et qui souvent ont été lancés à des distances considérables.

La base du Chimborazo est formée par un plateau, que l'on peut étudier avec détail dans le torrent voisin de la métairie. Ici encore, j'ai pu reconnaître que le trachyte n'était nullement stratifié, mais bien fendillé dans tous les sens. Cette roche est à pâte feldspatique, généralement d'une couleur grise, renfermant du pyroxène et des cristaux de feldspath semi-vitreux.

Le trachyte se relève vers le Chimborazo; il présente des crevasses souvent considérables, qui sont d'autant plus larges et d'autant plus profondes, qu'elles s'approchent davantage de la montagne: on dirait que le Chimborazo, en se soulevant, a fait bomber le plateau qui lui sert de base.

La roche trachytique, qui constitue en grande partie le terrain de la province de Quito, offre peu de variété. Les blocs entassés confusément qui forment les cônes volcaniques, sont semblables, par leur nature minéralogique, à la roche dont leur base est formée. Ces cônes, ces montagnes saillantes ont sans doute été soulevés par des fluides élastiques qui se sont fait jour sur les points de moindre résistance.

Le trachyte brisé en une infinité de fragmens, a surgi à la surface, soulevé qu'il était par les vapeurs qui se dégageaient. Après l'éruption, la roche brisée a dû nécessairement occuper un volume plus considérable; tous les fragmens n'ont pu rentrer à la place d'où ils étaient sortis; ils se sont amoncelés au-dessous de l'orifice par lequel le dégagement des fluides s'était effectué. C'est précisément ce qui arriverait, si, après avoir percé un puits profond dans une roche dure et compacte, on voulait le combler avec les déblais qui en seraient sortis; bientôt l'excavation se trouverait remplie, et en continuant à déposer des déblais, suivant une ligne qui passerait par l'axe du puits, on formerait au-dessus de son ouverture un cône qui serait d'autant plus élevé que le puits aurait atteint lui-même une plus grande profondeur. C'est ainsi que je conçois que se sont formés le Cotopaxi, le Tunguragua et le Chimborazo, etc.

Les fluides élastiques, en s'ouvrant un passage au travers de la croûte trachytique, après l'avoir bri-

sée, ont pu mettre la surface du sol en communication avec des vides considérables, existant à une plus ou moins grande profondeur. On conçoit alors que les fragmens, soulevés d'abord, ont pu ensuite s'affaisser et se loger dans ces excavations. Ainsi, au lieu d'un cône s'élevant au-dessus du point d'éruption, il a dû se produire une concavité à la surface du terrain. C'est ainsi que je comprends les dépressions si remarquables que présente le cratère du Rucupichincha, et le lac vert de la soufrière de Tuquerès, dont j'ai donné plus haut une description étendue.

Je considère donc l'apparition des cônes trachytiques des Cordillères, comme postérieure au soulèvement de la masse des Andes; ce ne sont pas cependant les soulèvemens les plus récens qui ont eu lieu dans ces montagnes.

Dans les voisinages des pics les plus élevés, et je puis citer le Cayambé, l'Antisana, le Chimborazo, on observe des monticules encore composés de fragmens, mais d'une roche qui diffère déja sensiblement du trachyte ordinaire; elle est noire, porphyrique; sa pâte, qui entasse des cristaux de feldspath vitreux, est colorée par du pyroxène. Les cristaux feldspathiques sont assez rares, et souvent on croirait voir un basalte; je n'y ai cependant jamais rencontré de péridot. Quelquefois cette roche est compacte et disposée en prisme; quelquefois aussi elle est scoriforme, remplie de vacuoles; on la prendrait pour une

lave, si elle couvrait un espace un peu étendu; mais alors elle se présente toujours en morceaux, qui atteignent rarement la grosseur du poing. Cette matière a évidemment surgi à une époque très récente. A la Chorrera de Pisqué, près Ibarra, on en voit une belle colonnade reposer sur une alluvion. Dans la ferme de Lysco, cette roche, à l'état fragmentaire, s'est ouvert un passage à travers le trachyte en se soulevant; c'est là que M. de Humboldt a cru voir une coulée, sortie de l'Antisana.

J'ai discuté ailleurs les raisons sur lesquelles je me fonde pour ne pas partager l'opinion de mon illustre ami.

Le volcan éteint de Calpi, placé à la base du Chimborazo, est encore composé de cette espèce de basalte. Nous le visitâmes lors de notre retour à Rio-Bamba.

Au milieu du sol sablonneux qui occupe toute la plaine de Rio-Bamba, on remarque, près du village de Calpi, une butte d'une couleur foncée; c'est la Jana-Urcu (*la montagne noire.*) Dans la partie inférieure du monticule, on aperçoit du trachyte sortant de dessous le sable; il est de même nature que celui qui, à quelque distance, supporte le Chimborazo. Ce trachyte paraît avoir été fortement tourmenté; il est rempli de crevasses et fendillé dans tous les sens. La pente du Jana-Urcu, qui regarde Calpi, est formée par de petits fragmens de la roche noire: cet amas de fragmens rappelle tout-à-fait l'éruption

pierreuse de Lisco ; il paraîtrait même qu'au Jana-Urcu, cette éruption s'est faite postérieurement au dépôt de sable qui nivelle la plaine ; car sa surface dans les environs du volcan, est jonchée de pierres noires scoriformes.

Nos guides, qui étaient des Indiens du Calpi, nous conduisirent à une crevasse, où l'on entendait distinctement le bruit d'une cascade souterraine : à en juger par l'intensité du bruit, la masse d'eau qui l'occasionait devait être considérable.

L'aridité du sol, depuis Latacunga jusqu'à Rio-Bamba, m'avait plusieurs fois frappé d'étonnement. Je me demandais comment les glaciers, les montagnes élevées, qui dominent le terrain, ne donnaient pas naissance à de nombreux torrens. La sécheresse de ce plateau est seulement superficielle.

Il paraît certain que les eaux des montagnes, après avoir pénétré dans le terrain perméable, circulent à plus ou moins de profondeur dans l'intérieur du sol. La cascade souterraine de Jana-Urcu en est déja une preuve ; et sur plusieurs points, en descendant dans les gorges profondes qui sillonnent le terrain alluvial du plateau, on voit sortir au jour des sources souvent très abondantes. Tout près de Latacunga, entre cette ville et le Cotopaxi, il existe une source que l'on a rencontrée en creusant à quelques mètres de profondeur, dans le conglomérat ponceux ; elle est nommée par les Indiens Timbo-Pollo. Dans la réalité, c'est un véritable cours d'eau

souterrain; l'eau se renouvelle sans cesse, et l'on aperçoit très distinctement le sens du courant.

J'ai trouvé sa température de 18°.8 c. La température moyenne de Latacunga est de 15°.5 c.

Le 21 décembre nous étions de retour à Rio-Bamba, où je restai encore quelques jours pour terminer les observations que je m'étais imposées.

Le 23 décembre, dans l'après-midi, je quittai Rio-Bamba, en me dirigeant sur Guayaquil, où je devais m'embarquer pour visiter la côte du Pérou. Ce fut en vue du Chimborazo que je me séparai du colonel Hall. Pendant mon séjour dans la province du Quito, j'avais joui de sa confiance et de son amitié; sa connaissance parfaite des localités m'avait été de la plus grande utilité, et j'avais trouvé en lui un excellent et un infatigable compagnon de voyage; tous deux enfin nous avions servi pendant longtemps la cause de l'indépendance. Nos adieux furent touchans; quelque chose semblait nous dire que nous ne devions plus nous revoir. Ce funeste pressentiment n'était que trop fondé; quelques mois après, mon malheureux ami fut assassiné dans une rue de Quito. (*Extrait des Annales de Chimie et de Physique*, février 1835.)

N. B. Selon M. Pentland, Calamarca a 4141 mètres de hauteur, et Potosi, dans la partie la plus élevée de la ville, 4166 mètres.

BULLETIN.

ANALYSE CRITIQUE.

Spain as it is. — *L'Espagne telle qu'elle est. Madrid en* 1834. Londres, 1835. 3 volumes.

Ces volumes nous arrivent à propos pour nous mettre à même de décrire les mœurs, les usages, le caractère moral, les habitudes domestiques, la condition et l'état de la société en général, et celui des sociétés particulières de la capitale de l'Espagne; la nature des amusemens par lesquels, selon quelques auteurs, une nation doit être jugée; et le système suivi dans les bureaux de l'administration, système d'après lequel on peut prévoir les chances d'une amélioration future et de repos pour le peuple en général.

Il faut avouer que nous n'avons que très peu de notions sur toutes ces choses. L'Espagne, encore plus que l'Irlande, est la *terra ignota* de la géographie morale; et cela est d'autant plus étonnant, qu'indépendamment de l'intérêt romanesque toujours attaché au nom d'Espagne, la nature et la cause de la tentative monstrueuse essayée par Napoléon pour changer la dynastie, et la longue guerre qui s'ensuivit, ayant contraint tant de milliers de Français et d'Anglais à séjourner dans toutes les parties de cette contrée, et ayant attiré l'attention générale des autres pays sur

le théâtre public où se passait l'action, on devait présumer qu'il en résulterait inévitablement une familiarité parfaite avec ce sujet. Mais la vérité est que l'Espagne, quelque grande qu'elle soit, n'était pas le seul théâtre des événemens. Sa vaste étendue se réduisait comparativement à rien quand on la comparait à celle de l'Europe entière.

Les hôtes armés qui, quand ils se rencontraient dans les plaines de l'Espagne, s'y livraient des combats, n'observaient l'événement que sous le rapport militaire ; à la vérité les intervalles que laisse la guerre leur donnaient le temps de faire des observations ; mais ces heures fortunées étaient dérobées et dissipées avec la promptitude naturelle et ardente d'un soldat qui se hâte. La coupe s'éloignait trop souvent des lèvres, pendant qu'on y goûtait et même avant qu'on y touchât ; le rêve de la nuit était effacé par les travaux et les vicissitudes de la campagne ; et à sa clôture, combien de cœurs étaient froids et insensibles au présent et au passé ! Ainsi, la plus grande partie, ou plutôt la totalité des ouvrages sur l'Espagne, n'ont donné à la France et à l'Angleterre que des notions légères et insuffisantes de l'état de la société dans ce pays ; enfin, la réserve naturelle à l'Espagne et l'aversion qu'elle a manifestée également à l'hérétique son allié, ou à son coréligionnaire ennemi, ont empêché qu'on ne fût initié aux mystères de son intérieur et de ses sentimens.

Il existe aussi d'autres et peut-être de plus réelles causes de notre ignorance. L'Espagnol, quoique Européen comme nation, est plus qu'à moitié oriental comme individu ou peuple. La vivacité de l'Arabe greffée sur le tempérament plus grave du Goth se sont neutralisés mutuellement. Trop impatient pour travailler, trop paresseux pour penser, trop isolé pour juger sainement, et trop orgueilleux pour améliorer, les extrêmes de la richesse et de la pauvreté

ont conduit au même résultat, qui a été de fixer l'inertie dans le caractère national. Arrêtés dans leur énergie politique par le despotisme, et dans la liberté religieuse par la superstition, les moyens intellectuels de l'Espagnol sont restés engourdis dans une léthargie qui ne lui ôtait pas la vie, mais lui avait enlevé ses deux fonctions les plus nobles. Le jugement qui doit rester endormi sur certains points, est nécessairement faible, incertain et timide sur tout le reste ; et ainsi les Espagnols se sont contentés de l'*erreur* parce qu'elle était ancienne et respectable, oubliant que *la raison* elle-même était encore plus ancienne et encore plus respectable.

Le petit nombre d'idées naissant dans cette manière d'être qui peuvent seules conduire au progrès, est parfaitement conforme, et jusqu'à un certain point même, nécessairement lié à une variété extrême de sensations. Celles-ci occupent l'esprit tant qu'elles durent et dans leur constante succession, comme *un diable chasse l'autre*, il n'y reste pas de temps pour un raisonnement plus rassis et plus modéré : et comme l'émotion ou la passion, avec quelque violence qu'elles se soient manifestées instantanément, n'ont pas encore produit un changement durable et avantageux, l'Espagnol, après une excitation semblable, retombe dans son premier état, consolant tranquillement son désespoir ou son apathie avec la conclusion *no importa* (qu'importe). Tel est l'état de l'Espagne ; et quand l'artiste a peint les points saillans et les ombres de ses formes extérieures, l'observateur est déçu de ne trouver que peu de choses au-dessous de la surface ; car qui peut décrire le repos absolu, ou dessiner le vuide.

Nous avons dit ailleurs que nos principales notions sur l'état intérieur de l'Espagne nous venaient de Cervantes et de Le Sage ; c'est un fait singulier, mais néanmoins vrai,

que nous connaissons mieux les pays dont les mœurs sont tous les jours sujettes à des changemens; des communications constantes en sont cause et nous familiarisent avec elles; mais quand les mœurs sont stationnaires, nous nous contentons de nous en rapporter à nos anciennes autorités, et nous recevons leurs renseignemens comme les lois des modes, sans nous rappeler que le temps est le plus grand et le plus constant des novateurs, renversant l'édifice des anciens préjugés, jusqu'à ce qu'un choc soudain les réduise en poussière, et d'un autre côté, comme l'animalcule du corail, élevant secrètement et finissant par mettre à jour les fondations d'empires futurs.

Nous avons dit tout d'une haleine et avec tout le monde, que les inimitables romans de Cervantes et de Le Sage étaient presque les seuls guides pour connaître l'Espagne dans ses détails domestiques; mais nous craignons que ce ne soit plutôt notre ignorance que notre savoir qui ait attaché une importance égale aux tableaux de ces deux maîtres. Il faut avoir présent à l'esprit que l'auteur de Don Quichote était Espagnol de naissance, accoutumé aux usages et aux scènes qu'il a voulu décrire; tandis que les romans de Le Sage sont une invention, ou pour parler plus exactement, une réunion de matériaux faite par un Français qui n'avait jamais vu l'Espagne. De là, malgré la scrupuleuse et parfaite exactitude des documens que les auteurs espagnols lui ont fournis, et le talent et l'habileté déployés dans la distribution et la conduite générale de l'ouvrage, nous sommes forcés, quoiqu'à regret et malgré l'aisance, la grace et la gaieté infinie qui y règnent, d'avouer que Le Sage a parfois substitué l'esprit, le génie et les sentimens de sa patrie à ceux du pays où l'action se passe: et ce n'est pas faire un petit éloge du livre dont nous nous occupons, que de dire qu'il nous porte cette

conviction, avec toute la force d'une chose démontrée.

Que connaissons-nous des mœurs domestiques de l'Espagne?

Cette question fait reporter l'esprit tout d'un coup vers les ouvrages dont nous venons de parler. Mais ceux-ci mêmes ne sont tout au plus que des notions passagères, accidentelles et éclaircissent les scènes qu'elles dépeignent. Jusqu'à présent ces scènes même ont été seulement esquissées à la hâte, ou décrites par des voyageurs parcourant rapidement le pays, et en général plus observateurs de son aspect physique qu'instruits des mœurs des habitans. Aussi leurs descriptions, quoique frappantes et brillantes peut-être, ne font l'effet que de simples esquisses et d'une ébauche générale; toutefois, nous les recevons avec reconnaissance et en tirons le meilleur parti possible, car, *quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a;* et la quantité de ce que *l'on a* est bien petite; mais c'est ce que l'on ne peut plus dire. L'ouvrage dont nous nous occupons remplit complètement toutes les lacunes; c'est un tableau parfait, conçu, dessiné avec force, groupé avec talent et d'un coloris vrai et riche; il est fini et travaillé avec un soin extrême, et a en même temps du naturel, de l'originalité, de la lumière et de la vie, enfin une touche large et hardie. L'auteur écrit avec autant de vigueur que de gaieté; il paraît être « *el diablo cojuelo,* » un diable boiteux remplissant le role de Gilblas. Chaque page à peu près offre l'occasion de faire un extrait sans craindre de nuire à l'ouvrage même; car nos extraits ne feront voir que la surface; celui qui lira l'original pourra seul connaître l'ensemble. Le contact continuel nous familiarise avec le sujet, et nous instruit d'un si grand nombre de traits caractéristiques que, comme à la lecture de *Cla-*

risse Harlove, il nous semble que nous connaissons parfaitement tous les lieux et toutes les personnes dont il est question. Madrid, sa position, son sol, son climat, etc., ainsi que les détails des habitudes et des usages des *Madrilenos*, sont devenus tout d'un coup une partie de notre propre esprit.

Jusqu'à présent nous avons lu avec curiosité, et peut-être avec un certain degré d'hésitation, les incidens racontés par le romancier; à présent nous les comprenons et nous les sentons, et dorénavant rien ne pourra nous ininduire à confondre le vice grave, la corruption sérieuse et la débauche cérémonieuse de Madrid, avec la vilenie affairée, la rigidité officielle et l'intrigue glaciale de Londres, ou la dissolution franche, et les gaies et imprudentes abominations de Paris. D'ailleurs l'intérêt n'est pas confiné dans la capitale; à l'occasion ce livre donne, sans comparaison, la peinture la plus complète, et nous osons le dire la plus fidèle des mœurs, des usages et de l'état présent de la société dans toutes les parties de l'Espagne, qui soit jamais sortie de la main d'un Espagnol ou d'un étranger.

Il fallait, pour y parvenir aussi bien que l'a fait l'auteur, non-seulement un talent supérieur, mais les occasions d'observer qui, selon le témoignage de tous les voyageurs, sont refusées à un étranger, soit par l'habitude, soit par les préjugés de la nation. M. Inglis, un des derniers voyageurs et dont la mort récente au printemps de la vie doit causer tant de regrets, apprit d'un de nos consuls qui avait résidé quatre ans dans le pays, ainsi que de notre ministre à Madrid, qu'ils ne connaissaient absolument rien de la société espagnole, et que lui, en quittant cette contrée, pouvait compter qu'il serait aussi éclairé sur ce sujet qu'à son arrivée. Une connaissance qu'il fit par hasard lui obtint une exception, et il fut admis en dedans des barrières, ce

qui lui procura la possibilité, pendant le peu de mois qu'il séjourna en Espagne, de saisir les aperçus exacts, quoique imparfaits, de la vie espagnole qui ajoutent tant à la valeur de son livre. L'auteur de celui que nous analysons a évidemment eu de bien meilleures occasions que ceux qui l'ont précédé. Anglais par la naissance et l'éducation, la fortune l'a jeté sur la terre d'Espagne, sa bravoure et ses talens lui ont acquis un poste distingué dans l'armée de ce pays ; un séjour de plusieurs années l'a identifié avec les habitans, et lui a fourni les occasions de faire des observations de détail, dont l'absence rend les récits et les remarques de la plupart des auteurs de voyages si peu dignes de confiance sur ces points. Si nous ajoutons à ce que nous venons de dire que l'auteur manie le *pinceau* avec autant de facilité que la *plume*, que les esquisses pittoresques jointes à l'ouvrage sont aussi délicates que ses esquisses littéraires, nous n'aurons dit que la vérité. Nous regardons comme une chance heureuse le hasard qui a jeté sur notre chemin une pareille source de distraction agréable, et nous n'avons pas hésité à sortir un peu de notre voie ordinaire, afin de proclamer l'apparition d'un ouvrage qui possède d'aussi éminentes qualités pour le recommander à la faveur du public.

Madrid doit être considéré plutôt comme le chef-lieu central, ou le siège du gouvernement espagnol, que comme la capitale de l'Espagne ; car l'Espagne, jusqu'à présent, est plutôt une aggrégation de pays ayant chacun sa capitale particulière et tous soumis à un pouvoir unique, qu'un ensemble bien compacte. Madrid, capitale de la Castille et de l'intérieur, où la terre est sans arbres et les rivières sont sans eau, diffère aussi complètement des capitales des provinces que le caractère des habitans des provinces diffère de celui des habitans de la métropole. Ainsi Ma-

drid n'a aucune affinité avec Bilbao, capitale de l'âpre et sauvage Biscaye; avec Barcelone la commerçante; avec la gaie et riche Valence; avec Grenade, encore enveloppée dans les débris de la grandeur arabe; avec Séville, métropole voluptueuse de la brûlante Andalousie, et nouvelle Paphos, capitale de Cadix. Isolée de toutes les villes, plus encore par la différence des sentimens que par celle des coutumes et des usages, Madrid conserve beaucoup plus de ce qui frappe le voyageur. Cette capitale joint aux traits caractéristiques qui lui sont particuliers plusieurs de ceux qui sont plus généraux, et qui transportent l'homme d'un autre pays quelques siècles en arrière, pour réfléchir sur sa patrie. Les préjugés et les usages, depuis long-temps tombés en désuétude ailleurs, se sont maintenus et se sont renforcés avec une rigidité inflexible dans l'étiquette inviolable de cette métropole; ses traits principaux portent des traces indubitables d'une naissance ancienne et artificielle. Quel singulier contraste avec les opinions établies que des institutions ainsi formées, et positivement contraires à la marche et aux principes de la nature humaine, puissent exister aussi long-temps dans l'endroit où on les a une fois greffées, quand tout ce qui l'environne suit le changement naturel à l'homme.

Après avoir parlé des sensations que l'on éprouve ordinairement en entrant dans une capitale étrangère, l'auteur décrit ainsi les approches de Madrid par la route de Bayonne:

« De misérables groupes de pitoyables cabanes; sur le bord du chemin, une croix de bois rongée par le temps et dont la base est entourée de quelques pierres qu'on y a jetées, indique un lieu de violence et de sang; un caillou ou deux placés sur les bras de la croix font connaître les *de profundis* récités par quelques pieux voyageurs pour le

repos de l'ame de l'homme assassiné ; une barrière et un bureau nouvellement construit, dont l'aspect est ce qui ressemble le plus à la civilisation ; sur la droite, la vue magnifique de la cime haute et neigeuse du Guadarama dans le lointain, et les plaines arides quoique cultivées de la nouvelle Castille, s'éloignant et ondulant à distance comme les vagues d'une vaste mer ; loin, très loin, les murs blancs de quelques villages brillant aux rayons du soleil ; pas un arbre pour rompre la monotonie triste et fatigante de coteaux s'élevant sur des coteaux jusqu'à ce qu'ils se perdent à l'horizon.

« Enfin le couvent de Chamartin et ses masses de verdure rafraîchissent l'œil, fatigué et errant ; encore quelques minutes et les dômes, les minarets et les clochers s'élançent de la terre à une grande hauteur, comme obéissant à la baguette d'un magicien ; leurs coupoles légères et de formes élégantes réfléchissent les rayons du soleil sur leurs couvertures de plomb ou de fer blanc, et rappellent à l'esprit les capitales de l'Orient. La vue est ensuite frappée par le magasin à poudre, et la sentinelle isolée, puis le *Campo santo*, lieu de repos de tant de milliers d'hommes qui ont existé étrangers les uns aux autres pendant leur vie, pour ne se réunir qu'à la mort, montre son long mur blanc, et la grande croix devant son entrée ; quelques pas de plus est le palais du duc d'Albe, et ses jardins, le collége des Jésuites, les sommets des cheminées du palais sont les seuls indices du voisinage immédiat de la capitale. »

Mais l'entrée par la route d'Alcala de Henarès est superbe, et dédommage entièrement de l'autre.

« Dès que vous avez passé la *Quinta del Espiritu Santo*, Madrid commence à se déployer à la vue, avec toute la pompe d'une capitale. L'immense rotonde ou arêne destinée aux combats de taureaux, étant située en dehors des murs

sur la droite du chemin, produit par cette raison plutôt l'effet d'un œil malade, que d'un ornement, car elle borne la vue et rompt la ligne harmonieuse des édifices et des monumens publics que l'on aperçoit au loin. Néanmoins le coup d'œil imparfait mais magnifique que l'on obtient à travers les arbres, et les belles arcades de la porte d'Alcala, les rochers orgueilleux que l'on découvre en longeant la longue et superbe allée de Glorieta, et la rue d'Alcala, font plus que compenser ce désavantage, et remplissent largement l'attente de l'observateur. Les jardins particuliers du *Retiro*, leurs pagodes, leurs tours, leurs temples fantastiques contribuent aussi à donner à cette entrée de Madrid un air noble et imposant. »

La route de Valence présente un aspect bien différent à l'œil du voyageur qui vient de voir les bosquets verdoyans et les allées gigantesques arrosées par le Tage à Aranjuez.

« Il aperçoit une masse étendue de lugubres bâtimens de couleur de terre qui s'élèvent en amphithéâtre ; leurs toits en pente couverts de tuiles du pays, d'un gris foncé, présentent un ensemble misérable, absolument indigne d'une grande cité. Ce n'est qu'après avoir passé la porte d'Atocha, que l'œil s'accoutume aux objets qui l'entourent. Le Prado, ses bosquets, son beau muséum sont dignes de la royauté et réellement magnifiques. »

La première chose dont un voyageur s'occupe est nécessairement de se loger quelque part. La description que l'auteur donne des hôtels garnis n'est pas d'un genre à l'engager à faire un long séjour.

« A votre arrivée, au lieu d'être reçu avec l'attention un peu turbulente qui est ordinaire dans les autres pays, vos hôtes vous accueillent avec la plus profonde indifférence. Ils croient que toutes les chambres sont occupées ; ils vont aller voir ; mais ils oublient leur promesse, jusqu'à ce que

l'on réitère sa demande. Après un assez long intervalle de confusion et d'attente, pendant lequel on crie pour avoir les clés en haut et en bas des escaliers, et les gens n'avancent pas, on vous fait entrer dans les chambres. Si vous êtes descendu à la *fuente de oro*, on vous demande 20 à 30 réeaux (5 fr. à 7,50 c.) par jour, pour une chambre, pas absolument inhabitable, mais de l'aspect le plus dépourvu d'agrémens. Le service est complétement illusoire; cependant il y a une sonnette, dont peut faire usage *ad libitum* tout amateur de l'exercice de la sonnerie, car aucun des gens n'y fera la moindre attention, c'est-à-dire s'il croit qu'il a quelque chose de plus important à faire ailleurs. Mais vous avez la satisfaction de savoir que vous n'êtes pas tout-à-fait abandonné; pendant le carillon, vous entendez constamment des domestiques passant devant la porte; si l'un d'eux est assez obligeant pour s'arrêter, c'est seulement pour vous demander: « Qu'avez-vous donc pour sonner ainsi »? et pour vous dire que ce n'est pas lui qui est attaché à cette chambre, mais que dès que celui-là paraîtra, il lui dira de monter. Si vous cassez la sonnette, vous en payez une neuve, ainsi que le posage, qui est au mieux.

« Le mérite principal des lits consiste dans leur antiquité, laquelle est cause que la laine se trouve roulée en petites balles dures, et que le lit présente une agréable variété de collines et de vallées en miniature, qui rappellent les charmes de la campagne. Mais vous passez par-dessus tout cela, et quand il en est temps vous vous rendez au dîner, avec la détermination de vous dédommager de toutes vos contrariétés. Le premier jour, il est passable, pas très sale, et ne vous coûte pas au-delà de 5 à 6 *pesetas* (6 fr. 35 c.), y compris le dessert. Mais c'est la première et la dernière fois que vous goûterez une pareille consolation; tout change, excepté le prix; le service, le linge de table propre, les mets bien

apprêtés, tout disparaît, et à moins que vous n'en fassiez autant, il n'y a pas d'autre remède que la résignation à supporter le mal.

« Les *fondas* tenues par les artistes du pays sont abominables ; los dos amigos ; la fonda de Europa, la fonda del carbon, etc., toutes et chacune en particulier vous présentent les différens degrés d'une cuisine détestable. »

Cependant il existe quelque chose de mieux.

« Les cafés ont fait vers la perfection des progrès plus rapides. Il y a dix ans, à peine on pouvait en compter trois décens ; depuis quatre ans ils se sont prodigieusement augmentés ; on peut en trouver douze du meilleur genre, dans divers quartiers de la ville.

« Dans l'année 1814, Madrid ne pouvait offrir d'autres lieux de rafraîchissemens, que des antres sombres et puans nommés *botellerias*, où toutes les classes indistinctement allaient fumer et boire du rhum, de l'eau-de-vie, du *vino generoso*, et autres semblables légers et élégans stomachiques. On ne rencontre plus à présent que le café de *la Haba de Moca*, dans la calle de Alcala, qui soit encore une maison de l'ancienne sorte. »

Heureusement, il paraît que :

« Les habitudes domestiques des Espagnols s'opposeront pendant long-temps encore aux établissemens publics où l'on mange et l'on boit. »

Cette circonstance offre un contraste frappant avec ce que l'on voit à Paris. Si le voyageur a l'intention de faire un séjour de quelque durée, il cherche naturellement un logement dans une des *casas de huespedes*, ou logemens à loyer ; sujet sur lequel l'auteur nous donne des informations variées et très utiles.

« Un morceau de papier attaché au *milieu* du balcon annonce un logement non garni, et quand il est placé *à l'un*

des côtés, un logement garni. Mais les meilleures maisons de ce genre n'ont point du tout de papier en évidence ; économie qui ménage leur bourse encore dans un autre sens, parce qu'alors le propriétaire n'est pas assujéti à l'impôt municipal sur toutes les annonces de logemens. »

« Dans ce dernier cas, la dame de la maison est toujours une relique de grandeur passée d'une sorte ou d'une autre. Dieu sait ce qui en est ! mais il n'en coûte à l'étranger, pour cette assertion, qu'un léger exercice de patience ; et dans le climat indolent de l'Espagne, où on a peu d'autre occupation, on doit donner des louanges à cette culture de la faculté d'invention ; le mensonge, en pareilles circonstances, a été qualifié par quelques-uns, non pas un déguisement volontaire de la vérité, mais simplement un effort pour donner du corps aux rêveries de l'imagination ; c'est aussi une démonstration des avantages *de la parole*, et elle prouve la supériorité de l'homme sur les animaux.

« On suppose que la personne qui cherche un logement est un chrétien, et que par conséquent il met en pratique le devoir de la patience, comme nous le conseille l'apôtre saint Paul. Lorsqu'il a sonné, il jouit de tout le temps nécessaire pour prendre connaissance du dehors de la maison, pendant que la portière à son poste derrière la grille, spécule de son côté sur l'extérieur de l'arrivant. Quand un temps raisonnable a été employé à ces observations réciproques, et aux interrogatoires indispensables avant de pouvoir être admis dans l'intérieur des fortifications, les verroux et les barres sont tirés doucement, et l'étranger est introduit pour conférer avec la *patrona* elle-même. Elle fait remarquer et vante longuement, avec l'éloquence d'un commissaire priseur, les usages et les avantages de chacune des pièces composant l'ameublement ; avantages qui, il faut l'avouer, ne sont pas toujours très apparens. Les nattes

sont fanées, mais elles sont propres; il y a des trous, mais ils ont été faits par les bottes du précedent locataire; les rideaux sont malpropres, mais ce sont les mouches qui les ont salis. Vous avez un matelas neuf, car son propre témoignage ne peut pas lutter contre celui de sa maîtresse; un tapis de près d'un pied carré; il n'y a pas de mouches, quelque preuve contraire qu'aient donnée les rideaux. Vous pouvez sortir *par une porte de derrière*. Il faut encore ajouter à cet inestimable privilége, qu'il y a un ratelier pour pendre vos hardes. Mais dans votre perversité déraisonnable, demandez une commode.

« Une commode ! quelle singularité, seigneur cavalier. N'avez-vous pas des *baules* (des malles)? qui jamais pense à des tiroirs quand il a des malles? J'ai des guéridons pour vos habits : *no hay cuidado*; n'ayez pas peur, ils seront à l'abri de l'humidité; quand ces malles sont bonnes, elles garnissent bien la chambre. — A la bonne heure, mais elles ne remplacent pas les tiroirs. — Il n'y en a pas dans la maison. Je n'ai jamais vu tenir des hardes ailleurs que dans des malles : en Espagne, c'est toujours ainsi que nous faisons : *Vaya, vaya*. Allez, c'est une singulière idée; ici nous ne pensons jamais à des tiroirs. — Je ne puis m'en passer, *alos pies de usted*. Je vous souhaite le bonjour. — *Heh! hombre, ingenio tan vivo !* homme, que vous êtes vif! en vérité, vous autres *extrangeros*, vous êtes comme la poudre. *Vamos : senta se usted*, asseyez-vous sur le sofa et causons un peu. »

Il faut avoir le cœur bien dur pour ne pas céder à l'attaque qui a lieu ensuite sur tous les points possibles, depuis votre entrée en Espagne, jusqu'à la liste des amis, des parens, des alliés qui entourent la demeure de *la patrona*, avec toutes leurs illustrations, et agissent comme auxiliaires de son éloquence; mais si ce mouvement combiné manque

son effet, elle essaie alors les voies de la négociation. Combien donneriez-vous si elle vous procure une commode? naturellement il faut d'abord que vous fassiez l'avance de la valeur; mais, gentil voyageur, si tu es prudent, bats en retraite, plutôt que d'avancer; car tu peux être bien convaincu que des prêts de cette nature sont toujours remboursés comme les fonds prêtés à l'*ayuntamiento* (le corps de ville de Madrid), et que jamais, ni l'adresse, ni la colère, ni les prières, ni les larmes, ne feront jamais sortir ton or de cet endroit, d'où jamais voyageur ne revient, la poche de la *patrona*, et il n'en sera tenu aucun compte jusqu'au jour du jugement.

L'extrait suivant tiré du chapitre intitulé : *Intérieur d'une maison espagnole*, nous initie bien plus avant qu'on ne l'a fait jusqu'à présent, dans les mystères du ménage, des mœurs et des habitudes intérieures des habitans de Madrid les plus considérables. Jamais on ne les a décrits si bien, ni si exactement.

« Il n'est pas rare de voir des hommes qui ont un revenu de 3,000 à 6,000 piastres par an (15,000 à 30,000 fr.), occuper à un premier ou à un second étage, un appartement composé de quatre à cinq pièces, y compris la cuisine. Il méprisent tout ce qui ressemble à des meubles drapés; pas de rideaux aux fenêtres (innovation introduite tout récemment.) Le plancher est carrelé, et si c'est en hiver, il est couvert d'une natte grossière. Les chaises sont en bois de cerisier verni, avec des fonds en jonc, le canapé de même sorte; pas de chaises longues, pas de ces bons fauteuils, aucun non plus de cette forme qui invite au sommeil; une commode; autre innovation, deux ou trois tables à pieds de grue, sur l'une d'elles une lampe à quinquet, qu'on ne doit jamais allumer. Les murs bien blanchis, ornés d'une collection choisie de gravures superbes fortement coloriées,

dans des cadres d'acajou suspendus à des clous à tête de cuivre, et représentant des scènes de la guerre de l'indépendance, les victimes du 2 mai, et d'autres souvenirs nationaux, complètent les *adornos* du salon d'apparat, quand vous faites votre première visite de cérémonie.

« Le possesseur de toutes ces richesses dépense rarement plus d'une piastre par jour, y compris les frais de deux domestiques, un homme et une femme. Il montre son logement avec orgueil et satisfaction : « Ici, mon ami, je suis parfaitement bien. Pendant l'hiver j'ai le soleil depuis neuf heures du matin jusqu'à son coucher; un *brasero* est presque superflu. Où pourrai-je être aussi bien ailleurs? En été, il donne pendant une heure de la matinée sur le coin de cette fenêtre. Une telle maison n'est-elle pas impayable? » Par un singulier contraste, le même homme perdra une douzaine d'onces (1,000 fr.) au *monte* (tripot), sans émotion, et dépense par jour quatre ou cinq piastres pour le loyer d'une misérable voiture, et de chevaux semblables à des squelettes, accompagnés d'un couple de laquais, qu'on ne pourrait laver qu'à l'aide d'une machine à vapeur.

« Les appartemens sont d'une étendue bornée, et pour la plus grande partie distribués ainsi : une *sala* principale avec une alcove ou *gabinete* qui y tient, et une alcove sur le devant de la maison; un petit *comedor* (salle à manger) et trois ou quatre chambres à coucher sur le derrière, pour la famille. Le *amo* (maître de la maison) occupe le devant. L'ameublement de la *sala* et de la grande alcove est en bon état, parce que les étrangers doivent le voir. Le lit de parade aussi est décoré de manière à permettre l'inspection; on laisse soigneusement ouverte la porte du cabinet, afin que les visiteurs soient bien convaincus que tout est comme il le faut, enfin *que hay como didades*, que rien ne manque de ce qui est commode ou agréable. Mais il s'en faut de beaucoup

que les autres chambres à coucher répondent à cette description. Les personnes plus jeunes de la famille couchent sur des *camas de tablas* ; ce sont des lits composés de deux tréteaux mobiles en fer ou en bois, sur lesquels on pose deux ou trois planches de sapin, et par-dessus un couple de matelas. Si ces jeunes gens sont nombreux, on dresse trois ou quatre lits dans chaque alcove ; le reste des commodités consiste dans une chaise ou deux, et plusieurs malles en bois de forme antique, avec le couvercle bombé, et couvertes en peau de vache (le poil en dehors), pour mettre les hardes et les parures des jeunes dames. Plus d'une jolie fille, se promenant légèrement et fièrement au Prado, s'est levée d'un lit qui sous aucun rapport n'est d'une mollesse qui puisse énerver, et a laissé un *tocador* (toilette) que l'on ne peut citer comme un modèle de propreté et d'ordre.

« Le déjeûner dans toute l'Espagne se compose d'une très petite *jìcara*, tasse de chocolat, et d'un morceau de pain. On le prend ordinairement au lit, et un grand verre d'eau le délaye convenablement dans l'estomac ; ensuite on pense à se lever, mais pas toujours à se laver. Si le temps est beau, le *matrimonio* (le mari et la femme) paraît sur le même balcon ; mais s'il y a eu quelque querelle, chacun sur un balcon séparé, *para tomar el fresco*, pour jouir de l'air frais ; le monsieur dans un *négligé* complet, protégé par son manteau, la dame se trouvant suffisamment cachée par un châle, un jupon du matin, des pantoufles à ses pieds sans bas. On ne met pas l'art en pratique, et on n'en a pas l'intention ; vous les voyez l'un et l'autre tels qu'ils sont sortis des bras de Morphée : les cheveux du mari sont partagés en plusieurs touffes, car personne ne se sert de foulards, ni de bonnets de nuit, et les tresses de sa femme sont dans un gracieux désordre.

« Le couple après avoir pris le frais se sépare ; la femme

part pour la messe; le mari pour fumer son cigare, et *dar vuelta por casa*, faire une tournée dans la maison, jusqu'à ce qu'il soit temps de *tomar las once*, faire le second déjeûner de onze heures. Il y a des personnes qui s'en dispensent entièrement, d'autres mangent quelques *friolera*, et sortent pour muser et tuer le temps, jusqu'à ce que deux heures les appellent pour dîner. Le repas se compose d'une soupe substantielle, au pain, au vermicelle, au macaroni ou au riz; les gens friands y mêlent le foie d'une poule; ensuite vient le *cocido* ou *puchero*; il se compose de bœuf, de volaille et de lard salé; sur un autre plat paraissent les *riços garbanzos*, beaux pois chiches, et autres plantes potagères, accompagnés d'une énorme saucisse d'Estramadoure. Un ou au plus deux *principios* (services) suivent la soupe et le *puchero*. Le tout est terminé par un dessert de noix, raisins, fromage, etc.. Excepté au cœur de l'hiver, la *siesta* plonge la maison dans un profond silence, pendant une heure ou deux; ensuite les dames pensent à reprendre leur ouvrage ou leur broderie, ou à préparer leur toilette pour aller au Prado le soir, laissant les hommes suivre ailleurs leurs inclinations vagabondes. La famille, à son retour de la promenade, prend des rafraîchissemens dans les *cafés*, si son escorte est assez galante pour l'y inviter; ensuite on va au théâtre, si on lui fait la courtoisie d'une loge, ou avec des billets pour la *casuela*. Les *tertulias* commencent à se remplir; on parle cinquante fois sur le même sujet; chacun avoue que les soirées sont excessivement longues et ennuyeuses. Onze heures sonnent, on ne peut faire attendre le *guisado* (bœuf à l'étuvée, plat ordinaire du souper). Un autre jour est commencé, pour être suivi d'un autre, dans une succession monotone. »

Le chapitre sur les théâtres offre une description très gaie, mais se rapprochant de la caricature, de ce qu'on ap-

pelle la *casuela*, ou *gallinera* (poulailler). En voici la fin :

« Le temps est passé, si tant est qu'il ait jamais existé, où les Laures, les Estelles, les Séraphines, immortalisées par Le Sage, tournaient les têtes et vidaient les poches des gens. En vérité, les héroïnes du théâtre sont tombées du point élevé qu'elles occupaient ; elles ne produisent aucune sensation, ne causent aucun scandale, quoique peut-être les mœurs ne se soient pas améliorées depuis le temps de la séduisante Laure. »

Nous rappelons à ce sujet l'opinion que nous avons émise précédemment sur l'immortel ouvrage de Le Sage. Nous avons toujours soupçonné que le joyeux Français substituait les mœurs françaises à celles de l'Espagne ; on ne trouvera dans aucune partie de ce dernier pays, aussi loin du moins que nos observations nous ont conduits, ce dévoûment aux princesses de théâtre, qui est si marqué dans Gil-blas, et en général dans les auteurs français et dans les mœurs françaises. Certainement, rien dans l'état actuel de l'Espagne, d'après ce que nous en connaissons, ne soutient cette fiction ; et nous ne nous souvenons pas non plus d'avoir remarqué dans aucun ouvrage d'auteurs vraiment Espagnols, quelque indice d'un temps où les belles qui représentent les actions de la vie et les passions humaines, fussent choisies de préférence pour jouer en particulier les scènes qu'elles représentaient en public. Dans les romans et dans les drames espagnols, quels que soient les personnages qui fixent l'attention du héros, quelque licencieuse que soit la narration, quelque dégradée que soit la réputation, l'héroïne n'est presque jamais, nous pourrions dire jamais, une actrice. En Espagne, et à sa triste cour, le décorum exigeait trop de sacrifices, pour permettre soit que les actrices dépassassent devant le monde les bornes du décorum,

ou que les plus libertins de leurs nobles amans descendissent à un scandale aussi bas.

Les descendans des Gusman, des Mendoza, des d'Aguilar, des Medina Sidonia et autres, sont pitoyablement dégénérés, même dans leur extérieur ; et leurs talens intellectuels ne sont pas de nature à les relever dans l'estime générale. Notre auteur donne des détails sur leur éducation, et nous sommes fâchés de dire que nos propres souvenirs ne nous fournissent que bien peu d'exceptions (1).

« Les fils des grands sont élevés, comme doivent l'être des *señoritos*, à qui le titre d'excellence est dû de droit, c'est-à-dire qu'ils sont tenus dans la plus profonde ignorance de tout ce qu'un être raisonnable doit connaître. Entouré dès son enfance par une bande de valets dépravés, favorisant dans tous les sens ses fantaisies et ses caprices, le futur grand suit entièrement l'instinct de sa nature ; le *capellan* chargé de son éducation est trop heureux d'y trouver un sinécure.

(1) Quoique notre expérience ne nous ait fourni aucun fait de nature à atténuer l'impression défavorable que le portrait d'un grand d'Espagne peint par l'auteur est propre à produire, il est juste de remarquer qu'un autre voyageur, anglais a récemment exprimé une opinion beaucoup plus favorable sur cette classe. Nous voulons parler de M. S. E. Cook, capitaine de vaisseau de la marine royale ; son livre intitulé *Esquisse de l'Espagne pendant les années* 1829, 1830, 1831, 1832, est rempli de documens curieux et intéressans, notamment sur l'industrie espagnole ; il se distingue par un ton convenable et impartial, tel qu'on devait s'attendre du rang et de la profession de l'auteur. Nous regardons son témoignage comme étant d'un grand poids, et nous devons seulement espérer que, quand le temps sera arrivé, la conduite des grands prouvera qu'il ne les a pas jugés trop favorablement (1).

(1) On trouve l'analyse du livre de M. S. E. Cook dans les *Nouvelles Annales des Voyages*; tom II, pag. 19 (deuxième série).

« Il n'est par conséquent nullement surprenant que Ferdinand *le Bien-Aimé*, qui mieux que personne de son royaume connaissait ses compatriotes, manifestât assez clairement, dans toutes les occasions, le degré d'estime qu'il avait pour les grands. A l'exception d'un noble de cette classe, qui partagea sa captivité à Valençay, il tenait tous les autres à distance, ne les employant que dans son antichambre, en qualité de chambellans, ne voulant pas perdre la réputation d'étiquette et d'érudition, en dérogeant à cette coutume de ses prédécesseurs. L'ancienne monarchie a reçu des mains d'un *rey neto y absoluto*, un choc dont elle ne peut espérer de jamais se relever; heureusement pour les libertés des générations présentes et futures, toutes les classes de la société ont été mêlées et confondues. La *grandeza* ne peut plus se vanter de la pureté de son sang bleu sans souillure, *sangre azul*. L'autorité royale a permis les mésalliances, et si cette aberration des anciens usages améliore l'espèce, on ne peut qu'en avoir de la gratitude pour le roi. »

On ne peut guère supposer que cette négligence ait *uniquement* pour cause le goût particulier de Ferdinand pour la société de basse classe. On voit généralement que ceux qui sont le plus portés à descendre du rang et de l'état de roi, font observer le plus sévèrement et le plus minutieusement l'étiquette qu'ils enfreignent eux-mêmes. Tous les esprits sont subtils pour découvrir chez le prochain la présence ou l'absence des qualités particulières qu'ils possèdent eux-mêmes. Les dames de cette classe sont également peintes avec fidélité :

« De même aussi la fille d'un grand peut voir, et sans aucun doute voit bien des figures et des tournures sur lesquelles sa jeune imagination aime à faire des projets, même en songeant à un mari; mais telle que l'odalisque qui sait, à son grand chagrin, qu'elle est réservée pour le sultan seul,

la jeune *dona* sait qu'elle est destinée aux bras d'un époux de sa caste et de son rang. Dans le temps de la constitution ou de la *pepa* comme on l'appelle élégamment, cette barrière fut renversée, et les dames, qui font tourner même la politique à l'avantage de l'amour, se dépêchèrent bien vite d'épouser des hommes de leur choix, sans permission ni licence de *rey* ou *reyna*, et quelques-unes furent assez heureuses pour avoir conclu leurs marchés avant que l'armée de la foi les fît retourner à leurs lisières. Leur éducation suit le cours ordinaire; on leur apprend leurs prières, on leur enseigne à coudre et à broder, elles vont à la messe, au sermon, au salut, aux processions et ainsi de suite. A présent, beaucoup plus qu'autrefois, les maîtres de musique, de dessin et surtout de danse, se montrent; les demoiselles sont menées en voiture ou bien à pied au *Prado*, où elles voient et convoitent beaucoup de fruit défendu. »

Le chapitre sur les propriétés de ces illustres personnages sera parcouru avec un profond intérêt par quiconque se donne la peine de s'informer de l'état réel de la nation, et de chercher à trouver dans ses propres institutions la cause de sa décadence, plutôt que dans ce qu'en disent l'ignorance et les préjugés. Tout homme qui aura parcouru ce document sera convaincu de l'*incube* qui pèse depuis si long-temps sur le sein de l'Espagne, et il ne sera pas surpris que l'indolence ou la dignité de cette importante classe soit arrivée à un tel degré que, selon Inglis, plusieurs seigneurs espagnols du sud n'ont même jamais vu leurs domaines. On raconte de l'un d'eux, « qu'il considérait comme indigne de lui d'être obligé de poser son pied sur *la terre:* certainement il aurait pu danser en l'*air*, sans aucun dommage pour l'espèce. »

La descente de l'échelon le plus élevé au plus bas de l'échelle sociale, quoique rapide, n'est pas surnaturelle. Nous

croyons que c'est M. Inglis qui remarque que la pauvreté n'est pas à Madrid aussi générale, ni aussi dégoutante qu'à Londres ou à Paris; mais cette remarque paraît demander bien des modifications. Très certainement, rien dans l'une ou l'autre de ces capitales, pas même ce que l'on y connaît de plus hideux, ne peut lutter avec les *Barrios Bajos* de Madrid.

« Si quelque curieux désire fouler cette terre étrangère, qui ici-bas ne ressemble qu'à elle-même, qu'il tourne au bas de la *calle de Relatores* et qu'il suive son odorat, au bout de cinq minutes de marche il arrivera aux frontières de cette formidables république. »

Mais il est dangereux d'y entrer en costume décent, ainsi que le lieutenant Conolly trouva qu'il était dangereux d'en porter un quelconque dans les déserts de Perse; car il semble que

« Le voyage est fait dans une heure malheureuse, si un œil perçant découvre la plus légère trace d'un *lechugino* ou petit-maître espagnol sur le promeneur; un gland élégant pendant du manteau, une bordure en velours cramoisi, ou tout autre signe extérieur et manifeste qui appartient à cette confrérie de vanité, sont des recommandations infaillibles à une solide volée, accompagnée de la confiscation du vêtement offensant et d'une immersion de son ci-devant proprétaire dans un des nombreux réservoirs d'ordures qui, ouverts de toutes parts, attendent des victimes.

« Toutes les entrées qui y conduisent sont soigneusement gardées par des groupes de vagabonds couverts jusqu'aux yeux par l'éternel manteau et un chapeau en lambeaux placé fièrement sur une oreille, pendant que les femmes, sales et déguenillées, se tiennent accroupies devant les portes, agissent à l'occasion comme védettes, et conversent à voix élevée, soit amicalement, soit pour dire des injures. »

« Le passage d'une personne décente est un événement si rare, qu'il cause une suspension d'armes générale ; elle est suivie d'un regard incertain et à moitié malin : *Sera algun comisario?* c'est un commissaire de police? telle est la première question que dicte une conscience chargée. Les enfans, presque nus, couverts de haillons et promettant d'avoir avec le temps l'air aussi féroce que les auteurs de leurs jours, regardent aussi et crient, et, s'ils sont de bonne humeur ou disposés à jouer, vous jetteront des pierres ; le meilleur parti à prendre est de ne pas y faire attention, ou bien de regarder cela comme une politesse, si vous tenez à votre vie ou à vos membres ; les chiens même ont un air étrange et aboient en vous voyant. »

Le chapitre sur les domestiques termine parfaitement ce qui concerne les agrémens de l'intérieur. Les inconvéniens de ce genre sont bien sentis en Angleterre ; mais l'Espagnol est un Arabe chrétien, répugnant à tout frein, et entièrement convaincu de cette grande vérité, que le sommeil et la paresse sont les deux plus nobles buts de l'existence.

« Quelque chose que vous demandiez avec instance à votre domestique : sans bouger de place, ni de sa chaise s'il est assis, la réponse que vous êtes certain d'en recevoir est : *no lo se,* je n'en sais rien ; expression qui quelquefois est adoucie par un bâillement ou l'action de se gratter la tête. L'idée de se remuer ou de se donner la peine de répondre à votre demande ne se conçoit pas, et on ne doit pas s'attendre à cela dans la vie réelle de Madrid. Si vous êtes en colère : *Ay ! que genio tan malo tiene*, qu'il a un mauvais caractère ! il n'est pas possible de vivre avec un pareil maître. Si vous avez la malheureuse pensée de choisir un jeune homme, dans l'intention de le former vous-même, soyez bien assuré que dès qu'il pourra vous être un peu utile, il demandera le double de ses gages, afin d'avoir une excuse pour courir la chance

des places. Hasardez-vous à le châtier pour une pareille ingratitude ou tout autre acte de perversité des plus forts, il ne cache pas ses projets de vengeance. Il se concerte avec quelques-uns des hommes à cordons et à stilets qui la nuit cherchent fortune dans les rues; de sorte que, par une belle nuit, quand vous vous y attendez le moins, il peut arriver qu'en retournant chez vous, enveloppé dans votre manteau, fredonnant un air de l'opéra que vous venez d'entendre, ou repassant dans votre esprit les différentes qualités et les perfections d'une nouvelle conquête, ces douces rêveries sont brusquement interrompues par une volée de coups de bâton, ou, ce qui est pire, par une lame aiguë plongée dans votre dos. »

Nous avons eu depuis quelque temps les oreilles si rebattues de la réforme municipale, que nous eûmes quelque curiosité de connaître en quel état cette matière se trouvait en Espagne. Le chapitre sur l'*ayuntamiento*, ou corps de ville de Madrid, prouve que là, comme ailleurs, le nom est synonyme d'abus. Ce respectable corps, quoiqu'il ne se nourrisse pas de soupe à la tortue, et qu'il ne soit pas adonné au vin et aux repas joyeux, se complaît dans sa dignité aussi bien que le font ses confrères de Londres, réclamant pour la corporation le titre d'*excellence*, quoiqu'il ne lui soit pas dû, et pour chaque individu celui de *votre révérence*. Les devoirs de ce corps sont de surveiller le bon ordre et la propreté de la ville, avec un *et cætera* convenable de travaux. On peut sans danger ne pas les spécifier, parce qu'ils sont faits *à la buena de Dios*, ou en français, laissés aux soins de la divine Providence, qui, outre ceux-là, ayant dans ses mains beaucoup de devoirs semblables qui lui sont envoyés de tous les coins du monde, peut être excusée si elle ne les remplit pas tous. Il n'en est pas ainsi des *fonds* de la ville; car étant réellement ses *meilleurs intérêts*, les

dignes tuteurs les veillent de près, quoique même dans cette partie les infirmités de la nature humaine occasionent quelques omissions, qui heureusement n'offensent ni ne déprécient la dignité de la corporation, quoiqu'elles puissent affecter beaucoup, et dans un autre sens, ses créanciers.

Non-seulement les intérêts de l'emprunt (dus aux personnes qui ont acheté des actions dans les fonds de la ville) ne sont pas acquittés régulièrement, mais on n'en a rien payé depuis plusieurs années. Pendant que des centaines de familles, qui ont versé assez d'argent dans les fonds de la ville pour vivre convenablement avec les intérêts, meurent littéralement de faim, leurs révérences n'en sont pas moins toujours empressées à prodiguer l'argent à toute occasion, même la plus légère, et à offrir à la royauté des fêtes et des spectacles, au lieu de remplir honorablement leurs obligations. La *junta de proprios* (la commission des fonds de la ville) reçoit les rentes, dont la somme, tant des hypothèques que des biens fonds, est de 80 ou 90 millions de réaux (20 millions ou 22,500,000 fr.) par an; et cependant les travaux publics entrepris pour le compte de la ville avancent lentement; personne n'est payé.

Il n'en peut guère être autrement. Leurs révérences, à ce qu'il paraît, ne sont que médiocrement rétribuées par le *legitimo*, ou salaire régulier de trois quarts de piastre par jour; mais leur légitimité exerce son droit partout. Les entrepreneurs de l'illumination des rues falsifient l'huile et en diminuent la quantité, et tous les yeux peuvent rendre témoignage de cette économie pratique. Le directeur de l'enlèvement des ordures fait en sorte de tirer de l'argent du fumier, mais en économisant plutôt qu'en dissipant, ce qui certainement est une amélioration au proverbe. L'inspecteur du pavage s'arrange de manière que chaque pavé lui rapporte au moins une *peseta* par an, et il a de plus la

satisfaction de savoir qu'il est rarement oublié dans les prières des promeneurs, qui ne sont pas stoïciens par nécessité, ni même suffisamment philosophes sous aucune forme, pour supporter avec calme que leur pied glisse entre lesdits pavés, qui, à ce qu'il paraît, sont placés avec leurs angles en l'air, sans doute pour propager les goûts casaniers. L'homme qui est chargé des fontaines a soin que la bonne eau ne coule pas pour rien, de peur, nous pensons, qu'on n'en rabaisse la valeur. Le personnage dont la fonction est de veiller à la suppression de la mendicité, tolère entièrement les misères manifestes. On peut naturellement supposer que le surintendant des denrées jouit d'un excellent bénéfice; mais le directeur de l'*arbolado* (plantations) a droit à notre sympathie, car comment peut-il espérer tirer de l'argent des arbres et des buissons? ce serait empiéter sur les droits sacrés des corporations que de vouloir répondre à cette question; mais *quien sabe*, qui sait? *Illah allah!* Dieu est grand, et son serviteur n'opère pas de miracles : les notes de notre auteur mettent ce fait hors de controverse.

Le chapitre sur le ministère et les bureaux du ministère fournit beaucoup de renseignemens, et fait réellement voir le fond du caractère du gouvernement espagnol; il offre un vaste champ aux réflexions et aux prévisions sur les chances futures de prospérité et de bonheur d'une nation qui a si long-temps supporté un pareil système d'administration, ou plutôt de mauvaise administration.

Dans la sphère éclairée de Madrid, chaque chef d'une partie de l'administration est le soleil de son système particulier, et ses satellites font régulièrement leur révolution autour de lui, s'embarrassant fort peu de tout autre individu, excepté quand il arrive qu'on les traverse et qu'on les dérange. Des hommes de mérite, et le public

en général, peuvent souffrir, et souffrent en effet, de cette organisation parfaite; les affaires de la nation sont continuellement arrêtées; mais c'est une bagatelle, et nous savons que les bagatelles ne troublent pas les systèmes. Les successeurs du duc de Lerme ont religieusement conservé jusqu'à ce jour son admirable arrangement avec son secrétaire.

« — Parbleu, Gilblas, lui dit-il, tu vas un fameux train : il faut que tu aies une fameuse inclination à obliger tes voisins. Écoute, avec toi je ne m'arrêterai pas à des bagatelles; mais quand tu demandes des gouvernemens et autres graces importantes, tu voudras bien, s'il te plaît, te contenter de la moitié du bénéfice et me tenir compte de l'autre. Tu ne peux t'imaginer, ajouta-t-il, à quelles dépenses je suis tenu, et combien il me faut de ressources pour supporter la dignité du poste que j'occupe; car, malgré le désintéressement que j'affiche, j'avoue que je ne suis pas assez imprudent pour vouloir mettre le désordre dans mes affaires particulières. Ainsi, agis en conséquence. »

Il est vrai que le même honnête homme a soin de nous faire savoir « que les gens que nous choisissions pour remplir les places n'avaient pas toujours les qualités nécessaires ni la conduite la plus régulière. » Prétexte qui n'est excusable que parce qu'il a été présenté avant que le maître d'école fût absent, et quand on ne connaissait pas encore l'économie politique; car assurément le mérite, comme toute autre chose, doit avoir un signe de sa valeur, et quel signe plus que le signe représentatif qui est en circulation?

Don Annibal de Chinchilla, vétéran de soixante ans, à qui il manquait une jambe, un bras et un œil, qui avait mangé au service une fortune considérable, qui se nourrissait de poireaux et d'ognons, et qui n'avait plus que la peau et les os, rendait grace à Dieu de ce qu'il présentait

tous les jours une pétition, sans que jamais ni le roi ni le ministre lui eussent accordé la moindre attention ; au moins à cet égard il eut de quoi être très reconnaissant : il se piquait de connaissances en composition, et les morceaux d'éloquence fournis par son immortel coadjuteur étaient dignes des célèbres professeurs de Salamanque ; mais tout cela était en pure perte ; il ignorait le sort de ces fleurs de rhétorique. L'auteur dont nous nous occupons peut nous aider à trouver la solution de cette énigme, car on a conservé jusqu'à ce jour le même système de récompenser le mérite ; c'est pourquoi nous faisons un extrait assez détaillé des chances du *prétendiente* ou solliciteur.

« Il n'y a là personne qui voulût ou osât contredire l'opinion du chef du département. Peu importe le nombre de fois qu'une pétition a été adressée au pied du trône, il faut toujours observer les mêmes formalités. Si le pétitionnaire, à tort ou à raison, est mal avec ses supérieurs, son affaire est sans espoir, à moins qu'ils ne soient changés, ou que le roi ne prenne sur lui de décider la chose, en écrivant de sa propre main sur la large marge qu'on laisse toujours du côté gauche du papier timbré, les mots magiques *concedido como lo pide*. Toutefois, c'est ici un cas très rare, et il expose la personne ainsi favorisée à une longue suite de persécutions et de chagrins de la part de ses supérieurs, qui le font amèrement repentir d'avoir quitté la route commune mais fréquentée du *conducto de los gefes*. Ils sont jaloux de leurs prérogatives dans toute l'étendue du mot ; ils n'aiment pas que le roi lui-même se mêle de leurs affaires ; et comme il y aurait quelque danger à l'attaquer, ils sont sûrs de se venger sur son malheureux *protégé*. »

Quant à la *seconde* classe de subordonnés, plus malheureuse encore, ceux pour qui le ministre ou le commis n'ont que de l'indifférence,

« Chacun fait sa besogne d'une manière différente ; pour eux toutes les règles, les usages, les ordonnances royales anciennes et modernes, les notes, les règlemens sous toutes leurs formes, les détours et les difficultés sont mis en avant ; il faut parcourir dans toute sa longueur cette terrible carrière ; et si le patient parvient à y survivre, il n'est plus du tout le même homme qu'auparavant. En supposant que la demande d'un homme de cette catégorie soit fondée en stricte équité, et il est rare qu'on en fasse d'un autre genre, le réclamant connaissant bien les formes par lesquelles il faut qu'il passe, quand il n'a point d'amis ni la faveur de personne pour le soutenir, et en supposant qu'aucune demande du même genre n'est faite par un autre individu ayant beaucoup moins de droits mais étant mieux soutenu, le pétitionnaire peut espérer de réussir, après un délai de quatre, huit, dix mois, ou deux ans, selon que les événemens se présenteront et que les commis travailleront; mais le minimum est trois mois, pour quiconque a même un *empeño* avec les commis des divers bureaux. »

La troisième variété de cette malheureuse espèce est dans une position pire encore.

« Ensuite viennent les malheureux, qui sont un objet d'aversion pour le ministre même, ou, ce qui est plus désavantageux, pour quelque scélérat de commis, prêt à sacrifier sa conscience à ses mauvaises passions ou à celles de ses amis. Si un membre de cette tribu infortunée dont nous venons de parler fait une demande quelconque sur quelque sujet, quelque insignifiante qu'elle puisse être, tout enfin, excepté la permission de se pendre, il est sûr d'un refus, ou, ce qui est la même chose, son mémoire reste dans le bureau, et il ne lui est pas permis de suivre la marche prescrite ; il est ou jeté sous la table, ou dans un grand panier poudreux, réceptacle de centaines de cama-

rades de mauvaise fortune, et on dit au pétitionnaire qu'il est *pendiente*, en train d'être expédié. De cette manière, on lui permet de se promener de son grenier au bureau, et du bureau à son grenier, et courir la ville pendant les douze mois du calendrier; il pourrait bien employer le double de ce temps de la même manière, si un heureux hasard, ou quelqu'un, mu par la pitié, ne l'avertissait pas que son mémoire passe son temps beaucoup plus à son aise que lui, reposant en paix au fond du *capasso*, le *campo santo* ou cimetière destiné à ses pareils. Quoiqu'assurément cette nouvelle lui cause un choc assez violent, comme c'est un homme courageux et qui a de la persévérance, il ne se laisse pas abattre, et il revient à la charge; alors on balbutie dans le bureau quelques mots d'erreur, de papiers égarés, etc., etc., et le nouveau placet va rejoindre les autres dans le gouffre où ils sont perdus. Il ne lui faut pas plus de vingt jours pour lui faire savoir que ses prétentions sont au moins prématurées, et par conséquent refusées.

« S'il demeure dans la capitale, il est assez fréquemment invité à en partir sous trois jours. A-t-il l'honneur de porter une épée au service du roi, l'adjudant du gouverneur lui fait alors une visite, et du ton le plus amical et le plus affectueux, quoiqu'auparavant il n'ait jamais arrêté les yeux sur lui, il prend un intérêt si vif à sa sûreté, qu'il insiste pour le voir, fût-il même une heure après minuit, lui explique la nécessité de s'en aller au moment même, l'accompagne lui-même en bas jusqu'au *calesin* qui l'attend, l'aide à y monter, et le voit partir en faisant les souhaits les plus ardens pour sa santé, son bonheur et un voyage agréable. Il peut être bien sûr que tant que ses amis seront au pouvoir, il n'a pas besoin de se donner la peine ni de faire des frais pour s'exposer de nouveau aux inconvéniens d'une excursion ou d'une visite à la capitale. »

Le chapitre qui contient l'histoire d'un de ces *pretendientes* est plein d'un intérêt du genre le plus pénible. Les vétérans *pretendientes* sans espérances, les dames sollicitant avec leur vanité, leur arrogance, leur jalousie et leurs sarcasmes; l'orgueilleux, l'homme effronté, l'homme titré et le mendiant sans titres, se disputant les droits de l'étiquette, sont représentés au naturel, et annoncent une connaissance parfaite des lieux, et telle qu'un *pretendiente* ayant longtemps souffert pourrait seul l'acquérir.

Nous allons à présent essayer de donner quelques extraits de l'aspect extérieur des rues de la capitale d'Espagne. Voici d'abord un aperçu général.

« L'intérieur de Madrid, à l'exception d'un très petit nombre de rues et d'édifices publics, ne vous dédommage sous aucun rapport du désagrément que vous a causé sa nudité en dehors des murs. Il y a quelque chose de triste dans l'aspect des maisons, qui généralement ne sont pas construites récemment; il en résulte une impression défavorable; on doute qu'on puisse trouver un logement propre et commode, objet des désirs les plus vifs d'un voyageur fatigué de la route. Presque toutes les maisons ont des balcons au premier étage et à ceux qui le suivent; ils composent la seule partie où il soit possible de vivre pendant les chaleurs africaines d'un été de Madrid.

« Malgré l'extrême importance de tenir de pareils endroits en bon état, il est rare que l'on donne aux balcons une couche de peinture; mais, au contraire, ils montrent les divers contrastes de la rouille et de l'action de l'atmosphère. L'apparence des croisées est misérable; elles sont vitrées en petits carreaux carrés de la plus mauvaise sorte et de différentes teintes, car il faut observer que le verre est choisi exprès de qualité inférieure pour empêcher un œil curieux de pénétrer dans l'intérieur; ces carreaux sont posés dans

des rainures ou treillis de plomb; le défaut de peinture et le peu de soin que l'on prend des châssis et des ouvrages en bois, augmentent encore l'espèce de décadence qu'elles présentent.

« Beaucoup de bonnes ménagères ont aussi inventé différens moyens pour augmenter la perspective attrayante de leurs balcons, en faisant placer de chaque côté, dans le mur, des morceaux de bois avec une petite poulie en dehors, dans laquelle passent des cordes qui sont fixées à chaque extrémité; on peut voir là des bas noirs et blancs, bleus et gris, des pièces d'estomac, des mouchoirs, et même des *panos menores* de dames, flottant et se jouant au gré du vent comme autant de gaies bannières de chevaliers ou de belliqueux barons. »

L'œil de l'observateur est, de plus, occupé de toutes les variétés d'architecture qui se succèdent pour son instruction, et qui préviennent ainsi l'ennui de la monotonie.

« Il n'est pas rare de voir une misérable bicoque qui paraît prête à tomber, soutenue par le palais d'un grand, montrant son toit en tuile, bigarré, couvert de mousse, taché par le temps, comme pour se moquer du marbre et des sculptures de son proche voisin. Il est cependant juste de dire que les maisons que l'on bâtit à présent ne dépareraient aucune capitale, quoique leur distribution intérieure soit sur une petite échelle, non pas tant pour se conformer aux convenances du locataire, que pour s'accommoder à l'avarice du propriétaire, dont le grand objet est d'entasser le plus de locataires possible dans le plus petit espace.

« Les quartiers de Madrid connus sous la dénomination du *Rastro* et *Barrios Bajos*, ont une apparence insalubre et déplaisante; ils sont principalement composés de cabanes dont les murs sont en terre et le toit en tuiles, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, habitées par la lie de la popula-

tion : ce sont les réceptacles du vice et du crime ; ils sont non-seulement une honte pour la capitale, mais ils le seraient même pour une ville du sixième rang. »

Cette discordance ne se borne pas aux seuls bâtimens.

« Le même contraste se manifeste dans la manière de vivre de la noblesse et des classes plus riches, dans leurs chevaux, leurs équipages, l'habillement, le manger et le boire ; le luxe et la misère, l'aisance et la malpropreté, sont constamment côte à côte. Les habitans ont aussi une forte empreinte d'originalité gracieuse dans leur extérieur. Si un homme était transporté les yeux bandés à Madrid, et qu'on lui ôtât brusquement son bandeau, à sa première promenade dans les rues, il se croirait réellement dans un port de mer, à cause de la grande variété de costumes européens, orientaux, espagnols, et plusieurs qui tiennent de tous les trois.

« Le Valencien, avec son mouchoir aux couleurs gaies, roulé autour de sa tête, selon la mode des Maures, et un manteau à raies brillantes, jeté gracieusement sur les épaules ; le *Moragato,* que tout le monde prendrait à son embonpoint et à son costume pour un capitaine de navire hollandais bien nourri ; l'Estramadourien, avec sa large ceinture de peau de buffle serrée aux reins, et un chapelet de *chorisos* (saucisses) à la main ; le Catalan, à l'œil et à la tournure farouche de l'Albanais, avec un bonnet de laine rouge qui lui tombe sur une épaule dans le style du lazzarone napolitain ; l'élégant costume de l'Andaloux, au visage basané et aux moustaches immenses ; le lourd et sale Galicien, traînant après lui à chaque pas qu'il fait un soulier pesant de deux à trois livres, y compris les clous, les renforts et autres défenses contre un pavé perfide et destructeur. »

A tout ceci on peut ajouter la démarche paresseuse et

lente, et les uniformes brillans des militaires si nombreux à Madrid, et les moines de toute dénomination plus nombreux encore, les habits rapiécés des plus pauvres classes, les éternelles *mantillas* noires ou blanches que portent encore dans les rues toutes les femmes de tout âge et de toute condition, quoique les voiles soient plus rares qu'autrefois; la mère au pas lent, la fille marchant invariablement quelques pas en avant sous sa sévère surveillance, ce qui cependant ne l'empêche pas de remarquer chaque cavalier près duquel elle passe, ni même, quand elle en a envie, d'échanger avec lui des signes d'intelligence au moyen des mouvemens de l'indispensable éventail. Le pavé, dans beaucoup d'endroits est couvert de fruits en vente, et tout commerce s'exerce librement en plein air par ceux qui n'ont pas les moyens d'avoir l'abri d'une maison ou d'une boutique. D'accord avec notre auteur nous conviendrons que :

« Prises dans leur ensemble, les rues de Madrid n'ont pas le moindre point de ressemblance avec celles d'aucune autre capitale européenne, pas plus que la majorité des gens qu'on voit y marcher ne ressemble aux habitans de Paris, de Londres ou de Vienne. »

La *calle d'Alcala* est une belle et magnifique rue; à la vérité, c'est la seule belle rue de Madrid, ayant à peu près un mille de longueur, et étant beaucoup plus large que Portland-place à Londres. Voici un petit échantillon de la variété des scènes et des portraits que présente cette rue; il est de nature à frapper l'attention de l'étranger :

« Cette rue d'*Alcala* est également fameuse pour ses *osterias* ou hôtelleries, logement de nombreuses bandes de *arrieros*, muletiers, et d'*ordinarios*, charretiers, parcourant régulièrement les routes des principales villes de province, soit pour y aller, soit pour en revenir. Vous sortez d'un palais, et votre odorat est régalé de l'odeur d'un fu-

mier de cheval qui s'exhale de la porte voisine ; vos oreilles le sont du langage pittoresque et énergique des gens qu'on vient d'énumérer ; du tintement des clochettes pendues au cou des mules lorsqu'elles remuent dans leur écurie ; deux ou trois énormes chiens ayant un collier garni de clous, pour défendre leur cou contre les loups, font semblant d'être endormis sur le seuil de la porte, mais n'attendent qu'un prétexte pour vous secouer fortement. Une forte odeur d'outres à vin bien goudronnées augmente les plaisirs du passant, qui croit qu'il en est quitte quand il arrive devant des maisons de bonne apparence et de jolies boutiques, mais il se trouve arrêté par une bande de charmans chiens, tournant autour d'un *despacho de vino* ou cabaret ; ensuite vient un bijoutier ; un peu plus loin, une *tienda de comestibles*, où on peut voir la corpulente maîtresse ou le crasseux maître de la maison encadrés dans des guirlandes de *chorisos* (saucisses), des pyramides de *rico tocino* (beau lard salé), des piles de chocolat, de fromage, des quartiers d'agneau ou de chevreau, selon la saison. La rue que nous décrivons en ce moment est bâtie, ainsi que chacun sait, sur un terrain en pente douce, de sorte que quand on est parvenu à la douane, on aperçoit d'un côté le *Prado*, et de l'autre la *Puerta del Sol*. Dans cette situation avantageuse, s'offrent constamment aux yeux des bandes de vigoureux gaillards enveloppés dans leurs manteaux, les uns cachés jusqu'aux yeux, les autres se contentant d'en jeter d'une main habile les amples plis sous leur bras droit ; tous occupés d'une manière différente, les uns fumant, les autres causant, mais tous surveillant activement le haut et le bas de la rue. Si on en jugeait à leurs visages fiers, à leurs belles moustaches, à leurs chapeaux pointus et ornés d'une touffe de soie noire, et dont l'un des bords retroussés, sans oublier la large bande de velours noir qui couvre presque

en entier la totalité de la forme, et l'épais cigare, fiché dans un coin de la bouche, on pourrait conclure que ce sont des *haciendos* (fermiers) d'Andalousie venus en partie de plaisir, ou *chalanes* (palefreniers) de Cordoue arrivés tout récemment avec une bande d'incomparables chevaux de course; leurs gilets et leurs vestes, richement brodés, brillent au travers d'une ouverture dans *la capa;* la belle cravate de soie qui leur entoure le cou, fixée en avant par une bague en or, pourrait même faire penser qu'ils appartiennent à la *grandeza,* si ces formes et ces membres athlétiques et nerveux pouvaient embellir cette race chétive; mais aucune de ces suppositions n'approche de la vérité : ce sont tout simplement des jeunes gens d'un caractère fier, qui préfèrent le *trabujo* et le sabre à tout autre instrument plus mécanique; ils se réunissent le soir et le matin à l'heure ordinaire de l'arrivée et du départ des voyageurs; ils en prennent une note exacte, et trouvent moyen de s'assurer assez fidèlement de la quantité de richesses mondaines qu'ils portent avec eux; en un mot, ce sont des *caballeros ladrones,* cavaliers voleurs, exerçant leur honnête industrie le mieux qu'il leur est possible. »

La *Calle de la Montera,* qui est à Madrid ce qu'est à Paris la rue Vivienne, à Londres *Bond street,* offre quelques agréables différences d'avec ces respectables modèles; « car ici on trouve réunies les plus vastes et les plus brillantes boutiques de la capitale, de tous genres et de toutes les espèces; ici aussi, les dames sont toujours en foule, tourmentant les garçons de boutique, bouleversant tout, et ne faisant que peu d'emplètes, et encore d'objets de mince valeur. » Nous nous tairions cependant, si c'était là le seul point dans lequel on pense qu'il existe de la différence entre les scènes qui se passent dans la rue en question et ses rivales en France en Angleterre : aucune de ces dernières ne peut

avoir la prétention de rivaliser avec le spectacle d'un garçon de boutique vif et alerte, sautant par-dessus le comptoir pour chasser une poule obstinée qui, accompagnée de ses petits, s'est logée sur la contrescarpe avec un succès complet; mais ce n'est pas là tout.

« Il n'est pas du tout rare, pour des dames occupées à conclure un marché difficile dans la boutique d'un mercier toute resplendissante de riches brocarts et d'étoffes de soie élégantes et de rubans délicieux, d'être interrompues et effrayées par un bon coup de bec appliqué sur leur petit pied par un dindon vagabond qui vient d'entrer, et qui s'est échappé des écuries et de la *posada* (auberge) de la *gallega* qui est en face; l'oiseau a pris la rosette de leurs souliers pour quelque chose de bon à manger. »

Nous ne devons pas omettre la description d'un autre agrément particulier à la Calle de la Montera, et qui laisse la concurrence française et anglaise à une distance désespérante.

« Des *lances* (luttes) ont constamment lieu entre les chiens, soit avec ou sans maîtres, qui sont dans l'habitude de se donner mutuellement rendez-vous en face de l'église de *San-Luis*, où ils guettent les débris du marché voisin, dit d'*el Carmen*. Comme ils sont très nombreux et de toutes races et conditions, il est naturel qu'il existe entre eux une divergence considérable d'opinion sur beaucoup de sujets; il en résulte d'abord un murmure et un grognement qui graduellement est suivi d'un regard furieux et de grincemens de leurs dents blanches et aiguës, et enfin d'une mêlée générale et d'une chasse au galop, au très grand désagrément des passans. Quand la poursuite s'échauffe et que les chiens sont fortement excités, ils s'élancent dans les boutiques, d'après le principe du vieux marin : Tout port est bon dans la tempête, et par conséquent il faut l'enlever;

c'est ce qu'ils font enfin, sans avoir égard à la frayeur et aux cris des dames, aux juremens des garçons de boutique et aux bâtons des mendians qui sont constamment aux portes, et qui espèrent empêcher quelque *cuartos* en faisant à propos montre de vigueur. »

Autre trait caractéristique :

« Quand les *galeras* arrivent de la campagne, ou partent, ou chargent devant les grandes portes des *posadas*, on croirait voir la campagne transportée dans la ville. Les tendelets en nattes, les roues couvertes de boue, les trains lourds, les mules et les chartiers à l'air farouche, le chien hargneux placé entre les roues, et la marmite attachée par derrière, font un étrange contraste avec l'élégant équipage des gens du bon ton, et accusent hautement le mauvais état des routes, l'aridité des plaines et le manque d'habitans du pays, qui forcent de porter avec soi ses vivres et sa cuisine quand on voyage. »

Mais nous ne pouvons citer toutes les remarques de l'auteur sur la foule et les embarras qui encombrent les rues : elles prouvent d'une manière satisfaisante qu'il n'est pas du nombre de ceux qui peuvent voyager d'un point à un autre sans rien noter.

Le chapitre sur les *couvens* est un des plus importans ; les détails qu'il contient sur la nature et l'étendue de l'influence et des propriétés de la gent monacale, fournissent plus d'éclaircissemens sur le caractère réel de la lutte qui a lieu maintenant dans le nord de l'Espagne que tous les autres documens qui nous sont parvenus jusqu'à ce jour. D'autres chapitres sur *le clergé régulier*, *la mort en Espagne*, et *les couvens de femmes*, qui tous se rattachent à ce sujet important, concourent à compléter le tableau.

Ayant parlé du talent de l'auteur comme artiste amateur il n'est que juste de donner quelques échantillons

et de son style et de sa manière d'apprécier, comme écrivain, les chefs-d'œuvre étonnans des artistes espagnols qui embellissent la capitale. Il suffira d'un ou de deux passages du chapitre sur le Muséum du Prado.

« Les salons destinés à l'école espagnole ne sont que peu garnis des productions des peintres médiocres. La splendeur du génie de Murillo, de Velasquez et de Ribera a paru, et avec raison, d'une nature trop éblouissante pour admettre dans son foyer des compétiteurs moins brillans et moins heureux.

« Le tableau à gauche en entrant ne peut être l'œuvre que d'un seul pinceau au monde : c'est la fameuse Nativité de Murillo, cette tête virginale trahit sa pensée pendant le jour, son rêve pendant la nuit ; c'est le portrait d'un être charmant que l'on n'a vu qu'une fois et qu'on ne reverra jamais, mais dont le souvenir et l'image sont reproduits dans tous ses tableaux et consacrés par les touches les plus sublimes de son pinceau, la monomanie du génie pour un beau idéal, qui n'a fait que passer, dans l'espoir de le surprendre un jour dans le silence de son atelier. Ce visage, plus que l'aurore, illumine l'obscurité de cette humble étable et fixe les regards confus des bergers innocens. Ils sont là dans la posture d'une adoration naïve, qu'on ne leur a pas enseignée ; leur costume, les déchirures et les coutures de leurs habits, annoncent leurs habitudes peu recherchées ; la poussière et les taches de leurs pieds qu'ils ne lavent jamais, indiquent qu'ils sont toujours en chemin; tout porte la marque caractéristique des bergers, tels qu'on en rencontre encore aujourd'hui dans les montagnes de la Sierra Morena, ou dans les parcours des moutons en Estramadoure. Ils sont peints tellement au naturel, avec leur costume, le bâton, le chapeau et la callebasse si palpables, leurs regards et leurs attitudes sont si bien pris, que

l'on sent à la fois que l'on a devant soi une de ces heureuses créations qui sans effort coulent du pinceau, et qui sont si complètement naturelles qu'il semble, même au spectateur le plus ignorant, que rien n'est plus facile que d'en faire autant. Le clair obscur est réellement magique; un ton brun généralement répandu sur le tableau, demande une profondeur et une transparence de couleur que l'on a souvent cherchée, mais bien rarement obtenue; les animaux y sont mêlés et mis en harmonie sur le second plan, et le tout rendu si parfaitement que la nature elle-même n'a pas plus de vérité.

« Tournez-vous vers l'Annonciation, vers cette voie lactée de lumière pure, éthérée, se terminant dans une perspective éblouissante, vers cette physionomie céleste, respirant la douceur; quelle beauté! monument de la tendresse et de la passion du peintre.

« Ce n'est pas ici une étude froide et calculée d'un sujet donné. C'est l'expression de ce que peut ressentir un cœur humain pour une beauté immortelle. Les pensées du peintre n'étaient pas alors dans le ciel, mais dans la profondeur de son esprit; réunissant dans un long souvenir tout ce qu'avait rêvé son ame de grand et d'enchanteur, de supérieur à ce qui n'est que terrestre, il a saisi cette étincelle mobile sortie de la plus profonde méditation et a su la répandre brillante, étincelante et glorieuse sur la toile. »

Dans le chapitre sur les combats de taureaux, l'auteur donne un grand nombre de détails frappans par leur nouveauté, malgré tout ce qui a été écrit sur cet objet de la prédilection particulière des Espagnols.

Finissons nos extraits par une anecdote tirée de ce chapitre; elle peint bien le caractère vindicatif des Espagnols.

« On raconte une histoire offrant un exemple remarquable

d'une profonde vengeance méditée par un jeune Andaloux. Deux amis inséparables allèrent ensemble, selon leur usage constant, à un combat de taureaux. Pendant le spectacle, il s'éleva une dispute sur la question de savoir lequel des deux adversaires avait fait mieux; des coups furent reçus et rendus; cependant l'avantage resta en faveur de Manuel. Vicente reçut les excuses et les regrets de son ami de fort bonne grace, mais jura dans son ame qu'il se vengerait. Quelques jours après, Vicente invita Manuel à l'accompagner au *Cortijo* de son oncle, pour y voir un beau troupeau de jeunes taureaux que l'on venait de retirer des pâturages d'été. Après le dîner, les deux amis sortirent ensemble et visitèrent les étables et les animaux. Avancez un peu plus, dit Vicente, vers cette petite cabane fermée, je veux vous faire voir un taureau superbe que l'on y garde pour le vendre, c'est le plus furieux de toute la plaine, les bouviers eux-mêmes en ont peur. La porte fut ouverte avec précaution, la voûte très basse était extrêmement obscure. Nous pouvons, Manuel, avancer un peu plus près sans danger. Manuel fit un pas, mais dès que son corps fut en dedans de la porte, le traître Vicente la ferma avec violence, tira la clé et la jeta au loin pour empêcher que le crime ne fût promptement découvert. Manuel n'eut que quelques minutes pour prendre un parti. Le taureau effrayé par le bruit se leva sur ses jambes, frappa la terre de ses pieds et fixa ses prunelles étincelantes sur sa victime, qui n'avait pas même son manteau pour fatiguer l'animal et gagner du temps. La voûte était soutenue par un fort pilier en pierre; le taureau se repliait déja sur lui-même pour prendre son élan : Manuel place son dos contre le pilier, défie par ses cris son ennemi et le provoque des pieds et des mains. L'attaque commence, l'œil prompt de l'Andaloux épiait le moment favo-

rable; il se laissa glisser du pilier au moment où les cornes effleuraient son corps, et il vit le taureau tomber mort à ses pieds; le choc qu'il avait reçu en frappant la colonne lui avait brisé le crâne. Les cris de Manuel lui amenèrent des secours et sa délivrance: le bruit de l'aventure se répandit; Vicente était retourné chez lui. Manuel monte à cheval, charge son *trabujo* et pique des deux pour rejoindre son assassin. Vicente, s'écria-t-il dès qu'il l'aperçut de loin, *esperate* (attends), je te dois la *vuelta* (la monnaie). Vicente pour sauver sa vie donnait de l'éperon à son cheval; Manuel avait une meilleure monture; Vicente demandait grace à mesure que son adversaire gagnait du terrain sur lui; bientôt on entendit une explosion. Vicente fut enterré sans qu'aucune enquête eût lieu. Manuel quitta son domicile et s'embarqua. On croit que ce fut pour l'Amérique. Ses amis blâmèrent sa fuite, car tous considéraient son action comme un homicide qui pouvait être justifié. »

MÉLANGES.

Irruption des Cafres dans la colonie du Cap.

Une irruption formidable de Cafres sur le territoire britannique, dans le voisinage de Graham's-Town, irruption accompagnée de la destruction des propriétés, et dans quelques endroits de meurtres, à répandu des alarmes extrêmes, non-seulement parmi les habitans du pays envahi, mais aussi dans toute la colonie. Les renseignemens particuliers arrivés du théâtre de la dévastation, car on n'avait pas encore de rapports officiels, sont un peu incohérens et confus, et probablement exagérés par la crainte. Les habi-

tans disséminés sur une étendue considérable, n'ont pas pu combiner instantanément leur défense, et les troupes n'étant pas assez nombreuses, les Cafres ont eu les moyens de les anéantir en détail.

L'attaque des Africains n'est attribuée à aucune cause particulière; ce qui induit à soupçonner qu'elle est due à quelque provocation. Un récit imprimé dans *la Gazette du Cap,* peu de temps avant l'irruption, semble venir à l'appui de cette supposition. Ce rapport annonce que des chevaux avaient été volés, ou s'étaient échappés au-delà de la frontière des Cafres, qu'une patrouille, sous les ordres d'un jeune lieutenant, courut à leur poursuite, et que n'ayant pas réussi à les retrouver, les Anglais s'emparèrent d'une certaine quantité de têtes de bétail qu'ils firent marcher vers la colonie. Les Cafres ressentirent ce fait, et suivirent la troupe avec des gestes menaçans, alors l'officier commanda de faire feu sur eux; les Cafres furent repoussés et les bœufs amenés à la colonie. Le 22 décembre 1834, les habitans de Graham's-Town reçurent l'avis que les Cafres s'avançaient en corps considérables, se montant en totalité à 9,000 hommes, attaquaient les villages et les fermes, sur toute la ligne des limites, emmenaient le bétail, et ravageaient le pays. Les habitans prirent des mesures pour la protection de ce lieu, et pour la sûreté de leurs femmes et de leurs enfans. Les chefs de famille se formèrent en patrouilles à cheval, et traversèrent les halliers et les coteaux environnans la ville; le lieutenant-colonel England plaça des soldats en sentinelle sur tous les points proéminans.

Le 23 décembre on apprit à Graham's-Town que 530 têtes de gros bétail, et 2,000 moutons avaient été enlevés de la ferme de M. J. Howse, sur le Vis-Revier, et qu'un coteau dominant la ferme était couvert de Cafres. Aussitôt

on fit des dispositions énergiques, l'église devint un magasin et un dépôt d'armes à feu, et un asile pour les femmes et les enfans; l'entrée de l'avenue principale qui y conduit fut barricadée avec des chariots et défendue par du canon; des détachemens composés d'habitans bien montés et bien armés furent expédiés la nuit sur les chemins menant de la Cafrerie à la ville; des armes et des munitions furent distribuées à toutes les personnes en état de s'en servir, et on reconnut bientôt qu'en cas d'attaque la ville pouvait être défendue par près de 800 hommes bien équipés.

Le 24 il fut complètement constaté que le hallier immense qui borde les rives du Groote-Vis-Revier, et forme la ligne de partage entre la colonie et le territoire cédé, était entièrement occupé par les Cafres. La famille de MM. Southey qui habitent une ferme à peu de distance, ayant essayé d'effectuer sa retraite vers Graham's-Town, fut interceptée par un corps de Cafres dont un petite troupe se présenta devant les Anglais, comme pour arrêter leur marche. Cette troupe fut bravement attaquée par une petite patrouille des tirailleurs à cheval, consistant en cinq hommes; mais tandis qu'ils poursuivaient les fugitifs, un autre corps de Cafres s'empara des troupeaux qui étaient à l'arrière-garde, et emmena 800 bœufs. On suppose que la patrouille et un jeune Anglais furent tués par l'ennemi. Pendant toute la journée on ne parla dans la ville que de la marche rapide des Cafres qui s'avançaient pour la cerner, enlevant tous les bœufs et les moutons qu'ils rencontraient. Il serait impossible de décrire l'anxiété des fermiers. Tous ceux qui avaient les moyens d'envoyer leur famille à la ville prirent ce parti; ceux qui restaient s'abandonnaient à l'affliction la plus profonde, sachant bien qu'ils ne pouvaient compter sur aucun secours.

Dans l'après-midi du 24, on vit arriver un exprès ex-

pédié par le commissaire civil du canton voisin ; il annonçait que suivant un rapport envoyé par l'officier campé sur l'Oost-Riet-Revier, les Cafres avaient, en grand nombre, assailli les fermiers de cette partie du pays; que plusieurs de ceux-ci avaient été égorgés, et que tout le canton était frappé d'une terreur panique. A Ian-Delports, sur le Vis-Revier, éloigné de 18 lieues, les Cafres avaient fondu en fortes troupes sur les hameaux, et après une résistance obstinée, dans laquelle ils avaient eu six hommes tués, et où cinq ou six fermiers avaient été blessés, ils avaient réussi à emmener le bétail et à brûler les maisons. Un Anglais nommé Robert Cramer, près des fosses à argile des Cafres, aidé de deux petites filles, chassait des bœufs vers sa demeure, quand il fut intercepté par une bande de Cafres; ils le tuèrent à coup de sagaies. Les pauvres filles étaient toutes deux sur un cheval, les Cafres firent feu sur elles, ce qui les effraya tellement qu'elles tombèrent de leur monture que les sauvages saisirent ainsi que les bœufs, et ils laisserent aller les enfans. Un habitant respectable de la ville, qui était en visite chez son beau-père, fut massacré avec lui, pendant qu'il essayait avec le reste de sa famille à gagner en chariot le poste militaire le plus proche. Les Cafres permirent à la femme et à l'enfant de s'échapper. La maison d'un cordonnier très laborieux fut brûlée, et tous les habitans furent tués.

Une lettre écrite le 25 par le lieutenant commandant le poste sur le Groote-Vis-Revier, apprenait qu'il n'avait pas cessé de poursuivre les Cafres, mais que sa troupe était presque épuisée de fatigue, et que les chevaux ne pouvaient plus marcher. Il avait recouvré près de 200 bœufs, et une quarantaine de Cafres avait péri dans les diffrentes escarmouches. Il disait qu'il n'avait pu réunir les habitans en corps de troupes, chacun était obligé de songer à soi et à la défense de sa famille; il n'avait aucune crainte pour la défense

de Graham's-Town; mais il conjure ses habitans de mettre en œuvre toute leur énergie pour leur conservation, parce qu'il lui est impossible de leur donner aucun secours efficace.

Les lettres arrivées de Graham's-Town imputent ces calamités à la conduite du gouvernement toujours enclin à temporiser, et au licenciement du corps hottentot, ce qui a diminué les moyens de défense contre les Cafres. La catastrophe était, à ce qu'il paraît, prévue depuis plusieurs mois par les colons de la frontière; quelques-uns l'attribuent en grande partie au système peu judicieux de relations avec les Cafres; il était si défectueux qu'il n'y avait pas moyen d'obtenir de redressement pour les incursions faites d'un côté ou d'un autre, à moins d'avoir recours à la violence et d'employer la force armée, c'est ce qui a fini par produire une exaspération féroce de la part des Cafres; maintenant ils menacent de détruire toute la colonie anglaise. Il est digne de remarque, dit une gazette du Cap, que leur conduite est celle d'hommes offensés ou insultés, et non celle de gens entièrement barbares; car ils ont constamment épargné les femmes et les enfans; ils ont uniquement sacrifié les hommes et les maisons, lorsqu'il l'ont pu.

Suivant les dernières nouvelles, le nombre des Cafres qui avaient envahi la colonie, s'élevait à près de 20,000; ils avaient enlevé 30,000 têtes de gros bétail, 18,000 moutons, et 1,000 chevaux. Les villes de Salem et de Theopolis étaient abandonnées. Le 15 janvier 1835, les Cafres n'étaient qu'à 18 milles de Graham's-Town; Muconna, leur chef, menaçait de mort tous les blancs; excepté les missionaires. Tous les préparatifs étaient faits pour une vigoureuse résistance; des troupes étaient expédiées par mer avec des armes et des munitions, à la baie d'Algoa. Tous les soldats disponibles étaient dirigés vers ce point. (*Asiatic journal.*)

Éruption du Vésuve.

Extrait d'une lettre de Naples, du 14 juillet. « De nouvelles détonations se sont fait entendre dans l'intérieur du Vésuve ; cependant aucun changement n'a eu lieu. Les terrains éboulés lors de la dernière éruption ne se sont point enfoncés ; le petit cratère est toujours ouvert, et le vieux est dans le même état. Une grande agitation règne dans les entrailles du volcan.

« Depuis quelques jours, il tombe sans interruption une quantité assez considérable de cendres ; les arbres et les feuilles de vigne en sont couverts à une distance de plus d'une lieue du Vésuve. Cette pluie de cendres détruit toutes les espérances de nos cultivateurs. Un autre fléau est venu s'y joindre ; c'est une fumée jaunâtre qui descend en rosée et brûle la verdure. Plusieurs savans ont essayé de l'analyser ; ils y ont trouvé une substance corrosive, extrêmement acide au goût, et dont la propriété semble avoir de l'analogie avec celle de l'eau-forte.

(*Giornale delle Due Sicilie.*)

Le roi des Maldives.

Un comité, pour la navigation des bâtimens à vapeur dans les mers de l'Inde, s'est formé à Calcutta. Il avait écrit au roi des Maldives pour s'enquérir s'il serait possible d'établir un dépôt de houille sur une des îles soumises à ce monarque. Sultan Mohammed Modin Eddin Secander, roi de cet archipel, a répondu au comité; sa lettre du mois d'août 1834, est en arabe. Il expose que dans toutes les îles qui composent ses états, il n'existe pas de mouillage sûr, ni de lieu convenable à un dépôt tel que celui qu'on désire. Il apprend de plus au comité que parmi ses sujets, il y a des gens très

méchans, et il espère que si quelqu'un de ces mauvais garnemens arrive à Calcutta, leurs hautes puissances de la Vapeur ne leur prêteront nul appui, parce qu'ils se sont très mal conduits envers lui.

Cette lettre était accompagnée d'un tapis en natte, comme présent du monarque; le comité après avoir consulté le vakil ou embassadeur qui était porteur du message, a chargé celui-ci d'offrir à son souverain une montre à répétition en argent, deux pièces d'étoffe de soie de Berhampour, deux pièces de mousseline anglaise, et six estampes représentant le navire à vapeur *le Forbes* : à ces cadeaux était jointe une lettre en persan.

Les envoyés du roi des Maldives apprennent à monter la montre, et les horlogers étant rares dans les Maldives, ces insulaires disent que si elle vient à se déranger, ils la rapporteront à Calcutta. (*India Gazette*. Octobre 1834.)

Les Eaux-Douces à Constantinople.

Le *Moniteur ottoman* du 23 mai annonce la restauration complète des beaux sites, palais, jardins, canaux, etc., connus sous le nom des *Eaux-Douces*, et formés par une rivière qui vient, à travers une délicieuse vallée, se jeter dans le fond du magnifique port de Constantinople. Ce fut en l'année 1723 que le sultan Ahmed III, sur le récit d'un ambassadeur ottoman qui revenait de France, voulut avoir son Marly, à l'imitation de l'empereur des Français.

On sait qu'en raison de l'ancienneté de l'alliance, le roi de France recevait ce titre de la Sublime-Porte, et que ses ministres avaient le pas sur tous les autres. Aussi l'Autriche, pour ne point fléchir devant l'exigence des Turcs, dans une affaire d'étiquette aussi importante, n'entretenait-elle auprès du divan qu'un envoyé décoré d'un titre (internonce) qui ne

préjugeait rien contre les droits de prééminence dont elle jouissait partout ailleurs.

Les Eaux-Douces étaient tombées, sous les derniers règnes, dans un état de dégradation affligeant même pour les Turcs, quelle que fût leur insouciance connue à cet égard. Les belles prairies qui entourent le palais impérial ne servaient, depuis longues années, qu'à recevoir les chevaux du sérail à l'époque du vert.

Mahmoud a tout réparé. Ces beaux lieux ont repris leur ancien éclat, et le sultan vient de signaler leur restauration par un spectacle militaire dont il a fait jouir sa cour et les habitans de sa capitale. Un pont de bateaux a été jeté sur la rivière, et plusieurs corps de la garde impériale, avec un train d'artillerie, l'ont traversé, à la grande surprise et satisfaction de tous les assistans. Les sultans résideront à l'avenir dans leur palais des Eaux-Douces, pendant les vingt premiers jours du mois de mai.

NOUVELLE.

Mort de M. Jacques Gérard.

31 mars 1835.

M. Jacques Gérard, chirurgien de la compagnie des Indes, est mort à Sabattou. On sait qu'il avait accompagné M. Burnes dans son voyage à Lahor, à Boukhara et en Perse. La science fait une perte immense par le décès de M. Gérard, car le résultat du voyage qu'il fit après s'être séparé de M. Burnes à Meched, n'ont pas encore été publiés. Cependant, comme il s'occupait de dresser sa carte et de mettre ses notes en ordre, on espère que son frère, M. le capitaine Gérard, qui l'aidait dans son travail, prendra des mesures pour faire paraître tout ce qui a été achevé.



Lith. de Thierry frères suc.rs de Engelmann à Paris.

Carte des qu

LES QUATRE SOURCES

DE

LA REUSS AU SAINT-GOTHARD.

PAR M. REY,

DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE, DES SCIENCES NATURELLES, DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, ETC.

J'ai décrit précédemment le beau glacier du Rhône et la source de ce fleuve. Je vais traiter aujourd'hui des sources de la Reuss au Saint-Gothard et de ses illustres alliances avec le Tésin, le Rhône et le Rhin, tributaires de l'Adriatique, de la Méditerranée et de l'Océan.

Il n'y a point de montagne qui se nomme proprement Saint-Gothard. Le Saint-Gothard est plutôt un système de montagnes qu'une montagne isolée: c'est un groupe de hauteurs superposées, dont la plus connue, sans être la plus élevée, ni même la plus centrale, doit sa célébrité à une très ancienne route qui traverse son plateau. La locution cepen-

dant, *passer le Saint-Gothord*, signifie franchir ce sommet par cette ancienne route.

Pour donner une idée de son étendue, on peut dire que le Saint-Gothard s'étend au midi depuis le glacier du Griès et le col de la Nuffenen jusqu'au mont Piotino près de Dazio-Grande, et que le Tésin et la vallée Levantine, à leur commencement, sont ses limites de ce côté.

Au nord, il est borné par la chaîne de montagnes qui s'étend depuis le Gallenstock jusqu'au Crispalt, et qui donne passage à une seule rivière, à la Reuss; ou en d'autres termes, il s'arrête à la vallée d'Urseren, prolongée toutefois jusqu'au lac de l'Oberalp.

A l'Orient, il s'appuie d'une part sur la chaîne du mont Luckmanier d'où le Rhin du milieu descend dans la vallée de Médels, et de l'autre sur le Baduz, Aduz ou Adule, source du Rhin antérieur qui coule dans la vallée de Tavetsch ou de Dissentis.

Enfin, les premiers degrés par lesquels on monte au Saint-Gothard, du côté du couchant, sont le Mütthorn et la Furca où se trouvent les neiges et les glaciers séculaires qui forment la principale des quatre branches de la Reuss.

J'ai parcouru toutes ces régions élevées: j'ai compté toutes les sources qui en découlent, et c'est le résultat de mes remarques sur quelques-unes de ces sources, dans cette grande circonscription, que je vais faire connaître.

Il n'est personne qui ne sache ce que c'est que la

route du Simplon, sinon pour l'avoir vue, du moins pour avoir entendu vanter l'art qui a présidé à sa construction, et la suite de merveilles dont elle offre partout le spectacle. Mais ce que l'on ne sait pas aussi communément en France, c'est qu'une route de poste, non moins belle, traverse depuis très peu d'années le Saint-Gothard, et que le voyageur peut aller aujourd'hui d'Altorf et du lac des Quatre Cantons jusqu'à Bellinzona et le lac Majeur, c'est-à-dire franchir le col à peu près le plus élevé des cols franchissables des Alpes, sans descendre de sa voiture, et aussi commodément que l'on va de Genève à Milan par le Simplon.

Toutefois, ce n'est point ainsi que j'ai passé le Saint-Gothard, et je ne me suis pas borné à n'y voir que la grande route. J'étais bien aise de l'étudier dans quelques-uns de ses détails, et ce n'est pas en chaise de poste que j'aurais pu obtenir ce résultat. J'avais donc un cheval qui tantôt me portait et tantôt me suivait.

J'étais parti le 14 juillet 1834 de Münster sur le Rhône, accompagné du guide Pierre Güntran. J'avais remonté la vallée inhabitée d'Eginnen jusqu'au pied du glacier de Griès que j'avais laissé sur la droite pour entrer par le col de la Nuffenen dans une belle vallée qui se déroulait à mes pieds. J'avais délibéré quelque temps sur l'idée de franchir le glacier de Griès pour aller voir à Pommat une chute de la Toccia, et qui passe pour être la plus belle de toutes

celles de la Suisse après celle de Schaffouse; mais la nécessité de me rendre au Simplon à l'époque fixée pour la consécration de l'église de l'hospice, ainsi que je l'avais promis aux religieux du grand Saint-Bernard et à monseigneur l'évêque de Sion, me fit renoncer à la Toccia et à sa cascade de 360 pieds.

Le col de la Nuffenen, élevé d'environ 7000 pieds, est un passage très peu fréquenté. Il était obstrué par la neige qui n'y fond jamais entièrement, et je vis là le premier exemple de ces célèbres points de partage des eaux que je devais, durant trois jours, observer en si grand nombre. Cette neige en fondant coulait vers le Rhône par l'Egger que je venais de remonter depuis son embouchure et vers le Pô par le Tésin que j'allais descendre, car c'était le Tésin qui naissait sous mes pas.

J'entrais, à proprement parler, dans la vallée Levantine, bien qu'elle ne prenne ce nom qu'après la déchirure imposante à travers laquelle le Tésin se précipite au-dessous d'Airolo, ou plus précisément encore après le défilé de Dazio-Grande, formé par une saillie particulière du mont Piotino.

Le bas immédiat du col de la Nuffenen est un vallon de forme ovale, d'environ une demi-heure de traversée. Quelques chalets en pierre noire que je rencontrai, et dans l'un desquels je m'abritai à peu près d'une grande pluie, indiquent une région qui, quoique voisine des neiges éternelles, est favorable aux pâturages d'été. C'est l'alpe *Cruvina*.

Dans les Alpes, on nomme *alpe* un espace de terrain destiné à recevoir des troupeaux et à les nourrir. Des ravins, des torrens, des pointes de rochers en sont les limites naturelles. Une alpe est plus ou moins grande, accessible, productive. Elle peut être dans une situation escarpée et sur les sommités les plus hautes; mais elle peut aussi se trouver dans un fond de vallée et descendre jusqu'au bord d'un torrent ou d'une rivière. Un particulier, une commune, peuvent posséder une alpe, dix alpes, cent alpes. Si le Saint-Gothard était une montagne isolée comme Montmartre l'est dans la plaine de Saint-Denis, ou le mont Valérien au sommet du coteau de Suresne, on pourrait dire que le Saint-Gothard a cent alpes, mille alpes. Il y a de ces alpes où l'on ne voit pas un arbuste; il y en a qui sont couvertes d'arbres gigantesques, et de véritables forêts. Un jour que je traversais le Grimsel pour revenir au glacier du Rhône, je vis du sommet du Mayenwand un grand feu dans les montagnes du Haut-Valais. Güntran me dit : « Fasse Dieu que ce ne soit point « dans mon alpe! » Le lendemain en arrivant à Münster, village de mon guide, nous apprîmes que ce n'était point son alpe, mais une alpe boisée appartenant à la commune de Münster, et qu'un jeune pâtre avait embrâsée en faisant du feu au pied d'un arbre pour se chauffer, transgressant ainsi des règlemens sévères qui défendent d'allumer aucun feu dans les forêts.

L'alpe expliquée, il faut dire ce que c'est qu'un chalet, puisqu'il n'est pas possible d'écrire quatre mots sur la Suisse sans que celui-là s'y trouve.

Il y a des choses pour lesquelles il est décidé que le vulgaire des lecteurs se prendra de belle passion, même sans les connaître. Le chalet est une de ces choses. Sur la foi des romanciers, qui ont déterminé la conviction des décorateurs de théâtres, lesquels à leur tour font l'éducation du public, on croit assez généralement en France que les chalets sont tous situés sous un ciel nécessairement doux et pur, dans des bocages délicieux et peuplés d'oiseaux chanteurs, sur des pelouses fleuries et parfumées, aux bords d'une onde argentée et limpide; que les meubles y sont élégans et frais, les ustensiles propres et nombreux; que l'abondance des plus parfaites choses y règne constamment et de manière à ce qu'on y puisse faire face sans rétribution et sans cesse à tous les besoins, à toutes les fantaisies de tous les survenans; enfin, qu'ils sont habités exclusivement par des bergères éblouissantes de fraîcheur, de jeunesse et d'atours.

Or voici dans la réalité ce que c'est qu'un chalet, du moins ceux où j'ai été contraint d'entrer. D'abord, au lieu d'être une demeure habituelle, une chaumière de paysan, comme on le croit trop communément, c'est simplement une cabane; c'est pis encore, c'est une hutte, où, pendant les mois de juin, de juillet et d'août, se fabrique le fromage. Elle est

en bois brut dans les régions moyennes et boisées; elle est en pierres informes dans les zones supérieures aux forêts; mais, soit de bois, soit de pierres, les parois en sont à jour de toutes parts, et elle n'est pas tenable quand il vient à faire le moindre froid. L'hiver, c'est-à-dire pendant huit à neuf mois, les chalets sont abandonnés; la neige les couvre et les conserve, lorsqu'ils ne sont pas renversés par les avalanches. Celui des religieux du grand Saint-Bernard, qui est un établissement considérable et assez bien bâti, et qui est situé deux lieues moins haut que l'hospice, a tous les hivers trente pieds de neige par-dessus ses toits.

Le premier chalet que j'aie rencontré dans mon voyage de montagnes, en 1834, était au haut de la vallée d'Eginnen. Il faisait beau temps encore, je ne fus pas tenté d'y entrer; ce fut assez pour moi d'être contraint à mettre les pieds sur le sol où il est bâti. Je trouvai le second une heure après, et à la descente du passage de la Nuffenen. Dans l'intervalle le temps avait changé, et il commençait à pleuvoir. A la vue de la hutte je hâtai le pas, et quoique je connusse déja par expérience une partie des inconvéniens auxquels j'allais m'exposer, j'aimai mieux m'y soumettre que d'être mouillé davantage. Je fis bien et je fis mal : bien parce qu'il plut à torrens, mal par la raison que je dirai. Quatre hommes employés à la fabrication du fromage, leur lit, les baquets et terrines à lait, la chaudière sur le feu, em-

plissaient à peu près la capacité du chalet. Pour d'autres meubles, il n'y en avait pas, si ce n'est un siége qu'on m'offrit poliment. Ce siége est, à coup sûr, le type de la simplicité du genre : un morceau de bois d'un pied carré, épais de trois pouces, est percé d'un trou, dans ce trou est ajusté un bout de bâton à peine long d'un pied, et voilà le fauteuil des chalets. Assis sur cet escabeau monopède, on est livré à un perpétuel et dangereux équilibre; malheur à qui s'y endormirait. J'y fis du moins un dos en l'approchant du mur que forme le montant de la baie de la porte, sous le linteau. J'avais choisi cette place autant pour me mettre sous cette épaisseur à l'abri de l'eau qui passait entre les pierres du toit, et qui tombait en gouttières dans l'intérieur, que pour jouir de la vue d'un orage dans un tel lieu.

Un chalet n'a pas de fenêtre; il ne tire de jour que de la porte, qui est fort basse, et des fentes et interstices de ses parois, qui sont fort grands. De ma place je vis cependant assez clair pour remarquer un tas de fumier étendu par terre dans un angle de la hutte, et qui est le lit commun aux ouvriers et aux chiens; des branches d'arbres pourries, des feuilles sèches, des herbes refusées par les vaches et soustraites aux cochons, en sont le duvet, sans que rien, sur cet étrange lit, fasse fonctions ni de draps, ni de couverture. Je ne puis dire que j'aie vu le moindre insecte sauter du lit sur moi, mais ce que j'éprouvai la nuit suivante à Airolo me fit conjectu-

rer qu'il n'y en manque pas; et c'est en cela que je fis mal d'entrer dans ce chalet. Ce que j'ai vu, et bien vu, c'est une légion de rats s'introduisant par les trous et les fentes; ce n'était pas qu'ils voulussent s'établir dans les fromages de Gruyère, comme celui de La Fontaine qui,

« . . . . Las des soins d'ici-bas,
« Dans un fromage de Hollande
« Se retira loin du tracas. »

toute leur ambition se bornait, du moins ce jour-là, à quelque morceau de pain : et quel pain! Cependant j'ai vu les commensaux de la hutte le disputer aux animaux immondes, avec tant d'action, que je ne sais pas encore aujourd'hui ce qu'il y avait de plus étrange à voir dans ce conflit, ou des hommes, à qui cependant le travail ne manquait pas, tenir si fort à un pareil pain, ou des rats exposer leur vie pour enlever une nourriture que je ne jugeais pas assez bonne même pour eux. A l'égard de viande, de légumes, de fruits, de vin, il n'en est jamais entré dans un chalet. Mais qu'on joigne au pain dont j'ai parlé un grossier résidu de la chaudière au fromage pour pitance, et de l'eau, ou si l'on veut, du lait pour boisson, et l'on aura le juste menu de tous les repas qu'on y fait. « Cela suffit à l'homme », disent, mollement assis à une table succulente et splendide, les Sénèques de nos jours. Matériellement, oui, cela suffit; mais qu'on intervertisse un moment les rôles; que les philosophes aillent

vivre dans ces chalets dont ils vantent les charmes, et qu'instruits à l'école de l'expérience ils disent ensuite avec sincérité à laquelle des deux existences ils croient que l'homme en général, et même le plus philosophe de tous les hommes, donnera la préférence. D'ailleurs, nous n'avons pas été mis sur la terre pour vivre uniquement de la vie des bêtes; nous avons reçu de plus qu'elles en partage une intelligence à laquelle nous sommes tenus de donner aussi de l'aliment. Mais pour cela il ne faut pas que nous soyons réduits à ce degré de misère où l'on n'a en nourriture animale, précisément que ce qui est indispensable pour ne pas mourir de faim. Dans une pareille extrémité, le cœur n'a plus de place pour les sentimens généreux, les facultés de l'ame s'oblitèrent, et il n'y a pas désormais de bonheur possible. Il ne suffit donc pas à l'homme d'avoir le grossier aliment de chaque jour, et celui des chalets, par exemple, où de toute autre condition analogue, n'arrivera jamais à tout le bonheur auquel il soit donné à l'humanité d'atteindre.

De même qu'un chalet n'a pas de fenêtre, il n'a pas de cheminée. La chaudière est suspendue dans un angle, et, selon la localité, elle est chauffée ou avec du bois, ou avec des plantes grimpantes desséchées, ou avec de la fiente de vaches façonnée en mottes. La fumée passe en partie par la porte, en partie par les fentes et trous du toit; le reste est absorbé par les poumons des ouvriers. Si à la fumée

des combustibles on ajoute la vapeur qui s'échappe de la chaudière où le lait est dans une continuelle fermentation, l'odeur exhalée par le petit-lait qui en s'aigrissant forme le vinaigre du pays, et enfin les émanations corporelles des hommes les plus couverts de haillons et les plus malpropres du monde, on jugera si l'odorat est plus flatté dans un chalet que la vue; que si, n'y pouvant plus tenir, on veut en sortir pour respirer au grand air, on ne sait par où s'échapper tant les alentours en sont sales. A des heures régulières et plusieurs fois dans la journée, les vaches éparses sur l'alpe du chalet viennent, et souvent sans être appelées, pour se faire traire. Cette opération est assez longue; pendant qu'elle dure les animaux couvrent de fiente un grand espace autour de la misérable cabane. Nulle herbe ne croît dans cette fange infecte, que fouille encore et que retourne sans cesse un troupeau de cochons, animaux dont les habitudes infames augmentent considérablement la malpropreté du lieu; enfin c'est un cloaque à ne savoir où poser les pieds, c'est une odeur à suffoquer les plus robustes, c'est un spectacle à soulever le cœur. Voilà un chalet.

. . . . . Ab uno
Disce omnes. . . . . .

Pour ma part j'en ai vu mille de ce genre.

Mais, dira-t-on, cela n'empêche pas que le *chant des oiseaux*, le *murmure des ruisseaux*, les *accens*

des chalumeaux n'y charment les oreilles; que de *rians coteaux*, couverts d'*élégans hameaux* entourés de *verdoyans ormeaux* n'y réjouissent la vue; que des bergères vives et amoureuses, que des laitières jeunes et fraîches n'y captivent le cœur. La Julie de J.-J. Rousseau a pu dire toutes ces belles choses, mais faut-il donc la croire aveuglément? faut-il la croire surtout lorsque d'une plume cynique elle écrit à son amant en lui donnant un rendez-vous dans un chalet (lettre XXXVI):

« Les chalets, de leurs toits de chaume, peuvent « couvrir l'amour et le plaisir, amis de la simplicité rustique. Les fraîches et discrètes laitières « savent garder pour autrui le secret dont elles ont « besoin pour elles-mêmes.... Des bois épais offrent « des asiles déserts et sombres.... L'art ni la main « des hommes n'y montrent nulle part leurs soins « inquiétans : on n'y voit partout que les tendres « soins de la mère commune. C'est là, mon ami, « qu'on n'est que sous ses auspices, et qu'on peut « n'écouter que ses lois.... Ce chalet consacré par « l'amour sera pour nous le temple de Gnide...... »

Non, ne croyons pas l'impudique! les laitières ne sont point des prêtresses de Vénus et n'ont pas de secrets à garder pour elles-mêmes. Les amans ne se donnent pas de rendez-vous chez elles et elles n'ont point alors de secrets à garder pour autrui. Un chalet n'est ni un temple de Gnide, ni un lieu de débauche, et là où la misère est telle qu'on n'y

trouve ni chaise, ni lit, là manquent aussi le *vivre et le couvert*. Or, il y a long-temps qu'on l'a dit : *Sine Baccho et Cerere Venus friget.* Et puis quels amans consentiraient à braver la fange des abords d'un chalet, l'horrible malpropreté qui règne à l'intérieur, l'odeur nauséabonde qu'on y respire, la communauté de lit avec les bêtes et les gens, les insectes de tous les genres qui y pullulent, etc., etc. Il n'y a pas d'amour, quelqu'impétueux qu'il soit, qui tienne contre de pareils amortissans. Toutes les glaces du Mont-Blanc réunies seraient moins efficaces pour éteindre les feux de l'amour grossier, que le séjour d'une heure dans un chalet.

Enfin, disons-le, les chalets peuvent être physiquement les plus dégoûtans endroits du monde, quoi qu'en dise la niaiserie sentimentale, mais au moral ils ont été indignement calomniés par le vertueux citoyen de Genève. Entre mille preuves, je n'en donnerai qu'une, et celle-là me dispensera des autres : c'est que, par bonheur pour moi, je n'ai vu de femmes dans aucun ; je dis par bonheur, car elles eussent été certainement à l'avenant des hommes, c'est-à-dire le plus antipathiques possible à l'amour, tel que les honnêtes gens le conçoivent.

Sitôt que la pluie qui m'avait retenu au chalet de l'alpe Cruvina eut cessé, je me remis en marche. Je traversai de belles forêts de mélèzes qu'interrompt un moment l'alpe Monagolia. A un lieu composé de quelques pauvres cabanes et nommé *Spital del ac-*

qua, la vallée s'élargit considérablement. On passe au hameau de *Ronco*, puis à *Bedretto*, village qui donne son nom à ce commencement de la vallée Levantine. Au midi, c'est-à-dire à droite du Tésin, la vallée est bordée depuis le Griès jusqu'à Dazio-Grande, par une chaîne de montagnes élevées, séparées entre elles par des vallées transversales plus ou moins prolongées. Au nord elle est dominée par les hautes sommités du Saint-Gothard. Les escarpemens en sont presqu'à pic. On aperçoit dans le fond des gorges des glaciers considérables, mais aucun ne descend immédiatement dans la vallée longitudinale. Quant aux torrens, il en débouche de nombreux, soit de la droite, soit de la gauche, qui blanchissent les eaux d'abord si limpides du Tésin, et qui augmentent sa turbulence. On le passe et repasse plusieurs fois, et après deux ou trois heures de marche dans cette charmante vallée, on arrive à Airolo.

Airolo est un joli bourg au canton du Tésin, dans un bassin de la vallée Lévantine ou de Bedretto, et qui est couvert de rians pâturages. Il est traversé par la route neuve du Saint-Gothard, à la descente du revers méridional de la montagne, et un peu à mi-côte, ce qui fait qu'on y jouit d'une vue magnifique, et qu'on n'a pas à y redouter les ravages du Tésin. Sa population est de mille habitans, qui tirent une partie de leur aisance du continuel passage des marchands et des voyageurs. De Saussure

(ch. 1839) dit qu'en prenant la moyenne de l'année entière il passait par jour, au Saint-Gothard mille chevaux chargés. Si chacun portait une valeur de 60 francs, c'était un total de 22 millions par an, ce qui semble prodigieux. Aujourd'hui ce passage est bien diminué, et pour mon compte je puis dire que durant deux jours j'ai à peine rencontré quelqu'un sur une route qui cependant est unie comme une allée des Tuileries. Mais il faut convenir aussi que la création récente de routes semblables sur le Splugen et sur le Saint-Bernardin, en multipliant les voies de communication, doit avoir partagé les avantages que celle du Saint-Gothard procurait aux villes qu'elle traverse.

J'étais arrivé d'assez bonne heure à Airolo pour avoir le temps de faire quelques promenades aux environs, et selon ma coutume je n'y manquai pas. J'en fis une entre autres qui me fut fort agréable avec M. de Collégno, que j'avais déja vu à Genève chez le savant M. De Luc, et que je retrouvai à Airolo, d'où, digne membre, quoique étranger, de la Société géologique de France, il explorait le Saint-Gothard par amour pour la science dans laquelle il excelle. Il me fit voir des bélemnites trouvées par lui-même non loin de Bedretto, dans un calcaire schisteux où l'on n'avait jamais remarqué de traces d'êtres organisés avant la découverte qu'en fit M. de Charpentier, de Bex, en 1814, au col de la Nuffenen.

A la fin de la journée, mais le plus tard possible,

quoiqu'il fallût repartir le lendemain de grand matin, je rentrai à l'hôtel. Ma chambre était fort propre, le lit très bon, les draps d'une blancheur éclatante. Je devais donc dormir six heures sans désemparer. Mais que les apparences étaient trompeuses! je fus éveillé cent fois par les plus incommodes démangeaisons. Le matin je m'en plaignis à mon hôte, qui, à la vue de mon lit, me dit : *Il faut, monsieur, qu'hier vous soyez entré dans un chalet.* Je cite ce fait, quoiqu'il ne soit pas d'usage d'en rapporter de pareils; mais j'ai pour cela deux motifs : le premier de justifier ce que j'ai dit des chalets; le deuxième de faire la remarque expresse que dans mes nombreux voyages, je n'ai éprouvé qu'à Airolo le désagrément dont je me plains, et cependant il s'en faut de beaucoup que je conserve d'Airolo un souvenir désagréable. La conséquence de cette petite infortune de voyage fut qu'éveillé plus tôt, je partis plus tôt aussi.

En quittant Airolo pour passer le Saint-Gothard proprement dit, on s'élève par des pentes rapides et boisées, jusqu'à un premier plateau nommé *la Cima del bosco*, où les forêts se terminent. Il y a déja long-temps que l'on marche, et l'on n'est pas encore bien éloigné d'Airolo en ligne directe. Il n'est pas besoin de dire que le tracé d'une route extrêmement sinueuse a nécessité beaucoup et de grands travaux d'architecture; aussi, en même temps qu'on admire les sombres horreurs de la nature dans cette

montagne, on a encore son attention à donner à mille merveilles de l'art humain. Toutefois, la route est constamment à découvert, et la configuration du terrain n'a pas contraint à percer des galeries dans le roc comme au Simplon; elle passe fréquemment d'un bord à l'autre de la branche du Tésin qui descend du sommet, par le secours de ponts dont plusieurs sont de fort beaux ouvrages.

Après avoir traversé la Cima del bosco, on entre dans un affreux ravin nommé val Trémola ou la vallée tremblante, à cause des dangers que l'on y court dans la saison des avalanches. Ce ravin profondément creusé par le torrent, qui n'y procède que par cascades bruyantes, est absolument dénué de toute végétation; son étendue est d'une demi-lieue, et il va aboutir au pied d'un immense escarpement d'où le Tésin se précipite, et qui est formé par celle des montagnes du Saint-Gothard qu'on appelle la Fibia, dont la cime toujours couverte de neige, excepté au midi, est l'une des plus élevées de tout le système (9700 pieds). La route sort de cette horrible gorge après de nombreux circuits qui l'alongent considérablement; les hauteurs dont on a été longtemps entouré s'abaissent à mesure qu'on s'élève, l'espace s'agrandit, les eaux courantes s'arrêtent dans une suite de lacs étagés, et enfin au bout de trois heures on arrive, non au sommet du col, mais à l'auberge qui a remplacé le couvent des Capucins.

Ce qu'on nomme le plateau du Saint-Gothard est

une petite plaine de forme irrégulière, élevée de 6400 pieds. La route la traverse du midi au nord, ce qui rend le passage très froid durant l'hiver; elle passe entre plusieurs petits lacs d'eau limpide. A droite et à gauche s'élèvent à peu de distance des pics couverts de neiges perpétuelles. Ceux de l'est se rattachent aux pays des Grisons, ce sont les Alpes Rhétiennes; ceux de l'ouest s'étendent vers le Valais et se lient à la Furca par le Mütthorn. Les cimes les plus élevées, outre la Fibia, sont celle de Fieudo, au midi, et celle de Prosa au nord.

Je ne parlerai pas de l'hospice que desservaient deux capucins, parce qu'il n'existe plus; les guerres de la révolution l'ont détruit. Je ne parlerai pas de l'auberge, parce que je n'y suis pas entré; je laisse aux Anglais le soin d'apprendre à la postérité ce qu'ils ont bu ici ou mangé là; j'exprimerai seulement mon regret de n'avoir pu m'informer auprès des religieux de tout ce qu'il y avait de faux dans ce qu'a avancé Ramond en ces termes : « Les corps « que l'on trouve morts de froid dans les environs « du couvent sont descendus à Airolo, quand on a « la certitude qu'ils étaient catholiques, ou jetés « dans un creux sur lequel on a bâti une chapelle « à quelque distance de l'hospice, lorsqu'on est dans « l'incertitude sur leur foi. Dans ce creux ils restent « à découvert, faute de terre pour le remplir. »

Je gagerais contre les philosophes, dont le but constant est d'indisposer contre la religion catho-

lique, qu'ils ont encore menti en ceci; du moins j'ai pour moi la connaissance de ce qui se pratique au grand Saint-Bernard en pareil cas. Je tiens de M. le chanoine Barras, mon ami, que tous les corps trouvés dans la montagne par les religieux sont exposés dans l'espoir qu'ils seront reconnus; mais lorsqu'ils ne l'ont point été, et qu'il faut enfin les enterrer, ils sont déposés tous en terre sainte, à moins qu'on n'ait trouvé sur eux la preuve qu'ils n'étaient point catholiques.

Je regrette également de n'avoir pu constater ce qu'il y a de faux aussi dans le tableau où un peintre célèbre a représenté les religieux du Saint-Gothard refusant, il y a quarante ans, contre le but charitable de leur institution et contre leur intérêt matériel, de recevoir un voyageur devenu fameux depuis, qui leur demandait l'hospitalité. A cette occasion, je ne me contenterai pas de dire avec La Fontaine :

Je suppose qu'un moine est toujours charitable :

Je dirai qu'il l'est nécessairement, et que par conséquent le fait est faux. Je m'explique.

Champfort, qui appelle avec raison cette fable un chef-d'œuvre, a dit : « Que de malice dans la « prétendue bonhomie de ce vers ! Et c'est le même « auteur qui vient de dire si crûment, *notre ennemi,* « *c'est notre maître*. Craignait-il plus les moines que « les rois? Peut-être n'avait-il pas tout-à-fait tort. » D'abord, il n'y avait sans doute pas dans l'intention

du bon-homme autant de malice que Champfort veut y en trouver : ensuite, il est absolument faux que dans sa fable, le Vieillard et l'Ane, il ait voulu désigner le roi de France; mais ce n'est pas ce qu'il s'agit de démontrer en ce moment.

Dans le fameux vers du fabuliste,

Je suppose qu'un moine est toujours charitable,

moine signifie uniquement moine; mais il est évident que le philosophe au contraire, par la direction de son esprit, entend par moines les prêtres, et par l'essence de sa philosophie, les prêtres catholiques seulement.

Or, je le demande, la malice qu'il prête bénévolement au poète et le sens de dureté qu'il suppose à cette malice de vouloir flétrir, sont-ils fondés? Jamais ministre d'aucune autre religion a-t-il exercé la charité avec autant de ferveur que le prêtre catholique? Je ne dis pas uniquement cette charité qui consiste à secourir les nécessiteux par une aumône en argent, hélas! on leur a interdit la pratique de celle-là en les frustrant de leurs biens temporels, et on les a réduits eux-mêmes à l'aumône en s'enrichissant contre toute équité de leurs dépouilles! mais la charité, composée de toutes les vertus que peut suggérer l'amour du prochain, c'est-à-dire le secours dans les besoins, le conseil dans les actions, les soins dans la maladie, la *compatissance* dans les maux de l'ame, l'indulgence pour les défauts d'autrui,

l'oubli des injures, l'attention à n'humilier point ses semblables, enfin les bienfaits de toutes les sortes. Telle est la charité chrétienne, telle est particulièrement celle des prêtres catholiques qui, selon le précepte de saint Paul, rendent sans se lasser le bien pour le mal et endurent les outrages sans se plaindre et sans se rebuter jamais. Sans doute il se rencontre de loin à loin un prêtre qui oublie les sages prescriptions de la charité chrétienne; mais au bruit que les impies en font, à la joie satanique qu'ils en manifestent, ils se chargent de prouver eux-mêmes que là est l'exception, tandis qu'à l'égard des philosophes, qui opposent ce qu'ils nomment la philanthropie à la charité, l'exception serait d'en voir un se consacrer sans intérêt personnel aux bonnes œuvres que je viens d'énumérer succinctement. Lors donc que les capucins du Saint Gothard auraient eu, contre toute vraisemblance, le tort que le peintre leur reproche, on n'en serait pas moins fondé à dire que les moines, c'est-à-dire les prêtres, sont toujours charitables.

Ce que j'avais surtout à cœur d'observer sur le plateau du Saint-Gothard, c'était la direction des eaux, parce qu'il y a de l'incertitude à ce sujet dans les relations et dans les cartes. De celles que j'ai sous les yeux, les unes font communiquer entre eux tous les lacs du sommet et les font, par conséquent, concourir en commun à la formation de la Reuss et du Tésin. D'autres font couler plusieurs de ces petits

lacs dans la Reuss, et plusieurs aussi dans le Tésin. La confusion s'étend de même aux noms de ces lacs et à leur nombre, qui varie de sept à dix.

En montant d'Airolo, le point culminant n'est point l'auberge. Des lacs dont elle est entourée presque de tous côtés, on monte, légèrement il est vrai, mais long-temps encore, c'est-à-dire pendant une demi-heure avant d'avoir atteint ce point. Par conséquent on voit les eaux de tous les lacs qu'on rencontre passer de l'un à l'autre par étage, couler vers soi et aller au Tésin. Les trois petits lacs du vallon de Sella, qui s'ouvre au sud-est de l'auberge, coulent aussi dans le Tésin, et les eaux de tous sont trop long-temps gelées et trop froides pour que le poisson y vive.

Arrivé au dernier, et qui est situé le plus près possible du point culminant, j'en ai fait le tour. De ses bords je dominais assez complètement l'espace pour m'assurer qu'il n'était lui-même dominé que par un petit bassin qui s'y déversait et dont je parlerai. Ce n'est que du bord septentrional de ce lac et de ce bassin, voisins de la route, que la pente commence à changer et à s'abaisser vers le nord; elle est d'abord insensible, mais les yeux en sont avertis avant les pieds par le cours d'une infinité de petits filets d'eau qui naissent le plus près possible du dernier lac et qui suivent la direction descendante que l'on commence soi-même de prendre.

On dit communément que la Reuss sort d'un lac du Saint-Gothard. Est-ce donc une erreur? Oui et non; c'est selon l'époque de l'année où se fait l'observation et selon l'élévation ou l'éloignement du point que l'on prend comme la véritable source. J'ai rapporté ce qui se passait sur le plateau le 15 juillet 1834, année remarquable par sa chaleur. On y faisait le tour du lac le plus élevé de tous; on n'y voyait pour toute issue que celle qui débouchait par la pente méridionale dans le val Trémola et le Tésin. Le phénomène de la naissance de la Reuss dans ce lac n'avait donc pas lieu alors. Mais j'ai constaté par une observation attentive que si l'année avait été moins chaude, ou que si j'eusse observé le Saint-Gothard quelques jours plus tôt, j'aurais vu le petit bassin dont j'ai parlé et qui coulait alors dans le lac, et par conséquent dans le Tésin au midi, couler aussi au nord et devenir la source de la Reuss. En effet, ce bassin, qui est formé par une dépression du roc, et qui n'a pas la grandeur de celui du Palais-Royal à Paris, est situé de manière à recevoir la fonte des neiges de quelques pics nord-ouest du Saint-Gothard, c'est-à-dire de la gauche du chemin. Le 15 juillet il communiquait avec le lac par un canal, creux à peine de trois ou quatre pouces, où l'eau aura sans doute, peu de jours après mon passage, cessé tout-à-fait de couler. A l'endroit où ce canal sort du bassin, il se bifurque, et il est de toute évidence que lorsque l'eau y est abondante une

partie s'échappe à droite vers le Tésin et une autre à gauche vers la Reuss.

Ce fait de géognosie qui n'est pas rare, mais qui est toujours curieux à observer, surtout dans une localité aussi solennelle que le Saint-Gothard, attira mon attention comme elle le devait.

Il ne faut jamais dire aux gens
. . . . . . oyez une merveille.

Cependant je le fis dans cette circonstance, tant il m'importait d'avoir un garant de ce que je voyais. J'appelai donc mon guide qui m'attendait sur la route; je lui expliquai la nature et le but de mon observation, et je le pris à témoin de l'expérience que je méditais. Alors, barrant avec ma main le canal qui coulait encore, j'arrêtai l'eau et l'interceptai à la mer Adriatique; puis la refoulant dans le canal qui n'était peut-être abandonné que de la veille seulement, car il était humide encore, je la forçai à courir vers l'Océan.

J'ai donc eu raison de dire que lorsque l'eau abonde dans le petit bassin ou lac, il y a un moment où non-seulement le Tésin en sort, mais encore la Reuss. Au surplus, cet exemple n'est pas le seul d'un réservoir commun à deux cours d'eau dont les directions sont diamétralement opposées. Sans parler des points de partage artificiels offerts par la plupart des canaux de navigation intérieure qui ont deux issues opposées, et dont le bassin de la Villette à

Paris, versant ses eaux d'un côté à Saint-Denis et de l'autre dans les fossés de la Bastille, est un exemple bien connu, on peut citer dans les Vosges l'étang de Voidecone, au nord de Plombières, comme versant d'une part dans la Saône et la Méditerranée par la Cône, et de l'autre dans l'Océan par la Niche et la Moselle, le superflu des eaux qu'il reçoit de plus haut.

L'étang de Longpendu, près du mont Cénis en Bourgogne, après avoir reçu le tribut de sept autres étangs, donne naissance à deux rivières, la Dehune et la Bourbince, dont l'une se jette dans la Saône et l'autre dans la Loire. C'était un point culminant tout indiqué par la nature pour une nouvelle jonction de l'Océan à la Méditerranée, et l'on n'en a point laissé échapper l'avertissement.

C'est ainsi, quoique le général Andréossy l'ait contesté, que la fontaine dite *les Pierres de Naurouse*, dans les montagnes Noires du midi[1], dont l'eau descendait à droite dans la Garonne et à gauche dans l'Aude par des rivières intermédiaires, a pu indiquer au célèbre Riquet de Caraman la place où il devait amener les eaux qui alimenteraient le canal royal de Languedoc.

La Naab, affluent du Danube, la Saal, affluent de l'Elbe, et le Mein, affluent du Rhin, sortent tous trois du lac Fichtelsée en Franconie, dont ils portent les eaux partie à la mer d'Allemagne et partie à la mer Noire, et forment une île de presque toute l'Europe occidentale.

On sait de quelle innombrable quantité de rivières la presqu'île de l'Inde est coupée; il en existe deux entre autres qui sortent du même lac dans le midi de la province d'Allahabad, courent, l'une, la Soane-Beddah, dans le Gange, et l'autre, la Nerbeddah, dans la mer ou golfe de Cambaye; elles font par conséquent une île de la partie méridionale de l'Hindoustan. Ce fait, bien connu des habitans du pays, a été confirmé au major Rennell, par le major William Bruce, qui l'avait lui-même observé.

J'ai expliqué comment la Reuss sort d'un lac dans un certain moment de l'année. Toutefois, il y a une opinion selon laquelle cette rivière sortirait sans interruption d'un lac, mais qui serait différent de celui dont j'ai fait la description. Il s'agit du lac Lucendro. Dans cette hypothèse, on n'a plus égard à la règle qui prescrit de considérer comme source d'une rivière le point le plus élevé au-dessus de son cours, et le plus éloigné de son embouchure. De Saussure dit bien (ch. 1833), que le Lucendro est la principale source de la Reuss, mais il accorde aussi qu'elle en ait une dans les lacs du plateau qui sont bien plus élevés.

Il y a déja quelque temps que l'on descend le revers septentrional du Saint-Gothard, lorsque l'on voit déboucher de la gauche un courant qui arrive dans la Reuss, à la naissance de laquelle on vient d'assister. Ce courant provient d'un lac appelé Lucendro, du nom d'une haute montagne située entre

le Mütthorn et la Fibia, et dont le versant opposé porte le tribut de ses eaux à une autre branche de la Reuss que je décrirai plus tard. Le lac de Lucendro est long d'un tiers de lieue; je n'ai pas pu en achever le tour parce qu'il est très resserré entre les rochers, qui ne laissent pas toujours la faculté du passage. Les montagnes qui le bordent sont élevées et à pic; leur nudité est affreuse, mais une partie est couverte par un manteau de neiges éternelles. Le lac est terminé au midi par une petite plaine qu'égaie pourtant une fraîche verdure. La formation de cette plaine est un phénomène que de Saussure a signalé; elle anticipe peu à peu sur le lac, et s'accroît des débris qu'apportent constamment les torrens et les avalanches : et puisqu'il existe encore, dit le savant naturaliste, il faut nécessairement qu'il n'y ait pas bien des milliers d'années que ces agens travaillent à le combler. Les remarques de cette nature appartiennent originairement à De Luc. J'en ai cité une semblable dans la *Description du glacier du Rhône*, et elles constatent contre les philosophes d'une certaine catégorie, la médiocre antiquité de l'état actuel du globe.

Ce n'est pas sans motif que j'ai fait remarquer que les lacs du plateau sont trop froids pour nourrir du poisson; il y en a au contraire, ou du moins il y en a eu dans le Lucendro; il n'en est privé que momentanément, et par l'effet de la cupidité mal entendue d'un aubergiste du bourg de Hospital, qui, l'ayant

affermé et voulant rendre sa pêche plus productive, y fit jeter de la chaux en si grande quantité qu'il a détruit presque tout le poisson,

S'étant lui-même ôté le plus beau de son bien,

comme l'homme de la poule aux œufs d'or; mais lorsque par l'effet du perpétuel renouvellement de l'eau, l'action de la chaux ne sera plus sensible dans le lac, le poisson y reparaîtra. Il sera curieux alors de s'y assurer si les truites qui, par une particularité remarquable et dépendant d'une cause locale, y étaient rouges, tandis que celles de la Reuss qui en sort, et du Tesin sont blanches, s'y reproduiront rouges encore. Si maintenant je cite le fait de la présence du poisson dans le Lucendro, c'est pour en tirer la conséquence qu'il est situé dans une région moins rigoureuse et moins élevée que ceux du sommet, et comme il est également moins loin de l'embouchure de la Reuss que les lacs du plateau, c'est à celui d'où sort aussi le Tésin que, pour illustrer la Reuss, il faut attribuer l'honneur de donner naissance à cette rivière.

Je n'ai pas de raisons d'en vouloir au lac Lucendro; je n'y ai éprouvé nul désagrément, je n'y ai couru nul danger. Si je lui enlève un honneur dont il était depuis long-temps en possession, c'est par pur amour de la justice et de la vérité. Ceci était écrit lorsque M. Brockedon, de Londres, à qui douze années de voyages dans les Alpes en ont rendu

toutes les parties familières, et qui va donner une nouvelle histoire du passage d'Annibal par le petit Saint-Bernard, en s'étayant de l'opinion que j'ai développée en 1828 sur ce beau sujet, ceci était écrit, dis-je, quand M. Brockedon est venu me communiquer des remarques exactement conformes aux miennes sur le Lucendro et sur le petit lac supérieur d'où sort véritablement la Reuss du Saint-Gothard.

La Reuss étant formée, on descend du Saint-Gothard en suivant son cours dans un vallon pierreux, aride, où végètent à peine quelques rhododendrons et quelques aunes de montagnes, et où cependant d'assez nombreux troupeaux de la vallée inférieure trouvent leur nourriture. Quelques alpes verdoyantes coupent la monotonie de cette région désolée : l'alpe de Rottund est la plus considérable : de hautes montagnes bordent la route. A droite, c'est le Prosa, qui a 8300 pieds, le Blauberg, le Guspio; à gauche, c'est le Caciola, prolongement du mont Lucendro, c'est le Hünerech, qui s'élève à 8800 pieds. La pente est infiniment moins rapide de ce côté que de l'autre, et le chemin est d'une parfaite beauté. Au moment d'atteindre Hospital, il fait de nombreux zigzags, mais ils sont ménagés avec tant d'art que sa rapidité n'en paraît point augmentée.

Hospital, qui aujourd'hui est à peine un bourg, paraît avoir eu plus d'importance autrefois. A en juger par les ruines pittoresques d'une vieille tour, un lieutenant de l'empire y aurait eu sa résidence. Hos-

pidal, ou en langue rhétienne Hospendal, tire sans doute son nom de ce que ce lieu a été de bonne heure le refuge des voyageurs. Son élévation est de 4600 pieds au-dessus de la mer. Comme Hospital n'est pas précisément au bas de la descente, la Reuss passe auprès en se précipitant avec fracas; mais elle atteint bientôt la plaine et s'y réunit à un autre cours d'eau du même nom qui vient de la Furca, et que l'ordre de mon voyage me force à décrire le dernier, quoiqu'il soit le principal affluent de la Reuss.

Ce que je viens de nommer la plaine est la fameuse vallée d'Ursern ou Urseren, dont aucun voyageur ne manque de parler comme d'un paradis terrestre, mais qu'il faut pourtant bien se garder de croire aussi riante que la vallée de Tempé, ou aussi fertile que celle de Montmorency. Sa longueur depuis Andermatt jusqu'à Réalp est de trois lieues environ : sa plus grande largeur est à peine d'une demi-lieue; sa direction est droite, et de tous ses points on embrasse son ensemble; elle est revêtue d'herbe, il est vrai, au mois de juillet, c'est-à-dire quand il y a de l'herbe à peu près partout, mais c'est presque la seule verdure qu'on y voie. Pour des arbres, il n'y en a point, si ce n'est quelques bouquets de saules, d'aunes des montagnes (*Alnus incana*), et de rhododendrons, au bord seulement de la rivière dont ils indiquent le cours. Les fleurs cultivées, les fruits y sont choses inconnues. Si l'on veut achever de prendre une idée des charmes de ce lieu de délices, qu'on se figure une

contrée située à 4500 pieds, ouverte de tous les côtés aux frimas et aux vents qui s'y déchaînent avec fureur durant neuf mois de l'année, et où manque le bois de chauffage. Il est seulement étonnant de trouver des habitations permanentes dans une position aussi élevée, et aussi dénuée des avantages qui rendent la vie supportable.

Il faut être juste cependant : la vallée d'Urseren, dans la saison des voyages d'agrément et quand elle est éclairée par le soleil brillant de l'été, offre un spectacle auquel on ne saurait être indifférent ; de quelque côté que l'on y pénètre, c'est ou par d'autres vallées arides, pierreuses, désolées, ou après avoir long-temps cotoyé une série incessante de précipices dans les profondeurs desquels bouillonnent impétueuses de grandes masses d'eaux, dont la chute assourdit les oreilles. On éprouve donc en y mettant le pied, surtout si l'on vient du canton d'Uri, un calme qui repose les sens de toutes les émotions violentes auxquelles ils ont été long-temps en proie ; c'est une sorte d'oasis dans le bruit et où l'on goûte un sentiment de bien-être qui ressemble à la délivrance d'une longue et douloureuse oppression.

Si l'on suit le cours de la Reuss en sortant d'Hospital, ou plutôt si l'on poursuit son chemin sur la grande route, on arrive en peu de minutes à un assez joli bourg ou village appelé Urseren du nom de la vallée, ou Andermatt. Il doit l'avantage de son agréable aspect à un incendie qui dans le siècle der-

Reuss d'Unteralp reçoit par sa droite des affluens dont les sources alimentées par les neiges du Sixmadun, haut de 9,000 pieds, sont communes à celles des trois sources du Rhin antérieur, qu'on nomme la *troisième*. Cette vallée, mélange curieux de beautés et d'horreurs, est souvent encaissée profondément entre des escarpemens à pic qui rendent le sentier difficile à tenir; elle est encore plus dénuée d'arbres que celle d'Urseren, mais elle est riche de pâturages : on peut dire que toute la vallée est une grande et belle alpe; au reste, elle n'est fréquentée que par les pâtres, parce qu'elle n'a pas d'issue utile, et que les cols qui la terminent sont constamment obstrués par les glaces.

Le second affluent de la Reuss d'Andermatt descend de la vallée d'Oberalp, ou Alpe supérieure. Si pour parvenir à cette vallée il ne fallait pas monter considérablement en partant du bourg, on pourrait dire qu'elle est le prolongement de celle d'Urseren; du moins elle est dans la même direction. Elle est bordée de montagnes très élevées, dont plusieurs d'entre celles du nord ou de la gauche en montant, se sont en partie écroulées, couvrent le sol de leurs gigantesques débris et rendent le chemin souvent impraticable. La chaîne du midi se nomme le Badus, qui dépasse 9,000 pieds : c'est ce que les habitans du pays nomment Sixmadun. Autrefois on l'appelait *Aden*, et il est du nombre des montagnes qui portaient le nom d'*Aduka*. L'extrémité de la vallée, que

l'on atteint après trois heures de marche, est occupée par un lac dont la surface est de 6,200 pieds au-dessus de celle de la mer. Les eaux en sont limpides et poissonneuses. La pêche, où la truite entre pour beaucoup, est affermée à l'hôtellier d'Andermatt, que je rencontrai même prenant le poisson qu'il destinait à mon dîner. Il en pêche quelquefois, dit-on, douze à quatorze quintaux dans un seul mois d'été. Le bord que j'en ai parcouru durant une demi-heure est très escarpé, et il faut de l'attention pour ne pas s'y précipiter. Un torrent en cascade rend, dans un certain endroit, le passage très difficile, et l'intercepte sans doute entièrement aux premières fontes des neiges. Du côté opposé, il est inabordable, car n'étant point éclairé par le soleil, la neige n'y fond pas toujours. C'était même un spectacle curieux pour moi que le contraste de ces deux rives que dix minutes séparent. A la mi-juillet je cheminais, en compagnie d'un beau troupeau de vaches, dans une herbe fleurie, et tout près de moi la nature n'avait point encore dépouillé ses vêtemens d'hiver. Mais ni sur une rive ni sur l'autre, ni même dans toute la vallée d'Oberalp, il n'y a plus de bois que dans celle d'Unteralp : on n'y voit pas un arbuste; l'herbe seule y est abondante : aussi est elle couverte de troupeaux, dont les innombrables clochettes, unissant leurs sons argentins au murmure de la Reuss qui commence son cours, forment le seul bruit qu'on entende dans cette haute solitude. Ces

troupeaux sont assez nombreux pour brouter sur pied durant la saison du pâturage toute l'herbe de cette grande alpe. Aux premières neiges, ils redescendent dans la vallée d'Urseren, et ils vivent l'hiver des foins qu'on y a récoltés l'été.

Lorsqu'on a dépassé le lac d'Oberalp et qu'on veut sortir de la vallée, deux issues se présentent : celle de gauche s'appelle le passage de Tiarms, et conduit au chalet de ce nom, et plus loin à Ciamut; celle de droite conduit, par la croix du sommet du col, à Muganaras, Surpalix, pour aboutir aussi à Ciamut. Entre ces deux passages ou cols, s'élève à une très grande hauteur un appendice du Mutschberg, qui est plutôt une alpe qu'une montagne, en ce qu'on n'y voit pas de roche à découvert, que l'eau dont elle est imprégnée en rend la terre spongieuse jusqu'au sommet, et que ce sommet est un pâturage où j'ai trouvé, non des vaches comme partout ailleurs, mais des moutons gardés par des pâtres italiens.

Il était intéressant pour moi de gravir le Mutschberg, parce que je savais que de sa cime j'assisterais à un beau spectacle. Je l'attaquai par le col de gauche, et après une heure de fatigue à pied, j'atteignis le plateau que la neige tapissait encore. Je séjournai assez de temps sur ce magnifique belvédère, posé sur les limites du canton d'Uri et de celui des Grisons, pour me pénétrer de la configuration des contrées qui se déroulaient à ma vue.

Devant moi s'étendait dans un vaste lointain la belle vallée du Rhin antérieur, fleuve dans une des sources duquel mes pieds trempaient déja sans que je m'en doutasse; et dans cette vallée, je distinguais Ciamut, Selva, Ruairas, Sedrun, je dirais presque Dissentis, où débouche le Rhin du milieu par la vallée de Médels; à ma gauche, s'élevait le Crispalt, montagne de 9,300 pieds, où commencent toutes celles qui bordent la rive gauche du Rhin à son origine, et sur les rapides pentes desquelles les forêts de sapins, bien qu'elles s'élèvent fort haut, ne montent pourtant pas autant que sur le côté droit de la vallée; à ma droite, je voyais les sommets du système de montagnes nommé quelquefois le mont Adule, mais plus connu aujourd'hui sous le nom de Rheinwald, système où se trouve la troisième source du Rhin appelée Hinter-Rhein, ou Rhin supérieur; enfin, si je me retournais, ma vue plongeait non-seulement sur l'espace que j'avais parcouru depuis le matin, mais par-delà encore et sur toute la vallée d'Urseren que je devais parcourir le soir, jusqu'au col de la Furca où elle se termine. J'embrassais donc un rayon de quinze lieues environ d'étendue dans deux vallées qui, bien qu'adossées, sont la continuation l'une de l'autre, et l'on pourrait dire aussi le prolongement en ligne droite de celle du Rhône jusqu'à Martigny.

Je suis doué d'une excellente vue de montagnes; la journée était superbe; des flots de lumière étaient

répandus sur toute la nature : je ne perdis rien de ce ravissant ensemble, et il est gravé dans ma mémoire de manière à ne s'en effacer jamais.

Cependant il fallait quitter mon belvédère et continuer mon étude des cours d'eaux du pays. Je m'étais élevé par le col de Tiarms ; je voulus descendre par celui de Surpalix pour saluer de plus près le roi des fleuves de l'occident. Je partis seul de ce côté, tandis que Güntran repassa par l'autre pour y reprendre mon cheval et me l'amener à la tête du lac d'Oberalp pour le retour. Je ne voyais devant moi que de l'herbe, et je ne doutais pas, puisque la surface semblait unie, que je n'arrivasse aisément au but où je tendais. Je me trompais étrangement. A peine eus-je quitté le plateau du Mutschberg que l'eau dont l'autre côté était imprégné se manifesta aussi de celui-ci. Peu à peu la terre, d'abord simplement humide, devint spongieuse, et se changea enfin en boue fluide. De grands trous où bouillonnaient des sources me barrèrent le passage : je n'avançais plus qu'en m'élançant d'un ilot solide à un autre. La difficulté croissant en raison de la multiplication et de l'abondance des sources, je m'arrêtais souvent sur la pointe d'un ilot pour sonder mon chemin de l'œil et pour délibérer. Retourner sur mes pas n'était déja plus possible : ni moi, ni personne à ma place n'eût eu la faculté de faire en remontant et dans un terrain denué de points d'appui, les bonds que la descente avait facilités. Avancer me semblait

devoir empirer ma position. J'avais appris des pâtres et des guides dans mes courses aux montagnes à articuler le cri des Alpes : je criai donc pour me faire entendre de Güntran. Vain espoir; il était loin, bien loin; nous avions une montagne entre nous; on m'eût plutôt entendu de Dissentis par la loi de la propagation du son dans une vallée descendante. Cependant je ne pouvais non plus rester en chemin. J'allais incessamment de droite à gauche et de gauche à droite, cherchant un passage ferme, ne le trouvant jamais, et pourtant descendant toujours. Tantôt j'enfonçais dans la boue jusqu'aux genoux et ne m'en retirais qu'avec peine, tantôt je suivais le milieu d'un cours d'eau, chemin étrange où l'expérience m'avait enseigné que le fond était plus solide, et je n'en sortais que lorsque j'arrivais aux places où l'eau amassée en bassin eût pu cacher un trou qui m'aurait englouti.

Je ne m'effraie pas facilement en voyage : cependant, excédé par la fatigue, privé des conseils et de l'appui de mon guide, seul enfin à mes réflexions, j'en faisais de fort tristes sur un danger d'une nature si singulière, que j'avais été loin de soupçonner, et qui s'aggravait dans mon esprit par l'habitude que j'avais de juger des distances dans les montagnes. Je calculais que j'étais encore loin du but, quoique je semblasse y toucher, et pour la première fois je connus le découragement.

Mais il est un Dieu pour les voyageurs. Au mo-

ment où je désespérais le plus de me tirer d'une situation aussi critique, j'arrivai à un léger tertre, sur lequel je m'élançai avec empressement. Ici, ce n'était plus une oasis dans le bruit, car autour de moi tout était dans un calme qui doublait mon effroi : c'était une oasis dans la boue. J'y fis halte réellement, comme on l'a dit au figuré de certaines gens de nos jours, et j'en examinai avec attention les alentours visibles. Je remarquai qu'il était l'origine d'un sillon en relief qui se prolongeait vers le bas de la montagne, et je jugeai que par conséquent il serait moins humide. Après de mûres réflexions, je résolus de le suivre. Quand je fus un peu reposé, je me levai et repartis. Cette fois je ne m'étais pas trompé, et ce tertre bienheureux fut la planche de salut que la Providence me tendit dans mon naufrage de terre. Les eaux supérieures, rejetées à droite et à gauche par le tertre qui allait en s'élargissant et qui faisait pour elles exactement l'effet d'un éperon de pile de pont, coulaient sur mes côtés en s'écartant de moi à mesure que je descendais. Vers la base, le sol redevenait bien ce qu'il avait été d'abord; mais avant qu'il eût repris sa fluidité primitive, j'arrivai enfin sur l'arète du col où je tendais, et qui semblait être le prolongement du sillon relevé de la montagne.

Mon premier mouvement fut de rendre grace au Dieu qui protége les voyageurs et les défend contre leurs propres imprudences, car je me considérai comme sauvé miraculeusement d'un très véritable et

très grand danger. Plus je réfléchis aujourd'hui à ce qui m'arriva au milieu de cet étrange marais à pic, et plus je suis persuadé que dans certaines combinaisons on peut s'enfoncer tout entier dans la fange et y périr en plein jour. C'est donc une nouvelle preuve de ces vérités ou axiomes de voyages, qu'il ne faut pas s'engager dans des excursions de cette nature sur de simples apparences, et surtout qu'il ne faut jamais les entreprendre seul.

Toutefois, la leçon donnée à l'imprudence ne fut pas perdue pour l'observation. Depuis le plateau de la montagne jusqu'au tertre où je pris terre, j'avais marché sans le savoir dans la Reuss et le Rhin confondus. Le tertre est le point de partage de leurs eaux. A ma droite, surgissaient celles qui alimentaient le lac d'Oberalp; à ma gauche, celles qui étaient déja le Rhin. J'avais donc assisté, les pieds dans leurs eaux mélangées, à la séparation de deux rivières qui étaient destinées, après un long cours, à couler de nouveau réunies.

Mon observation ne se borna point là : je la répétai un moment après d'une manière singulière. Heureux de me sentir sur la terre ferme, je parcourais le col dans toutes les directions, non sans avoir lavé dans d'indispensables ablutions les traces que mon aventure avaient empreintes sur mes vêtemens. Sur la pente opposée à celle d'où je venais de descendre, un torrent assez considérable se précipitait avec impétuosité et d'une très grande hauteur vers

Dissentis : c'était encore le Rhin, car à la naissance d'une vallée où les cours d'eaux abondent, tous ont un droit égal à l'honneur de porter le nom du fleuve qu'ils concourent à former. Le Rhin donc, à l'endroit où j'étais, passe tellement près de l'extrême arète du col, que, s'il eût été alors plus abondant, il aurait déversé une partie de son eau sur la pente opposée à la sienne. Je ne doute même pas que ce phénomène n'ait lieu au mois de juin, lorsque les neiges du Badus, d'où ce torrent arrive, commencent à fondre.

Mais de ce qu'il n'existait point naturellement alors, il n'était pas dit que je n'en serais jamais témoin. En effet, je le produisis moi-même. Entre le torrent et un trou duquel sortait une source qui coulait vers le lac d'Oberalp, il y avait juste la place indispensable pour se tenir debout. Arrivé là, je me penchai vers le courant, j'y puisai de l'eau dans mes deux mains, puis sans faire un pas, tournant seulement sur les talons, je versai le Rhin dans la Reuss, comme la veille, au sommet du Saint-Gothard, j'y avais versé le Tésin.

L'auteur d'un mémoire très important sur la constitution géognostique du Saint-Gothard, M. Lardy, de Lausanne, avait dit (page 215) : « Le lac d'Ober-« alp se trouve au pied du Baduz... Ses eaux se ren-« dent dans la Reuss, dont elles fournissent une des « sources les plus considérables; mais sa position « est telle, qu'une partie s'écoule à l'est dans le ra-

« vin qui commence la vallée du Rhin et se jette par « conséquent dans ce fleuve, car il se trouve au « point de départ de deux vallées, celle du Rhin su- « périeur à l'est, et celle d'Oberalp à l'ouest. » Mais, mieux informé, cet écrivain consciencieux a rectifié cette faute par un *errata* que je m'estime heureux d'avoir aperçu à temps. En effet, j'ai bien examiné les lieux, et à quelque hauteur que le lac puisse s'élever dans certains cas, je regarde comme absolument impossible que ce soit jamais jusqu'au point de déverser ses eaux par-dessus le col des deux vallées opposées. Le Rhin, qui tombe de très haut, peut en passant déborder quelquefois dans le lac; mais le lac dans le Rhin, jamais : la différence des niveaux est beaucoup trop considérable.

Tandis que je me trouvais à la source d'un fleuve aussi célèbre que le Rhin, il était impossible que les vers non moins célèbres de Boileau,

> Au pied du mont Adule, entre mille roseaux,
> Le Rhin tranquille...

ne me vinssent point à la pensée. Je devais donc rechercher sur les lieux si ce poète exact l'avait été dans sa description, et il ne me fut pas difficile de reconnaître en quoi il l'était ou ne l'était pas.

On n'est pas d'accord sur la partie des montagnes voisines du Saint-Gothard proprement dit, qui portait autrefois le nom de mont Adule. Les uns l'appliquent au Badus ou Sixmadun, les autres au Luck-

manier, d'autres enfin au groupe du Rheinwald, et en particulier au Saint-Bernardin. Mais comme de toutes ces montagnes sortent des torrens qui, réunis à Coire, forment le Rhin, Boileau a pu dire rigoureusement :

Au pied du mont Adule. . . . . . .

Quant à l'hémistiche :

. . . . Entre mille roseaux ,

c'est autre chose : il n'y a pas plus de roseaux à la source du Rhin antérieur qu'il n'y en a, selon M. Th. Walsh, à celle de l'Hinter-Rhein, ou Rhin supérieur. Je n'y ai vu que des plantes clair-semées, des herbes grêles, et aucune qui eût l'aspect de vigueur des roseaux. La température sèche et rigoureuse de régions si élevées ne leur convient point. Que si l'on regarde comme la véritable source du Rhin l'eau qui descend du point le plus élevé possible, ainsi que la raison le demande, on remontera alors jusqu'aux neiges et aux glaciers de toute la chaîne qui sépare le canton du Tésin de celui des Grisons, et l'on trouvera là bien moins de roseaux encore. Ainsi le poète n'aurait pas dû parler de roseaux dans cette occurrence. Reste maintenant le fragment d'hémistiche,

Le Rhin tranquille. . . . . .

Or, chacun sait quelle est l'allure ordinaire des torrens; on sait qu'un fleuve qui ne procède que par

cataractes ne peut être justement qualifié de *tranquille;* on sait enfin que les sources du Rhin en particulier sont des plus tumultueuses que l'on connaisse : donc Boileau aurait dû donner au Rhin un tout autre caractère que la tranquillité. Au surplus, ne portons point ainsi le scalpel de la critique sur les œuvres des poètes, et respectons les priviléges à la faveur desquels ils nous font passer des momens si délicieux. Ne voyons dans certaines de leurs expressions que de pures licences, permises au seul génie, et dans quelques-unes des épithètes dont ils usent que l'obligation de fléchir devant les exigences de l'impérieuse rime. Enfin reconnaissons que, malgré ces inexactitudes, l'Epitre au Roi est une admirable épopée, et que ce ne seront jamais les productions décolorées des détracteurs du grand siècle qui la feront oublier.

Je viens de décrire la troisième des sources de la Reuss. Pour l'ordre des idées, je vais décrire la quatrième, bien que l'ordre dans lequel j'ai vu les choses exigeât que je parlasse d'abord de la chute de cette rivière au pont du Diable.

Certainement c'est un sujet de perturbation pour la géographie, que ce dont la Suisse offre plusieurs exemples. Le Rhin est composé d'une multitude de sources qui toutes, jusqu'à Reichenau, portent le nom de *Rhin.* Il est vrai qu'elles sont distinguées par des numéros d'ordre, et que l'on dit, première du Rhin antérieur, troisième du Rhin du milieu, etc.;

mais il n'en est pas de même à l'égard de la Reuss. Ici la confusion est complète : quatre rivières, avant leur réunion à Andermatt, portent le même nom, quoique venant de directions diamétralement opposées. Les trois dont je viens de parler devraient avoir chacune un nom particulier, tandis que la seule à qui le nom de Reuss conviendrait est celle qui a des habitations sur ses bords, dont le cours est le plus près de la ligne droite, qui découle de plus loin, et dont le volume d'eau est le plus considérable. A ces titres la véritable Reuss est celle qui traverse la vallée d'Urseren dans toute sa longueur.

J'ai déja fait la description du fond de la vallée d'Urseren : je dois parler maintenant des hauteurs qui la bordent. Au nord c'est une chaîne de rochers très élevés, nommés le Spitzberg et le Bützberg, qui se rattachent au Galenstock. Leurs pointes, qui se dessinent sur le fond bleu du ciel, affectent les formes les plus singulières : on croirait quelquefois voir une ville avec ses tours et ses clochers. Au midi c'est une masse pyramidale terminée par des pics aigus qui forment une sorte de couronne radiée au front du Saint-Gothard; dans cette masse est le glacier de Gürschen.

Après Hospital on rencontre le très pauvre village de Zumdorff, à droite de la Reuss et vis-à-vis d'un énorme éboulement de rochers détachés du Spitzberg. Derrière Zumdorff s'élèvent le Hühnereck, le Kleinstock et le Grofsstock.

A une lieue de Zumdorff, mais un peu éloigné de la rivière, est le village de Réalp, le dernier de la vallée. La situation est riante, la prairie est fraîche, les pentes des montagnes sont tapissées de verdure, des troupeaux animent le paysage; mais il n'y a pas d'arbres. Les rhododendrons y sont clair-semés, et leur végétation y jette son dernier soupir.

Il n'était que six heures lorsque j'arrivai à Réalp, et j'aurais eu, à la rigueur, le temps de franchir encore le col de la Furca; mais l'excursion que j'avais faite le matin aux sources du Rhin avait rendu la journée fatigante. J'entrai donc à l'hôtellerie de Réalp, tenue par des capucins italiens, qui parlent latin aux voyageurs dont l'italien ou l'allemand ne sont pas la langue, et qui donnent des lits dont les draps sont garnis de mousseline proprement plissée tout autour, mode que j'avais déja remarquée à Andermatt, mais luxe qui contraste singulièrement avec le dénûment de toutes choses qu'on éprouve dans cette contrée.

Le lendemain j'étais en route de bonne heure, accompagné d'un excellent jeune homme, fils de M. Escher Zollikofer, de Zurich, qui voyageait à pied avec son gouverneur, et qui, héritier du goût éclairé de son père pour l'entomologie, recherchait des insectes chemin faisant. Nous nous élevâmes en sortant de Réalp par des pentes rapides, les mêmes d'où l'ouragan de la fin d'août suivant fit pleuvoir dans Réalp et ses environs une épaisseur de plus de six pieds de

pierres et de graviers, qui ont ruiné toute cette partie de la vallée déja bien assez pauvre, comme plus anciennement l'avait été celle de Zumdorff par l'éboulement du Spitzberg. La misère qui règne dans la partie supérieure de la vallée d'Urseren, et dont les traces affligent la vue dans la saison même la plus brillante et la plus heureuse de l'année, donne la mesure de l'espèce de confiance que méritent les récits emphatiques de certains voyageurs sur la félicité dont on jouit dans ce singulier Eden. Hospital et Andermatt, à la vérité, sont mieux partagés, parce qu'ils sont sur la grande route et que toute l'année il y a une circulation active, soit de marchands, soit de voyageurs en voiture. D'ailleurs le commerce des fromages de l'Oberalp est assez important pour y répandre quelque aisance, tandis que Zumdorff et Réalp, éloignés du grand chemin, ne sont traversés que durant l'été, et par des piétons qui ne s'y arrêtent qu'à peine.

La grande route de Réalp au glacier du Rhône était alors le plus étroit sentier possible, constamment pratiqué au bord de précipices effrayans, et dans lequel il n'y avait souvent que la place d'un pied. La dévastation de 1834 en aura certainement changé l'état : heureux les voyageurs si c'est pour l'améliorer! mais cela est douteux. A droite, et tandis que l'on chemine sur les pentes du Rhynberg et du Bielerhorn, la vue est trop bornée par les escarpemens pour qu'elle soit récréée par d'agréables dis-

tractions. A gauche, au contraire, elle plonge souvent dans des vallées plus ou moins droites ou profondes, d'où arrivent des affluens à la Reuss. Le principal est le Weiten-Wasser, qui, réuni à l'Eska-Wasser, apporte les eaux des glaciers du Müttstok. Après la jonction du Weiten-Wasser, le vallon se bifurque, on côtoie le Lochberg, on descend enfin au bord de la Reuss, que l'on suit désormais dans une vallée marécageuse, sauvage et de l'aspect le plus triste, nommée Siedli-Alp. La verdure devient de plus en plus rare; on remonte par une pente longue et rapide entre de hautes montagnes à pics aigus et décharnés, jusqu'au sommet du passage nommé le col de la Furca. Le 17 juillet tout était rempli de neige; on passait et repassait sur la Reuss sans la voir, mais on l'entendait mugir sous ses pieds. Ce passage, à peine praticable pour les chevaux et les mulets du pays, est cependant la seule communication directe qu'il y ait entre le Valais et le canton d'Uri : et c'est par là que passent les bois de construction et de chauffage que la vallée d'Urseren est obligée de demander à la vallée du Rhône.

J'aspirais à toucher enfin le sommet d'un passage si célèbre. Arrivé, non sans fatigue, à la croix qui marque le point culminant, je m'empressai de quitter le chemin pour gravir des hauteurs que je voyais à ma droite et où je trouvai quelques troupeaux paissant. Je m'attendais à jouir de là d'un beau spectacle; mais ce dont je fus témoin dépassa de beaucoup

mon attente. Favorisé par la beauté de la journée, je voyais, mais sous un point de vue opposé, une partie de ce que j'avais admiré la veille des hauteurs du Mutschberg, c'est-à-dire la vallée d'Urseren à une grande profondeur, et celle d'Oberalp dans le ciel, ou du moins au niveau du point où j'étais, et de l'autre, j'entrevoyais la vallée où j'allais retrouver le Rhône, et qui se présente sous l'aspect le plus imposant. Tout entier à la contemplation de ce magnifique tableau, je ne m'étais point aperçu que mes compagnons m'avaient abandonné pour continuer leur route, et quand je voulus communiquer les sensations dont j'étais affecté, je me trouvai seul. Mais je suis heureux en voyage; j'y ai toujours fait des rencontres agréables, et souvent j'y ai fait des amis. Il y avait long-temps que j'appelais du cri des Alpes, mais en vain, le jeune Escher, lorsque tout à coup je vis venir à moi un voyageur qui montait du côté du Valais. Je le saluai de loin, je l'encourageai à un dernier effort, je lui montrai la place que j'occupais comme le port où il tendait sans doute. Quelle fut ma joie quand j'entendis sortir de sa bouche une réponse en français! Il est toujours doux de serrer la main d'un compatriote; mais il faut être hors du sol natal pour bien connaître le charme qu'il y a d'y rencontrer un être qui parle notre langue, qui a nos mœurs, qui partage peut-être nos affections. Il semble que ce soit un parent qu'on retrouve. J'étais heureux de voir un Français, et surtout un

Parisien, ce que j'avais deviné d'ailleurs avant qu'il me le dît, à ses manières aisées et polies. J'étais arrivé le premier, j'avais sur lui le triste avantage de l'âge; je lui fis les honneurs du sommet de la Furca, je lui racontai ce que je venais de voir, je lui expliquai le tableau qu'il avait sous les yeux, je lui montrai au bout de l'horizon et dans un grand lointain la place où, la veille, j'avais été exposé à un si imminent danger. A son tour, il me donna un avant-goût des beautés qui m'attendaient au glacier du Rhône; et puis nous nous quittâmes en nous faisant les souhaits de bon voyage avec toute l'effusion d'une vieille amitié. Qu'on me demande son nom, je ne pourrais le dire, je ne l'ai pas su, je ne le saurai jamais, et je m'en félicite; il ne tient qu'à moi de supposer que j'ai serré la main de l'une des célébrités de notre époque, d'un savant dans les sciences qui éclairent et consolent, d'un littérateur conservateur du feu sacré des bonnes lettres, d'un défenseur éclairé des saines doctrines politiques : peut-être était-ce un homme de génie; c'était à coup sûr un homme aimable.

Redevenu seul, j'achevai l'examen des hauteurs dont j'étais environné, et dont quelques-unes étaient encore couvertes de neige. Je remarquai que celles qui en étaient dégagées étaient pourtant humides comme le plateau du Mutschberg, et qu'un grand nombre de filets d'eau s'en échappaient. J'observai leur direction, et je m'assurai que les uns descendaient du côté par lequel j'étais monté, et que d'au-

tres coulaient sur la pente que j'allais descendre : donc les premiers devaient être la Reuss, et les seconds le Rhône. Je cherchai un endroit où la confusion et le partage de leurs eaux fussent bien apparens, j'y plongeai ma tasse de bois de sapin, et je me désaltérai dans la même coupe aux deux fleuves à la fois.

La Reuss, ainsi que j'avais annoncé l'intention de le prouver, est donc véritablement alliée par chacune de ses sources avec les fleuves les plus célèbres de l'Europe occidentale. Mais il manquerait quelque chose à la tâche que je me suis imposée si, après avoir successivement rattaché les rameaux au tronc et amené chaque source au lit commun, je ne suivais la Reuss ainsi formée, du moins depuis Andermatt jusqu'à sa sortie de la vallée d'Urseren. J'ai dit qu'elle coulait tranquille dans cette vallée, mais ce n'est que par comparaison avec ses divers cours supérieurs, car ces cours arrivent avec une si grande impétuosité, qu'elle en ressent longtemps l'influence. Lorsqu'elle parvient à l'extrémité inférieure de la vallée, qui va toujours se rétrécissant et où se trouve son issue, elle n'a littéralement plus que la largeur indispensable pour en sortir. Mais arrivée là, et comme pour se dédommager de la contrainte que l'absence de pente lui a un moment imposée, dans une vallée dont le fond est si uni, que de Saussure en conclut qu'elle a été lac autrefois, la Reuss tout à coup s'abîme avec un bruit

épouvantable dans un gouffre de plus de trois cents pieds, et de cataracte en cataracte poursuit désormais jusqu'au lac des Quatre-Cantons la plus bruyante et la plus impétueuse de toutes les carrières. Là elle se calme enfin, elle s'épure, comme le Rhône dans le lac de Genève, comme toutes les rivières qui ressortent des lacs où elles se sont jetées impures, et elle va, réunie à l'Aar et à la Limmat, mais sous le nom d'Aar, porter son tribut au Rhin devant Waldshut.

Puisque la rivière occupe tout le détroit par lequel seul elle puisse s'échapper, il n'y a donc pas d'issue possible de ce côté de la vallée pour les habitans? Au contraire, mais ils se la sont faite. Longtemps ils ont été forcés de franchir péniblement la montagne appelée Teufelsberg, ou mont du Diable, dont le pied est usé par les eaux, ou de se risquer sur un frêle balcon en planches, accroché par des crampons de fer de la manière la plus effrayante en dehors du rocher au-dessus de l'abîme; lorsqu'en 1707 un Suisse de la vallée de Maggia, nommé P. Moretini, qui avait été employé par Vauban et par Cohorn, imagina de pratiquer une galerie dans le roc vif au niveau de la vallée d'Urseren. Cette galerie, sous laquelle passe maintenant la magnifique route du Saint-Gothard, est ce que l'on nomme le trou d'Uri, l'Urnerloch ou la Roche percée. Sa longeur est de 200 pieds sur 12 de hauteur et de largeur. Un autre trou ouvert sur le côté répand un

peu de clarté dans le milieu, et permet de voir la rivière au moment où elle va s'engouffer. Quand j'y passai, la barrière à jour qu'on a mise à cette sorte de fenêtre pour préserver d'accident les curieux, venait d'être refaite ou repeinte. Elle n'était pas encore surchargée de tous les noms qu'elle est destinée à recevoir, noms ordinairement assez obscurs de gens qui pensent se donner du lustre en les inscrivant ainsi sur les murs des lieux solennels qu'ils rencontrent. Il n'y en avait encore qu'un, et j'ai appris depuis qu'il appartenait à ma nation : il est écrit ainsi, *Dejazet*.

Lorsqu'en venant d'Andermatt on sort de la galerie, on a la rivière à gauche; mais on ne l'aperçoit pas immédiatement. Il faut pour cela faire quelques pas encore; et dès qu'on la revoit, la chute est déja opérée. En s'approchant du chemin, on n'en voit qu'une partie, car il n'y a pas de point d'où l'œil puisse l'embrasser tout entière. Après une descente de quelques minutes, on se trouve sur un large et beau pont, construit en même temps que la route neuve, et qui, sans être le fameux pont du Diable, en porte cependant le nom. Le véritable pont du Diable, ouvrage beaucoup trop vanté, est immédiatement au-dessous du nouveau, et est même en partie engagé dans sa construction. On ne saurait y aborder d'aucun côté; et comme on ne pourra plus désormais l'entretenir, sa destinée est de périr bientôt. Puisse avec lui périr la mémoire de tous les

contes dont il a été l'objet, contes absurdes, s'il en fut, dont les guides rebattent les oreilles de tous les voyageurs indistinctement, et qu'à leur tour les voyageurs qui écrivent ont, en les répétant, perpétués sans y croire. Quant au pont nouveau, sa solidité est telle, qu'il n'a à redouter que la chute même des montagnes entre lesquelles il établit un passage : c'est un chef-d'œuvre de l'art d'aujourd'hui. Le seul risque qu'on y coure, et il n'est pas grand, c'est d'être couvert d'eau. La chute est assez loin en avant et au-dessus de soi : l'eau s'engouffre à plusieurs centaines de pieds au-dessous, et cependant on y est toujours mouillé. La masse d'eau est si considérable, surtout au mois de juillet, le mouvement que sa rapidité imprime à l'atmosphère est si puissant, qu'une pluie abondante, soulevée du fond de l'abîme en tourbillons et poussée dans tous les sens par un vent impétueux et constant né de l'ébranlement même de l'air, tombe perpétuellement sur le pont, sans que les passans puissent s'y soustraire. Trois fois, du haut de ce pont, les coudes appuyés sur le parapet, et planant sans danger au-dessus d'un abîme, j'ai joui de ce spectacle : je devrais pouvoir rendre les émotions qu'il m'a fait éprouver ; cependant je m'affranchirai de cette obligation par la formule banale, et que ne manquent jamais d'employer même les plus habiles écrivains lorsqu'il s'agit de décrire des situations ou des objets que nul art ne peut rendre ; je dirai que, pour donner une idée des effets de soleil,

de l'opposition des ombres, de l'éclat des arcs-en-ciel, du tourbillonnement des ondes, du sifflement des vents, de l'immensité du bruit, de l'horreur du désordre, et enfin de l'ensemble des lieux où cette belle chute s'effectue, ce ne serait point trop de tout le génie d'un poète du premier ordre et accoutumé à revêtir la pensée de l'enveloppe sublime de l'expression : c'est-à-dire, en d'autres termes, que je ne le tenterai point. J'en ai vu de plus considérables, je n'en ai pas vu qui m'aient plus profondément ému.

Afin de justifier mon titre, j'ai tracé les limites dans lesquelles le Saint-Gothard est circonscrit;

J'ai parlé de la route nouvelle qui le traverse, et qui ne le cède point en beauté à celle du Simplon;

J'ai fait voir dans un lac à son sommet, une source qui est commune au Tésin et à la première des quatre Reuss;

J'ai expliqué comment la fonte des neiges du fond de la vallée d'Unteralp y forme la deuxième Reuss, tandis que sur le revers opposé elle donne naissance au Rhin;

J'ai montré dans la vallée d'Oberalp le même phénomène produisant le même effet, c'est-à-dire formant le Rhin à l'orient, et la troisième Reuss à l'occident;

J'ai signalé sur la Furca des filets d'eau qui se bifurquent pour descendre à l'occident et former le

Rhône, tandis qu'à l'orient ils sont la quatrième et principale source de la Reuss naissante;

J'ai dit la vérité sur la fameuse vallée d'Urseren, ancien lac où se réunissent les quatre branches de la Reuss;

J'ai conduit cette rivière jusqu'à sa bruyante issue de la vallée d'Urseren;

J'ai rapporté, pour l'avoir vu moi-même, le fait unique de l'alliance de chacune de ses quatre sources avec celles des fleuves les plus illustres de l'occident; et par là je l'ai elle-même illustrée.

Ma tâche est finie. REY.

L'ILE DE SAINT-FRANÇOIS

ET

LA PÊCHERIE D'ITAPOCOROIA.

FRAGMENT

DE LA PARTIE INÉDITE DES VOYAGES

DE M. AUGUSTE DE SAINT-HILAIRE,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

La province de *Santa-Catharina*, une des plus petites du Brésil, comprend, outre l'île du même nom et celle de *São Francisco*, plus de 655 lieues carrées sur la terre ferme. Au nord, elle est séparée de la province de *São Paulo* par le *Sahy-Mirim* (1); au sud, elle l'est par le *Mambituba* (2) de celle de *Rio Grande do Sul;* l'Océan la baigne du

(1) Je dois avouer que j'ai quelques doutes sur cette limite, et qu'il est possible que la limite véritable soit le *Sahy-Grande* situé, comme on le verra bientôt, à une très petite distance de Sahy-Mirim.

(2) C'est la limite que donnent Cazal et Pizarro et que je trouve indiquée dans mes notes. M. José Feliciano dit que c'est l'Ararangua, situé à neuf lieues au nord de Mambituba.

côté de l'est ; à l'ouest, elle a pour limite la grande Cordillère parallèle à l'Océan ; mais jusqu'en 1822, les colons ne s'étaient point encore étendus à plus de 3 lieues de la mer. Cette province appartient à la région des bois vierges, et peut produire toutes les denrées coloniales qui, sur le plateau occidental terminé par la chaîne maritime, ont trouvé leur limite bien plus au nord. En 1812, sa population était de 31,530 habitans; et, en 1818, elle s'élevait au-delà de 44,041. Les nègres et les mulâtres y sont beaucoup plus rares que dans les autres provinces ; sur quelques points, l'on aperçoit des traces de sang indien ; les hommes de notre race descendent presque tous de colons des îles *Açores* qu'on a établis dans la province à différentes époques.

Les détails de mon voyage, dont je vais continuer le récit, suppléeront à ce qui manque à ce tableau général très succinct.

A peu de distance du Sahy-Mirim se trouve le *Sahy-Grande*, rivière qui n'est pas beaucoup plus large que la première, et que je traversai par le même moyen. Mes bœufs allaient fort vite ; mais, comme il avait fallu employer un temps considérable au passage des deux rivières, je n'arrivai qu'à la nuit au *Pontal do Rio de São Francisco*, pointe de la terre ferme qui fait face à l'extrémité septentrionale de l'île Saint-François, et où je devais m'embarquer pour me rendre dans cette île.

La petite habitation où je passai la nuit au Pontal

appartenait à d'excellentes gens qui eurent pour moi toute sorte d'attentions. Loin de fuir à mon approche, comme auraient fait des femmes du nord de la province des Mines, la maîtresse de la maison et ses filles me firent le meilleur accueil; et le lendemain matin elles m'envoyèrent un plat de poissons, seule nourriture qui dans ce pays puisse être offerte au voyageur.

Vers le midi, l'adjudant, auquel j'étais recommandé, m'amena une pirogue qui me parut une des plus larges que j'eusse vues jusqu'alors; je voulus la mesurer, et lui trouvai 3 pieds 10 pouces anglais de largeur (1 mètre 15 centimètres); on y chargea mes effets, et je partis vers le soir.

A la pointe où je m'embarquai, commence le canal qui sépare l'île de la terre ferme, et qu'on appelle *Rio de São Francisco* (rivière de Saint-François), nom qui a donné lieu aux plus étranges méprises (1). Ce canal s'étend du nord au sud; il a plus de 6 lieues de longueur; il va en s'élargissant des deux extrémités vers le milieu, où il a environ trois milles, et est à peu près semi-elliptique. Son entrée septentrionale, qu'on appelle *Barra Grande* ou *Barra do*

(1) Luccock (*Notes on Braz.*, *p.* 241) fait du canal dont il s'agit la *rivière* la plus importante de la province. Malgré son exactitude habituelle, Pizarro (*Mém.* III, 79, 80) la considère comme un bras de la grande rivière de Saint-François qui traverse la province de Minas Geraes, et est si éloignée de celle de Sainte-Catherine.

Norte (1), a 1,500 brasses de largeur, et peut donner passage même à de petites frégates. L'entrée méridionale, qui porte le nom de Barra d'Araquary (2) n'a que deux cents brasses de largeur, et ne peut être franchie que par le *lanchas*, nom que l'on donne dans cette partie du Brésil à certaines embarcations propres au cabotage. Le canal est parsemé de plus de vingt petites îles, dont les plus grandes sont celles dites *do Mel* (du miel), *dos Barcos* (des embarcations), et *d'Antonio da Silva* (nom d'homme).

Entre les deux barres à partir de celles du nord se jettent dans le canal les vingt-cinq petites rivières suivantes: *Jaguaruna Pequeno*, *Jaguaruna Grande*, *Rio do Barbosa*, *Rio do Pinto*, *Rio dos Fernandes*, *Rio dos Tornos*, *Batuby*, *Bocuby*, *Barrancos*, le *Rio das tres Barras*, ainsi appelé parce qu'il n'est autre chose qu'une embouchure commune à trois rivières; le *Rio dos Cavallinhos*, que les pirogues remontent dans un espace de dix milles; *Pyrabireba*, ou peut-être *Pyraberaba*, *Biguacú*, *Ribeirão*, *Rio d'Antonio Felis*, le *Cubatão Grande*, navigable dans une espace de dix lieues jusqu'au *Morro da Tromba*,

(1) Le non de *Babitonga* indiqué dans la *Corografia* de Cazal et sur la grande carte de MM. Spix et Martius n'est point connu dans le pays. Il en est de même de celui de *Bopitanga* qu'on trouve dans Pizarro.

(2) Et non *Aracary* comme le dit Cazal, ni *Artcory* comme le dit Pizarro.

Eriry Grande, *Eriry Pequeno*, *Saguaçu*, *Paranaguá Mirim*, éloigné d'une lieue du précédent; le *Paraty*, navigable dans une étendue de deux lieues et demie; *Rio das Arêas pequeno*, *Rio das Arêas Grande*. *Rio dos Pinheiros*; enfin le *Piraqué* (1).

Embarqué sur ma pirogue, je pus à mon aise observer les deux rives du canal. Du côté de la terre ferme, à environ un quart de lieue au sud du Pontal, est un petit fort dont les gardes nationaux (milicianos) font le service. Là, près la rivière de Jaguaruna Grande, commence une petite chaîne de montagnes peu élevées et couvertes de bois, qui peut-être n'est qu'un embranchement de la grande Cordillère, et se prolonge, m'a-t-on dit, le long de la côte jusqu'à la Barra d'Araquary. Du côté de l'île je ne vis que des bois; le terrain présente d'abord des mornes, puis il est plat, et enfin le voisinage de la ville redevient très montueux. Tandis que nous approchions de cette dernière, le temps, qui jusque là avait été obscur, commença à s'éclaircir, et je pus contempler l'azur brillant du ciel, dont les teintes contrastaient avec le vert noir des montagnes, d'où s'élevaient encore de distance à autre des colonnes irrégulières de vapeurs épaisses. Sur les côtes de la Bretagne, tout s'accorde pour donner au paysage un aspect mélancolique : des rochers grisâtres et pelés,

(1) La liste que je donne ici servira à rectifier les erreurs fort nombreuses qui se sont glissées dans la *Corografia Brazilica* de Cazal, p. 190, 191.

un ciel pâle et brumeux, une végétation maigre. On ne peut pas dire que la nature soit riante sur les côtes du Brésil : les forêts sombres qui couvrent les montagnes ont quelque chose d'ossianique ; mais la beauté du ciel et les effets brillans de lumière qui résultent de l'éclat du soleil, ôtent à la nature ce qu'elle a de trop austère, en lui laissant une majesté inconnue dans nos contrées. Immédiatement avant d'arriver à la ville de S. Francisco, je passai devant une petite anse, sur les bords de laquelle sont quelques maisons. Après cette anse, en vient une autre plus large, et c'est-là qu'est située la ville, à une distance de deux lieues de Barra Grande.

Cette ville et l'île dont elle est la capitale font partie d'un district qui comprend encore sur la terre ferme dix-neuf lieues de côtes, depuis le Sahy jusqu'à la rive septentrionale du *Rio Cumbriaçû*, limite du district de Sainte-Catherine.

Dans tout le district, où se trouve comprise la pêcherie d'Itapocoroia, on compte 4,028 individus, dont 871 esclaves; et 1,113 feux, dont 86 dans le chef-lieu, 110 dans le reste de l'île, 544 sur la terre ferme depuis Sahy jusqu'à Araquary, 375 depuis ce dernier endroit jusqu'à Cambriaçû. La plupart des habitans du pays sont des agriculteurs, et ont peu de fortune; ils font leur résidence dans des *sitios*, petites habitations rurales dispersées dans l'île et sur la terre ferme, et les plus aisés d'entre eux ont à la ville une maison où ils viennent passer le dimanche.

De quelque état que l'on soit, on est en même temps pêcheur. Il n'est personne qui ne possède une pirogue, et personne qui ne sache la conduire avec adresse. On voit les femmes s'embarquer sur une mer houleuse dans ces fragiles nacelles, et elles ne montrent pas la plus légère frayeur. La mer est l'élément des habitans de ce pays : chacun sait de quel côté vient le vent, quelles sont les heures de la marée; et de même qu'on dit dans les *campos geraes* pour exprimer l'abondance d'une chose quelconque, que l'on pourrait en charger un mulet, on dit ici que l'on pourrait en charger une pirogue (1). Tout le monde est accoutumé à vivre de farine de manioc et de poisson cuit dans l'eau, et l'on ne cherche point à se pourvoir d'autre nourriture, souvent même on ne se donne pas la peine d'aller à la pêche; on se contente des coquillages que l'on va chercher sur les rochers et parmi les mangliers. A peine dans le chef-lieu du district tue-t-on quelques bestiaux une couple de fois dans le courant de l'année; lorsque j'y résidais, je fis chercher du lard dans tout le pays, je ne pus en découvrir, et l'on m'assura que les habitans les plus aisés n'en mangeaient point depuis long-temps. Le climat est ici, il est vrai, moins malsain que celui de Paranaguá, parce que le terrain est plus élevé et moins marécageux; on ne voit pas autant de figures jaunes et languissantes; mais

(1) Voyez mon *Introduction à l'histoire des plantes les plus remarquables du Brésil et du Paraguay*.

il est facile encore de juger, à la maigreur des gens du pays et à leurs joues caves, qu'ils font usage d'une nourriture trop peu substantielle. Il ne tient cependant qu'à eux de vivre d'une manière moins frugale : qu'ils forment des pâturages autour de leurs maisons, et ils pourront élever quelques bestiaux, avoir du lait et faire des fromages; au lieu de planter à peine quelques *carás (Dioscorca)*, quelques *aïpis (Jatropha)*, quelques patates, qu'ils donnent de l'étendue à cette culture en y joignant celle des ignames *(Arum esculentum)*, qui leur est inconnue, et ils pourront engraisser des pourceaux et de la volaille.

Le manioc et le riz, qui donnent ici environ 120 pour 1, sont les végétaux que les habitans de ce pays cultivent le plus, ce sont aussi les seuls dont ils exportent les produits; ils plantent encore un peu de maïs, mais uniquement pour la nourriture de la volaille, du bétail, et quelquefois des esclaves. La canne à sucre réussit assez bien dans le district de São Francisco; mais on ne l'y emploie guère qu'à faire de l'eau-de-vie; le coton est ici d'une qualité inférieure, et ne se cultive que pour la consommation du pays; il en est de même du café; les bananes sont communes et très bonnes. Comme le district est situé à l'orient de la grande chaîne, il est couvert de bois (1), et les habitans pauvres gagnent leur vie à scier des arbres pour faire des planches, qui

(1) Voyez ma première Relation, vol. I.

sont encore pour ce pays un des principaux objets d'exportation. Cette branche de commerce pourrait devenir beaucoup plus considérable, si le pays était plus peuplé; elle le deviendrait même dès à présent, si les habitans aisés profitaient pour établir des moulins à scie de ce grand nombre de ruisseaux et de rivières qui descendent des montagnes; mais personne n'a la moindre idée de ce genre si facile de mécanique. Les chevaux sont à peu près aussi rares dans tout le district que les bestiaux, les cochons et la volaille.

Comme la province entière de Sainte-Catherine a peu de revenus, qu'elle a presque toujours des troupes à entretenir et, par conséquent, beaucoup de dépenses à faire, non-seulement la *junta da Fazenda Real* de cette province (administration du fisc) n'a jamais fait aucun sacrifice pour le district de São Francisco, mais encore elle l'épuise de plus en plus. Vingt gardes nationaux (milicianos) y sont régulièrement employés pour le service de la ville et du fort; souvent on en détache d'autres qu'on envoie à Sainte Catherine, et on ne leur donne pas même de quoi subvenir à leur nourriture. Cependant ce sont des hommes pauvres, qui ne subsistent que du travail de leurs mains, qui ne peuvent abandonner leurs maisons et leurs plantations sans qu'il en résulte pour eux un préjudice notable. Un moyen de faire fleurir ce pays serait de rendre praticable le chemin qui, partant de *Curritiba*, passe par

S. José et vient aboutir dans le district de Saint-François à la rivière de *Tres Barras*. On m'a assuré que ce chemin n'exigerait des travaux que dans l'espace d'une demi-lieue où il est effroyable, et que la dépense ne s'éleverait pas au-delà de 500,000 reis (3,125 fr.) s'il était entièrement fait; le district de São Francisco participerait avec Paranaguá au bénéfice du commerce des *Campos Geraes ;* mais ces vastes et fertiles campagnes peuvent sans inconvénient avoir plus d'un débouché, et l'entrepôt de leurs produits, divisé entre Paranaguá et S. Francisco, enrichirait encore l'une et l'autre ville. Par le chemin, tel qu'il est actuellement, la dernière d'entre elles reçoit de Curitiba de la viande sèche, du *Maté* (*Ilex Paraguariensis*) et du lard; mais les transports se font à dos d'hommes dans l'intervalle dont j'ai parlé plus haut, et l'on conçoit que cet inconvénient ne permet pas que les communications soient très fréquentes.

Après avoir tracé une esquisse générale du district de São Francisco, je veux dire quelques mots en particulier de l'île où est situé le chef-lieu. Elle a six lieues de long du nord au sud, et environ deux dans sa plus grande largeur. Elle est boisée et montueuse. Le *Pão d'Assucar* et le *Morro da Larangeira* (morne de l'oranger) peuvent être cités parmi ses hauteurs les plus remarquables. Un chemin ouvert récemment par les gardes nationaux (*milicianos*), et appelé *estrada real*, traverse l'île dans toute sa longueur en s'éloignant peu de la côte oc-

cidentale; il a été fait avec soin et est bordé de forêts. Les terres de l'île Saint-François sont, au rapport des agriculteurs, beaucoup moins bonnes que celles de la partie du district qui tient au continent. Ici, lorsqu'on a fait une première récolte dans un lieu qui auparavant était couvert de bois vierges, on peut y planter trois ans plus tard; mais ensuite, à moins de fatiguer le terrain, on ne le cultive que tous les sept ans, et quand on n'observe pas cette règle, le sol ne produit plus que des broussailles peu élevées et un gazon ras qui, dans le système d'agriculture adopté par les Brésiliens, rendent la terre inutile : sur le continent, au contraire, on peut tous les ans renouveler ses plantations dans le même terrain, principalement quand on choisit les *cubatões*, nom que l'on donne aux enfoncemens des montagnes. Quoique les terres de l'île de Saint-François soient inférieures à celles du continent, il n'en faut pourtant pas conclure que sa végétation naturelle soit sans vigueur. A l'époque où je me trouvais dans cette île (avril 1820), peu de plantes étaient en fleurs, et je remarquai que presque toutes appartenaient à la flore de *Rio de Janeiro*, qui sur le littoral s'étend fort loin vers le sud. Ici encore, l'on trouve dans les forêts vierges, le *cipó d'imbé*, qui, comme je l'ai dit ailleurs (1), n'est autre chose que la racine d'une aroïde parasite dont la tige, semblable au serpent, entoure le tronc des plus grands arbres; les

(1) Voyez ma première et seconde Relation.

Rotocudos se servent de l'écorce du cipó d'imbé pour attacher des plumes à leurs flèches; dans un des villages de Minas Geraes, on fabrique des chapeaux avec cette racine; à Saint-François et à Paranaguá, on en fait des cordages très souples et d'une grande force, que les marins estiment beaucoup. L'imbé est encore l'une des plantations végétales qui disparaîtront avec les bois vierges. D'après ce que m'a dit l'officier de santé de São Francisco, l'élephantiasis est inconnu dans cette île; mais les fièvres intermittentes et les obstructions y sont très communes. Les maladies vénériennes y sont plus rares que dans beaucoup d'autres pays, parce que les habitans communiquent peu avec le dehors.

On trouve, m'a-t-on dit, dans l'île de S. Francisco des cerfs et des singes. Un grand nombre d'oiseaux de rivage vivent autour d'elle et dans les ilots qui s'élèvent de son canal; mais dans son intérieur même on voit peu d'espèces terrestres, principalement de petites : parmi les grandes il faut compter surtout un toucan, un aracari et un oiseau de proie.

La ville de S. Francisco ressortissait, à l'époque de mon voyage, de l'*Ouvidoria* de *Curitiba*, et en première instance la justice y était rendue par deux *juizes ordinarios*. Cette ville est située dans une position charmante, sur une des criques les plus septentrionales d'une anse assez vaste, formée par le canal, et qui s'étend du nord au sud. Vu de la plage, le canal semble un vaste lac qui s'étendrait vers le

sud, entouré de montagnes couvertes de bois. Les plus rapprochées, moins élevées que les autres, forment cette petite chaîne qui commence auprès du fort et dont j'ai déja parlé. Elles présentent peu d'irrégularités, et au milieu des forêts sombres qui les revêtent on aperçoit de loin en loin quelques *sitios* et des plantations. A ces montagnes semblent se rattacher une suite d'ilots bas, arrondis et couverts de bois comme elles. Une grande île rase, appelée *Ilha do Mel*, un peu plus éloignée que les ilots, paraît également faire partie de la terre ferme et borne la portion la plus méridionale du lac qui serait ceint du côté de l'est et du sud-est par les terres même de l'île Saint-François. Sur un plan plus reculé on découvre la grande Cordillère, dont les sommets élevés et très inégaux répandent dans le paysage une agréable variété; et l'on distingue sur les flancs d'une des montagnes de cette chaîne une large nappe argentée, formée, m'a-t-on dit, par une cascade qui doit être d'une grande beauté, puisqu'elle se laisse apercevoir de plusieurs lieues.

La forme que présente la ville de Saint-François est à peu près celle d'un quadrilatère, plus large sur le bord du canal que dans les autres sens; du côté de l'intérieur de l'île, cette ville est resserrée entre deux mornes de hauteur inégale. Le plus élevé, qui la domine à l'est porte le nom de *Morro da Villa* (morne de la ville), et est couvert de bois vierges. L'autre morne, qui forme la partie septentrionale

de l'anse et s'appelle *Morro do Hospicio*, n'offre que du gazon et des broussailles ; il se termine par une plate-forme sur laquelle on voit les ruines d'un édifice religieux et quelques palmiers dont l'élégant feuillage, balancé par le plus léger vent, contraste avec l'immobilité des forêts voisines.

La ville, comme je l'ai dit, se compose de quatre-vingt-six maisons blanchies avec de la chaux, couvertes en tuiles, la plupart bâties en pierres et bien entretenues; le plus grand nombre n'a que le rez-de-chaussée, cependant il y en a aussi quelques-unes à un étage. Les rues sont larges et assez bien alignées; quelques-unes qui descendent vers la mer sont pavées; les autres ne le sont que devant les maisons. Mais on n'y voit jamais de boue, parce que le terrain se compose, comme à Paranaguá, d'une faible portion d'humus mêlé de sable et de coquilles. Vers le milieu de la ville est une grande place irrégulière, couverte de gazon : c'est sur cette place que s'élève l'église paroissiale, qui est vaste, bien éclairée et bâtie en pierres. Depuis Hytû je n'en avais pas rencontré une aussi belle.

Il est à remarquer comme une rareté qu'il n'y ait ici qu'une seule église. L'hôtel-de-ville, dont le rez-de-chaussée sert de prison, est un petit bâtiment à un étage, placé à côté de l'église et presque entièrement caché par elle.

Les eaux qu'on boit à S. Francisco sont fort bonnes; il y a autour de la ville plusieurs sources; mais on

y emploie principalement l'eau d'une fontaine qui a été arrangée pour la commodité du public, et qui est sans aucun ornement.

Il y a dans cette ville un assez grand nombre de tavernes et plusieurs boutiques bien garnies; les marchands se fournissent généralement à Rio de Janeiro, mais en cas de besoin ils ont aussi recours à Paranaguá. En 1819, quinze embarcations, presque toutes destinées pour la capitale et dont six appartenaient à des négocians du pays, ont pris ici leur chargement, qui consistait en farine de manioc, riz et planches. Au reste, on verra par le fait suivant combien le peu d'activité que l'agriculture a dans ce pays y rend difficile le commerce d'exportation. Dans une de mes promenades j'entrai dans le *sitio* d'un homme qui me parut être un des premiers marchands de l'île. Possesseur d'une *lancha*, il s'en servait pour aller vendre à Rio de Janeiro du riz, de la farine et des planches; mais il se plaignait de la lenteur excessive avec laquelle il était forcé de faire des chargemens; sans cesse il était en campagne pour découvrir quelque chose à acheter, et ses recherches restaient la plupart du temps infructueuses.

Il y a peu d'endroits où les moustiques soient aussi communes que dans la ville de São Francisco, et cela n'est pas étonnant, puisqu'elle est entourée de bois la plupart sombres et très épais, et que de tous côtés on trouve des terrains humides et des flaques d'eau.

Je passai douze jours dans l'île de S. Francisco, et profitai de ce temps pour y faire diverses promenades.

Dans l'une d'elles je me dirigeai vers le nord de l'île, en suivant le chemin dont j'ai déja parlé, et qu'on nomme *estrada real.* Tout le pays que je parcourus est boisé et montueux, parsemé de petits sitios qui communiquent par des sentiers avec le grand chemin. Le *Pão d'Assucar* (Pain de sucre), qui d'un côté est couvert de bois, et de l'autre à pic et pelé, s'élève au-dessus des autres mornes et répand de la variété dans le paysage.

Dans une autre promenade, je suivis la partie méridionale de la même route. Comme du côté du nord, on voit de distance à autre des sentiers qui conduisent aux *sitios.* Ici, ce sont généralement de fort petites maisons bâties en terre et en bois, couvertes en tuiles, et en assez mauvais état, autour desquelles sont des orangers et des bananiers plantés sans ordre, et un champ de manioc. J'entrai dans l'un de ces *sitios* pour éviter la pluie, et n'y vis d'autres meubles que quelques pots de terre. « J'habite cette chaumière seule avec six petits en« fans, me dit en pleurant la maîtresse de la mai« son; j'ai perdu mon mari il y a quelques mois; « je suis éloignée de mon père, et je n'ai plus per« sonne qui pêche pour moi et ma pauvre famille. »

Le *Pão d'Assucar* avait attiré mon attention : je voulus le visiter. Ce morne, qui, comme je l'ai dit,

est le plus élevé de ceux qui avoisinent la ville et qui la domine vers le nord, ne mérite pas son nom, car, à pic du côté du nord, il n'est incliné que du côté du midi. Pour parvenir au sommet de la montagne, je suivis un sentier qui avait été pratiqué à une époque où l'on eut quelque inquiétude sur une invasion de troupes espagnoles. Partout où le terrain n'est point coupé verticalement, il y croît des bois vierges. On voit aussi des bambous dans toute l'étendue de la montagne; mais, comme cela a lieu sur toutes celles qui sont couvertes de bois, ils deviennent plus communs dans la partie la plus élevée. La vue dont on jouit sur le sommet du *Pão d'Assucar* est très étendue et fort belle : c'est en quelque sorte le panorama de toute la contrée. On découvre d'un côté la haute mer, de l'autre le canal de S. Francisco, les îles dont il est parsemé, les montagnes boisées qui le bordent du côté de l'ouest, et à l'horizon la grande Cordillère qui semble s'étendre en demi-cercle de l'orient à l'occident. Au nord, on voit dans le lointain, sur les bords de la mer, les montagnes de Guaratuba; et au sud, celle d'Itapocoroia. Des mornes qui s'étendent au sud de la ville cachent le sud-ouest de l'île; cependant on découvre encore une grande partie de cette dernière. Partout le terrain est boisé, mais on voit beaucoup de *sitios* dans le voisinage de la ville que l'on découvre entre les deux mornes qui la resserrent. A l'extrémité septentrionale de l'île, sont quelques hau-

teurs; toute la partie orientale est plate; aux alentours de la ville, la partie occidentale est montueuse; cependant, en tirant vers le sud de cette même partie, on voit un espace parfaitement plat, mais au-delà duquel s'élèvent ces mornes qui, comme je l'ai dit, bornent l'horizon, et parmi lesquels on ne peut s'empêcher de distinguer le plus élevé, qui porte le nom de *Morro da Larangeira*. Jusqu'au moment où je montai sur le *Pão d'Assucar*, je n'avais point encore aperçu d'hirondelles dans l'île de St.-François; mais, étant sur la montagne, j'en observai un grand nombre qui volaient autour de son sommet. Firmiano, qui m'accompagnait, y tua un beau faucon, *Cuv.*, qui était perché sur un arbre desséché; j'avais examiné l'animal pendant plus de dix minutes, et il n'avait pas fait le plus léger mouvement. En genéral les oiseaux de proie choisissent, pour s'y percher, les troncs secs, d'où ils peuvent plus facilement découvrir les autres oiseaux.

Lorsque j'étais sur le point d'arriver au sommet du Pão d'Assucar, je m'aperçus que Firmiano était resté fort loin derrière moi; je l'appelai, et il me répondit qu'il était occupé à chercher des vers de bambou (*Bichos de Taquara*). J'ai déja dit dans ma première relation que les *Malalis* étaient très friands de ces vers, et que certains Portugais partageaient le même goût; je puis encore ajouter ici que le vieux Januario, commandant de la septième division dans la province des Mines, faisait garder des

provisions de vers de bambou fondus sur le feu, comme nous en gardons de graisse ou de beurre. Cependant je n'avais vu chez les Malalis le *Bicho de Taquara* que desséché et séparé de la tête; sur le Pão d'Assucar, j'en examinai des individus vivans, et je les décrivis sur le lieu même. Ce ver, qui n'est autre chose qu'une chenille, et que M. Latreille, sur les détails que je lui ai donnés, rapportait au genre *Cossus* ou au genre *Hépiale*, est un peu moins long que le doigt, mou, lisse, luisant, et se compose de treize anneaux; les trois premiers de ceux-ci portent des pieds, viennent ensuite deux anneaux qui n'en ont point, et après cela quatre autres qui en sont pourvus; le corps de l'insecte est presque blanc, cependant sa tête, qui est arrondie, est fauve, le premier de ses anneaux est également fauve, le second porte une bande de la même couleur, et le troisième une simple tache; de chaque côté de huit de ses anneaux est un petit point noir. Il paraît, d'après ce que me dit Firmiano, que les Botocudos ne sont pas moins friands que les Malalis des *Bichos de Taquara*. N'ayant pas fait la description du *Bicho de Taquara* des Malalis, je ne puis dire avec une entière certitude qu'il appartienne exactement à la même espèce que celui de Saint-François; mais, s'il n'y a pas identité d'espèce, il est du moins vraisemblable qu'il existe entre les deux insectes des rapports très intimes; et ce jeune homme m'assura que ceux qui en mangeaient abondamment avaient cou-

tume d'engraisser. Firmiano prenait le ver, le séparait en deux parties, ôtait la tête et le tube intestinal; et suçait la graisse qui restait sous la peau. Malgré la répugnance extrême que me causait ce mets, je voulus en gouter, et je lui trouvai une saveur très délicate qui me rappela celle de la crême (1).

Une de mes plus jolies promenades, fut celle que je fis sur le canal de S. Francisco. Je m'étais embarqué dans une très petite pirogue avec deux gardes nationaux qui me servaient de rameurs. Le moindre mouvement faisait vaciller notre faible nacelle, et j'avoue que pendant le premier quart-d'heure je ne pus me défendre de quelque crainte; mais la tranquillité de mes deux conducteurs, qui ramaient en se tenant debout, me rassura bientôt. Le temps était superbe, il faisait peu de vent, et le canal ressemblant à un lac entouré de terres basses et de montagnes également couvertes de bois. Dans le lointain nous découvrîmes la grande Cordillère dont les teintes blanchâtres et vaporeuses adoucissaient l'âpreté que produit dans le paysage le vert sombre des petites montagnes voisines du fort. Nous éloignant de S. Francisco, nous arrivâmes aux ilots qui, vus de cette ville, semblent borner le canal. Nous descendîmes d'abord à celui *Maracujá*, qui présente une espèce de calotte hémisphérique et n'a qu'une centaine de pas de circonférence. Tout autour de cet ilot

(1) Voyez mon introduction à l'*Histoire des plantes les plus remarquables du Brésil et du Paraguay*.

on a laissé une bordure de bois, mais je trouvai le milieu défriché et planté de haricots. Mes rameurs me dirent que plusieurs autres ilots étaient également cultivés en tout ou en partie. Après avoir quitté celui de Maracujá, je débarquai dans un autre encore entièrement couvert de bois. Pendant que j'y arrangeais quelques plantes qui appartiennent à la flore de Rio de Janeiro, je fus dévoré par des milliers de moustiques. Dans le voisinage de ces ilots, quelques rochers nus et blanchâtres s'élèvent au-dessus de la surface du canal, et c'est là que l'on voit le plus d'oiseaux de rivage.

Après m'être mortellement ennuyé dans l'île de Saint-François, où je n'avais aucune ressource pour la société, et où j'augmentai très peu ma collection botanique, je m'embarquai pour continuer mon voyage. J'étais sur une petite *lancha* que l'adjudant m'avait fait préparer, et que conduisaient quatre rameurs et un pilote.

J'ai déja décrit le *Rio de São Francisco* jusqu'à l'île dite *Ilha do Mel*, rase, marécageuse, et l'une des plus grandes du canal. La partie de l'île de Saint-François qui fait face à l'Ilha do Mel forme une avance à laquelle on donne le nom de *Ponta Grossa*, et c'est au point où commence cette avance que le canal a le plus de largeur. De là, en jetant les yeux derrière soi, on jouit d'une vue très agréable; on découvre la *Barra do Norte*, la partie la plus septentrionale de l'île, la ville, dominée par le Pão

d'Assucar, la plus belle portion du canal, les ilots dont il est parsemé, et les montagnes de la petite chaîne du fort qui déja dans le lointain n'offrent plus des teintes aussi sombres. Après l'Ilha do Mel, le canal devient fort étroit; plus loin, je passai devant les îles *dos Barcos* et d'*Antonio da Silva*, qui sont aplaties comme la première. Vers le midi de l'île Saint-François, le bord de la mer devient plat, mais on voit encore des mornes à quelque distance, et mon pilote me dit qu'il y en avait également du côté du sud-est de l'île.

Nous étions partis à deux heures, ayant la mer contre nous, et quand le soleil se coucha, nous étions encore bien loin de la *Barra d'Araquary*. Cessant de distinguer les objets, je m'étendis sur une natte et m'endormis d'un sommeil profond. Au bout de quelques heures je me réveillai au bruit qui faisaient mes rameurs qui se disputaient entre eux avec vivacité. Les uns prétendaient que nous avions dépassé le lieu où était un détachement de soldats et où nous nous devions passer la nuit, et qu'avançant encore nous entrerions dans la haute mer; les autres rameurs soutenaient au contraire que nous n'étions pas à peaucoup près aussi loin. Nous allions alors à la voile, et nous jugeâmes tous prudent de carguer. Mes hommes se mirent à ramer lentement, en suivant le rivage le plus près qu'il était possible; et, à la grande satisfaction de tout le monde, il fut reconnu que nous nous trouvions encore à quelque

distance du lieu où nous devions nous arrêter. La chaumière où est posté le détachement de gardes nationaux chargés du service de la *Barra d'Araquary* a été construite du côté de la terre ferme sur la rive gauche du *Rio Piraqué*, près de son embouchure, au nord de la *Barra*. Il était deux heures après minuit quand nous arrivâmes à cet endroit. Des deux petites chambres dont se composait la maison occupée par les gardes nationaux, ils m'en abandonnèrent une. Comme les chevaux qui devaient me transporter avec mes effets à *Itapocoroia*, et qui avaient été demandés depuis plusieurs jours par le commandant de S. Francisco à celui d'*Itapicû*, n'étaient pas encore arrivés, je fus obligé de m'arrêter à la garde du Piraqué. Je voulus employer ma journée à herboriser; mais les terrains autour du poste étant humides et vaseux, ne pouvaient guère me faire espérer d'autres plantes que des mangliers. Je passai donc la rivière, et je suivis la plage du côté du sud, beaucoup au-delà de la sortie du canal. Cette plage est composée d'un sable blanchâtre qui enfonce sous les pieds, et où presque partout croissent seulement un petit nombre de plantes éparses, mais qui présente cependant quelques pelouses assez bien garnies. Au-delà de la plage, sont des bois très serrés, à l'entrée desquels je découvris un *sitio*. Le propriétaire était occupé à étendre ses filets sur le rivage pour les faire sécher, et il me dit que le poisson était assez abondant sur cette côte. Il pos-

sédait quelques vaches, dont je goûtai le lait, qui me parut presque sans saveur. Les plantes les plus communes sur la plage sont une calperée, une convolvulaire, deux cyperacées, une apocinée, et les *feijões da praia* (Sophora litoralis).

En passant devant la *Barra d'Araquary*, je vis les trois îles *dos Remedios*, qui font à peu près face à l'extrémité septentrionale de l'île de Saint-François et sont situées à très peu de distance de cette pointe. On les appelle, m'a-t-on dit, *dos Remedios*, parce qu'en cas de besoin elles servent d'abri aux embarcations qui ne peuvent entrer dans le canal. Elles sont petites, mais elles ont de l'eau et sont susceptibles d'être cultivées. Cependant personne ne s'y est établi jusqu'à présent, m'a-t-on ajouté, parce que les communications avec la terre ferme sont souvent interrompues pendant plus d'une semaine par les vents contraires. A quelque distance des *Ilhas dos Remedios*, on en voit encore deux plus petites appelées, l'une *Ilha dos Lobos*, et l'autre *Ila da Tapetinga*. On découvre aussi, étant sur la plage un peu au-delà de la *Barra d'Araquary*, les quatre îles dites *dos Tamboretes*: ce sont quatre ilots disposés sur une même ligne, à peu près également éloignés les uns des autres, ayant tous une forme arrondie qui leur a valu leur nom.

Le lendemain de mon arrivée au poste de Piraqué, sur les huit heures, parurent enfin les chevaux et les hommes qui devaient transporter mes effets de

ce lieu à Itapocoroia. Mais les chevaux n'avaient point de bâts et les conducteurs ne s'étaient munis ni de cuirs pour couvrir les charges, ni de courroies pour attacher ces dernières. Il fallut passer un temps incroyable à lier les malles avec des cordes, et nous partîmes fort tard. Sur toute cette côte, on ne connaît d'autre moyen de transport que les pirogues; les chevaux, qui sont petits et vilains, ne servent que pour la selle, et l'on ignore la manière de s'en servir comme bêtes de somme.

Nous suivîmes pendant plus d'une lieue une plage aride et sablonneuse, à l'ouest de laquelle sont des bois. Dans le lointain, l'horizon est borné vers le sud par les mornes d'Itapocoroia qui, décrivant un demi-cercle, font une avance considérable dans la mer, et entre lesquels on distingue deux sommets à peu près égaux qui, vus de ce point, semblent avoir la forme d'une mitre. Après avoir fait une couple de lieues nous arrivâmes à l'issue d'un lac parallèle à l'océan, étroit, long de plus d'une lieue et formé par le Rio Itapicû, qui prend sa source fort loin dans l'intérieur. Cette embouchure, plus septentrionale que le lit de la rivière elle-même, est peu large et a changé plusieurs fois de place; la partie du lac qui est au nord de l'ouverture porte le nom de *Lagoa da Cruz*, et a tout au plus un demi-quart de lieue; la partie méridionale s'appelle *Lagoa da Barra Velha*, parce que c'est dans cette portion que se trouvait autrefois l'issue du lac. A son embouchure

actuelle est un détachement de gardes nationaux chargé de recevoir les ordres qui vont de Sainte-Catherine à São Francisco; et de les porter au poste du Piraqué. Les deux gardes nationaux qui passèrent mon bagage dans une pirogue sur la rive méridionale de l'ouverture du lac, étaient deux enfans de 14 à 15 ans. Il fallut beaucoup de temps pour le transport de mes effets, parce que la pirogue ne pouvait contenir que trois malles à la fois; il en fallut beaucoup pour recharger les chevaux qui la plupart avaient déja des blessures, et il était fort tard quand nous nous remîmes en route.

Nous suivîmes la langue de terre qui sépare le lac de la mer, et qui a seulement quelques centaines de pas de largeur. Elle n'offre en général que du sable où croissent çà et là quelques herbes; cependant ce lieu est charmant. D'un côté l'on jouit de la vue de la mer, de l'autre côté est le lac, dont les eaux parfaitement tranquilles contrastent avec le mouvement des flots qui viennent battre la plage. Des forêts d'une agréable verdure s'étendent jusque sur les bords du lac, et l'image des arbres se réfléchit dans ses eaux. Dans le lointain, on aperçoit toujours les montagnes d'Itapocoroia. Au point où l'Itapicû se jette dans le lac, la vue devient plus belle encore. Cette rivière peut avoir la largeur des nôtres de troisième ou quatrième ordre; elle vient du sud-ouest en serpentant lentement entre des bois touffus.

Bientôt nous fûmes surpris par la nuit, et nous

marchâmes jusqu'à dix heures par un clair de lune superbe. Nous fîmes halte à un *sitio* entouré d'orangers et de bananiers, fort propre dans l'intérieur, mais où, selon l'usage, il n'y avait aucun meuble. Cependant les femmes à qui cette maison appartenait, et qui me reçurent fort bien, étaient assez bien mises. Leurs jambes et leurs pieds étaient nus, mais elles portaient des robes d'indienne et un grand châle de mousseline, et avaient les cheveux relevés sur la tête.

Des Indiens sauvages venant de l'intérieur ont souvent commis des désordres sur la plage que j'avais parcourue depuis le Piraqué. Peu de temps auparavant ils avaient tué deux jeunes personnes dans un *sitio* éloigné : on alla à leur poursuite et on en tua un qui avait la lèvre inférieure percée.

Après avoir quitté le *sitio* où j'avais passé la nuit, je m'éloignai un peu de la plage, et je suivis un chemin qui traverse, dans un espace d'environ une lieue, des terrains très plats, cultivés presque sans aucune interruption. Ici les *sitios* sont aussi rapprochés les uns des autres que le sont les maisons dans les environs de Rio de Janeiro ; et la terre, qui est fort sablonneuse, est en général plantée de manioc. Les végétaux qui croissent auprès des chemins et dans le voisinage des maisons, sont ceux que l'on trouve près de la capitale dans des localités semblables ; je puis citer entre autres une espèce de *tagetes*. dans cet endroit, je retrouvai également une

espèce de chenopodée, famille qui, au Brésil, est peu nombreuse. A mesure que nous avancions, tous les habitans des *sitios* se mettaient à leurs portes pour nous voir passer. Les femmes non-seulement ne prenaient point la fuite, mais elles nous rendaient nos saluts avec politesse. Ce jour-là était un dimanche : elles étaient en général proprement mises, et je remarquai qu'au lieu d'avoir, comme dans les Mines, la poitrine et les épaules découvertes, elles portaient toutes un châle de mousseline, et que plusieurs d'entre elles avaient aussi la tête enveloppée d'un fichu également de mousseline.

A l'extrémité des terrains plats et cultivés, dont je viens de parler, je parvins à l'embouchure d'une petite rivière qui coule au pied d'une colline sur laquelle est un petit *sitio*. Cette rivière, qui porte le nom de *Rio d'Itajuba*, est agréable dans la marée basse; mais j'y arrivai à la marée montante, et il fallut décharger les chevaux, passer tout le bagage dans une très petite pirogue, et ensuite le faire porter à dos d'hommes sur le sommet de la colline. La propriétaire du *sitio* qui y est bâti avait encore sa mère et voyait les petits enfans de sa fille.

Après être descendu de l'autre côté de la colline, je me trouvai sur une plage qu'on appelle *Praia da Piçarra*, et qui borde une anse assez large dont la partie septentrionale est formée par la colline *d'Itajuba* et la pointe méridionale par le morne de *Cambrï*. Au-

delà de la plage, le terrain est généralement un peu élevé, et de distance à autre on voit de petits *sitios* qui ne sont le plus souvent que de pauvres chaumières. Tout ce pays est très habité; mais à une demi-lieue ou trois quarts de lieue de la mer, il n'y a déja plus que des forêts désertes et sans propriétaires.

Après avoir marché quelque temps sur la plage de *Piçarra*, j'arrivai sur le bord d'une autre petite rivière qu'on appelle *Riod'Eriry* ou *Rio da Guarda*, parcequ'on a placé sur sa rive droite un poste de gardes nationaux, chargés de porter aux détachemens voisins les dépêches envoyées par les autorités. Mes effets furent encore déchargés une fois et passés dans deux petites pirogues conduites chaçune par un garde national.

De la plage de Piçarra on n'aperçoit plus les mornes d'Itapocoroia qui sont cachés par celui de Cambrî; mais celui-ci qui forme, comme je l'ai dit, la pointe méridionale de l'anse, produit un assez joli effet dans le paysage. Il est arrondi, et couvert de bois au milieu desquels on aperçoit un *sitio* bâti à mi-côte.

Après avoir passé derrière la pointe de Cambrî, et traversé la petite rivière du même nom sur un pont en bois dans le plus mauvais état, j'arrivai sur la plage qui borde l'anse d'Itapocoroia. Celle-ci, qui s'étend entre la pointe de Cambrî et celle dite *da Vigia*, forme dans les terres une avance large,

profonde et demi-circulaire. Au-delà de la plage s'élèvent des mornes de forme inégale et couverts de bois. Les plus élevés sont ceux auxquels j'avais trouvé la forme d'une mitre; mais, réellement moins rapprochés l'un de l'autre qu'ils ne semblent l'être dans le lointain, ils ne présentent plus la forme qu'ils paraissaient avoir. Au fond de l'anse, mais beaucoup plus près du *Morro da Vigia* que celui de Cambrî, on voit sur le bord de la mer, au pied d'une colline, les vastes bâtimens de la pêcherie (*armação d'Itapocoroia*).

Arrivé à cet établissement, j'y fus très bien reçu par l'administrateur qui avait été prévenu de ma visite par l'adjudant de São Francisco. C'était un vieillard gai, honnête, qui avait été autrefois capitaine de navire marchand, et dont la conversation n'était pas sans intérêt.

Il y a déja un très grand nombre d'années que le gouvernement portugais profite de la pêche de la baleine et la met en ferme. Cette pêche comprend dans tous le Brésil huit *armações*, nom que l'on donne aux établissemens d'où partent les barques pour aller à la pêche, et où ensuite on amène les baleines pour en extraire de l'huile. Deux de ces *armações*, mot que je traduis par *pêcheries*, se trouvent dans la province de S. Paulo : ce sont celles de *S. Sebastião* et de *Bertioga*, près la barre de *Santos*. Toutes les autres sont situées dans la province

de *Santa Catharina*, savoir, en commençant par le nord : celle de l'île *da Graça*, à l'entrée septentrionale du canal de *S. Francisco*, qui est la plus récente et ne date que de 1807; celle d'*Itapocoroia*, établie en 1778, l'*Armação Grande*, ou de *Nossa Senhora da Piedade*, à l'entrée septentrionale du canal de l'île de *Santa Catharina*, sur la terre ferme, qui a été fondée la première, en 1746; celle *da Lagoinha*, sur la côte orientale de l'île de Santa Catharina, en 1772; celle de *Garopaba*, en 1795; enfin celle d'*Embituba*, en 1796 (1).

La pêche commence au mois de juin et dure jusqu'à la mi-août. A cette époque les baleines, probablement chassées de la mer du Sud par la rigueur du froid, viennent mettre bas sur cette côte. Comme ces animaux ne produisent qu'un petit à la fois, leur nombre va en diminuant d'une manière sensible. Dans les premiers temps de la formation des pêcheries sur la côte du Brésil, la seule *armação Grande* a fourni jusqu'à cinq cents baleines. Depuis 1777, époque où fut construite l'*armação d'Itapocoroia*, on a encore pris dans son voisinage jusqu'à trois cents de ces animaux; mais en 1819 on n'en pêcha que cinquante-neuf dans toutes les *armações* réunies. On a remarqué que si, dans le courant de l'année, le vent a été fréquemment au sud, la pêche

(1) Pizarro, tome IX.

est plus abondante. Chaque baleine rend de douze à vingt pipes d'huile, et l'on compte quinze pipes pour terme moyen.

Une partie des bâtimens de la pêcherie d'Itapocoroia, où l'on me communiqua plusieurs des détails qui précèdent, s'étendent sur le bord de la mer. La maison de l'administrateur, appelée *Casa Grande* (grande maison), la chapelle et une maison qui sert de logement au chapelain et aux employés, sont bâties sur une plate-forme peu élevée et couverte de gazon qui se prolonge au pied d'un morne couronné par des bois. De la maison de l'administrateur on découvre une vue magnifique. Comme la plage de Piçarra semble fermer l'anse, on n'aperçoit point l'ouverture de cette dernière, et l'on dirait un vaste bassin arrondi, entouré de montagnes couvertes de bois. On voit encore plusieurs autres montagnes dans l'intérieur des terres, et parmi elles il est impossible de ne pas distinguer le *Morro do Bahul*, qui sert de balise aux navigateurs et se termine par une pointe aiguë et inclinée. Le premier bâtiment que l'on trouve sur le bord de la mer, quand on vient de Cambrî, sert de logement aux hommes employés à la pêche. A l'époque où elle a lieu, ils viennent s'y établir avec leurs femmes et trouvent un agréable rafraîchissement dans les fruits d'une multitude d'orangers qui précèdent ce bâtiment. Celui qui vient ensuite a quatre-vingt-onze pas de longueur et porte le nom

d'*Engenho de frigir* (usine à frire), parce que c'est là que se fait l'huile. On compte dans ce bâtiment neuf chaudières de fonte avec leurs fourneaux : il y en avait davantage autrefois, mais ce nombre suffit pour les pêches actuelles. Les chaudières forment une calotte hémisphérique, et ont de circonférence environ quinze pieds et demi anglais. Derrière l'*Engenho de frigir* est un autre bâtiment d'égale longueur, divisé, à la hauteur de seize palmes, en sept réservoirs où l'on fait écouler, par le moyen de canaux de communication, l'huile retirée des chaudières. Ces réservoirs sont séparés par un mur en briques construit avec soin et recouvert par un plancher dans la partie la plus éloignée de l'*Engenho de frigir;* chacun d'eux a environ treize pas de longueur, et l'on compte que dans chaque réservoir la hauteur d'une palme d'huile en fournit dix pipes. Après l'*Engenho de frigir* est sur la plage un espace vacant qui correspond à la *Casa Grande* et à la chapelle, bâties, comme je l'ai dit, sur un plan un peu plus élevé; et au-delà de cet espace on voit les magasins et les logemens des nègres qui entourent une cour carrée.

Les barques (*lanchas*) qui servent à la pêche sont légères et très pointues aux deux bouts; elles ont la forme d'une navette et six bancs de rameurs. Tous les ans il en sort de l'*armação* d'Itapocoroia six destinées à la pêche, et chacune est accompagnée d'une

autre barque appelée *lancha de socorro*, qui vient à son secours en cas de besoin, et n'a point de harponneur. Au moment du départ, le chapelain vient sur le rivage faire la bénédiction des barques, et l'on donne la pièce aux gens qui les montent. Les barques s'éloignent peu de l'*armação*. Lorsqu'on voit cette fumée que la baleine produit dans l'air en respirant, on approche de celle-ci avec le moins de bruit possible, et on lui jette le harpon; elle plonge, on la tire peu à peu, on la perce avec une lance, et la barque de *socorro* la remorque jusqu'à l'*armação*, où on la place entre deux estrades élevées sur de forts pilotis (*trapiches*) en face des bâtimens. Là on commence par la retourner sur le dos, et on en détache le lard par lanières, que l'on porte à l'*Engenho de frigir*, où on les coupe par morceaux plus petits; on jette ces morceaux dans les chaudières et on les y fait bouillir. Après avoir d'abord surnagé, ils tombent au fond de la chaudière. Quand la graisse en est sortie, on les tire de la chaudière, on les met sous la presse, et ensuite on brûle le résidu (*torresmos*) dans les fourneaux. L'huile se met dans des pipes, et on l'envoie à Rio de Janeiro. Quant aux fanons, on les laisse tremper quelque temps dans l'eau d'un bassin circulaire, et ensuite on en détache les poils dont ils sont parsemés.

Les hommes employés à la fabrication de l'huile sont des esclaves qui appartiennent aux fermiers;

mais pour la pêche on ne se sert que d'hommes libres. Ils sont payés en raison du nombre de baleines qu'ils ont pris, et quand il s'en pêche une, les hommes de toutes les barques reçoivent la même somme que ceux qui ont harponné : ainsi, pour chaque baleine, tous les harponneurs touchent 3,000 reis; les timonniers des barques destinées à la pêche, 1,000 reis, ceux des *barques de secours*, 800 reis; et les rameurs, dans la même proportion.

Les gens qui travaillent à la pêche sont des cultivateurs généralement très pauvres; mais, au lieu de se ménager quelques ressources pour l'avenir sur l'argent qu'ils ont gagné, ou de cultiver leurs terres, ils se reposent quand la pêche est finie, et jusqu'à ce que leur argent soit entièrement dépensé, ils passent leur vie à boire de l'eau-de-vie de sucre, à chanter, et à jouer de la guitare.

Comme tout le monde m'avait assuré que le chemin qui va d'Itapocoroia jusque vis-à-vis de l'île de Sainte-Catherine était fort mauvais et présentait de très grandes difficultés pour les transports, je me décidai à m'embarquer. L'administrateur de la pêcherie voulut bien me donner une des barques qui servaient à la pêche, et je partis sur les neuf heures du matin avec six rameurs et un timonnier qui m'avaient été envoyés par le commandant d'Itapicû, et avec lesquels je fis prix moyennant 12 francs pour chacun d'eux. Le temps était superbe; la beauté du

ciel, le calme de la mer, la fraîcheur de la verdure des mornes, rendirent ce voyage charmant. Mes hommes ne ramèrent que pendant les premières heures, parce qu'ensuite le vent passa au nord-est, et il n'était pas plus de neuf heures du soir quand nous entrâmes dans le port de Sainte-Catherine.

Jusqu'à la plage d'*Itajahy* nous rasâmes presque la côte; nous nous en éloignâmes ensuite davantage, mais jamais nous ne la perdîmes de vue. Après être sortis d'Itapocoroia, nous suivîmes d'abord le contour de l'anse. Arrivés devant une petite croix, plantée entre des rochers qui se montrent un peu au-dessus de l'eau, mes rameurs se levèrent, se découvrirent et firent une prière à la Vierge et aux ames du Purgatoire pour l'heureux succès de notre voyage.

A mesure que nous avancions, ils me disaient les noms des pointes et des anses devant lesquelles passait notre barque. La première pointe qui se présente après celle de *Vigia*, porte le nom de ***Ponta de São Roque*** : et entre ces deux pointes la mer ne fait dans les terres qu'une avance peu profonde. Après la pointe de S. Roque vient une petite anse au-delà de laquelle est la pointe de *Cantagallo*. Entre celle-ci et la *Ponta Negra* (pointe noire), il n'y a point d'anse véritable. Jusqu'à la Ponta Negra les mornes ne laissent aucun intervalle entre eux et la mer; leur base, formée par un rocher noi-

râtre, est battue par les flots, et dans le reste de leur hauteur ils sont couverts de bois ou de broussailles. Au-delà de la Ponta Negra, sont l'anse et la plage *d'Itajahy*, à laquelle aboutit le chemin de terre qui jusque là passe derrière les mornes. Là, comme je l'ai dit, nous nous éloignâmes davantage de la côte; mais mon timonnier me montra successivement dans le lointain la *Ponta do Cabeçudo* (pointe de la grosse tête); la *Praia Braba* (la plage de la mer houleuse); la *Ponta de Cambriaçú;* la plage du même nom, où la rivière appelée aussi *Cambriaçú*, porte ses eaux à la mer; la *Ponta da Taquara*; l'anse des *Garopas*, qui offre un très bon mouillage et où l'on venait d'établir une colonie de pêcheurs tirés du village d'Ericeira en Portugal; la *Ponta do Cachaçudo* (la pointe de la grosse nuque); l'anse *das Bombas;* enfin la pointe du même nom qui est plus large que toutes les autres. A peu de distance de cette pointe, en tirant un peu vers le sud, sont trois petites îles inhabitées et couvertes de bois : celle dite *das Galés*, (île des galères), dont la forme me parut alongée; l'*Ilha Deserta* (île déserte), et *l'Ilha do Arvoredo* (île des bois), la plus grande des trois. Après la *Ponta das Bombas*, nous passâmes devant la plage dite *Praia dos Imbûs* (la plage des fruits appelés *imbus*), audelà de laquelle on aperçoit des montagnes dans le lointain. Viennent ensuite la *Ponta dos Macucos*

(la pointe des oiseaux appelés *macucos*) et en face une petite île du même nom, qui ne laisse entre elle et la terre ferme qu'un canal étroit que nous traversâmes : c'est là que nous commencâmes à voir l'île de Sainte-Catherine. Plus loin que la pointe des Macucos, est une anse très vaste, appelée *Saco das Tijucas Grandes*, parce que la rivière de Tijucas Grandes vient s'y jeter; nous passâmes successivement devant la *Ponta dos Ganchos* (la pointe des crocs) et la *Praia das Palmas* (la plage des palmes), près de laquelle est une île du même nom. Je reconnus encore la *Ponta do Bote* (la pointe du canot); mais bientôt la nuit nous surprit, et quoiqu'il fît un très beau clair de lune, il ne me fut plus possible de distinguer les objets.

Naviguant dans le canal qui sépare l'île de Sainte-Catherine du continent, nons passâmes entre deux forts, celui de *Santa Cruz*, du côté de la terre ferme, et celui de la *Ponta Grossa* (la grosse pointe), dans l'île. Enfin, après avoir traversé le canal dans un endroit où il n'a que quelques portées de fusil de largeur, nons entrâmes dans le port de Sainte-Catherine.

Nos rameurs attachèrent notre barque à la calle *(trapiche)*, et je pris avec moi le timonnier pour tâcher de découvrir M. *Diogo Duarte da Silva*, trésorier de la junte, à qui j'étais recommandé et auquel j'avais écrit de S. Francisco, en le priant de

louer ici une petite maison. Nous errâmes longtemps autour de la ville, et enfin nous arrivâmes chez M. Diogo, qui m'invita à passer la nuit dans sa maison.

BULLETIN.

ANALYSE CRITIQUE.

Dictionnaire géographique universel contenant la description de tous les lieux du globe intéressans sous le rapport de la géographie physique et politique, etc.; par une société de géographes. Paris, 1823-1833, 10 vol. in-8°, chez Picquet et chez Kilian.

A l'époque où le premier volume de ce Dictionnaire fut publié, feu notre collaborateur M. Malte-Brun en rendit compte. L'article qui contient son opinion se trouve dans le t. XX des *Nouvelles Annales des Voyages*, p. 385. Notre ami promettait un second article ; de même qu'en plusieurs occasions semblables, il n'a pas pu tenir sa parole, d'autres occupations l'en ont empêché. On doit vivement le regretter, car ses critiques contiennent d'excellens avis dont les auteurs faisaient bien de profiter.

Aujourd'hui que l'ouvrage est terminé nous allons en dire notre opinion. Nous le pouvons en toute sûreté de conscience, quoique notre nom se lise parmi ceux des collaborateurs. Mais il aurait du cesser d'y figurer depuis le deuxième volume, car alors nous avons cessé de coopérer à ce Dictionnaire. Nous n'avons cependant pas demandé que notre nom fût effacé. Puisque les éditeurs ju-

geaient à propos qu'il y restât, nous avons pu supposer qu'ils y trouvaient de l'avantage dans leurs intérêts ; cette considération nous a décidé à laisser les choses dans l'état où elles étaient. Elle ne nous empêchera pas de dire la vérité.

Notre fonction était de relire les manuscrits et d'y faire les retranchemens ou les additions que nous jugions nécessaires. Nous allons la remplir pour quelques articles.

« Dalaroe : petite île de Suède, préfecture de Stockholm, « district de Stockholm, dans la Baltique ; lat. N. 59° 8'. « Elle n'est séparée du continent que par un canal étroit. « Dans la partie méridionale, est un petit village de son « nom avec un port. » (T. III, p. 280.) Voilà des détails bien insignifians ; et le lecteur se creuse vainement la tête pour deviner la raison qui a fait placer Dalarœ dans le dictionnaire, car il suppose que toute île habitable et voisine d'un continent dans un pays civilisé doit offrir des particularités semblables. Les éditeurs ont fait dans cet article preuve de négligence, car ils avaient à leur disposition la *Géographie de Tunsld* en suédois, et le *Dictionnaire géographique* de Stein en allemand ; ces livres leur fournissaient les matériaux suffisans pour compléter leur article. On lit dans Stein que Dalarœ a un bureau de douanes et un établissement de pilotes ; alors on conçoit que ce village de 100 habitans vaille la peine d'être nommé dans un *Dictionnaire géographique universel* ; autrement on n'en comprend pas le motif, mais Stein ne dit pas encore assez.

Je me souviens qu'il y a quelques mois le *Journal du Commerce* fit mention de l'arrivage de plusieurs navires à Dalarœ. Un lecteur de cette gazette, voulant savoir ce que c'était que ce lieu, consulta le dictionnaire de MM. Picquet et Kilian, et ne se trouva guères instruit

après l'avoir appelé à son secours. Il lui vint dans l'idée de me faire part de son embarras; je lui expliquai que lorsque les navires de commerce qui venaient du sud entraient dans l'archipel de Stockholm, ils étaient obligés de s'arrêter à Dalarœ pour subir une première visite de la douane; et que de plus, ils y prenaient un pilote avant de s'engager dans le labyrinthe d'îles où ils allaient entrer; la visite de la douane a également lieu au départ des navires: voilà les renseignemens que donne Tuneld. L'article du *Dictionnaire* a également omis d'indiquer la distance de Dalarœ à Stockholm; cela était pourtant bien facile à M. Picquet qui a un magasin si bien fourni des meilleures cartes dans toutes les langues. Cette distance est par mer de 4 1/8 milles suédois, et par terre seulement d'un mille. On sait que les milles de Suède sont de 10 2/5 au degré.

Certainement, si comme dans le principe j'avais lu les manuscrits avant qu'on les envoyât à l'imprimerie, je n'aurais pas laissé l'article Dalarœ incomplet.

J'aurais également corrigé un autre article relatif à la Suède, et qu'on lit même tome, p. 279. Il s'agit du fleuve appelé en suédois Dalelf. Le *Dictionnaire* le désigne seulement par la première partie du nom. C'est une faute énorme, et un Suédois aurait bien mauvaise opinion d'un livre dans lequel on estropie si cruellement le nom de l'un des fleuves les plus célèbres de sa patrie. A ce défaut près, l'article est exact: mais *Dal*, qui correspond à l'anglais *Dale* et à l'allemand *Thal*, signifie simplement vallée. Ce mot fait au pluriel *Dalar* (vallées) et avec l'affixe *Dalarne* (les vallées). C'est par ce nom que les Suédois désignent la province que nous appelons *Dalécarlie*; l'appellation suédoise de cette province décide de la nature de son aspect, elle est composée de vallées séparées l'une de l'autre par des chaînons de montagnes âpres, et se réunissant pour la plu-

part dans une vallée commune où coule le *Dalelf* (le fleuve de la vallée). Ces deux mots doivent toujours être joints pour le désigner.

Une faute du même genre n'a été commise qu'à moitié à l'article *Gœthaelf*. Là, le nom se trouve tout entier ; mais il ne fallait pas ajouter : « ou simplement *Gœta ;* » en effet ce dernier seul est un adjectif qui appartient à tout ce qui est du pays ou du peuple de Gothie, partie méridionale de la Suède. Ensuite les éditeurs ajoutent après ce mot de *Gœta :* « mais moins exactement *Gœtha.* » Apparemment cette assertion est fondée sur une autorité bien imposante et même incontestable, puisque les éditeurs s'expriment d'un ton si positif. Cependant les auteurs suédois écrivent tantôt *Gœta* et tantôt *Gœtha* ; ainsi on peut alléguer pour chaque orthographe des témoignages également valables.

Puisque les éditeurs avaient fait parade d'érudition au sujet du mot *Gœtha*, pourquoi n'ont-ils pas continué quelques pages plus loin. « *Goutland*, île de la mer Baltique, » ils auraient pu dire ou *Gothland :* car Ihre, savant philologue suédois leur fournissait cet exemple.

L'adjectif *Gœta* désigne aussi dans le Dictionnaire le canal qui joint la Baltique au Cattégat, il fallait écrire *Gœta canal*. De même qu'au mot Hazebrouk, on lit *Hazebrouk* (canal d').

L'article *Chine*, par M. Abel-Rémusat, et signé du nom du savant, est bien fait ; on y reconnaît le travail consciencieux d'un homme familiarisé avec le sujet qu'il traitait. On ne peut pas en dire autant de l'article *Japon ;* il est douteux que M. Klaproth l'ait relu. On reconnaît à l'article Caucase que notre docte collaborateur, dont nous déplorons encore la perte, y a mis la main.

Les écrivains qui tiennent à donner des articles statistiques,

sont sujets à être obligés d'effacer au bout de peu de temps ce qu'ils ont avancé. J'en trouve la preuve à l'article *Hâvre de Grâce:* on n'y voit plus aujourd'hui, entre la Floride et la citadelle, le *beau parc aux huîtres*, il avait même disparu dès l'an passé ; j'oubliai de m'informer de la date précise à laquelle avait cessé d'exister cette merveille qui attirait tant d'amateurs et de curieux. Ceux qui à l'avenir, avant de faire le voyage du Hâvre pour voir la mer, manger du poisson sortant de l'eau et avaler des huîtres prises sur place à l'instant même, ont la sage précaution d'extraire d'un livre connu par son exactitude la note des objets qu'il est bon et utile de visiter, seront bien surpris quand, arrivés à l'emplacement qui se trouve entre la Floride et la citadelle, ils chercheront le *beau parc aux huîtres* ; leurs yeux auront beau se porter de tous les côtés, ils ne l'apercevront pas ; ils ne découvriront même pas, dans cet endroit, des remparts qui ressemblent à une citadelle. Quel dommage, sans doute, que ce beau parc aux huîtres ait été détruit ! mais on peut se consoler aisément quand on tient absolument à en rencontrer un où l'on soit assuré de faire un excellent déjeûner. Un parc aux huîtres étant, dans nos habitudes actuelles, un établissement indispensable à un port de mer, puisque le centre de Paris a le *rocher de Cancale* et le *rocher d'Etretat*, il s'en est formé un nouveau à la jetée du nord-ouest. Il est vrai qu'on n'a pas, comme dans l'ancien, le plaisir d'y voir les huîtres à domicile, la bouche ouverte, humant l'eau de la mer où elles sont plongées ; mais à cela près, le nouveau parc vaut bien l'ancien. Cependant une crainte me tourmente : durant mon dernier séjour à l'embouchure de la Seine, j'ai entendu parler de projets dont l'exécution amènerait la destruction du nouveau parc aux huîtres ; certes ce serait déplorable ; il ne faut pourtant pas se désespérer, il y aura

probablement moyen de fonder un nouveau parc aux huîtres où les vrais amateurs, venant des provinces de l'intérieur, auront la satisfaction de se régaler d'huîtres, même dans les temps où les habitans des côtes maritimes s'en abstiennent scrupuleusement.

Si j'étais de l'acabit de ce statisticien allemand qui chicanait son confrère parce qu'il n'avait donné que 378 habitans à un hameau où lui en avait compté 381, j'aurais fait observer, il y a deux mois, aux éditeurs du *Dictionnaire* que déja leur livre était en arrière pour cette ville du Hâvre qui me laisse toujours de si agréables souvenirs; ils lui donnent une école d'équitation, elle en avait alors deux. Aujourd'hui, 31 octobre, il n'en reste plus qu'une, et le *Dictionnaire* a raison.

Que diront les gens du Hâvre de cette assertion du *Dictionnaire* : « Les environs sont peu propres à la culture. » J'avoue que je ne connais dans ces environs de terrain peu propre à la culture que celui qui est compris entre les remparts occidentaux de la ville et le bord de la mer, son étendue est si insignifiante qu'il mérite à peine d'être noté. Quant aux terres qui, au nord et à l'est, entourent le Hâvre, elles sont d'une qualité excellente; les meilleures portions de celles des environs de Paris, ne valent pas le coin le plus chétif de celles dont je parle. Jadis elles donnaient d'abondantes récoltes au cultivateur, aujourd'hui elles sont couvertes d'habitations et de jardins. La partie qui reste à l'agriculture dément complètement l'assertion du *Dictionnaire*.

Il m'a semblé que l'article *Rouen* était d'une prolixité que ce genre d'ouvrage ne comporte pas; les détails qu'il contient, quoique généralement exacts, sont beaucoup trop minutieux; ils conviendraient à un livre spécialement consacré à la description soit de la Normandie, soit de la Seine-Inférieure. Parmi les hommes remarquables nés dans cette

importante cité, Paul Lucas est qualifié navigateur, tandis que ce voyageur fameux n'a jamais navigué que comme passager. A propos de navigation, le *Dictionnaire* a oublié de faire mention à l'article Hâvre, de d'Apréis de Mannevillette, navigateur expérimenté, à qui l'on doit le *Neptune oriental*, encore consulté avec fruit, et d'autres ouvrages sur l'hydrographie.

A l'article *Normandie*, le *Dictionnaire* ne répète pas les fades quolibets et les dictons rebattus et niais que l'on trouve à regret dans beaucoup de livres où il est question des habitans de cette province; ceux de Rouen ne sont pas non plus maltraités dans le *Dictionnaire*; il en est de même de ceux de Marseille, et je m'en sens tout aise; mais les Provençaux, en général, sont traités peu courtoisement; or, comme M. Amédée Jaubert et moi sommes, à ce que je pense, les seuls qui, parmi les collaborateurs du *Dictionnaire*, ayons vu le jour en Provence, nous ne pouvons être flattés de la manière dont ce livre s'exprime sur leur compte. Peut-être un Provençal aura dit une bonne vérité à l'auteur de l'article *Provence*, et celui-ci qui probablement ne disait pas tous les jours son *pater*, ou du moins ne se conformait pas aux préceptes de cette prière divine, aura cru prendre une bonne revanche en écrivant sa phrase incivile sur le caractère des Provençaux; elle est d'une telle grossièreté qu'elle ne peut que donner la plus mauvaise idée de lui à tout homme impartial.

Nous pourrions bien faire quelques observations sur l'article *Stockholm*. L'ignorance de la langue suédoise est cause que les noms y sont écrits incorrectement; on a toujours fait suivre les noms propres de la syllabe *en* qui, dans cet idiome comme en Danois, est un affixe tenant lieu de l'article; cette syllabe doit donc être supprimée lorsque le nom est précédé de l'article.

L'article *Suède* présente peu de fautes. Nous en dirons autant de celui de la *préfecture d'Upsal*; quelques ouvrages parlent de ce pays comme étant presque dénué d'industrie, tandis qu'il renferme les forges les plus considérables de la Suède.

En définitive, nous reproduirons le jugement que M. Malte-Brun a porté sur ce livre : « Même comme ouvrage scienti-« fique, ce Dictionnaire sort du rang des compilations or-« dinaires de ce genre; il s'y montre le désir d'améliorer, « et on y voit des efforts dignes d'estime.... Comme ouvrage « usuel, comme manuel des gens du monde et des gens « d'affaires, comme ressource pour la foule des voyageurs « et des traducteurs, le *Dictionnaire universel* mérite la « préférence sur tous les autres, tant par l'abondance que « par l'exactitude des renseignemens que renferment les « articles de détail. Comme c'est là le but qu'on se propose « en achetant un livre de ce genre, nous pouvons, de très « bonne foi, en critiquant beaucoup de choses, recom-« mander l'ensemble de l'ouvrage, et lui souhaiter un « triomple complet sur les *Vosgiens*. »

Nous partageons ce sentiment, et nous faisons très sincèrement les mêmes voenx. E–s.

MÉLANGES.

Charente. — Commerce du département.

M. Léonide Sazerac, de Forge, a lu à la société d'agriculture du chef-lieu un mémoire sur le commerce du département.

Le département de la Charente ne compte que deux gran-

des branches de commerce, les eaux-de-vie de Cognac et les papiers d'Angoulême.

Eaux-de-vie. — En 1833, l'exportation pour l'Angleterre a été considérable; elle ne s'est pas élevée à moins de cent dix mille hectolitres d'une valeur de neuf millions de francs au moins.

Les expéditions pour l'intérieur de la France, tant par mer que par terre, se sont montées à 43 ou 44,000 hectolitres, valant 4 millions de francs. C'est donc un total de 13 millions de francs pour 1833.

En 1834, l'Angleterre a reçu 115 mille hectolitres d'eau-de-vie de Cognac, et l'intérieur de la France 10 mille hectolitres environ. Ainsi, il y a eu un peu plus d'expéditions à l'étranger, un peu moins à l'intérieur; le prix de l'eau-de-vie n'a pas été tout-à-fait aussi élevé, mais dans l'ensemble le chiffre du montant de nos envois en 1834 est encore de 13 millions de francs.

Les arrondissemens d'Angoulême, de Cognac, la plus grande partie de celui de Barbezieux, une portion de celui de Ruffec et de deux ou trois arrondissemens de la Charente-Inférieure, ont fourni les alimens de ces expéditions.

Ces treize millions par année se répartissent à peu près ainsi :

A l'agriculture, c'est-à-dire aux producteurs.	10,000,000
Pour le prix des futailles.	1,200,000
Pour 200,000 kil. de fer en feuilles	150,000
A la navigation de la Charente	100,000
Salaire des ouvr., menus frais, bén. du com.	1,550,000
Total.	13,000,000

C'est un commerce digne d'intérêt que celui qui verse 13 millions de francs dans un département (ou pour parler plus juste dans six arrondissemens à peu près), surtout

quand on considère que l'Angleterre à elle seule fournit les deux tiers de cette somme. Ce commerce est encore susceptible d'une grande extension. Les eaux-de-vie paient en Angleterre le droit énorme de 650 fr. par hectolitre, c'est-à-dire un droit de 800 pour cent, si nous prenons le chiffre de 80 fr. pour représenter la valeur commune de 1 hectolitre d'eau-de-vie; et c'est sous l'empire d'un droit aussi exorbitant qu'a lieu la consommation de ces eaux-de-vie. Les esprits les plus éclairés de l'Angleterre pensent que la diminution du droit sur l'eau-de-vie de France serait une mesure favorable à la santé et au bien-être du peuple anglais, et qui n'apporterait aucune perturbation dans les revenus publics. Presque toute l'eau-de-vie de Cognac se consomme en Angleterre avec un mélange d'eau et de sucre, ce qui en fait un breuvage sain et presque indispensable dans ces contrées chargées de brouillards et où le vin n'est point à la portée de la plus grande partie de la population.

Un peu plus tôt ou un peu plus tard, cette diminution des droits aura lieu. Pour lors nous serons libres de donner à la culture de la vigne un développement plus grand que celui qui s'est accompli depuis la révolution, car si l'on en croit un document fourni lors de l'enquête commerciale par un honorable député de la Gironde, la culture de la vigne, qui, en 1789, s'étendait à 1,550,000 hectares, n'est arrivée aujourd'hui qu'à 1,990,000 hectares, accroissement qui n'est pas en proportion avec celui de la population, qui, dans le même espace de temps, a passé de 24 à 33 millions.

Papiers. — En 1831, 26 cuves seulement étaient en activité, ce nombre s'est élevé, en 1833, à 60; et il est aujourd'hui de 70. Deux seules fabriques, l'une créée il y a deux ans, l'autre sur le point d'être mise en activité, se servent

des procédés nouveaux. Toutes les autres confectionnent le papier à la main.

Fer. — Le département compte six ou sept établissemens produisant annuellement pour 6 à 700 mille francs de fonte et fer d'excellente qualité. Les produits s'écoulent rapidement.

Safran. — La culture du safran a produit cinq à six cents kilogram. de cette substance dont le prix a varié de 40 à 50 fr.

Voies de communications aux États-Unis.

La ligne de communication qui s'est formée sous le nom de *Atlantic sea board line*, de New-York à la Nouvelle-Orléans, sera bientôt en état de marcher. Une compagnie de capitalistes de Boston a obtenu du gouvernement des Florides la concession de construire un chemin de fer à travers le terrain qui sépare St-Augustin sur l'Océan de l'embouchure du Suwaney fleuve, qui se jette dans le golfe du Mexique. Des négocians de New-York et de Charleston organiseront des bateaux à vapeur ou des navires à voiles pour communiquer avec cette ville; une autre compagnie communiquera avec Savannah, et des capitalistes de Saint-Augustin continueront la correspondance à travers le golfe du Mexique jusqu'à la Nouvelle-Orléans.

Monopole du quinquina.

La mesure proposée par le congrès de Bolivia, de livrer au monopole le *quinquina*, a été convertie en loi par le général Santa-Cruz, président de la république.

L'exportation de cette drogue par le port d'Arica a atteint,

l'année dernière, le chiffre de 5486 quintaux, dont 323 pour l'Angleterre, 1140 pour la France, et 815 pour Baltimore et Philadelphie.

Camp de Bédouins.

Une lettre de Bone, du 26 mai, contient la description suivante d'un camp bédouin dans notre colonie d'Alger :

« Ces Arabes, dispersés dans la campagne, sont de véritables pasteurs; ils sont divisés en plusieurs camps qu'ils nomment *douar* ou *adouar*. Chacune des tentes sert de logement à une famille, et tout le douar est gouverné par un *cheikh* ou chef, qui est le premier entre ses égaux : il les gouverne en république et prend soin du bien commun; il répond aussi pour tous des dettes contractées par chacun, et paie sauf son recours, toujours assuré; ce poste est toujours héréditaire, quoiqu'à l'élection.

« Les Bédouins choisissent les terrains les plus commodes et les plus agréables pour leur résidence, ils changent de place suivant les saisons; ils sont toujours prêts à lever le camp. En moins d'une heure, au besoin, ils auraient fait place nette. Ils avaient une ressource importante avant l'invasion, c'était le pillage des propriétés écartées dans la campagne, et le détroussement des voyageurs. Ils sont désormais (du moins ceux qui ont fait leur soumission) entièrement rentrés dans l'ordre.

« Les tentes sont ordinairement noires et en poil de chameau; elles présentent un tissu imperméable. L'intérieur de ces tentes est fort sale. Les Arabes placent sur une planche fixée par des piquets et enfermés dans des sacs de peau de mouton, leurs effets et la denrée pour la famille. Leurs armes sont accrochées au piquet principal soutenant la tente. Les Bédouins sont presque tous tatoués au front et aux bras

d'une croix bleue, quelques-uns ont la même marque aux jambes.

« Les femmes ont seulement une chemise et une pièce de laine relevée sur l'épaule par une agrafe de plomb. Leur coiffure consiste dans une pièce de mousseline sale formant un voile, retenu autour de la tête par une corde en poil de chameau ; elles ont une semblable corde pour ceinture ; elles sont tatouées comme les hommes, se teignent les sourcils avec une graisse noire et les font joindre en forme d'arc au-dessus du nez ; elles portent comme ornement trois ou quatre paires de boucles d'oreilles en cuivre et en fer ; ces boucles fort larges, sont fixées aux quatre coins de l'oreille ; elles ont aussi des chapelets à la ceinture. Les jours de cérémonie j'en ai vu quelques-unes ayant un petit tiroir enchâssé dans du fer-blanc, attaché après elles.

« Dans une fête de circoncision à laquelle les Français furent invités, ces femmes avaient une toilette extraordinaire, consistant dans des étoffes de couleur éclatante. Pour s'embellir, elles s'étaient barbouillé les lèvres avec des jaunes d'œuf. C'est un spectacle bien curieux à voir. Les Bédouins et leurs femmes couchent pêle-mêle avec leurs enfans et les bestiaux, sur la paille. Le cheikh s'étend sur des peaux de moutons ; ils vivent de petits pains et de galettes plates qu'ils cuisent sous la cendre, et boivent de l'eau. L'argent qu'ils gagnent en venant apporter des provisions au marché, est enfoui dans la terre. En ville, ils boivent du vin sans en excepter le cheikh lui-même. »

Funérailles d'une Baghtin.

Au mois de septembre dernier, à la suite d'une grave maladie, les médecins m'engagèrent pour rétablir ma santé

à faire un petit voyage sur le Gange; je suivis leur conseil et arrivé à Dinapour, je fus témoin d'une scène affligeante qui, je crois, aura pour vous quelque intérêt, et qui fera une légère addition aux connaissances que nous avons acquises des coutumes et des usages des différentes classes d'indigènes qui composent la population de l'Hindoustan.

A l'entrée de la nuit, lorsqu'assis dans ma tente, j'admirais l'éclat de la lune et des étoiles qui brillaient au firmament, je fus soudain arraché à ma rêverie contemplative par le bruit d'un assez grand nombre d'Hindous, qui se dirigeaient vers le fleuve avec des torches, et accompagnés d'une bande de musiciens. Je mis pied à terre dans l'espérance d'assister à une scène de gaîté et de plaisir, mais quel fut mon désappointement, c'était l'enterrement d'une jeune *Baghtin*. Le corps était placé sur un lit étroit, couvert de feuilles d'or et d'argent, et dont les côtés étaient parés des fleurs de la saison : après qu'on l'eut déposé au bord de l'eau, le cortège s'assit aux trois côtés du lit, sans interruption des chants et de la musique. Je m'adressai à un des assistans qui, par hasard, se trouva être du même village que la défunte, et je lui fis quelques questions auxquelles il répondit en poussant un profond soupir. « Djemna était la femme d'un *tchamar baght* ou prêtre qui nous lit, nous explique les saintes écritures, et dont l'abstinence nous obtient le pardon de nos offenses, car il ne se permet aucun aliment animal. Djemna, chérie de son époux, était aussi la plus tendre des filles et la meilleure des amies, et, dans la fleur de sa jeunesse, elle vient d'être arrachée par la mort, des bras de ses infortunés parens, que sa perte rend inconsolables, car cette femme que vous voyez pleurant sur son lit, est sa mère. » Il s'arrêta à ces mots, sanglota de nouveau et répéta à plusieurs reprises : « Dieu a appelé Djemna dans un meilleur monde. » — Dites moi, je vous prie, a-t-elle

laissé des enfans qui aient à déplorer sa fin prématurée? — « Oui, mais elle n'a pas joui du plaisir de présenter le sein à son premier-né, et le septième jour de la naissance d'un fils si désiré, elle a cessé de vivre. » Un instant après un bateau s'étant approché de la rivière, j'entendis un cri étouffé, et je vis la malheureuse mère penchée sur sa fille et pressant de sa bouche ses lèvres inanimées; puis elle la saisit dans ses bras, et succombant à sa douleur, elle s'évanouit; elle lui avait donné le dernier baiser maternel. On descendit le corps dans le bateau qui se remplit d'une partie des chanteurs, des musiciens et du cortège, le surplus restant sur le rivage; les uns et les autres firent entendre leurs chants et leur mélodie lors du départ du bateau et jusqu'au moment où il arriva au milieu du fleuve; toute espèce de bruit cessa alors, et le corps fut jeté dans les eaux sacrées du Gange; dernière demeure de Djemna. Les chants et la musique recommencèrent de nouveau jusqu'à ce que ceux qui étaient dans le bateau eussent rejoint leurs camarades, et chacun ensuite regagna sa demeure dans un morne silence.

(*Bengal Herald.*)

Canards brahmaniques.

Plusieurs animaux réputés sacrés sont entretenus par les brahmanes de Benarès; des voyageurs ont parlé des bœufs et des singes brahmaniques; il y a aussi des canards et des lézards brahmaniques. Je n'ai jamais pu apprendre comment ces derniers ont acquis leur sainteté; mais on raconte une légende intéressante sur la gent palmipède. On suppose que les ames des hommes pêcheurs ont passé dans le corps des canards et sont punies par une affection extraordinaire les unes pour les autres, ce qui fait de leur sé-

paration une source d'angoisse inexprimable. Le mâle et la femelle sont, dit-on, contraints par une puissance mystérieuse de se quitter au coucher du soleil, ils volent vers les rives opposées du fleuve, chacun supposant que son compagnon a volontairement abandonné le nid et suppliant le déserteur par des cris hauts et perçans à revenir. La condition malheureuse de ces pleureurs a excité la compassion des brahmanes bienveillans, et ils ont couvert de l'égide de leur nom ces êtres infortunés, tristes objets de la colère des dieux. (*Views of India illustrated by miss Roberts.*)

Effet pernicieux de la réverbération de la neige.

Dans la guerre du Pérou la division du général Cordova allait de Cuzco à Pano, elle s'arrêta à Santa-Rosa. Durant la nuit, il tomba une grande quantité de neige, mais les soldats ne continuèrent pas moins leur marche le lendemain. Alors ils furent tous atteints, à un très petit nombre près, du mal d'yeux lequel est nommé *norumpi* dans le pays. Cette affection occasione pendant quelque temps une cécité presque complète, et cause les douleurs les plus vives. On ne peut les calmer momentanément qu'en appliquant de la neige sur l'œil, mais dès qu'elle se fond, les souffrances renaissent avec plus d'intensité qu'auparavant. Une sorte d'aliénation mentale accompagne cet état, auquel la mort vient fréquemment mettre un terme. La division Cordova perdit cent hommes dans l'espace de quinze heures. La maladie dure ordinairement deux jours.

(*Edinburgh new philosophical journal.*)

Tremblement de terre en France.

Un tremblement de terre très fort s'est fait sentir à Saint-Bertrand de Comminges, dans la nuit du 27 octobre, vers les quatre heures du matin. Le sol a été vivement ébranlé, et à tel point que dans les maisons tous les meubles étaient rudement secoués et soulevés jusqu'à plusieurs pouces au-dessus du plancher. La secousse a été sentie également à Louzes, à Val Cabière, Izaourt, Anla et dans tous les environs; elle s'est prolongée pendant une minute à peu près; elle consistait en un mouvement ondulatoire rapide, accompagné d'un bruit souterrain comparable au roulement d'une lourde voiture. La direction de ce mouvement, qu'il a été facile de reconnaître à Saint-Bertrand, était, de l'est-sud-est à l'ouest-nord-ouest, direction qu'affectent précisément les couches de calcaire compacte du terrain de craie inférieure sur lequel Saint-Bertrand est bâti et qu'affecte également la chaîne entière des Pyrénées. J'ignore, dit l'écrivain, si le tremblement de terre s'est fait sentir avec les mêmes circonstances dans les lieux plus rapprochés de l'axe de la chaîne et où sont les terrains plus anciens; comme il me paraît intéressant de le constater, je me propose, malgré l'état avancé de la saison, de remonter jusqu'aux terrains primitifs.

Une heure après la première secousse, on en ressentit à Saint-Bertrand une seconde. Il paraît que les deux n'ont produit d'autre dégât que de détacher quelques plâtras de vieilles murailles.

Température moyenne.

M. Arago a comparé, de divers points du globe, les résultats qui se déduisent du tableau d'observations présenté

à l'académie des sciences par M. Brandes, avec ceux qu'a obtenus M. Brewsler. Il a revu ces dernières et trouvé que dans une station comme dans l'autre, on obtenait la température moyenne du lieu par la combinaison des températures d'heures homonymes, aussi bien que si l'on avait les observations de *maximum* et de *minimum*. Comme les observations ont été faites, les unes presque au bord de la mer, les autres fort avant dans l'intérieur des terres, il y a lieu de conclure que la loi est générale.

M. Arago a trouvé à faire une application de cette loi. Il a reçu récemment un tableau des observations météorologiques faites au port de Vancouver (embouchure de la rivière Columbia) sur la côte nord-ouest d'Amérique, par M. Mac Louglin. Ces observations ont été faites à trois époques de la journée, 6 heures du matin, 2 heures et demie de l'après-midi, à six heures du soir. La seconde offre bien à peu près un *maximum*, mais la seconde n'est un *minimum* que pendant une partie de l'année. On ne pourrait donc point déterminer la température moyenne du lieu sans les observations sur la propriété des heures homonymes. La moyenne fixée par cette méthode s'est trouvée égale à celle qu'on a par les mêmes latitudes sur la côte occidentale de l'ancien continent. Cette moyenne est très sensiblement supérieure à celle de la côte orientale d'Amérique sous le même parallèle, qu'avait déterminée M. de Humboldt dans son beau travail sur les lignes isothermes, mais en le déduisant des phénomènes de la végétation et sans mesure précise qui pouvait être donnée seulement par des observations thermométriques qu'on n'avait point encore.

La plupart des observations qui prouvaient l'infériorité de température moyenne entre les deux hémisphères, avaient été faites dans de très hautes latitudes, et il était

important de savoir s'il en serait de même pour les lieux plus rapprochés du tropique. C'est ce qui résulte en effet des observations de Mossoti, à Buénos-Ayres. Dans une ville qui est située par 34 degrés et demi environ de latitude sud, la moyenne est de 17° seulement, c'est-à-dire inférieure à celle d'Alger, qui est par les 36° latitude nord. M. Mossoti s'est occupé d'observer dans la même ville la période diurne barométrique. Il l'a trouvée parfaitement régulière et beaucoup plus marquée qu'en Europe.

Phénomène.

Un horloger de Malte possédait un bien-fonds vers la pointe nord-ouest de Gozzo, sur un plateau calcaire qui s'abaisse insensiblement vers la mer, au bord de laquelle il conserve toutefois une hauteur verticale de 40 à 50 pieds. Cet homme, cherchant à tirer parti de cette situation, eut l'idée d'y établir une saline, et fit pratiquer dans le roc, d'ailleurs facile à tailler, des renfoncemens qui devaient recevoir l'eau de la mer. Sous ces bassins se trouvait une grande cavité qui était en communication avec la mer : il poussa donc un trou de sonde jusque dans la cavité, et, au moyen d'une chaîne de godets, il éleva l'eau qui s'y amassait continuellement.

L'entreprise s'annonçait sous les plus heureux auspices; les bassins, après avoir été remplis d'eau, se desséchaient si promptement, qu'il fallait sans cesse les remplir de nouveau. Mais le propriétaire fut bien désappointé quand il finit par s'appercevoir que l'eau, au lieu de s'évaporer, était absorbée par le calcaire, qui était poreux, et ramenée à la mer; de sorte que la couche terreuse que s'était formée sur le fond des bassins contenait fort peu de sel. Il fut si vive-

ment affligé de ce mécompte, qu'il tomba gravement malade et abandonna tous les appareils qu'il avait fait construire à grands frais.

Mais il n'était pas au bout de ses peines. Avec l'arrière-saison arrivèrent de nouveaux désastres. Un orage grondait-il à l'ouest ou au nord-ouest, l'eau de la mer était lancée dans la cavité située sous les bassins, et là, obéissant à l'énorme pression qu'elle éprouvait, elle se précipitait avec fureur à travers le trou de sonde qui lui offrait une issue. Alors jaillissait, jusqu'à 60 pieds de haut, une majestueuse fontaine qui, s'étalant peu à peu jusqu'à son sommet, retombait sous la forme d'une puissante gerbe.

Le spectacle était magnifique ; mais les particules d'eau, chassées en grande partie bien au-delà de la propriété de l'horloger, anéantissaient les fruits des peines que se donnaient des voisins pour la culture de leurs terres : aussi lui intentèrent-ils des actions en dédommagement, et le malheureux propriétaire, tourmenté de toutes les manières, mourut de consomption au printemps suivant.

Alors les voisins accoururent, remplirent de pierres le trou de sonde, et crurent avoir obtenu le repos ; mais ils donnèrent lieu à un nouveau phénomène plus étonnant encore que la fontaine jaillissante. Après la belle saison, lorsque les orages d'hiver commencèrent à régner, on entendit dans cette contrée de l'île un vacarme souterrain qui tantôt se brisait en éclats isolés, semblables à des coups de canon, tantôt grondait comme le plus fort tonnerre, et semblait provenir de l'air comprimé dans la cavité.

La pression, agissant aussi sur les pierres qui bouchaient le trou, emporta celles du bas et fit crouler celles du haut; de sorte que, l'issue se trouvant libre de nouveau, le jet d'eau salée jaillit aussitôt et lança sur le champ voisin des flots destructeurs. On se hâta de reboucher l'orifice, et le

tonnerre souterrain recommença avec la même violence. Trois fois déja l'on a comblé la fontaine, et l'on craint toujours une nouvelle éruption.

Un phénomène à peu près semblable a lieu aussi, dans les temps d'orage, dans une petite île nommée Meleda, du golfe Adriatique. Quoique plus faible, il semble n'être également que les décharges périodiques de l'air refoulé dans de profondes cavités.

(*Wanderungen durch Sicilien und die Levante.*)

La littérature à bon marché.

Voici un progrès très remarquable ; une amélioration qui l'emporte sur toutes celles qu'on a imaginées jusqu'à présent pour hâter la marche de l'intelligence, et répandre les connaissance utiles. C'est une brochure imprimée à Edimbourg, et intitulée : *Idées sur la diffusion illimitée des connaissance utiles*, SANS AUCUNS FRAIS *pour le lecteur*. Comme le temps ne coûte rien, nous pouvons tout aussi bien expliquer en quoi consiste ce plan admirable. Il s'agit tout simplement de remplacer tous les autres ouvrages de littérature, en imprimant dans les comptes des épiciers et des marchands de tabac, et dans les lettres circulaires des boulangers, des tailleurs, des cordonniers, des chapeliers et des autres marchands, tout ce qu'il est nécessaire de savoir : chacun d'eux devant donner une notice exacte de la culture, de la préparation et de la fabrication de l'objet qu'il vend ! ! (*Literary Gazette.*)

Un projet si éminemment philantropique ne peut manquer d'être accueilli avec empressement, et sans doute un brevet d'importation en assurera bientôt la possession aux

hommes dévorés du désir de faire le bien sans qu'il leur en coûte un centime.

Commerce du coton en Angleterre.

Le mot *coton*, adopté dans les langues modernes de l'Europe, est dérivé d'un terme arabe qui a la même signification : écrit en lettres romaines, les Anglais le prononceraient cott'hone. Les Français cot'hon. En Egypte on le nomme *gotün*. Le mot espagnol *algodon*, est évidemment le mot égypto-arabe, précédé de l'article. Les Allemands qui généralement évitent d'entremêler leur idiome des mots d'origine étrangère, l'appellent *baum-woll* (laine d'arbre).

On sait que le cotonier fut cultivé de temps immémorial dans l'Asie méridionale et dans les îles qui en dépendent, ainsi qu'en Arabie ; les tissus de coton de l'Inde étaient apportés en Europe par le golfe Arabique et l'Egypte. Ensuite la culture du coton fut introduite en Palestine, et en Asie mineure sur les côtes de la Méditerranée et dans plusieurs îles de la Grèce.

Au moyen-âge, au commencement du quatorzième siècle, les Vénitiens et les Génois approvisionnaient de coton l'Angleterre et les Pays-Bas ; mais on ignore si on l'y employait à d'autre usage qu'à faire des mèches de chandelle. En 1430, la futaine fut fabriquée, peut-être inventée en Flandre, c'était probablement par imitation des velours manufacturés en Italie. En 1534, plusieurs navires de Londres et de Bristol faisaient le commerce du Levant et entre autres marchandises en rapportaient du coton.

On peut donc présumer qu'à cette époque il existait déja en Angleterre des fabriques de toile de coton, et cette supposition semble être confirmée par un passage de l'*Itinéraire* de Leland, qui vivait sous le règne d'Henri VIII. Cet au-

teur dit qu'on fabriquait des tissus de coton à Botton-le-Moor, dans le comté de Lancastre et dans les villages voisins. Un acte du parlement de 1552, sous le règne d'Edouard VI, fait mention des tissus de coton de Manchester, du comté de Lancastre et du comté de Chester.

Mais ce fut en 1767 que l'invention des machines à filer, nommées *mull-jennys*, fit prendre à cette branche d'industrie un essor prodigieux. Cette machine tire à la fois plusieurs fils, et comme elle dérive son principal mouvement d'un premier moteur purement mécanique, tous ceux qu'elle produit sont plus égaux que ceux que l'on avait obtenus jusque là par l'action de la main. On découvrit bientôt qu'une méthode perfectionnée de carder le coton avant qu'il fût soumis à l'action du jenny, était essentielle pour que la machine fonctionnât bien. C'est ce qui fut essayé avec succès par Hargreaves, beaucoup amélioré par Peel, et porté à la perfection dans la machine à carder d'Arkwright. Le coton d'Egypte est employé depuis 1823; il est soyeux, long et fort, et depuis s'est encore bonifié par l'emploi de graines tirées des îles de la Méditerranée.

La demande du coton en laine, sur les marchés de la Grande-Bretagne, a pris des accroissemens constans. Voici l'état de l'importation en 1834:

Nouv.-Orléans, Géorgie, etc. . . .	262,885,000 l.
Iles de la Méditerranée.	3,500,000
Brésil.	26,540,000
Surate et Bengale.	11,570,000
Antilles.	1,610,000
Egypte.	1,540,000
Total. . . .	307,645,000 l.

En comparant cette quantité avec celle qui fut importée en 1831, il paraît que l'augmentation a été dans la propor-

tion de 303 à 288 ; mais à l'exception des Etats-Unis, il y a eu diminution dans les envois faits par les autres pays.

En 1832 la quantité totale du coton filé dans la Grande-Bretagne fut de 277,260,000 l., dont à peu près un neuvième ou 30,325,000 l. fut en pure perte par la saleté et le déchet dans la fabrication. Le produit en coton filé fut de 246,506,000 l.

Sur cette quantité, celle de 220,596,000 l. fut filée en Angleterre et employée de la manière suivante :

Exporté en coton filé.	71,941,000 l.
— — en fil.	1,941,000
Tissus.	61,251,000

ou à peu près 134 millions de livres pesant.

De plus, des mèches de chandelles et d'autres objets ont consommé 12,000,000 l., dont une partie a été exportée. La consommation de l'intérieur et le fond resté en main a été de 70,941,000 l. Expédié en Ecosse et en Irlande, 5,700,000 l. : total, 88,641,000 l. Par conséquent, en nombre rond, à peu près 62 pour cent de la quantité totale du coton manufacturé en Angleterre sont exportés : et sur celle-ci il y en a 33 pour cent en coton filé et en fil, et 28 pour cent en tissus.

Suivant Macculoch, la valeur totale de chaque sorte de coton manufacturé annuellement en Angleterre, peut être estimée à 34,000,000 l. sterl. Si on en déduit 7,000,000 pour le prix du coton en laine, et 21,00,000 pour salaire à 9,000,000 ouvriers, il restera pour les frais de surveillance, la houille, les matériaux des machines et les profits 6,000,000 l. st. Le montant des capitaux employés aux bâtimens et aux machines est supputé à 20,000,000 l. sterl.

(*Literary Gazette.*)

Timbourni.

Sur la grande route de Haïderabad à Pounah, à soixante-dix milles environ de cette dernière station, on trouve le palais et les jardins de Timbourni, autrefois résidence de prédilection de Sedechôn Bhô, ministre et favori du dernier Peichoua. Le voyageur qui vient de parcourir péniblement plusieurs lieues dans un pays aride où l'on n'aperçoit çà et là que quelques arbres solitaires et de misérables villages bâtis en terre, est agréablement dédommagé même aux approches de ce lieu enchanteur. Après une montée dont la pente est douce on est tout à coup frappé d'étonnement à la vue d'un beau palais, qui s'élève au milieu d'un bois de manguiers, de tamariniers, de cyprès, et d'un superbe jardin où croissent à l'envi le goyavier, l'oranger, le citronnier, la vigne avec ses pampres fécondes et le palmier au feuillage ondoyant et à l'ombrage délicieux. Au-delà s'étend un lac d'une eau limpide où se jouent la sarcelle, la poule d'eau, le canard sauvage et le majestueux pélican; ses rives sont fréquentées par le héron royal, le courlis et le flamand aux longues jambes, et plus loin se déploie un vaste champ bien cultivé et limité par le large et tortueux Bimah, puis la scène est fermée par des collines noirâtres qui se hérissent subitement à l'extrémité de la plaine.

Il y a deux palais à Timbourni, le plus grand touche à la ville, l'autre plus champêtre en est à quelque distance. Le premier forme un carré oblong de cinq cent cinquante pieds de longueur sur deux cent cinquante de largeur, entouré d'une muraille d'environ vingt pieds de hauteur, fortifiée par des bastions de cinquante en cinquante pas, et un parapet, le tout percé de meurtrières. Le second n'a pas plus de cent cinquante pieds carrés, et ne renferme qu'une seule cour, tandis que le palais de ville en contient plusieurs de

différente grandeur, depuis vingt-cinq jusqu'à quatre-vingt-dix pieds de diamètre. Les bâtimens les plus grands ont trois étages; les fenêtres de toutes les chambres ne donnent que sur des cours, mais quelques-uns des appartemens d'apparât ont des fenêtres qui ont du jour au dehors; toutes ces fenêtres sont basses, étroites, se ferment par des jalousies et des volets épais; elles ne sont pas vîtrées.

La description d'une seule cour fera concevoir une idée des autres, car elles ne diffèrent que par les proportions. Qu'elle soit carrée ou oblongue, ses quatre faces sont bordées par des bâtimens généralement de trois étages, au haut desquels règne une terrasse couverte d'un grand berceau en treillage, ombragé par une vigne plantée dans la cour, au centre de laquelle jaillit une fontaine qui répand une agréable fraîcheur. Le terrain au rez de chaussée est élevé de quelques marches et forme une galerie ou un verandah, qui a vu sur la cour et que supporte un triple rang de colonnes ou pilastres placés à six pieds de distance, ornés de sculptures et de ciselures, représentant des têtes de femmes, de chevaux, et d'êtres fantastiques. Des peintures assez belles décorent quelques plafonds et la salle de réception est resplendissante de glaces; mais les plus beaux même de ces appartemens sont entièrement denués de meubles, ce qui leur imprime un air de nudité tout à fait déplaisant pour un Européen; on n'y voit ni tables, ni sofas, ni fauteuils, ni chaises, et on parcourt un palais entier sans trouver un endroit où l'on puisse se reposer, à moins qu'à l'imitation des Indigènes, on ne prenne le parti de s'asseoir sur les talons. On peut juger facilement d'après ce court exposé que sous plusieurs rapports le luxe des Mahrattes est encore dans l'enfance, et qu'on chercherait vainement chez eux les aisances et les agrémens de la vie. Ils n'ont pour vaisselle que quelques plats et vases en argent ou en cuivre; ils couchent sur

une simple couverture et un bât leur sert d'oreiller; enfin dans les occasions d'apparat on se contente de poser sur le plancher une pièce d'étoffe blanche, et à peine offre-t-on des coussins aux personnages les plus importans. Le salon est faiblement éclairé par une demie douzaine de lampes ou de candelabres; on y brûle des pastilles de senteur, et l'on place au centre des flacons d'argent, remplis d'huile odorantes, ainsi qu'une boîte à plusieurs compartimens qui contient des cloux de girofle, de la cannelle, des noix et des feuilles de bétel et différens aromates.

Les Mahrattes sont courageux et aiment la guerre; plus d'une fois ils ont lutté avec les braves Radjepoutes et ont fait face aux soldats anglais sur le champ de bataille. J'en pourrais citer plusieurs qui attestent leur valeur, et quoique nos troupes aient été victorieuses dans tous les combats, elles ont souvent payé la victoire bien cher.

Le palais de Timbourni est l'édifice le plus vaste de tout le Décan, et il a dû coûter des sommes immenses, car il a fallu faire venir les bois de construction de forêts situées à cent cinquante milles de distance, celles qui sont moins éloignées n'en fournissant pas de propres à cet usage. Ce palais n'est certainement remarquable ni par son architecture, ni par la commodité de ses distributions, mais lorsque les vents brûlans qui dessèchent les plaines du Décan ont fait place aux brises fraiches de l'est et que toute la nature commence à sourire, quand une verdure charmante a succédé à l'arridité de la campagne et que le soleil aux rayons vermeils se plonge lentement derrière l'horizon, qu'il est doux alors de se promener sur les longues terrasses qui bordent le palais; au milieu de groupes d'orangers et de citronniers chargés tout à la fois de fleurs et de fruits; on respire un air embaumé, et c'est dans de tels momens et dans de tels lieux qu'on peut presque aimer l'Inde et oublier qu'elle est comme

une terre d'exil pour la plupart des Anglais qui l'habitent. (*Extrait de la Gazette littéraire de Madras.*)

Manne du désert.

M. Bore, ancien directeur des jardins et des fermes du pacha d'Egypte, a trouvé, en 1832, le *Tamarix mannifera* (*taraf* des Arabes du dés rt), croissant en grande abondance à une journée environ de marche au bord du mont Sinaï. Il a vu des femmes et des enfans occupés à recueillir la manne qui tombait en pluie des branches de cet arbrisseau. Les Arabes lui ont assuré que cette manne purifiée ne le cédait pas au meilleur miel. Celle qu'il a recueillie lui-même était en grosses gouttes de la dimension d'un pois, assez agréable au goût, mais peu sucrée et gommeuse. Pour la purifier, les Arabes la plongent dans l'eau bouillante et l'écument. C'est probablement cette manne qui nourrissait les Hébreux, et que quelques auteurs ont regardé comme étant produite par l'*Alhagi maurorum*, arbrisseau qui, suivant eux, ne se trouve que sur les confins du désert, où règne une humidité dont il a besoin. M. Bore en a cependant rencontré deux individus dans les environs du Sinaï. (*Echo britannique.*)

L'âne emplumé.

C'est le nom par lequel les colons européens de la Nouvelle-Hollande désignent l'oiseau appelé *gogobéra* ou *goghèra* par les indigènes ; c'est le *Dacedo gigantea* des naturalistes. Son sobriquet singulier lui a été donné, dit-on, parce qu'il a un cri particulier qui commence par un son grave, et monte successivement à un ton très haut et fort aigu. C'est lors-

qu'il est perché sur un arbre élevé, où il attend une proie, qu'il pousse ordinairement ce cri, et presque toujours il est accompagné par un autre individu de son espèce. Le goghéra se nourrit de souris, de reptiles, et principalement de serpens, dont il arrive fréquemment qu'il n'avale qu'une partie, ce qui fait qu'une portion lui pend au bec. Cet oiseau est d'une très grande loquacité ; c'est le premier qu'on entend le matin et le dernier au coucher du soleil.

Frorie'p Notizen.

NOUVELLES.

La Corvette la Bonite.

Le ministre de la marine a annoncé dernièrement à l'académie des sciences que la corvette *la Bonite* doit partir le 1er décembre de Toulon pour se rendre successivement au Brésil, aux îles Sandwich, dans les mers de l'Inde et de la Chine. Quoique ce bâtiment ne soit pas destiné à remplir une mission scientifique le ministre a ajouté que si l'académie jugeait utile de faire faire quelques recherches sur ces différens points, le commandant et l'état-major de *la Bonite* s'en occuperaient avec soin.

M. Arago s'était déja mis en rapport avec quelques officiers de *la Bonite*, auxquels il voulait recommander certaines observations relatives à la physique du globe et particulièrement au magnétisme terrestre. L'académie a nommé une commission chargée de rédiger la note des *desiderata* : elle se compose de M. Mirbel (botanique) ; M. de Blainville (zoologie) ; M. Cordier (minéralogie) ; M, Arago (physique générale) ; M. Freycinet (navigation).

Dans la séance du 16 de ce mois, l'académie a décidé

que M. Darondeau serait chargé des observations de physique générale ; M. Duperré sera prié de nommer M. Gaudichand, pharmacien de la marine, à l'emploi de naturaliste de *la Bonite* qui doit appareiller le 5 décembre prochain.

Australie.

Le 20 décembre 1834, M. C. Coxen quitta le Hunter et pénétra sur les rives du Nammoï, à cent milles au-delà du point où les derniers voyageurs étaient parvenus sur cette rivière. Elle coule d'abord à l'O. ensuite au S.-O. Tout le pays qu'elle traverse est aride et inhospitalier, notamment vers la fin de l'excursion, et la terre y est mauvaise. En effet, M. Coxen en quittant la station indiquée plus haut n'aperçut devant lui qu'une plaine immense sans le moindre monticule ; elle ressemble beaucoup à celles que l'on a déja découvertes dans le continent de l'Australie ; elle est dénuée d'arbres, ils ne croissent que sur les bords du Nammoï qui sont très peuplés ; les habitans sont beaucoup plus grands que les autres Australiens. M. Coxen avait avec lui plusieurs indigènes, cependant il ne put communiquer avec ceux qu'il voyait pour la première fois, tant ceux-ci montraient des dispositions hostiles.

M. Coxen essaya de traverser le pays du Nammoï au Gwyder; la terre était si stérile, que les bœufs y trouvaient à grand'peine à pâturer quand ils s'éloignaient du Nammoï. Cette rivière était graduellement devenue très étroite. M. Coxen ne put pousser ses courses plus loin, parce que ses compagnons refusèrent positivement de le suivre. D'ailleurs il a réussi à faire une ample collection d'oiseaux entièrement nouveaux. (*Literary gazette.*)

Voyage du capitaine Back.

En 1832, l'absence prolongée du capitaine Ross ayant causé de vives inquiétudes sur son sort, une entreprise se forma pour envoyer le capitaine Back à sa recherche. Ce dernier avait accompagné le capitaine Franklin dans ses mémorables expéditions à la mer Polaire. Il partit pour les Etats-Unis, et traversa l'Amérique septentrionale jusqu'au grand lac de l'Esclave. Il établit son quartier d'hiver au fort Reliance, sur les bords de cette grande nappe d'eau. La hauteur du pays entre sa station et la source de Thiou-i-tcho-dezeth (grand fleuve des poissons) est de 2,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. Toutes les provisions du voyage avaient été transportées à 200 milles au-delà ; ce ne fut qu'avec des peines infinies ; la descente du fleuve fut extrêmement dangereuse ; dans une étendue de 450 milles, on rencontra plus de quatre-vingt-dix rapides ; on courut beaucoup de risques, car, avec un bateau très lourd et seulement huit hommes, il était impossible d'effectuer régulièrement les portages. Tout ce que l'on pouvait faire de temps en temps était d'alléger le bateau ; quelques descentes étaient très rapides. Dans un endroit, il fallut absolument porter tout. Alors par bonheur, ou plutôt par l'intervention de la Providence, on trouva une bande d'Esquimaux. Dans le premier moment, ils furent alarmés et se montrèrent hostiles, mais leurs appréhensions cessèrent quand le capitaine Back eut jeté ses armes, et qu'il s'avança vers eux sans hésiter et sans prendre la moindre précaution. Après cela, ils se conduisirent de la manière la plus amicale, et par leur secours le portage s'accomplit.

Le 7 juillet, M. Back s'était embarqué sur le Tchê-i-to Dezeth, avec M. King, son chirurgien, et huit Eu-

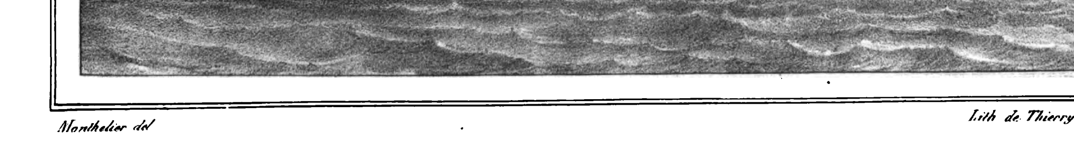
ropéens. Le fleuve, après avoir coulé au nord, prit, sous les 65° 40′ N. et les 106° 35 O., la direction de l'est, par conséquent il était évident que son cours ne se terminait pas à l'île Bathurst. Il s'élargissait de manière à former un lac ou une suite de lacs, extrêmement embarrassés par la neige, et à leur issue continuait à courir à l'E. et au S.-E. Par 65° 54′ N. et 96° 10′ O., il coupait une chaîne de montagnes, puis reprenait la direction du N. Le canot, après avoir rencontré les obstacles les plus désagréables, atteignait la mer : l'embouchure du fleuve est par 67° 7′ N. et 94° 40′ O.

Arrivée sur les bords de la mer Polaire, la troupe du capitaine Back jugea que comparativement les difficultés étaient passées ; mais elle se trompait, elle ne put parcourir que quelques milles le long de la côte. On entra dans un fleuve dont la navigation était si difficile que M. Back, pour ne pas perdre de temps, abandonna son canot et revint par terre au fort Reliance. Mais cette course, quoique si courte, n'a pas été sans fruit. M. Back a reconnu que le capitaine Ross s'était trompé au sujet de la terre du roi Guillaume ; il n'a pu constater son existence ; il a vu que la Boothia Felix est une île.

Le 20 mars 1835, M. Back partit du fort Reliance et voyagea avec le secours de souliers à neige. Il atteignit ainsi le fort Chippéouian ; il en sortit le 28 mai et le 6 août il arriva à Lachlin.

Le 8 septembre, il est débarqué à Liverpool.

Le docteur King et ses autres compagnons de voyage sont restés au fort Reliance. Ils devaient effectuer leur retour en gagnant la côte de la mer de Hudson ; leur intention était de s'y embarquer pour l'Angleterre.



Monthelier del *Lith de Thierry Frères*



NOTICE

SUR L'ILE DE TRISTAN DA CUNHA

COMMUNIQUÉE

PAR M. ROUSSEL DE VAUZÊME,

CHIRURGIEN D'UN NAVIRE BALEINIER.

(Extrait d'une lettre à M. Guillemin, botaniste.)

Etant à la recherche des baleines, le 6 du mois de janvier 1832, nous nous trouvâmes, vers 10 heures du matin, en vue de l'île Tristan Da Cunha, qui nous apparut sous la forme d'une montagne, d'abord nuageuse, ensuite et peu à peu couverte d'arbrisseaux et de verdure. Nous la cotoyions d'assez près pour jouir à notre aise de ce rare et beau spectacle dont nous étions avides, après environ cinq mois de navigation sans voir autre chose que le ciel et l'eau. Tout à l'entour la mer était tapissée de plantes marines et surtout de goëmon (*Sargassum*). Des torrens d'eau douce tombaient en cascade par les crevasses qui sillonnaient les rochers: des milliers

d'oiseaux, parmi lesquels nous reconnûmes plusieurs de ceux qui nous suivaient à la pêche, voltigeaient sur le flanc de la montagne. Tout l'équipage était sur le pont, humait le doux parfum de la terre et admirait. Je jetai dans la mer un croc fixé à une corde, et j'attirai à moi toutes les herbes qui passaient, pour y chercher des animalcules. Vers quatre heures, un navire américain était avec nous, en rade de l'île, vis-à-vis les cases. Les deux capitaines, après de mutuelles visites, résolurent d'aller à terre conclure quelques échanges de pacotilles. A cinq heures du soir, nous mîmes une embarcation à la mer, et nous nous dirigeâmes dans la baie (A), dont les approches sont difficiles à cause de la grande quantité de goëmon qui couvre la surface de l'eau et nuit au jeu des avirons. Près de toucher le sol, nous vîmes descendre de la montagne, par un sentier tortueux, quatre ou cinq hommes qui vinrent aider nos rameurs à tirer le canot sur le rivage. Le sable en est fin et noir. C'est la poudre des roches calcinées dont le noyau de l'île est composé. Il y avait sur la plage du bois flotté, des vertèbres et des côtes de baleines, des fragmens de rocs noirâtres et poreux comme la lave des volcans, etc. Nous traversâmes, pour nous rendre à la maison du gouverneur (C), un ravin profond, rempli d'une eau limpide qui va se jeter dans la mer en formant une cascade (B B) qu'on aperçoit de fort loin, et où les navires vont faire de l'eau. Le gouverneur qui, malgré

ce titre, diffère peu des autres habitans de l'île, nous fit servir sur une table en bois grossier plusieurs jattes de lait, de l'eau fraîche, du rhum et des cigares. Après avoir inscrit le nom du bâtiment sur son registre; il nous donna des nouvelles de ceux qui nous avaient précédés, ainsi qu'une collection de journaux récemment arrivés du cap de Bonne-Espérance. Je lui fis une consultation pour prix de son hospitalité. Il me tardait de pouvoir visiter le pays, et aussitôt que je le pus je m'esquivai. Mais je n'étais pas encore libre. Quoique j'eusse défendu à nos matelots de dire quelle était la nature de nos fonctions à bord, on sut bientôt que j'étais médecin de l'équipage : une troupe de femmes m'attendait à la porte; elles m'entraînèrent malgré moi dans les cases pour visiter les malades. Lorsque cette opération fut terminée, je commençai ma tardive excursion, accompagné d'un matelot qui devait porter mes emplettes. Nous allâmes sur le bord de la mer ramasser quelques fucus, des crustacées, des oscabrions et autres coquillages. Ensuite je parcourus la plaine habitée, avec l'intention de pénétrer dans l'intérieur de l'île; mais j'avais à peine commencé mon herborisation autour des maisonnettes, que l'ordre fut donné de retourner à bord, et j'eus la douleur de recueillir seulement le peu de plantes mal préparées que je vous envoie. Ce sont des matériaux bruts, c'est l'herbier d'un quart d'heure. Le lendemain, le capitaine était presque disposé à descendre à terre

pour y chasser, mais la mer devint si grosse qu'on fut obligé de gagner le large, dans la crainte d'être jeté à la côte.

Depuis lors, nous avons fait plusieurs fois, sans y descendre, le tour des îles Tristan, Inaccessible et Nightingale. Nous avons vu des champs de blé et de pommes de terre dans tous les endroits où il a pu s'établir un plan incliné de terre végétale, depuis les rochers à pic jusqu'à la mer. Le plateau représenté sur le dessin est la seule partie de l'île Tristan qui soit habitée par sept ou huit hommes blancs (la plupart anciens marins ou déserteurs de navires) et autant de femmes, presque toutes d'origine africaine. Il y a beaucoup d'enfans qui venaient avec une grande familiarité me prendre par la main et me regarder en souriant. Cette localité, qui présente une petite baie et plusieurs courans d'eau vive, regarde, si je ne me trompe, le nord-ouest (1). Penchée vers la mer, et bornée en arrière par une enceinte de rochers, c'est une petite plaine verdoyante sur laquelle on voyait errer des vaches grasses, des chèvres, des cochons noirs cabiais (à courtes pattes), des lapins et toute la volaille de nos basses-cours.

Les maisons des habitans sont très simples, couvertes en paille et entourées de fossés pour les préserver des inondations. Quelques-unes forment un

(1) Les cartes particulières doivent donner la position précise du lieu de débarquement.

triangle dont la base ou le toit touche au sol, et le sommet est surmonté de faîtières en gazon, maintenues par des piquets qui y sont implantés. Dans l'intérieur de ces huttes, le feu se trouve au milieu de l'appartement, et la fumée s'échappe par un trou pratiqué vers la crête du toit. J'y ai vu des viandes sèches et noires suspendues au-dessus de l'âtre avec des paquets de plantes qu'ils appellent herbe de l'île, dont ils font des infusions théiformes (1). Il y a plusieurs jardins où réussissent très bien nos légumes d'Europe et quelques arbres fruitiers. J'ai parcouru vers la droite un champ de blé presque mûr et une plantation de pommes de terre en fleur (E), séparés des maisons par un bois de lentisques odoriférans (*Phylica arborea*, Du P.-Th.) (D). Cet arbrisseau qui, m'a-t-on dit, pullule dans l'intérieur, était fleuri, et répandait en mer ce parfum agréable que nous sentions de fort loin. C'est aussi le bois le plus gros qui y croisse naturellement; mais il ne l'est pas assez pour servir aux constructions. L'intérieur de l'île, improductif sous le rapport de la culture, est rempli de chèvres sauvages, de lapins et d'oiseaux que les habitans poursuivent et assomment à coups de bâtons pour ménager leur poudre. Ils vivent de cette viande et font des chaussures avec les peaux. Un des insulaires, plus lettré que les autres, vu qu'il préside

(1) C'est le *Chenopodium tomentosum* de Du Petit-Thouars. (*Fl. de Tristan Da Cunha.*)

à l'instruction publique, m'a dit que la terre se cultivait en commun, et que les produits étaient déposés dans des magasins confiés aux soins du gouverneur, seul chargé des ventes et des achats, ainsi que des hautes fonctions civiles et militaires. C'est une espèce de république saint-simonienne entourée d'institutions monarchiques et patriarcales.

Les îles Inaccessible et Nightingale sont inhabitées, mais on s'y transporte en bateau pour donner la chasse au gibier dont elles fourmillent.

En résumé, l'île Tristan Da Cunha est une excellente ressource pour les navires baleiniers et autres qui peuvent y faire de l'eau, s'y procurer de la viande de boucherie, du poisson et des végétaux frais. Je pense qu'un naturaliste voyageur qui habiterait quelque temps ces îles dont le champ est circonscrit, pourrait y trouver de bons matériaux d'observations dans tous les genres. On serait surtout bien placé pour étudier les nombreuses variétés d'oiseaux qui couvrent les mers, vu qu'ils y pondent leurs œufs et qu'il est très facile de les prendre. Le climat est sain et tempéré. On n'y manquerait de rien sous le rapport de la vie animale, car tous les ans le gouvernement anglais expédie du cap de Bonne-Espérance un brig de commerce qui supplée aux récoltes lorsqu'elles viennent à manquer. Je tiens d'un capitaine baleinier, déposé sur cette plage à cause de sa mauvaise santé, qu'à part son indispo-

sition, il s'y trouvait fort heureux et jouissait de toutes les commodités de la vie.

Après avoir croisé pendant trois mois autour de ces îles, nous descendîmes à celle de *Gough*, à 80 lieues plus au sud, mais elle m'a paru très aride, et n'est point habitée.

MÉLANGES

SUR LES ILES TRISTAN DA CUNHA.

En 1506, Tristan Da Cunha, amiral d'une flotte portugaise partie de Lisbonne et destinée pour les Indes, s'avança tellement vers le sud que plusieurs de ses matelots et de ses soldats périrent de froid. Il découvrit dans ces parages lointains des îles désertes auxquelles son nom est resté. La principale est située par 37° 5′ de latitude australe et 14° 3′ de longitude à l'ouest de Paris.

La flotte de Tristan Da Cunha fut bientôt dispersée par une tempête affreuse et ne se rallia qu'au cap de Bonne-Espérance. Da Cunha se distingua ensuite par ses exploits à la côte d'Afrique et dans les Indes : et revint en Europe avec cinq vaisseaux richement chargés. En 1515, Emmanuel, roi de Portugal, nomma Da Cunha chef de l'ambassade qu'il envoyait au pape Léon X avec des présens magnifiques. A son retour, Da Cunha fut fait membre du conseil des Indes ; il mourut avant le milieu du seizième siècle.

Camoens, dans le dixième chant de ses *Lusiades*, fait dire à la nymphe qui prédit les exploits des

Portugais : « Quel astre nouveau brille sur les côtes « sanglantes de Melinde? c'est ce guerrier, vain- « queur de Lamo, d'Oja et de Brava, le valeureux « Tristan Da Cunha, dont le nom vivra toujours sur « les rivages de Madagascar et dans les îles du « Midi. »

Il est très probable que, suivant l'usage adopté par tous les navigateurs européens quand ils découvrent une terre nouvelle, n'importe qu'elle soit habitée ou déserte, d'en prendre possession au nom de leur souverain, Da Cunha remplit cette formalité pour les îles qui portent son nom, cependant nous n'en avons pas la certitude. Il paraît d'ailleurs que le Portugal montra peu de souci pour ces îles si éloignées, et ne songeant pas à en revendiquer la propriété, ne pensa pas alors que des terres si peu étendues et situées si loin des routes fréquentées par les navigateurs pussent être d'une utilité quelconque. Les îles Tristan Da Cunha restèrent donc négligées; cependant les géographes en conservaient la connaissance; il en est fait mention dans plusieurs dictionnaires et traités, d'autres au contraire les passent sous silence.

D'Après de Manevillette, capitaine de vaisseau de la compagnie des Indes et célèbre hydrographe, parla dans son *Neptune oriental* des îles Tristan Da Cunha; il dit que si, en allant aux Indes, on fait route beaucoup au sud des 35 et 36 degrés de latitude, et qu'on ait connaissance de ces îles, il con-

vient de passer au large, quoique plusieurs vaisseaux aient passé entre elles sans rencontrer le danger; les canaux qu'elles forment, ajoute-t-il, ne sont pas assez bien connus pour y naviguer avec sûreté.

« Ces îles sont situées entre 37° 1′ et 37° 45′ de latitude méridionale, et environ 33° à l'occident du cap de Bonne-Espérance, c'est-à-dire à 16° 30′ ou 17° de longitude orientale du méridien de Paris, suivant le résultat moyen des routes des vaisseaux. Elles sont au nombre de cinq, et la plus haute se peut aisément découvrir de vingt à vingt-cinq lieues en mer. Les approches de ces îles se manifestent souvent par de grandes branches de goëmon qu'on voit flotter sur l'eau et qu'on rencontre quelquefois fort loin en mer. »

D'Après donne dans une note une description de l'île Tristan Da Cunha, qu'il emprunte au *Pilote anglais*, et trois autres qu'il extrait des journaux de vaisseaux français.

Les renseignemens fournis par ces navigateurs nous apprennent que les îles Tristan Da Cunha sont hautes, que la plus grande est escarpée, que cependant l'abord n'en est pas très difficile, qu'une cascade d'eau s'y précipite d'une assez grande hauteur, et qu'il s'y trouve des phoques, des tortues et de ces singuliers oiseaux nommés manchots, ainsi que des albatros; enfin que la mer, à l'entour de toutes les îles, est très poissonneuse et d'une profondeur considérable.

Halley, célèbre astronome anglais, fit dans la dernière année du dix-septième siècle un voyage aux mers australes, qui ne fut publié qu'en 1775, par son compatriote Alexandre Dalrymple. Il détermina la longitude de la plus méridionale des îles Tristan Da Cunha.

Les instructions données à La Pérouse lui prescrivent, en revenant en Europe, de tâcher de reconnaître diverses îles éparses dans l'océan Atlantique austral, entre autres celles de Tristan Da Cunha. La note 16 contient de nouveaux détails sur ce petit archipel. On regardait comme intéressant de déterminer sa vraie position.

La continuation de la paix entre les principales puissances maritimes de l'Europe, de 1783 à 1793, occasiona un grand développement dans les expéditions faites pour la pêche de la baleine; et les îles Tristan Da Cunha furent plus fréquentées qu'auparavant.

En 1792, le 3 décembre, elles furent aperçues par les vaisseaux anglais le *Lion* et l'*Indostan* qui portaient en Chine l'ambassade dont lord Macartney était le chef.

La relation de cette légation, donnée par sir George Staunton, s'exprime ainsi : « La plus grande de ces îles est la seule qui porte ce nom, les deux autres s'appellent, l'une l'île Inaccessible, l'autre l'île du Rossignol.

« L'Inaccessible semble mériter son nom, c'est un

rocher très aride d'environ 9,000 pieds de circonféférence. On voit à l'extrémité sud une pointe fort haute qui en est détachée; elle peut être vue à 12 ou 14 lieues de distance.

« L'île du Rossignol est de forme irrégulière, on y remarque un enfoncement dans le milieu et plusieurs ilots rocailleux à l'extrémité sud. Sa circonférence est à peu près de 8 milles. On dit qu'on peut mouiller sur sa côte nord-est. On la distingue à la distance de 7 ou 8 lieues.

« La troisième, qu'on peut, en comparaison des deux autres, appeler la grande île Tristan Da Cunha, est très haute et peut être vue à 25 lieues de distance; elle paraît avoir plus de 15 milles de tour. La côte du nord semble s'élever perpendiculairement à plus de 1,000 pieds au-dessus de la mer; l'île est ensuite unie jusque vers son centre; à l'extrémité de ce plateau s'élève une montagne conique extrêmement haute qui ressemble assez au pic de Ténériffe vu de la baie de Santa-Cruz.

« Le *Lion* s'approcha de l'île, et le soir jeta l'ancre sur la côte nord, par trente brasses de profondeur, fond noir de vase, à un mille du rivage; un petit rocher détaché de la pointe occidentale de l'île restait au sud-ouest 1/4 sud, et une belle cascade se précipitait sur la grève au sud 1/4 est. Toute la partie du rivage qui s'étend entre la pointe sud et l'extrémité orientale est très élevée et n'offre aucun danger; mais vis-à-vis de cette

pointe orientale, il y a des brisans, éloignés de terre de plus de 500 pas.

« A droite l'élévation est moins rapide qu'à gauche, et entre la montagne et la mer s'étend une plaine couverte de joncs et d'arbustes verdoyans et arrosée par un ruisseau limpide qui vient se jeter dans la mer. Contemplée du vaisseau, cette plaine ressemblait à une prairie.

« Le rivage était couvert de phoques, de manchots et d'albatros, et la côte couverte de ces goëmons qui ont plusieurs brasses de longueur : on pêcha des poissons excellens.

« Un coup de vent qui fit chasser le *Lion* sur ses ancres, empêcha d'examiner l'île et le força de gagner le large. Cependant on put déterminer la longitude de l'île; elle se trouva de deux degrés plus à l'est qu'on ne l'a marqué sur les cartes à une époque où les instrumens étaient moins parfaits que ceux dont on se sert maintenant. La latitude fut trouvée 37° 6′ sud et la longitude 11° 43′ ouest de Greenwich. Le thermomètre marqua 68° (15° 10′).

« Les îles Tristan Da Cunha méritent certainement des observations plus complètes. Elles ne sont pas à 50 lieues de la route qu'on suit en allant d'Angleterre en Chine ou à la côte de Coromandel par le passage le plus au sud. En temps de guerre elles peuvent être un très bon rendez-vous pour les vaisseaux qui n'ont besoin que d'eau.

« Les îles Tristan Da Cunha se trouvent dans

cette partie de l'hémisphère méridional dans le voisinage de laquelle on avait cru long-temps qu'on découvrirait un continent austral dont on supposait que la masse était nécessaire pour balancer celle de l'hémisphère septentrional. On s'est enfin assuré que ce continent n'existe pas.

« On sait que deux fois des commerçans ont conçu le projet de former un établissement aux îles Tristan Da Cunha, il n'a pas été effectué. Les uns voulaient en faire un entrepôt où ils auraient échangé les marchandises des Indes qui conviennent aux climats chauds, contre les piastres des Espagnols de l'Amérique du sud; les autres les regardaient seulement comme un lieu propre à sécher et à préparer les peaux des phoques ainsi qu'à extraire le sperma cœti des cachalots et l'huile des autres baleines; tous ces cétacées étant très communs dans ces parages (1) ».

Peu de jours après le départ des Anglais, la grande île Tristan Da Cunha fut visitée par un Français. Aubert Du Petit-Thouars, botaniste, parti de Brest en 1792 pour aller rejoindre son frère qu'il supposait arrivé à l'Ile de France, se trouva en vue des îles Tristan Da Cunha le 2 janvier 1793, quatre mois juste après son départ de France.

Le lendemain au point du jour on était assez près de l'île moyenne de ce petit archipel; elle cachait

(1) *Voyage à la Chine, par lord Macartney*, t. I, p. 259, etc. Une planche représente la plus grande des îles.

une partie de la plus grande dont le sommet se perdait dans les nuages; au loin dans le sud, on en voyait une plus petite, une foule d'oiseaux peu variés en espèces environnait le navire. « Cette île, dit le voyageur, a reçu à juste titre le nom d'Inaccessible: elle nous parut effectivement inabordable de tous les côtés; nous la cotoyâmes d'assez près, ce qui nous la fit voir sous divers aspects, sous lesquels j'essayai de l'esquisser. Elle est escarpée de tous les côtés en falaise et terminée par un plateau un peu bosselé. Vers midi on vint mouiller sur la côte de l'île principale. Nous laissâmes au loin dans le sud-ouest la plus petite, remarquable par deux mornes.

« L'aspect du mouillage où nous étions, situé dans la partie septentrionale, était des plus sauvages; c'était une montagne escarpée en falaise, couverte cependant de verdure jusqu'au sommet; un terrain beaucoup plus bas s'avançait vis-à-vis de nous et se prolongeait sur notre droite; il formait un renflement escarpé de 20 pieds à peu près d'élévation au-dessus du rivage. Du milieu, vis-à-vis précisément du vaisseau, descendait une belle cascade; sur la gauche, une petite baie allait jusqu'au pied de la montagne qui était nue dans cet endroit; un peu plus loin, une ravine la sillonnait presque perpendiculairement; à peine eûmes-nous mouillé, qu'on jeta des lignes; elles n'étaient pas descendues au fond de l'eau, qu'on en retirait du poisson.

« Il est aisé de juger de l'impatience que j'avais de

descendre à terre, et de prendre possession de cette île au nom de Flore : en approchant, nous apercevions le rivage couvert de phoques; il y en avait de deux espèces; nous craignions de les effaroucher par notre présence, mais ils étaient si peu habitués à la vue de l'homme, qu'ils bougeaient à peine pour nous laisser passer. Le bord du rocher et ses anfractuosités étaient garnis d'une multitude de manchots qui se laissaient prendre facilement. Quittant bientôt ces animaux pour me livrer à mes occupations favorites, j'éprouvais beaucoup de difficultés à pénétrer dans ce terrain neuf, où il était entièrement occupé, dans certains endroits, par une espèce de graminée en forme de roseau. Je trouvai les bords du ruisseau qui fournissait la cascade tapissés de fougères et de capillaires; d'autres endroits étaient couverts par un arbuste du genre *phylica*. Ses troncs entassés et entrelacés, ne périssaient que de vétusté, il en résultait une barrière presque insurmontable, et ce ne fut pas sans beaucoup de peine, que je revins avec une cinquantaine de plantes dont la plupart me parurent nouvelles. »

Les jours suivans, Du Petit-Thouars profita de toutes les occasions d'aller à terre; mais ce ne fut pas aussi souvent qu'il l'aurait voulu, parce que l'équipage du navire était peu nombreux et qu'on ne pouvait réserver personne au botaniste pour l'aider dans ses recherches. Dans ces différentes courses celui-ci eut beaucoup de difficultés à vaincre. La der-

nière fois qu'il descendit sur l'île, il entreprit de gravir jusqu'au sommet de la montagne; après avoir échappé aux dangers les plus imminens, et près d'atteindre à son but, un escarpement horrible l'arrête; il n'éprouve pas moins de difficultés en retournant vers la plaine, de sorte que la nuit et la pluie l'ayant surpris, il est obligé de rester au pied d'un phylica et d'y attendre le jour. La faim et le froid l'empêchent de fermer l'œil et il est entièrement livré à ses réflexions. Il avoue, et on le croit aisément, qu'elles n'étaient pas gaies. « Le mauvais temps, « ajoute-t-il, pouvait avoir forcé le bâtiment d'ap- « pareiller, ce qui était vraisemblable. Eh bien, cette « idée ne me tourmentait point. Je me traçais le « genre de vie que, nouveau Robinson, je pouvais « mener, et je passais en revue les ressources que « m'aurait fournies cette île. »

Ceux qui ont connu Du Petit-Thouars, et nous sommes de ce nombre, sont persuadés qu'il se serait fort aisément accommodé à la circonstance extraordinaire dans laquelle il avait failli se trouver. Se passer de beaucoup de choses, auxquelles les hommes placés dans la position sociale où il vivait, s'accoutument promptement et dont ils se font bientôt un besoin, était pour lui une affaire d'habitude. Sa simplicité dans ses meubles, ses vêtemens, sa nourriture était réellement frappante; la botanique était sa seule passion.

Mais revenons à son île. On avait été effectivement

très alarmé à bord du navire, de ne pas le revoir reparaître sur le rivage à la nuit tombante. On craignait qu'il ne se fût égaré, et le capitaine se disposait à rassembler ses effets et à les déposer quelque part. Enfin au point du jour on l'aperçut, il revint à bord, on lui adressa des reproches obligeans sur les inquiétudes qu'il avait causées, et on se mit en devoir d'appareiller. On reconnut alors que les craintes d'être obligé de quitter le mouillage à l'improviste n'étaient pas sans fondement; car au premier effort pour lever l'ancre, le cable, usé par le mauvais fond, se rompit. C'était le 7 janvier; on était donc depuis quatre jours à ce mouillage.

Du Petit-Thouars dit que les descriptions de ces îles données par d'Après, dans le *Neptune Français*, sont assez fidèles mais trop peu étendues pour que l'on puisse s'en faire une idée exacte. Afin d'y suppléer, notre voyageur dessina cinq vues de ce petit archipel, et en esquissa une carte qui, tout imparfaite qu'elle est, dit-il, pourra aider à sa description... Celle-ci fait partie d'un volume qu'il publia en 1811 et qui est intitulé *Mélanges de Botanique et de Voyages*. Quatorze figures de plantes ornent cette description abrégée.

Les observations faites par le capitaine du navire sur lequel Du Petit-Thouars était embarqué, s'accordent avec celles du capitaine du *Lion* pour rectifier la position des îles Tristan Da Cunha.

La principale surtout est remarquable par sa pro-

digieuse élévation, et notre voyageur pense que la mesure donnée par Staunton doit se rapprocher de la vérité. « Tout annonce, ajoute-il, que c'est un ancien volcan éteint; les rivages en quelques endroits sont formés d'un sable noir ou de galets absolument semblables à ceux de l'île Bourbon; toutes les roches ne m'ont paru être que des laves plus ou moins déteriorées; sa forme aussi confirme cette origine: c'est un plateau escarpé de tous les côtés, d'où il se détache quelques pitons; quelques-uns sont liés à la masse générale par des revers étroits sur lesquels on ne peut passer qu'à califourchon. Ils sont composés de laves tellement en décomposition, qu'on ne peut faire un mouvement sans qu'une grande quantité de fragmens s'éboule à droite et à gauche. J'en ai vu de pareils à Bourbon où les colons les connaissent sous le nom de coteaux maigres. Dans l'est il y a quelques roches détachées dans la mer, mais le plateau est surmonté par un piton qui m'a paru avoir au moins le tiers de la hauteur totale, et il est tellement élevé, que des nuages l'enveloppent presque toujours, en sorte que nous ne l'avons aperçu que le jour de notre départ.

« Les éboulemens ont formé des attérissemens plus ou moins considérables sur les bords de la mer; le plus remarquable était celui qui se trouvait vis-à-vis de notre mouillage; il paraissait avoir été formé d'une digue de laves qui faisait un rempart; ensuite l'espace qu'elle laissait entre elle et le pied de la montagne avait

été successivement rempli par les éboulemens et recouvert par les décompositions de végétaux, aussi ce terrain me parut-il d'une grande fertilité; il était couvert partout de végétaux; il est vrai que quelque grande que parût être l'aridité de certains emplacecemens, ils n'en étaient pas moins tapissés de verdure; les pentes, quelque rapides qu'elles fussent, étaient garnies de végétation, excepté les escarpemens absolument à pic.

« La partie qui formait la gauche de la baie n'était pas d'une si bonne qualité, son sol n'était composé que de rocailles dont la plupart paraissaient fraîchement descendues du sommet; il renfermait une petite lagune d'eau saumâtre.

« Située sous une latitude qui promet une température heureuse, il est cependant à craindre que cette île n'éprouve des vicissitudes désagréables : au milieu et à l'embouchure du vaste canal que forme l'océan Atlantique, son pic doit attirer de tous côtés les nuages, aussi la verdure qui couvre toutes ses parties semble annoncer beaucoup d'humidité, ce qui dénote mieux encore la nature de ses végétaux, puisque le plus grand nombre d'espèces appartient aux mousses et aux fougères. Le froid ne doit pas être très vif, quoique son pic se couvre de neige, suivant M. d'Etchevery.

« Séparée des deux continens par un espace considérable de mer, elle est dans un grand isolement qui n'a pas permis à une grande variété de produc-

tions de venir s'y établir : aussi ne sont-elles pas très variées malgré la fécondité de quelques-unes de ses parties. »

D'après ce qu'il a vu, Du Petit-Thouars juge que cette terre est très habitable : d'abord la petite plaine vis-à-vis du mouillage fournirait des productions végétales pour quelques familles; les montagnes nourriraient du bétail et du gibier, la mer offre une pêche abondante. Cette île pourrait donc inspirer l'idée à une puissance maritime d'y former un établissement, puisqu'elle fournirait une relâche, soit aux navires qui passent pour y prendre de l'eau et des vivres, soit aux pêcheurs de baleine pour y faire leurs diverses opérations.

Cependant Du Petit-Thouars craint que l'île Tristan Da Cunha ne soit sujette à des coups de vent terribles et même à des commotions souterraines. Sur plusieurs croupes de la montagne, tous les arbustes étaient brûlés, à moitié déracinés et entassés les uns sur les autres. Il ne décide pas si c'est l'effet d'un tremblement de terre ou de l'imprudence de quelques navigateurs qui auront mis le feu aux broussailles ; il supposa que l'événement était récent, car une foule de jeunes arbustes poussaient pour remplacer ceux qui avaient péri, ils avaient une pousse d'un an tout au plus. Il présumait qu'en peu d'années la perte serait réparée.

Du reste, ce ne fut pas la seule trace qu'il rencontra du séjour de l'homme : dans d'autres endroits

il observa des vestiges de feu; mais il vit avec plus de plaisir un petit coin de terre qui avait été défriché. On y avait sûrement semé plusieurs sortes de graines, mais deux seulement avaient prospéré, des raves et des laitues.

Du Petit-Thouars apprit à son passage au cap de Bonne-Espérance que les changemens qu'il avait observés à la surface de l'île provenaient vraisemblablement d'un navire américain qui s'y était arrêté pour la pêche de la baleine depuis août 1790 jusqu'en juillet 1791.

D'ailleurs, les Français n'aperçurent pas de traces de tortues, ne virent que quelques débris de crabes, et ne remarquèrent pas de coquillages; l'eau qu'ils embarquèrent était excellente et bien supérieure à celle qu'ils prirent au cap de Bonne-Espérance. Les baleines étaient extrêmement communes dans les parages voisins de l'île. Personne n'avait encore examiné ces îles avec tant de soin que Du Petit-Thouars.

Les visites des navigateurs à ce petit archipel devinrent ensuite plus fréquentes. Dans les premières années du dix-neuvième siècle, un Nord-Américain s'y établit et s'en déclara souverain par un manifeste que les gazettes de son pays et celles d'Angleterre insérèrent dans leurs colonnes. Feu notre collaborateur Malte-Brun donna cette nouvelle dans les *Annales des Voyages*, t. XVI, p. 140, en communiquant l'extrait d'une notice qu'un journal étranger avait

publiée sur ces îles. Peut-être le Nord-Américain se lassa de sa souveraineté et l'abandonna au premier occupant, quoique, suivant notre savant ami, il y eût fait semer du coton et du froment qui y avait parfaitement réussi (1), et qu'il se fût proposé d'y former un établissement de relâche pour les navires allant aux Indes. Peut-être aussi un événement absolument indépendant de sa volonté anéantit subitement ses projets; c'est ce que l'on peut inférer du récit de l'auteur dont nous allons nous occuper.

Pendant tout le temps que le prisonnier de Sainte-Hélène vécut sur le rocher où la politique des monarques de l'Europe l'avait confiné, la Grande-Bretagne crut ne pas pouvoir prendre trop de précautions pour prévenir toutes les téntatives qu'on pourrait essayer pour son évasion; un poste militaire fut établi à l'île de l'Ascension et à la plus grande des îles Tristan Da Cunha; une compagnie d'artillerie y fut envoyée en 1816 et retirée en 1821; quelques hommes y restèrent de bon gré.

En 1824, Auguste Earle, dessinateur anglais, après avoir parcouru plusieurs contrées de l'Europe et de l'Amérique, se trouvait à Rio-Janeiro où il exerçait son art avec beaucoup de persévérance et de succès. Ayant reçu des lettres de recommandations très flatteuses pour lord Amherst, qui venait de partir d'Angleterre pour prendre le gouverne-

(1) *Précis de la géographie universelle*, t. V, p. 151.

ment général de l'Inde, il résolut, après avoir quitté Rio, d'aller d'abord au cap de Bonne-Espérance et ensuite à Calcutta; cependant ennuyé d'attendre l'arrivée de quelque navire destiné pour le Cap, il fut assez téméraire pour s'embarquer, malgré l'avis de tous ses amis, sur un méchant sloop de Margate qui, chargé de pommes de terre jusqu'à sa ligne d'eau, les portait à cette colonie.

Earle partit le 17 février, on essuya dès le lendemain un fort coup de vent de nord qui dura plusieurs jours, quoique avec moins de violence. Depuis le 21 on eut beau temps et bon vent, et la température devint graduellement plus froide. Dans les premiers jours de mars, on eut du gros temps; on fut obligé de diminuer de voiles; le petit navire fatiguait beaucoup.

Le 6, on eut connaissance de Tristan Da Cunha, mais le vent de sud-est soufflait avec tant de force qu'on ne put s'en approcher; on battit la mer pendant plusieurs jours, le temps était brumeux et désagréable; tantôt le brouillard cachait plusieurs îles et laissait apercevoir les autres, tantôt il se dissipait, et l'on pouvait venir assez près de l'île principale pour apercevoir les cabanes; mais à un calme complet succédait une bourrasque violente, et il fallait s'éloigner et lutter contre les vents contraires. Enfin le 26, un fort vent d'ouest porta le sloop sur la grande île. « Ce fut, dit le voyageur, un événement très heureux pour moi; j'étais complètement

fatigué d'être ballotté si long-temps sur une mer très agitée, et je me réjouissais à l'idée de pouvoir passer quelques heures à terre.

« Au nord de cette île, une pointe longue, basse et verdoyante s'avance à une distance considérable en mer; à son extrémité s'élève un mât de pavillon, et autour de cette pointe est située la baie de Falmouth. Arrivés vis-à-vis de ce petit bras de mer, nous aperçûmes plusieurs maisons au bas de la montagne, sur l'une d'elles flottait le pavillon anglais. Nous mîmes en travers à peu près à un mille de la côte, et bientôt nous vîmes partir du rivage un bateau qui ne tarda pas à être le long de notre bord: les gens qui le montaient parurent enchantés de notre venue, car bien rarement des navires peuvent toucher leur terre. Ils assurèrent à notre capitaine qu'il pouvait mouiller avec une sécurité parfaite aussi long-temps que le vent ne soufflerait pas du nord, mais que du moment où il se trouverait à ce point, il fallait appareiller et s'éloigner aussitôt que ce serait possible.

« A trois heures, nous mouillâmes à un demi-mille de la côte, vis-à-vis la baie de Falmouth, par vingt brasses d'eau, fond de roche couvert de goëmon. Comme les colons avaient une grande abondance de pommes de terre, notre capitaine fit marché avec eux et en acheta quelques tonneaux pour les ajouter à sa cargaison. Cette opération devant prendre un certain temps, je me décidai à m'embarquer avec

les gens du canot, j'y descendis donc avec mon chien, mon manteau et mon livre de dessin, espérant pouvoir l'enrichir de vues intéressantes, puisque ce lieu n'avait encore été visité par aucun artiste.

« L'aspect de cette île, à mesure que l'on approche du rivage, a réellement quelque chose d'effrayant. La mer se brise avec violence sur des rochers qui s'élèvent à peine au-dessus de sa surface, et la plage, dans toute son étendue, est blanchie par l'écume du ressac; les canots des baleiniers peuvent seuls essayer de débarquer ici avec sûreté. En sortant du canot, je marchai sur un chemin en lave noire, coupé au bas de la falaise, le long de laquelle les insulaires avaient amené leur embarcation. La falaise est haute d'une cinquantaine de pieds, sur son sommet s'étend une plaine qui se prolonge jusqu'au pied d'une montagne; elle est couverte d'une espèce de graminée grossière, nommée par les colons *tussek*, croissant par touffe et de la grosseur d'un petit roseau. Arrivé au village, qui consiste en une demi-douzaine de maisons, couvertes en chaume fourni par cette graminée, j'y trouvai deux femmes et plusieurs enfans qui parurent tout satisfaits de voir un étranger. Les habitations et tout ce qui les entourait avaient un air de propreté, d'aisance et d'abondance vraiment anglais, que j'observai avec un plaisir très sensible par le contraste qu'il m'offrait avec ce que j'avais aperçu récemment dans l'Amérique méridionale.

« On m'apporta tout de suite une jatte de lait frais; ensuite je dînai avec ces gens hospitaliers; ils me comblèrent de bontés et d'attentions. L'après-midi fut employé à emporter la cargaison de pommes de terre. »

Le lendemain l'équipage fut occupé à l'arrimer à bord, et Earle passa son temps à escalader les rochers et à dessiner. Le 28, le vent souffla du nord avec une telle violence que le canot ne put sortir, cependant le sloop resta au large.

Le 29, le vent ayant diminué, Earle fit ses préparatifs de départ. Il avait acheté quelques objets qui étaient déja placés dans le canot, et on allait lancer à l'eau, lorsque le sloop appareilla et gagna le large. Le voyageur pensa qu'il voulait seulement courir une longue bordée; il attendit donc pendant quelques heures sur la plage, dans l'assurance de le voir virer de bord et revenir; le navire continua sa route, et Earle ne le revit plus. Il ne conçut cependant aucune rancune contre le capitaine. « Pendant plusieurs jours, dit-il, je fus livré à de cruelles inquiétudes sur le sort du navire, car le vent soufflait avec fureur. Le ressac sur le rivage surpassait tout ce que j'avais observé ou pu imaginer précédemment; le fracas était assourdissant, les rochers et la grève étant composés de lave noire, dont la couleur contrastait avec la blancheur de l'écume, produisaient un effet extraordinaire, et singulièrement majestueux. »

Quoique le 31 le vent eût beaucoup diminué, et que le temps fût beau, Earle éprouvait toujours une grande sollicitude pour la sûreté du sloop et de son équipage. Une semaine s'étant écoulée depuis qu'il était disparu, il dût renoncer à toute idée de son retour pour le prendre, il pensa donc qu'il avait poursuivi son voyage vers le Cap, ou péri dans le coup de vent, avec tous les hommes qu'il portait. « Dans ce cas, s'écrie-t-il, quelles actions de graces ne dois-je pas à la Providence dont la bonté infinie m'a fait échapper à cette triste fin! Cependant quelque événement qui ait pu arriver, je suis certainement dans une situation des plus désespérées; et probablement je paierai cher mon accès de curiosité; je suis laissé avec un des matelots du sloop sur cette île qui est à peu près sauvage, et nous n'avons d'autres vêtemens que ceux qui nous couvrent le corps en ce moment. De plus, l'hiver s'approche, et il n'y a guère de chance qu'un navire aborde aussi tard dans l'année cette côte si âpre. Cependant, comme il n'existe pas d'alternative, nous devons supporter patiemment notre sort et essayer d'en tirer le meilleur parti possible, regarder autour de nous et nous préparer aussi habilement que nous pourrons à notre séjour futur.

« Le principal personnage de notre petite communauté, et désigné par le nom de gouverneur, est M. Glass, Écossais, ci-devant caporal du train d'artillerie; il se conduit envers moi avec une bonté

remarquable. Il n'épargne rien de ce qui est en son pouvoir, pour que je me trouve bien dans son île. Il me donne l'hospitalité, il me prodigue ses attentions à un degré que l'on éprouve rarement d'hommes placés plus haut dans la société. Tout son monde paraît également bien disposé à me rendre service, et à me rendre ma position agréable. Quant au matelot débarqué avec moi, il est complètement heureux ; il se trouve dans la société de ses égaux et sait que ses gages s'accumulent pendant qu'il séjourne ici. Mes trois autres compagnons ont été autrefois matelots sur des navires marchands, restés ici à différentes époques afin de préparer de l'huile de phoques et d'autres habitans de la mer, dont ils trafiquent avec les bâtimens qui touchent à cette île, tous ont cette honnêteté et cette grossièreté qui en tous pays distinguent les matelots. Cependant, comme tout ici est nouveau pour moi, je prends un plaisir infini à les entendre raconter leurs diverses aventures dans leur langage de marin. C'est une chose désirable et qui ne peut s'acquérir qu'en voyageant, que d'être en état de s'accommoder à la société parmi laquelle nous nous trouvons quelquefois jetés.

« L'une des femmes de la colonie, madame Glass, est une créole du Cap ; l'autre, madame White, est une mulâtresse portugaise de Bombay : leur temps est complètement employé, puisque je ne les aperçois que rarement; elles sont constamment dans la cuisine qui est séparée de notre habitation. Les enfans

sont nombreux, bien portans, robustes, tous nés à un an de différence.

« Glass a fait partie de la garnison envoyée ici par le gouvernement britannique, il y a quelques années; et retirée au bout de peu de temps : alors, lui et sa femme demandèrent la permission d'y rester. Quand la garnison arriva, les seuls habitans qu'elle trouva, étaient un vieil Italien nommé Thomas, et un mulâtre portugais de mauvaise mine. Ils dirent qu'ils étaient les derniers survivans du poste américain établi dans ce lieu sous la direction de Lambat, qui, suivant ce qu'on raconte, périt avec beaucoup d'hommes dans une traversée à l'une des îles voisines. Mais d'après tout ce que j'ai appris de Glass qui me parla de cet Italien comme d'un homme sombre et soucieux, je soupçonnai que lui et son camarade savaient sur le sort du pauvre Lambat et de sa troupe, plus de particularités qu'ils ne se souciaient d'en révéler. Les compagnons des deux survivans ayant, ainsi que ceux-ci le racontaient, été engloutis tous ensemble dans les flots, tout ce qu'ils laissaient sur l'île devint la propriété de ces derniers. Mais trop de témoignages annonçaient que ces deux scélérats s'étaient défaits de leurs compagnons par quelque moyen criminel, car lorsque le vaisseau arriva du Cap avec les troupes britanniques, le Portugais s'embarqua tranquillement sur un autre navire; mais l'Italien, qui avait toujours beaucoup d'argent à sa disposition, resta avec la garnison, et tenté par la

facilité que sa bourse bien garnie lui donnait d'avoir accès à la cantine, il était presque toujours ivre. Dans cet état, il laissait ordinairement échapper des phrases ambiguës et s'exprimait avec un sentiment d'horreur extrême pour Lambat et ses compagnons. Il dit également à Glass qu'il avait une somme considérable enterrée, et que quelque jour il montrerait l'entroit où était le trésor, à l'homme de la garnison qu'il aimait le plus. Il s'assurait par là une sorte de bienveillance de la part des soldats, chacun espérant être l'héritier favorisé; cependant un jour, ayant bu plus qu'à l'orninaire, il se trouva mal subitement, et mourut avant que d'avoir pu expliquer où ses richesses étaient enfouies, quoiqu'il en eût évidemment le plus vif désir. Après sa mort, des recherches actives furent commencées de toutes parts, mais on ne trouva rien. Moi-même, quand je n'avais rien de mieux à faire, j'examinais soigneusement chaque trou et chaque crevasse dans les rochers voisins des maisons, car Glass disait que le trésor ne devait pas en être très éloigné, puisque le vieux Thomas ne restait pas long-temps absent quand il allait le visiter. Je crus un jour avoir fait la précieuse découverte; ayant trouvé, dans une crevasse de rocher situé dans un coin très reculé, une vieille marmite remplie de chiffons : par malheur, il n'y avait rien de plus. Glass se souvint bien que la marmite avait appartenu à Thomas, et il la reconnut à ce que le fond était de bois.

« La baie de Falmouth un peu à l'est du village, est un bras de mer garni de rochers et dangereux : il fut fatal à la *Julia*, vaisseau du roi; une partie des débris est encore éparse sur le rivage. Au milieu des herbes épaisses, au-delà de la grève, on a érigé un pieu élevé qui marque l'endroit où furent enterrés les corps des infortunés péris dans cette catastrophe. Les débris ont été très utiles aux habitans; ils s'en sont servi en grande partie à leurs maisons et à leurs clôtures.

« La cause qui rend ce lieu si particulièrement périlleux pour les navires à l'ancre, est la houle qui précède le vent; elle occasiona la perte de la *Julia*. La nuit avait été parfaitement calme, mais à deux heures du matin, la mer devint prodigieusement houleuse et poussa violemment le vaisseau dans la la baie; le temps était très noir; le navire fut jeté contre un rocher, s'ouvrit en deux et presque tout l'équipage fut noyé.

« Depuis mon arrivée j'avais été unanimement choisi pour chapelain. Tous les dimanches nous célébrons le service divin conformément au rite de l'église anglicane; je lis les prières, M. Glass remplit les fonctions de clerc. Il est réellement satisfaisant de voir alors la propreté et la tenue décente des hommes; tous les enfans sont vêtus de leurs plus beaux habits, et très attentifs pendant le service. Je suis aussi le maître d'école des plus grands, qui sont passablement avancés pour la lecture; leurs parens sont si désireux de leur voir faire des progrès, que

j'éprouve un très grand plaisir à leur aider dans une entreprise si louable; quoique nous manquions d'une quantité suffisante de livres, de papier, de plumes et d'autres choses nécessaires à une école. Les efforts personnels de ces pauvres gens ne seraient pas d'un secours très efficace, car ils sont très peu instruits; mais ils s'empressent d'enseigner à leurs enfans le peu qu'ils savent. »

Earle fait le portrait des habitans de l'île; Glass était Ecossais né à Roxburgh. Traversé, très jeune encore, dans ses amours, il s'enrôla dans le train d'artillerie; comme il s'entendait bien à soigner les chevaux et était excellent cavalier, ayant commencé par servir un habitant de sa ville natale, il choisit par préférence ce corps. Il était parvenu au grade de caporal et avait passé la plus grande partie de sa vie dans la colonie du Cap. C'était un soldat d'un très bon caractère, d'une humeur gaie; enchanté de sa profession, parlant toujours avec reconnaissance de ses officiers et du gouvernement qui avait pourvu avec générosité aux besoins des vétérans. Il était d'une intégrité exemplaire; il possédait une lettre que l'officier au service particulier duquel il avait été attaché, écrivit quelques heures avant de mourir; elle contenait un éloge de Glass et le nommait légataire de tout ce que l'officier laissait après lui. Glass avait toujours les larmes aux yeux en racontant ces particularités. Ce fut en conséquence de la bonne réputation dont il jouissait au Cap qu'il fut choisi pour accompagner l'ex-

pédition envoyée à Tristan Da Cunha : il fit partie de la garnison avec cinquante Hottentots, il donnait de grandes louanges à ce corps d'Africains, comme particulièrement aptes au service du train d'artillerie, sur leur posture ferme et parfaite à cheval, et leur caractère intrépide puisque, avec leurs chevaux et leurs canons, ils s'élançaient à travers des routes et des précipices dont l'aspect ferait trembler un blanc; de plus ils sont toujours gais, mais malheureusement trop enclins à l'ivrognerie; c'est un malheureux défaut que ni les châtimens ni la honte ne peuvent déraciner.

« Une autre preuve du bon sens de Glass, ajoute M. Earle, se manifesta quand il témoigna le désir de rester ici au départ de la garnison. « Qu'aurais-je fait, me dit-il, en retournant dans mon pays après avoir été licencié ? Je n'ai pas de profession; je suis trop vieux pour en apprendre une. J'ai une jeune femme et une famille qui peut devenir nombreuse; que pouvais-je donc faire de mieux que de rester. » Il demanda donc et obtint son congé; la petite quantité d'objets que les officiers ne jugeaient pas à propos de remporter au Cap, lui fut donnée; mais le trésor le plus précieux qu'il obtint, fut un taureau, une vache et quelques moutons qui ont garni sa ferme; avec les soins qu'il leur donne et de l'économie je ne doute pas qu'avec le temps il ne devienne possesseur de troupeaux nombreux.

«L'homme qui vient immédiatement après lui, car

même ici, il est nécessaire de reconnaître une distinction de rangs, est un nommé Taylor; comme il est le matelot le plus âgé, il dirige le canot baleinier, et, conformément à l'usage adopté parmi les marins occupés de la pêche des phoques ou des baleines, celui qui tient la barre du gouvernail exerce une vraie supériorité sur ses camarades. La circonstance qui décida Taylor à s'établir ici est très curieuse et montre d'une manière très forte les singularités des marins, et les idées extrêmement originales qui entrent quelquefois dans leurs têtes. Pendant le séjour de la garnison, cette île était de temps en temps visitée par l'escadre de la station du Cap; Taylor et un de ses camarades se trouvaient sur une goëlette qui servait de conserve à l'amiral. Quelquefois ces deux matelots étaient employés à terre, une fois ils rendirent visite à Glass, après le départ des soldats. Alors ils s'imaginèrent qu'ils feraient une chose merveilleuse de retourner en Angleterre, et après avoir reçu leur solde et leur congé, d'y acheter des objets utiles à la ferme, et de revenir près de Glass. Ils revirent effectivement leur patrie, furent payés et congédiés; je ne doute pas que leur intention sincère ne fût d'employer leur argent au bon usage auquel ils le destinaient; mais, hélas! les tentations à terre furent trop fortes pour qu'ils pussent y résister. Quand ils eurent tout dépensé, ils résolurent de mettre leur projet à exécution et en conséquence, ils allèrent droit à l'amirauté, pour consulter ses

membres sur leur affaire. Le conseil était assemblé, on les fit entrer ; ils exposèrent qu'ils avaient servi tous deux près de vingt ans dans la marine, et que par la durée de leurs services et leurs blessures, ils avaient droit à une pension; qu'ils y renonceraient volontiers, pourvu qu'on leur accordât leur passage à l'île Tristan Da Cunha. Leur requête amusa beaucoup le conseil auquel ils décrivirent l'établissement de Glass, leur désir de se retirer du monde, et la perspective agréable que leur offrait cette île retirée pour vivre dans l'indépendance, surtout en temps de paix où l'homme le plus sage et le plus actif avait bien de la peine à gagner son pain. Une demande si modeste et si juste fut accordée tout de suite; tous les membres du conseil souhaitèrent cordialement un heureux succès à ces deux honnêtes matelots, et leur assurèrent que le premier vaisseau de guerre destiné à un voyage au-delà du Cap, les débarquerait sur leur île chérie avec tout ce qu'ils possédaient. En conséquence, un bâtiment les y porta, et ils augmentèrent la compagnie de Glass. Ils se bâtirent une jolie petite maison. Au bout de quelques années, le camarade de Taylor s'ennuya de la solitude et de l'uniformité de son existence, et s'en alla sur un navire que vint dans ces parages.

« Quant j'étais dans l'île, Taylor avait pour compagnon un nommé Richard qu'il avait coutume d'appeler demi-matelot, demi-batelier, demi-pêcheur; né à Wapping, sur la Tamise, au-dessous

de Londres, il avait été employé sur un bateau du marché au poisson de Billinsgate et avait même vendu des petits poissons dans les rues. Il se vantait d'être matelot de la marine royale, parce qu'à la fin de la guerre, il était entré au service sur un brig de dix canons; mais quand il voulait étaler sa science nautique, il était arrêté par le vieux Taylor qui, dans cette occasion, ne lui ménageait pas les épithètes de mépris. Richard avait aussi été dragon dans l'armée de Buénos-Ayres, et quand il voulait parler de ses campagnes dans cette qualité, Glass le traitait avec un dédain semblable à celui que Taylor témoignait pour ses prétentions à celle de marin. Cependant Richard faisait la description d'armées telles que Glass ne pouvait pas s'en former d'idée, le soldat à moitié nu et sauvage de l'Amérique méridionale, étant totalement différent de ceux que le vieux artilleur avait été accoutumé à voir.

« L'histoire du pauvre Richard était réellement fort triste. Par un de ces actes soudains de trahison qui ont été si communs sur la côte de l'Amérique méridionale, le navire auquel il appartenait étant tranquillement occupé à prendre des phoques sur le rivage, fut saisi par un croiseur républicain, sous prétexte que l'occupation à laquelle il se livrait était contraire aux loix, et l'équipage dont Richard était cuisinier, fut emmené et logé en prison. Leur seule chance d'échapper à une condamnation d'y rester toute leur vie, fut d'en-

trer dans l'armée républicaine ; tous furent enrôlés dans ce qui était alors regardé comme un régiment de dragons très entreprenans. C'était un ample sujet de narration pour Richard que les aventures de ces matelots transformés en cavaliers. Sans cesse il leur arrivait des accidens, ils étaient sans habits, sans vivres et presque sans armes ; à quelles manœuvres il leur fallait recourir afin de se bien tenir sur leurs selles et de ne pas s'écorcher ! Après une campagne assez singulière, ces matelots réussirent à s'échapper. Les uns arrivèrent sains et saufs à Montevideo, et furent reçus à bord d'un vaisseau anglais. Quant à Richard, revenu à Londres, il s'y embarqua comme cuisinier sur un petit brig expédié pour la pêche du phoque. Ce navire, après avoir croisé quelques temps dans le Grand-Océan sans prendre un seul de ces animaux, vint à Tristan Da Cunha, où il espérait être plus chanceux. Mais il échoua sur la côte et fut complètement brisé. Richard, préférant la vie tranquille qu'on menait ici à celle qui lui était habituelle depuis si long-temps, et fatigué de la gloire de courir les mers, se joignit à la troupe de Glass. Dans toutes nos excursions en canot, il reprend ses anciennes fonctions de cuisinier.

« Le dernier et le plus jeune de notre troupe se nomme White. Son histoire n'offre rien de bien remarquable. C'est un excellent échantillon d'un jeune matelot anglais ; il a cette chaleur de sentiment et

ce courage résolu qui distinguent ces hommes, et y ajoutent une simplicité presque enfantine. Il était constamment mon compagnon dans mes promenades, quand on n'avait pas besoin de sa coopération aux travaux communs; sa manière d'exprimer son admiration de ce qu'il voyait, était extrêmement amusante. Il avait fait partie de l'équipage d'un navire qui allait aux Indes, et qui, jeté sur une île voisine de Tristan da Cunha, y périt. Dans la traversée, il avait conçu un vif attachement pour une jeune servante qui se trouvait à bord; dans toutes les misères qu'elle avait endurées après cette catastrophe, il ne l'avait pas abandonnée, et s'était montré son protecteur. La jeune fille, de son côté, touchée de reconnaissance, ne put songer à se séparer de lui; tous deux restèrent donc ici. Ils formèrent le second couple de gens mariés : il est impossible d'en voir de plus heureux.

« White est à Tristan Da Cunha, depuis deux ans. Le bâtiment sur lequel il naviguait voulait reconnaître Tristan Da Cunha, mais le temps étant brumeux et le vent violent, il fut poussé sur une île rocailleuse à 24 mille plus à l'ouest; un calme survint et la houle s'étant fait sentir avec force, le bâtiment toucha et bientôt après fut brisé. Fort heureusement l'avant, sur lequel l'équiqage et les passagers s'étaient rassemblés, aborda le rivage le plus proche, et presque tous se sauvèrent, mais nus, sur une île déserte : leur situation était extrêmement déplorable, quand les débris furent

apportés sur la côte, et entre autres des ballots de drap qui furent bientôt convertis en vêtemens. Ces infortunés restèrent quatre mois dans cette situation misérable, sans que personne à Tristan Da Cunha soupçonnât rien de leur triste sort. A la fin, les matelots réussirent à construire avec les débris de la charpente un bateau plat, et sur cette frêle machine, quelques-uns essayèrent de gagner la grande île; mais on n'entendit plus parler de ces braves gens!

« Tous ceux qui restaient, bien loin de se désespérer, bâtirent une autre embarcation et se dirigèrent vers quelque point où ils supposaient qu'ils trouveraient des habitans; les efforts de ces hommes intrépides furent couronnés par le succès; ils amenèrent heureusement leur frêle barque dans la baie de Falmouth et eurent le bonheur d'apercevoir les maisons, quoique par un pur hasard, car ils ignoraient que des Anglais fussent établis là. Glass et ses compagnons préparèrent aussitôt leur canot baleinier et partirent avec un matelot pour les guider. Après plusieurs voyages dangereux, tous les naufragés qui restaient furent amenés à Tristan Da Cunha. Ils en partirent trois mois après sur un navire qui allait de Buenos-Ayres au Cap; ils étaient au nombre de quarante que Glass et ses compagnons eurent ainsi le bonheur d'arracher à une des situations les plus affreuses où des hommes puissent être placés.

« J'eus tout le loisir nécessaire pour faire la des-

cription de l'île. Immédiatement au pied des montagnes, qui sont presque perpendiculaires, s'étend vers la mer un espace de bonne terre qui descend graduellement; mais il s'arrête brusquement à une hauteur de cinquante pieds au-dessus du rivage, de sorte que de toutes parts la vue plane sur l'océan. L'espace de terre ainsi compris entre la montagne et le bord du précipice a cinq milles de longueur et une largeur de trois quarts de mille; il est presque uni, et excepté dans les endroits où les colons en ont défriché un petit nombre d'acres, couvert de broussailles touffues et de petits arbres; tous ces végétaux ligneux sont constamment verts. Le sol peut produire toutes les plantes potagères; il est surtout favorable pour la culture des pommes de terre; elles sont les meilleures que j'aie jamais mangées, et forment le principal objet de nourriture ainsi que de trafic. Du haut du pic situé au centre de l'île jusqu'au bord de la mer, la terre est coupée de ravins qui paraissent avoir été creusés par les eaux des pluies; ils sont profonds dans la plaine et vont droit à la mer. Les deux les plus proches de nos habitations ont une cinquantaine de pieds de largeur et autant de profondeur, d'énormes blocs de lave noire les remplissent. Tous ces rochers de l'île ont la même couleur sombre, ce qui donne à la perspective un aspect extrêmement triste.

« Les vaches, les bœufs, les moutons et la volaille ont très bien réussi, et leur chair est excellente; mais

celle des cochons a contracté un goût de poisson très désagréable, parce qu'ils mangent trop de goëmon. Le poisson est très abondant le long de cette côte, et de différentes espèces. Un jour que la mer était tranquille je sortis dans le canot avec deux des colons, nous prîmes beaucoup de poissons et aussi vite qu'il nous était possible de les tirer de l'eau; il y avait entre autres une espèce de mulet réellement délicieuse.

« Une autre fois je me promenai seul le long du rivage jusqu'à une distance d'à-peu-près quatre milles des maisons; le chemin était extrêmemont difficile, à cause de la hauteur des fougères qui s'élèvent jusqu'à l'épaule, et de leurs tiges brisées qui frappent continuellement la peau; mais comme il ne croît dans l'île ni ronces ni épines, on peut, quand on est sur le point de tomber, empoigner tous les buissons qui sont à portée sans courir risque de se piquer.

« Quand les premiers colons arrivèrent ici, ils y apportèrent plusieurs chats; malheureusement quelques-uns s'échappèrent dans les broussailles : ils ont pullulé si rapidement qu'ils sont devenus un inconvénient réel. La volaille aussi s'était multipliée prodigieusement, tant le climat lui était favorable, et vivait en pleine liberté, on en trouvait dans tous les coins de l'île; mais depuis que les chats l'infestent, les poules n'ont pas tardé à disparaître. Un jour j'en vis un dont quatre gros chiens n'étaient venus à bout qu'avec beaucoup de peine; il n'avait

plus rien du chat domestique; son aspect, sa nature semblaient être changés; c'était un animal fier, hardi et robuste. Ces chats viennent même attaquer la volaille domestique jusque dans le voisinage des maisons.

« Les chèvres sont très nombreuses sur les flancs des montagnes, mais trop farouches et trop agiles pour pouvoir être atteintes d'un coup de fusil.

« Nos maisons sont toutes d'après le même modèle, et ressemblent à celles de l'Angleterre. Quoique la température soit douce, chaque chambre a une cheminée; tous les soirs nous nous rassemblons autour de celle du principal appartement de la maison du gouverneur, et là, autour d'un feu clair et vif, chacun racontant son histoire ou ses aventures ou chantant sa chanson, nous nous arrangeons de manière à passer le temps d'une manière assez agréable.

« Mais lorsque je porte les yeux hors de la maison, quel aspect désolant! surtout dans une nuit où il vente avec force. Le mugissement de la mer est presque assourdissant, et le vent, qui se précipite avec fureur le long des flancs perpendiculaires de la montagne, qui ont près de 900 pieds d'élévation et offrent des masses de rochers raboteux et crevassés, produit un effet extraordinaire et presque surnaturel. A peine la nuit a commencé que l'air est rempli d'oiseaux nocturnes poussant des cris singulièrement lugubres, et alors se présente à mon es-

prit cette réflexion douloureuse qu'un intervalle de plusieurs milliers de milles me sépare de tous les lieux habités par les humains, de mes amis, de tous mes parens qui ignorent où je vis et ce que je suis devenu. Mais je m'efforce de lutter contre ces idées affligeantes, ne voulant pas que mes compagnons, qui font leur possible pour me consoler, puissent soupçonner combien je souffre; je m'assieds donc le soir au coin du feu, et, à mon tour, je raconte mon conte. Je dois avouer que parmi mes compagnons je n'aperçois jamais un visage triste ou mécontent; et quoique nous n'ayons ni vin, ni grog, ni aucune boisson forte, jamais la gaîté franche n'a manqué dans notre compagnie.

« Heureusement pour moi, quand je débarquai j'apportai une partie de mon appareil pour dessiner, ce qui, dans ma situation accablante, a été pour moi une source de divertissement et même de progrès : graces à cette occupation, le temps me pèse moins lourdement.

« Du 10 au 20 de mai le temps fut continuellement humide, froid, désagréable; je sortis très peu, je restai presque constamment les yeux fixés sur la mer, veillant avec une sollicitude extrême sur l'apparition d'une voile, cependant comme nous sommes au cœur de l'hiver, je crains qu'il n'y ait qu'une chance bien légère d'un tel événement, et quand même nous apercevrions un navire, le vent souffle avec tant de force qu'il ne pourrait s'approcher de l'île.

« Quelques jours avant, le temps étant très beau, Glass, son fils aîné et moi nous nous sommes embarqués dans le petit canot, et nous sommes avancés à deux milles au large, où nous avons commencé à pêcher. La houle était très forte et secouait terriblement notre bateau, de sorte que le petit garçon fut trop malade pour pouvoir nous rendre le moindre service. Son père et moi nous prîmes une grande quantité de beaux poissons, pesant chacun vingt ou trente livres. En revenant, nous fûmes surpris par une bourrasque, et cependant le matin à notre départ les vents et la mer étaient tranquilles et le ciel sans nuage; mais le temps est ici extrêmement variable. A ce sujet, Glass me raconta qu'un jour sa femme étant allée rendre visite à un navire qui se trouvait en vue, tout à coup il s'éleva un coup de vent, le bâtiment fut obligé d'appareiller et ne put rallier l'île qu'au bout de dix jours. Une autre fois, madame White éprouva un malheur semblable; le navire à bord duquel elle s'était rendue fut poussé au large pendant près de trois semaines et sur le point de périr.

« Vers la fin de mai, comme le vent soufflait de l'est avec force, nous allâmes avec Glass à l'extrémité orientale de l'île pour y mettre le feu aux broussailles et aux herbes, afin de préparer des pâturages pour le bétail. L'herbe pousse avec une promptitude étonnante, et si on ne la brûlait pas de temps en temps elle couvrirait bientôt tout le ter-

rain, elle s'élève de huit à dix pieds et devient si touffue qu'il est presque impossible de la traverser; nous l'allumâmes en divers endroits, et le vent soufflant sur l'incendie, il se répandit avec une promptitude terrible et surprenante, en montant le long des flancs de la montagne avec un fracas semblable à celui d'une salve de mousqueterie; l'immense volume de flamme et de fumée rendait ce spectacle vraiment sublime.

« Le 27 mai, la matinée fut belle, et avec deux des habitans de l'île, je résolus d'escalader la montagne; comme plusieurs autres habitans avaient effectué la même tentative, ils avaient formé une espèce de sentier, ou du moins nous essayâmes de suivre leurs traces; mais il faut beaucoup de vigueur pour réaliser ce projet. Les flancs de la montagne sont, ainsi que je l'ai déja dit, presque perpendiculaires; quand on est arrivé à 200 pieds de haut, ils sont entièrement couverts de bois, ce qui donne plus de facilité pour assurer ses pas; mais pour parvenir jusque-là le chemin est si dangereux, que je tremblais rien que d'y penser; ce ne sont que rochers grisâtres, glissans et malheureusement il y en a beaucoup de branlans, de sorte que lorsqu'on s'appuyait dessus, ils se détachaient de la masse et dégringolaient avec un bruit affreux; çà et là poussaient quelques touffes d'herbes, le seul secours sur lequel nous pouvions compter pour nous aider à grimper, ce qu'il faut faire avec une précaution extrême, car la moindre glissade, le moindre

faux pas, précipiteraient l'infortuné voyageur au bas du précipice où il serait brisé. Tenant nos yeux constamment fixés en haut, nous élevant continuellement en nous appuyant fermement sur les touffes d'herbes, nous atteignîmes le sommet après une heure de travail pénible; nous nous trouvâmes alors sur une plaine qui a plusieurs milles d'étendue et se termine au pic composé de lave d'un gris foncé, nue et affreuse à regarder. Nous nous dirigeâmes de ce côté où la plaine monte graduellement, mais cette marche fut très fatigante; il fallut passer à travers des herbes touffues et fortes, des fougères hautes de plusieurs pieds, et dont les racines cachaient des trous où toute la circonspection possible ne pouvait empêcher quelqu'un de nous de tomber, et quelquefois d'y disparaître complètement, ce qui faisait rire les autres aux éclats; mais il arrivait souvent que l'un des rieurs, tandis qu'il se divertissait aux dépens d'autrui, s'enfonçait à son tour.

« Le silence de la mort régnait dans ces lieux élevés; nos voix avaient pour mon oreille un écho étrange et peu naturel; et je m'imaginai que nos formes me paraissaient gigantesques, tandis que l'air était d'un froid perçant. Le coup d'œil était vraiment sublime, avec quelque chose de terrible: d'un côté, l'horizon sans borne, chargé de nuages d'un éclat argenté, avec lesquels d'autres d'une teinte plus foncée contrastaient, nous enveloppaient de leurs vapeurs, et passant rapidement, nous laissaient, par

intervalles, apercevoir le paysage : d'un autre côté, le pic stérile et cendré, avec sa cime vénérable en partie cachée par les nuages, en partie montrant de grandes plaques de cendres ou de laves rouges, mêlées à des rochers noirs, produisait un effet très extraordinaire et triste. Il semblait qu'il était encore brûlant pour rehausser la majesté du tableau.

Les énormes albatros paraissaient ne craindre d'être ni interrompus, ni attaqués, car leurs petits étaient à terre sans aucun abri, et eux se promenaient tranquillement autour d'eux. C'est le plus massif des oiseaux d'eau; son plumage est du blanc le plus pur, excepté le derrière et le sommet des ailes qui sont gris; il ne pond qu'un seul œuf à la fois (1) et le dépose à terre, où il lui forme une espèce de nid en ramassant la terre à l'entour. Le petit, après être éclos, n'est capable de voler qu'au bout d'un an, il est complètement blanc et revêtu d'un duvet laineux et très beau. Quand nous nous approchâmes de ces albatros, ils firent claquer leurs becs avec beaucoup de vitesse, ce qui causa un grand bruit. Faire ce tapage et rejeter ce qu'ils ont dans l'estomac sont les seuls moyens de défense qu'ils semblent posséder. Mes compagnons firent un carnage affreux des vieux, que l'on recherche à cause de leurs plumes, ils frappèrent à la tête tous ceux qu'ils purent atteindre. Ces gros oiseaux se meuvent

(1) Ces détails ne sont pas d'accord avec ceux qu'on lit dans les traités d'histoire naturelle.

difficilement à terre, la grande longueur de leurs ailes les empêchant de s'envoler à moins qu'ils ne puissent arriver sur une pente escarpée; ils étaient entièrement à notre merci sur un terrain uni; on fut sans pitié pour eux, et en très peu de temps la plaine fut jonchée de leurs cadavres, un seul coup à la tête suffisant ordinairement pour les abattre à l'instant.

« L'objet de mes compagnons en entreprenant ce voyage dangereux et fatigant n'avait été ni de se procurer des plumes d'albatros, ni d'admirer la sublimité de la perspective : c'était aux chèvres qu'ils en voulaient; il y en a des milliers sur cette plaine; ils avaient amené avec eux un chien excellent pour leur donner la chasse. Nous ne tardâmes pas à surprendre un troupeau qui, suivant l'usage de ces animaux, s'enfuit vers le pic, mais notre chien réussit à en séparer une des autres qui fut prise, tuée et laissée sur la plaine, tandis que le chien courait après le reste du troupeau. Il fixa son choix sur un très grand bouc noir qui lui livra bataille pendant quelque temps et se défendit courageusement contre nous tous, mais nous finîmes par le vaincre et son corps fut ajouté à l'autre. Mes deux compagnons étaient enchantés de leur succès, et quoique obligés de porter ces animaux fort lourds à une distance considérable sur cette plaine, ils ne firent pas entendre le moindre murmure; arrivés au bord du précipice, ils les vidèrent, les remplirent de fougère, puis les jetèrent en bas, où nous les retrou-

vâmes, leur poids leur ayant fait traverser les buissons et les rochers qui les avaient arrêtés un instant.

« Après un voyage très fatigant, nous revînmes le soir sains et saufs à nos maisons ; mes compagnons très satisfaits de leurs chèvres et de leurs plumes d'albatros ; je ne l'étais pas moins du nombre des dessins que j'avais esquissés.

« Ces hommes me racontèrent qu'à leur dernière ascension de la montagne, quand ils s'en retournèrent, l'un d'eux s'étant, sans s'en apercevoir, trop approché des bords du précipice, tomba d'une élévation de plusieurs centaines de pieds. Le lendemain ils retrouvèrent son corps horriblement défiguré, ils l'enterrèrent dans le jardin près des maisons et placèrent à la tête du tombeau une planche, sur laquelle ils inscrivirent son nom, son âge, ainsi que le détail de l'accident qui avait causé sa mort, et de plus l'observation pieuse pour le lecteur, qu'il était arrivé un dimanche. Avis terrible pour ceux qui enfreignent le repos de ce saint jour. Tous disent que dorénavant ils se garderont d'escalader la montagne un dimanche ; en effet, d'après tout ce j'ai vu d'eux, ils ont tous le plus grand respect pour les devoirs de la religion.

« Le 6 juin, le temps fut très variable, des bourrasques soufflèrent pendant quelques heures, ensuite il vint du calme, et l'air fut très doux. L'on est ici au milieu de l'hiver ; les vents sont changeans et furieux. Je vis aujourd'hui, pour la première fois,

ce que les colons appellent une nichée de phoques de l'espèce nommée éléphant de mer. Dans cette saison ces animaux restent étalés le long de la grève, et à moins qu'on ne les trouble, la vue d'un homme ne leur cause nulle frayeur et ils ne se dérangent pas. Je voulais en dessiner un à mon aise, ayant donc pris mon cahier et mon pinceau, je m'assis tout près de l'un d'eux, et je commençai mon opération, certain qu'il poserait bien tranquillement, puisqu'ils se tiennent ensemble pendant plusieurs semaines sans bouger aucunement; mais il fallait que je lui jetasse, de temps en temps, des cailloux afin de lui faire ouvrir les yeux et de l'empêcher de dormir. Il paraît que les mouches tourmentent ces lourdes masses, car leurs yeux et leurs narines en sont remplis. Je fis une bonne esquisse du groupe. Ils semblaient parfois me regarder avec un peu d'étonnement, levant en l'air leurs têtes immenses et la tournant à droite et à gauche; mais trouvant tout en repos, je suppose qu'ils me prenaient pour un rocher, ils reprirent leur somme. Leur corps est absolument informe, je ne pouvais m'empêcher de les comparer à un ver blanc d'une grosseur prodigieuse; leurs mouvemens sont semblables à ceux de cette larve d'insecte. Leur face offre une ressemblance grossière avec le visage de l'homme; leur œil est grand, noir et expressif. Excepté deux petites pattes ou nageoires à l'épaule, leur corps a la forme de celui d'un poisson; leur couleur est gris-clair; leur

fourrure est très soyeuse, mais trop huileuse pour servir à autre chose qu'à fournir des bottines aux colons. Le mâle est d'une grosseur énorme; sans doute son corps doit peser autant que celui de l'éléphant terrestre : il n'y a pas entre eux d'autre point de ressemblance, car il est impossible que deux animaux diffèrent plus l'un de l'autre.

« C'est un phénomène curieux qu'ils puissent exister à terre, car dès qu'ils y ont abordé, ils ne retournent jamais à la mer, et restent couchés, durant des mois entiers, sur une plage orageuse, sans prendre de nourriture, et ne se sustentant que de leur propre graisse, car ils maigrissent graduellement. Cette graisse est ce qui leur donne une grande valeur; c'est pour l'obtenir qu'on les attaque et qu'on les tue. Les colons s'arrangent pour commencer leurs opérations contre eux, au moment de leur arrivée; car il est certain qu'une fois sur le bord du rivage, ils ne mangent rien. J'examinai le contenu de l'estomac de l'un d'eux qu'on venait de dépécer; mais je ne pus en bien déterminer la nature, c'était une matière d'une couleur verte très remarquable. Ces phoques ont de nombreux ennemis, même dans l'eau : l'un est une espèce de dauphin qui cause de terribles ravages parmi eux, il attaque même et enlève le corps traînant le long d'un bateau; mais l'homme est, de tous ceux qui leur font la guerre, celui qui en détruit le plus; il les poursuit dans tous les parages du globe et connaissant les sai-

sons où ils s'accouplent, ce qui a toujours lieu à terre il s'y trouve prêt avec ses armes et les attaque sans pitié. Toutefois cette guerre offensive est accompagnée de grands dangers, non de la part de ces animaux qui sont incapables de beaucoup de résistance, mais les rivages qu'ils fréquentent sont redoutables et périlleux; des canots et des équipages y périssent continuellement; néanmoins, la valeur de l'huile, quand on réussit, est un appât pour l'homme, et aucun hasard ne l'empêchera de poursuivre l'éléphant de mer, jusqu'à ce qu'il en ait détruit l'espèce.

« Les baleines abondent autour de cette île. Le 29 juillet, je les vis jouer en gand nombre, vis-à-vis de nos habitations, dans leurs bonds, elles semblent presque sauter hors de l'eau. Elles s'élèvent de telle sorte que l'on aperçoit la plus grande partie de leur corps, puis elles retombent comme une personne qui se baigne, et en plongeant, soulèvent une masse prodigieuse d'écume, et font un bruit qu'on peut comparer à celui du tonnerre éloigné, mais le mauvais temps oppose de grands obstacles à ce qu'on vienne les chercher ici. Plusieurs navires arrivés dans ces parages ont été obligés d'abandonner la poursuite de ces cétacées après avoir perdu des hommes et des canots.

« Vers la fin de juin, me promenant le long du rivage, je découvris une troupe de pingoins ou gorfous qui venaient d'aborder; leur aspect extraordi-

naire me frappa d'abord; ils ne craignent pas l'approche de l'homme, ils restent tranquilles et se laissent prendre ou tuer par un coup à la tête. Ils sont à peu près de la taille d'un canard ordinaire; ils se tiennent debout; le dos et la tête sont d'un noir lustré, le ventre, le cou et une partie des cuisses d'un blanc soyeux; ils ont au-dessus des yeux une touffe de plumes d'un jaune brillant qui pendent de chaque côté de la face, ce qui donne à cet oiseau un air animé et une belle apparence; ces plumes lui ont probablement valu de la part des matelots an-anglais l'épithète de petit-maître (*Macaroni*). Les yeux de ce gorfou sont très éclatans, grands, ronds et vifs : au lieu d'ailes, deux petits moignons revêtus de plumes très courtes et serrées, leur servent dans l'eau pour nager et à terre pour s'aider à courir. J'en pris un et l'apportai chez moi afin de le dessiner, mais je fus obligé de me garder de son bec qui était grand et fort; dans le chemin il me mordait si bien les mains, que j'en souffris réellement plus d'une blessure avant de rentrer à la maison. Ces oiseaux sont très lourds et très gras, mais leur chair a un goût de poisson trop prononcé pour qu'on puisse la manger, si ce n'est dans un cas de nécessité pressante, ce qui n'arrive que trop souvent aux habitans de cette île; mais les œufs du gorfou sont aussi bons que ceux du canard, et très communs dans la saison de la ponte; et comme ils sont simplement déposés sur le sable, on se les procure aisé-

ment; ils formaient une addition précieuse à notre nourriture frugale.

« Le 14 juillet il m'arriva un accident qui faillit me coûter la vie. Je pêchais le long des rochers, comme cela m'arrive toutes les fois que le temps me le permet. L'endroit où je me tenais était recouvert par la lame chaque fois qu'elle revenait; mais comme elle ne me mouillait pas plus haut que le genou, je ne pensais pas que cette circonstance me menaçât d'aucun danger; et comme ma pêche allait grand train, je ne me souciais pas de bouger de place; mais tout à coup survint une lame bien plus grosse que les autres qui m'enveloppa entièrement, m'enleva du rocher et me plongea dans la mer, embarrassé comme je l'étais d'un grand sac de poissons suspendu à mon cou, et d'une paire d'énormes bottes de l'île. Me trouvant seul, je fus certainement pendant quelques momens dans un danger imminent : deux fois je fus entraîné en arrière, en essayant de regagner le rivage; enfin, employant toutes mes forces et mon habileté à la nage, je réussis à atteindre sain et sauf la terre, après avoir été bien mouillé et bien effrayé.

« Le 31 juillet, prenant avec moi un des chiens, j'allai à la chasse aux chèvres. Ayant escaladé un coteau escarpé, nous aperçumes derrière nous un troupeau. Après avoir bien couru et grimpé, non sans difficulté, je réussis à tuer d'un coup de fusil une belle femelle, que je portai à la maison sur

mes épaules. Ces animaux sont ici très beaux et bien gras; mais leur chair a une forte saveur de céleri qui me répugne : cette plante croît sauvage et en très grande abondance sur les flancs des montagnes; les chèvres, qui l'aiment beaucoup, en peuvent manger autant qu'elles veulent. Je ne doute pas que beaucoup de gourmets ne trouveraient la chair de cet animal bien meilleure, à cause de ce goût particulier, et que si une fois elle était mise à la mode on ne la comptât parmi les mets les plus recherchés.

« Le 8 août, comme le temps était très beau et que plusieurs d'entre nous avaient besoin de cuir pour leur chaussure, on lança le canot à la mer pour aller à la recherche d'un grand éléphant de mer. Après une course de quelques milles nous arrivâmes à une plage fréquentée par ces animaux. Débarqués à travers un ressac terrible, et notre canot halé à terre, nous commençâmes notre opération par choisir sur le nombre un animal monstrueux. Mes compagnons l'attaquèrent hardiment avec leurs lances, qu'ils lui lancèrent sans relâche dans les côtes. Le phoque se démenait avec fureur et, en se roulant, s'efforçait de gagner la mer; mais comme il avait la peau tendre et était trop gras, et que les lances étaient longues et aiguës, elles lui percèrent le cœur : son sang jaillit par torrens et couvrit les hommes. Il venait d'atteindre le bord du rivage pour échapper à ses ennemis impitoyables, quand il tomba et expira : il avait seize pieds de circonférence et vingt de long.

« Il est très remarquable que ces lourdes masses de matière animée, qui semblent si incapables de s'aider en rien et de faire le moindre effort, soient ardentes et délicates dans leurs amours. Au commencement du printemps, les femelles sortent de la mer pour propager leur espèce et mettre bas leurs petits. Les mâles se tiennent toujours sur le rivage pour les recevoir : du moment qu'elles paraissent, ils font un bruit terrible en soufflant l'air par leurs naseaux : c'est le signal annonçant la bataille terrible qui va se livrer entre tous les rivaux pour décider qui sera le champion du rivage. Ces monstres se soulèvent sur leurs nageoires et se jettent les uns sur les autres ; et comme leurs bouches sont larges et armées de dents formidables, ils font et reçoivent des blessures terribles. Une fois Glass en vit un qui, sur ce même lieu, fit sauter entièrement l'œil de son rival. Quand le combat a continué jusqu'à ce qu'un des mâles soit resté le maître du champ, il devient le galant de toutes les femelles, qui restent couchées autour des combattans comme si elles attendaient avec inquiétude la fin de la lutte. L'autorité du vainqueur sur la troupe de femelles est absolue, et il l'exerce avec un air de fierté vraiment singulier, quoique, de même que ceux de la plupart des autres conquérans, ses domaines soient sujets aux invasions, et que ses frontières soient souvent franchies par de petits détachemens des ennemis vaincus. Les mâles qui ont été écartés rôdent dans les

environs et réussissent fréquemment à emmener en cachette une femelle fragile, qui, si son seigneur est occupé à folâtrer avec une autre et que son attention ne se porte pas sur elle-même, reçoit avec bonté les hommages du banni malheureux. Mais si par hasard ils sont aperçus par le sultan courroucé, il fait entendre un bruit épouvantable avec sa trompe et se dirige vers le couple déloyal; s'il ne peut pas atteindre son rival, il se venge sur la femelle infidèle, en lui faisant avec ses dents aiguës des blessures profondes. Son empire est rarement de longue durée; tantôt un des vaincus rentre en lice avec lui, tantôt un adversaire plus fort s'élève du fond des flots : il est obligé de tenter de nouveau le sort des combats, et blessé et affaibli par ses luttes précédentes, il doit céder la place à un antagoniste plus puissant; ses ingrates femelles prodiguent leurs faveurs à ce nouveau venu tout comme au premier. C'est ainsi que le rivage, pendant toute cette saison, est un théâtre continuel de guerres et d'amours, présentant un tableau sauvage de ce qui se passe chez la race humaine, excepté que chez ces créatures brutes nous n'en voyons que l'esquisse grossière, et que nous n'apercevons ni fraude, ni dissimulation, ni fausseté.

« Tout le corps du phoque que mes camarades avaient tué était couvert de blessures, notamment autour du cou; quelques-unes étaient encore ouvertes et saignantes, de sorte que nous nous imagi-

nâmes que cet animal avait précédemment soutenu plus d'un combat. Sa peau et son lard furent notre butin; ce dernier objet pesait près de quinze quintaux. Ce ne fut qu'avec des peines et des difficultés incroyables, et même avec quelque danger, qu'on parvint à le charger dans le canot. L'habileté et l'adresse employées pour l'enlever de dessus la grève dans une telle position, et à travers un ressac terrible, prouvent ce que les hommes peuvent effectuer quand la nécessité ou l'espérance du gain les aiguillonne.

« Le 30 août, le temps étant assez beau, nous partîmes de bon matin pour la baie des Éléphans, afin de nous y procurer la peau d'un jeune animal pour nous faire des bonnets. A notre arrivée, trois mâles et une douzaine de femelles, chacune avec son petit à côté d'elle, étaient couchés sur le rivage. Celles-ci, comme si elles eussent pressenti le motif de notre venue, eurent l'air horriblement effrayées de notre approche. Les mâles se dépêchèrent de gagner la mer; mais les femelles se retirèrent seulement jusqu'au bord de l'eau, en mugissant affreusement. Les petits étaient presque entièrement noirs; ils ne cessaient de faire entendre un cri qui ressemblait beaucoup au jappement d'un chien; ils ne sont en état de s'élancer dans la mer que lorsqu'ils sont âgés de quelques semaines, de sorte que leurs mères furent obligées de les laisser à notre merci, et restèrent à quelque distance jusqu'à ce que nous en

eussions dépêché un : cependant, la douleur extrême manifestée par la mère me fit repentir de les avoir dérangées. Ces femelles, qui sont généralement si timides qu'elles se plongent dans le fond de l'eau à la vue de l'homme, et dont, à moins qu'on ne les surprenne quand elles sont endormies, il est presque impossible de s'approcher, tant l'aspect d'un homme les épouvante, semblent changer entièrement de naturel quand leurs petits, incapables de se défendre, sont auprès d'elles. L'affection maternelle l'emporte sur leurs craintes, et elles restent sur la grève comme pour les protéger. Si elles avaient été pourvues de quelques moyens de défense, elles ne nous auraient pas laissé tuer impunément leur progéniture; mais la force et la corpulence énorme de ces phoques leur sont inutiles à terre; ils y sont étendus comme des masses inertes : le seul danger qu'on ait à appréhender de leur part, est de se trouver entre eux et la mer, car dans leurs efforts pour la gagner ils peuvent passer sur un homme et l'écraser. Quoique leur bouche et leurs dents présentent une apparence formidable, leur pesanteur excessive les empêche d'en faire un usage dommageable, si ce n'est les uns contre les autres.

« L'événement le plus désagréable de cette journée fut que, vers dix heures, il tomba une pluie abondante qui ne discontinua pas, et comme pour revenir chez nous il fallait parcourir une dizaine de milles à travers un bois touffu et embarrassé d'her-

bes qui s'élevaient à la hauteur de mes épaules, toute notre troupe fut complètement trempée; quant à moi, qui n'avais que quelques haillons pour me couvrir, mon état était réellement déplorable; je suis obligé de me contenter de quelques bouts dépareillés de vêtemens que les colons peuvent me donner, et des gens dans leur position n'ont pas une garde-robe très fournie.

« Dans cette île misérable, où des pluies fines très froides, des vents étourdissans et des bourrasques terribles, se sont succédés presque sans interruption, nous avons, le 10 septembre, salué avec un plaisir sincère les signes évidens du retour du printemps. Les oiseaux d'eau commencent à se montrer par couples sur les flancs des montagnes, et remplissent l'air des cris discordans de leurs amours.

« Le surlendemain, nous allâmes visiter ce que les colons appellent une couvée de gorfous. Le terrain qu'ils occupent est bordé à chaque extrémité par de hauts mornes qui s'avancent beaucoup en mer, laissant par devant un espace où tous leurs cochons courent à peu près en liberté, parce que ces barrières naturelles les empêchent d'aller au-delà; ainsi les créatures qui, à des époques fixes, sortent de la mer pour venir habiter ici un certain temps, restent complètement en possession des rivages situés au-delà de notre voisinage immédiat.

« Le temps étant favorable, nous mîmes notre ca-

not à l'eau de bonne heure, afin de nous procurer un approvisionnement d'œufs pour notre consommation. Long-temps avant que d'arriver aux couvées des gorfous, nous entendîmes leur babil extrêmement bruyant; leurs groupes couvraient tout le rivage, mais les herbes, hautes et touffues sur le penchant de la montagne, semblaient être leur principal établissement, et les cachaient à nos yeux. Comme il nous fut impossible de trouver un endroit où le canot pût aborder sans danger, deux hommes et moi nous nous jetâmes à la nage, avec des sacs attachés au cou pour y mettre les œufs, et l'embarcation, avec un des hommes, resta au large hors de la portée du ressac. Je pense que le terrain occupé par ces oiseaux avait au moins un mille de circonférence; il était partout couvert d'herbes et de roseaux beaucoup plus hauts que moi. Le long de chaque montée, en pente douce à commencer de la plage, on voyait perchés sur tous les grands rochers gris qui çà et là perçaient ces herbes, des groupes de ces oiseaux aux formes bizarres et étranges. Mais le bruit qui s'élevait de dessous l'herbe défie toute description. Comme nous avions affaire avec la partie bruyante de cette multitude, nous nous glissâmes tranquillement sous l'herbe, et nous commençâmes notre recherche, qui ne fut pas difficile, tant la quantité des œufs était prodigieuse. Des milliers et, je puis le dire, des centaines de milliers de ces petits bipèdes d'un aspect si singulier, debout, sau-

tillant autour de nous, tous ouvrant leur bec à la fois et faisant entendre une voix qui ressemble beaucoup par ses tons à celle de l'homme, rapprochés les uns des autres en groupes si serrés, qu'il était presque impossible de poser le pied sans en tuer un; la forme de ces oiseaux, leurs mouvemens curieux et le son réellement extraordinaire de leur voix me faisaient imaginer que je me trouvais au milieu d'un peuple de pygmées. La régularité de leurs attitudes, car ils étaient tous assis en rangs bien alignés ressemblant plus à l'ordre observé dans un camp qu'à une réunion fortuite d'oiseaux bruyans, me divertissait beaucoup. Ils ne se dérangèrent pas à notre approche, ils se contentèrent de crier plus fort; de sorte qu'il fallut employer la violence pour les déloger de leurs nids, ce qui ne s'effectua qu'après une vigoureuse résistance de leur part: comme ils sont armés d'un bec formidable, les hostilités devinrent bientôt acharnées. Nous devions prendre un soin particulier pour protéger nos mains et nos jambes contre leurs atteintes, et à cet effet chacun de nous s'était muni d'un court et fort gourdin. Le vacarme continua tout le temps que nous parcourûmes leur territoire. Du reste, ces petites créatures, de même que les monstrueux éléphans de mer, semblent vivre dans un état perpétuel de guerre les uns contre les autres.

« Comme les femelles de ces gorfous sont assises sur leurs nids en rangs formant des ruelles régulières

qui se prolongent jusqu'à la mer, quand l'une d'elles se sent la fantaisie d'aller se rafraîchir en se plongeant dans l'onde amère, il faut qu'elle parcoure toute la longueur de la ligne, et chacune lui assène sans pitié un coup de bec quand elle passe, et quoique toutes soient occupés de la même manière, nulle sorte d'amitié ne semble exister entre elles : quand nous en chassions une de son nid, elle était sûre de se trouver jetée au milieu d'ennemies ; indépendamment de la perte de ses œufs, elle était invariablement condamnée à se voir vertement frappée et béquetée par ses compagnes. Chaque femelle pond trois œufs ; au bout d'un certain temps, quand ses petits sont assez forts pour entreprendre le voyage, elle gagne la mer, et ne revient à terre qu'au printemps suivant. La colonie est abandonnée de ses nombreux habitans, et la tranquillité y règne jusqu'à ce que la nature les excite à y retourner l'année d'après : alors le même spectacle bruyant s'y renouvelle, parce que les mêmes troupes d'oiseaux viennent occuper de nouveau le lieu où ils sont éclos.

« Après avoir suscité un tumulte épouvantable dans cette nombreuse colonie, et soutenu un combat sans relâche, nous nous en allâmes victorieux en emportant un millier d'œufs qui, par leur grosseur, leur couleur et la transparence de leur coque, ressemblent à ceux du canard. Cette capture prodigieuse qui fut l'affaire d'une heure, peut donner une

idée du nombre incalculable de ces oiseaux qui se réunissent ici. Nous ne leur avions pas laissé un temps suffisant pour pondre tous leurs œufs après leur débarquement; car si la saison avait été assez avancée pour qu'il y eût trois œufs dans chaque nid, la plupart se seraient probablement trouvés avec le germe déja développé et le petit en partie formé, et alors ils ne nous auraient été d'aucun usage; au lieu que tous ceux que nous prîmes étaient très bons et avaient un goût délicat et agréable. Ce ne fut pas une besogne exempte de difficultés que de porter notre butin sans accident jusqu'à notre canot, car la cargaison était extrêment fragile et le ressac dirigé contre nous bien terrible : cependant nous finîmes par réussir, mais en écrasant une grande quantité d'œufs.

« Le 11 octobre, le temps était beau, toutes les pommes de terre avaient été plantées; Glass voulut avoir une grande chasse aux chèvres sur le sommet de la montagne, et malgré ma répugnance à m'éloigner de la maison, il me persuada de me joindre à sa troupe. Nous mîmes en réquisition, pour cette expédition formidable, tout ce que nous avions d'armes, de munitions, de chiens. Partis au point du jour, nous atteignîmes vers midi le sommet de la montagne. Nous venions d'apercevoir trois troupeaux de chèvres, et nous concertions notre plan d'attaque, quand tout à coup un nuage nous enveloppa complètement, et nous plongea dans une obs-

curité si profonde, que nous chancèlions et ne pouvions monter qu'à tâtons. L'heure à laquelle ce brouillard était survenu si brusquement nous fit juger qu'il ne se dissiperait probablement pas; en un moment nous fûmes mouillés jusqu'à la peau. Quelle position sur le sommet de cet horrible précipice! Il nous fallut trouver notre chemin en tâtonnant sans cesse, car nous ne pûmes rien distinguer autour de nous, jusqu'à notre arrivée à la descente que nous suivions ordinairement, courant à chaque instant le risque d'être précipités en bas des rochers, à une profondeur de plusieurs centaines de pieds.

« Après avoir marché pendant plusieurs heures, tourmentés par le froid, l'humidité et la faim, nous arrivâmes enfin sains et saufs à la plaine; la seule proie que nous obtînmes consista dans quelques jeunes albatros. Je les avais vus cinq mois auparavant posés sur le bord de leurs nids, et depuis, ils n'avaient pas bougé. Ils y restent un an avant d'être en état de voler; pendant ce long intervalle, ils sont nourris par la mère. Ils avaient beaucoup grossi depuis ma dernière visite. L'aspect du jeune oiseau assis sur son nid est réellement beau et majestueux. Le duvet blanc dont il est d'abord couvert, étant graduellement remplacé par un plumage compact gris et blanc, le laisse à moitié revêtu de l'un et de l'autre, tandis que la tête est d'un blanc argenté éblouissant, sa grosseur est prodigieuse; un seul faisant une charge suffisante pour un homme. En les écorchant

à notre retour, nous trouvâmes sous leur peau une couche de graisse bien blanche ; j'appris qu'elle était excellente pour la friture et d'autres préparations de cuisine; la chair était aussi délicate que celle de l'agneau et avait absolument le même goût. Outre notre albatros, les chiens prirent d'autres petits oiseaux à peu près de la grosseur de nos perdrix, mais leur allure ressemblait un peu à celle du gorfou : le mâle était d'un noir luisant avec une crête dure et d'un rouge éclatant sur le haut de la tête; la femelle est brune. Ces oiseaux se tiennent droits; leurs longues jambes jaunes les aident à courir très vite; leurs ailes sont petites et inutiles au vol, mais elles sont armées d'éperons aigus pour leur aider à se défendre, et aussi, je le suppose, à grimper, car on les rencontre ordinairement parmi les rochers. Les colons désignent simplement cet oiseau par le nom de *coq*, son seul cri étant un son qui ressemble assez à la répétition de ce mot; sa chair est ferme, grasse et excellente à manger.

« Le 24 octobre, me sentant l'esprit très abattu, je persuadai à White de venir avec moi à la chasse des chèvres dans les montagnes. Nous étions à peu près à moitié chemin de la plaine, quand nous aperçûmes de la fiente de sanglier toute fraîche, preuve évidente qu'un de ces animaux rôdait dans le voisinage; comme ils sont plus redoutables que ceux que nous venions chercher, nous dûmes marcher en avant avec plus de circonspection. Je munis mon

mon fusil d'une pierre neuve, et je pris cette arme dans mes mains, White, qui l'avait portée jusqu'à ce moment, ne sachant pas s'en servir. Bicalot, notre chien, découvrit la piste du sanglier et la suivit jusqu'à son repaire, ce qu'il nous annonça par ses aboiemens répétés. Le lieu auquel il nous conduisit était plein d'herbes plus hautes que nous, et nous entendîmes le monstre qui les agitait violemment et chargeait notre chien; mais ne pouvant apercevoir où était notre ennemi, nous étions tous deux très intimidés; quant à moi, j'avoue que j'étais très alarmé. J'entendais l'animal frappant, tout près de moi, ses défenses l'une contre l'autre, et cependant il était complètement caché. Je grimpai sur une petite éminence et je vis le dos de l'animal ou plutôt ses poils qu'il hérissait en tenant notre chien en arrêt. Alors prenant délibérément et bien exactement ma visée, je fis feu et le sanglier tomba. Il était d'une dimension énorme; les colons lui avaient souvent donné la chasse, mais jusqu'à présent il avait échappé à leurs efforts. Le transport de son corps à nos habitations ne se fit pas sans difficultés, il fallut revenir avec du renfort, car deux de nos hommes les plus robustes purent seulement en venir à bout, puisqu'il pesait à peu près quatre cents livres.

« Ce ne fut pas le seul jour où le temps me pesa et me parut bien long. Aussi long-temps que mes crayons et mon papier avaient duré, ils furent pour moi une source d'amusement infini; mais dès le

24 août ceux-là étaient consumés, et les deux côtés de mon papier étaient couverts de dessins. Quelques feuillets blancs de vieux ouvrages laissés ici pour l'usage de Glass et de ses compagnons, feuillets sales et tachés par l'eau de mer, furent tout ce qui me resta et il fallut les réserver pour y coucher mes pensées mélancoliques; mais, me disais-je, comme c'est le dernier échantillon de papier qui subsiste encore dans l'île, je dois l'économiser; je suis donc privé de ma principale ressource d'occupation. La pêche et la chasse sont maintenant mes seuls passe-temps; deux exercices très fatigans ici: mes vieux souliers rapiécés ne me permettent plus de grimper sur des rochers raboteux; cependant, j'y suis contraint : comme quelques chèvres viennent généralement à portée de la vue, je leur tire de temps en temps un coup de fusil quoique leur naturel extrêmement farouche et l'âpreté des défilés des montagnes empêchent de s'en approcher facilement. Néanmoins, je suis quelquefois assez heureux pour en rapporter une avec moi. Lorsque le vent est favorable, ou fait présumer la possibilité qu'un navire passe en vue de l'île, je me garde de m'aventurer trop loin des maisons, de crainte de perdre une chance de m'embarquer. Cependant, je devrais être et je suis très reconnaissant, quand je pense que ma position aurait pu être bien pire si j'étais tombé au milieu d'hommes égoïstes et insensibles, au lieu de ceux avec qui je me trouve et qui

sont si honnêtes, si bons, si bienveillans. Je vis de leur hospitalité, sans avoir reçu d'eux la moindre invitation, et il n'existe qu'une chance bien légère que je sois jamais en état de leur témoigner ma gratitude; néanmoins, ils s'efforcent sans relâche de relever mes esprits abattus et de rendre ma situation agréable. Glass est aussi empressé que je le suis à guetter l'apparition d'une voile; il dit, et je sais qu'il parle sincèrement, que si un navire arrivait, et que le capitaine refusât de me recevoir gratis à son bord, il lui donnerait tous ses bestiaux et sa provision de pommes de terre, plutôt que de me voir obligé de perdre une occasion de retourner dans ma famille.

« Puisque je parle de Glass, je demande la permission de raconter une anecdote caractérisant parfaitement le sentiment national et cet amour de leur pays qui n'abandonnent jamais un Écossais. Comme cet homme est un tailleur expérimenté, de même qu'ouvrier excellent dans plusieurs autres métiers, je lui proposai, quand mes vêtemens furent entièrement usés, de me faire un habit complet de mon manteau de tartan. Il me le promit : cependant rien n'arrivait. Un soir, revenant d'une chasse fatigante qui avait duré toute la journée, Glass vint à moi, la tristesse la plus profonde peinte sur le front, et me dit : « Il est inutile de vous faire attendre plus « long-temps, M. Earle, réellement ma force m'a« bandonne, quand je suis prêt à couper ce gentil

« tartan. Je l'ai plusieurs fois étendu devant moi, « j'ai pris mes cisaux à la main, mais je ne puis « l'entamer, monsieur, c'est le premier tartan qui ait « jamais été débarqué à Tristan Da Cunha, et le « premier que j'aie vu depuis mon départ d'Écosse; « véritablement je ne puis me résoudre à le couper « en morceaux. » Je lui répondis qu'il pouvait, si cela lui faisait plaisir, garder le manteau tel qu'il était pour s'en servir, mais que comme, de mon côté, je ne pouvais, même à Tristan Da Cunha, me montrer en état de nature, il fallait qu'il trouvât le moyen de me faire un pantalon, d'un tissu quelconque qu'il trouverait dans son magasin. A l'instant son visage se rasséréna, et peu de temps après je fus complètement équipé, il est vrai que mon costume, même ici, parut extrêmement curieux, il était par devant de toile à voile, et par derrière de peau de chèvre avec le poil en dehors; tous mes compagnons m'assurèrent que je le trouverais très commode pour descendre les montagnes. Je ris de bon cœur la première fois que je m'affublai de cet habit à la Robinson Crusoé. « Eh! monsieur, me « dit ce brave homme, ne vous embarrassez pas « de l'air que vous aurez; le roi, lui-même, que « Dieu répande sur lui ses bénédictions, s'il avait « été laissé ici comme vous, ne pourrait pas être « mieux habillé. »

« Tout le monde croit que l'exercice et la temrance, contribuent puissamment au maintien de la

santé. Un séjour de plusieurs mois à Tristan Da Cunha, m'a convaincu de leur effet merveilleux sur notre constitution.

« Ici notre nourriture est de l'espèce la plus grossière; nous ne voyons jamais de pain; du lait, des pommes de terre, sont nos mets habituels; nous n'avons du poisson que lorsqu'il nous arrive d'en pêcher, et de la viande que lorsque nous tuons une chèvre. Afin de nous procurer des matériaux pour notre dîner, je vais le matin de bonne heure dans les montagnes; l'exercice que je prends me met en état de me coucher à huit heures du soir et je dors profondément; quoique certainement je n'aie rien ici pour réjouir mes esprits, et qu'au contraire beaucoup de choses tendent à les tenir abattus, par exemple mes inquiétudes pour mes parens dont je suis éloigné et qui ignorent complètement mon sort, enfin, ma situation déplaisante puisque je suis séparé du monde entier, cependant, malgré tous ces désagrémens très réels, jamais je n'ai joui d'une tranquillité et même d'une activité d'esprit aussi grandes, ce qui est sans doute causé par ma vie sobre et l'exercice que je suis obligé de prendre. L'expérience de ces quatre derniers mois, comme je l'ai noté sur mon journal, a plus fait pour me convaincre de la beauté de la tempérance, que n'auraient pu le faire tous les livres écrits sur cette vertu. Je commence maintenant à penser que la vie d'un anachorète n'était pas aussi misérable que se l'imaginent en général les

hommes qui en mènent une de gaîté et de dissipation, et que ses plaisirs tranquilles et ses nuits calmes peuvent bien être mis en balance avec leur sommeil interrompu et leur appétit émoussé. L'homme tempérant goûte la consolation solide de savoir qu'il n'use pas sa constitution et peut aisément espérer une vieillesse heureuse et respectée ; tandis que l'homme esclave de ses sens perd bientôt toute espèce de goût pour les choses qui, auparavant, lui faisaient le plus de plaisir, et subit, dans un corps affaibli et maladif, la peine de ses excès prématurés. Il sent sa débilité et est réduit à la réflexion accablante qu'il n'a que lui-même à blâmer, qu'il s'est plongé lui-même dans cet état déplorable, en dépit des notions du sens commun et des avertissemens de ses amis; tandis que la mémoire de ses anciens plaisirs aggrave sa position humiliante, et que la douleur et l'affliction sont les seules compagnes qui le suivent jusqu'à sa dernière heure.

« Ce qui me causait le plus grand ennui, était la vue passagère de bâtimens. Dès le 1er mai, j'aperçus un brig; mais le vent soufflait avec tant de violence qu'il me priva de l'espérance de pouvoir aller lui parler, et cependant, durant plusieurs jours, le vent avait été extrêmement beau. Il me semblait que j'étais condamné à être constamment déçu dans mon attente.

« J'ai noté sur mon journal toutes les apparitions de navires.

« 2 juin. Durant toute la semaine précédente,

nous avons eu une suite non interrompue de tempêtes; l'une succédait immédiatement à l'autre, et il était à peine possible de sortir de la maison; mais ce matin, un changement considérable a eu lieu, quoique la mer soit effroyablement houleuse. A dix heures du matin, nous avons vu un navire qui semblait se diriger vers l'île; aussitôt nous avons allumé des feux pour faire des signaux. Le bâtiment tomba sous le vent de l'île, il y resta en panne; évidemment il désirait nous parler, mais comme il se trouvait sous le vent, nous n'osions pas nous hasarder à sortir dans notre canot; le navire, après avoir demeuré tranquille pendant près de quatre heures, fit servir et continua sa route. Voici la seconde mortification de ce genre que j'éprouve.

« Aujourd'hui le bâtiment est venu si près de terre que nous avons pu distinguer son pont couvert de monde; nous avons supposé qu'il portait des condamnés à Botany-Bay : dans ce cas, il allait probablement au Cap, lieu où je souhaite d'arriver. Si quelque chose pouvait ajouter à ma perplexité d'être ainsi détenu prisonnier à Tristan Da Cunha, c'est de voir des chances d'être relâché mises à ma disposition, et de ne pouvoir en profiter. Il n'y a que ceux qui ont éprouvé une pareille contrariété, qui peuvent juger de mes souffrances; rien de ce qui m'est jamais arrivé auparavant n'a si complètement abattu mes esprits, et j'éprouve maintenant la sensation accablante de l'espérance frustrée. De

la fin d'une semaine à l'autre, je me poste sur les rochers, occupant, sans relâche, mes yeux à parcourir l'horizon, pour y chercher une voile, m'imaginant souvent que jen aperçois une là où il n'y a rien; à la fin il s'en présente une, et ce cri si réjouissant : « Une voile! une voile! » se fait entendre. Il met tous les habitans de l'île en mouvement; et comme ils ont le plus vif désir de parler à tous les navires qui passent, nous voyons que celui-ci a pris garde à nos feux de signaux; il met en travers pour nous, mais une barrière insurmontable existe entre nous et lui; toutes les tentatives de lancer le canot à l'eau sont vaines, le navire poursuit sa route dont bientôt il ne restera plus de trace; l'horizon devient de nouveau vide, et je rentre dans mon logement avec un accroissement de tristesse et de contrariété.

« 15 juin. Le temps a, depuis quelques jours été beau et le vent modéré, mais j'ai de nouveau été en proie à l'espérance et au désespoir; un autre navire a passé, il doit avoir vu nos signaux, cependant il reste trop loin au large pour laisser à notre canot la moindre possibilité de l'atteindre! Rien, d'ailleurs, n'est survenu qui pût changer la vie monotone que je mène.

« 2 août. Aujourd'hui un brig a mis en travers, en vue de l'île. Aussitôt, nous avons allumé des feux et comme le temps était remarquablement beau et calme, je concevais la plus vive espérance que nous pourrions aller à bord; mais, malgré tous nos efforts, le bâtiment est resté à une trop grande dis-

tance de terre pour que nous puissions y arriver. Je commence, quoique avec répugnance, à changer l'opinion avantageuse que je m'étais long-temps faite des marins, et à penser que l'humanité ne les incommode pas trop, car voici trois navires qui ont passé en vue de notre île, leurs capitaines ont dû bien savoir que quelques pauvres malheureux ayant besoin de secours, se trouvaient sur ce point isolé; ils ont pu juger par nos efforts de notre empressement à reclamer de l'aide; mais sur les trois, deux n'ont nullement voulu se déranger de leur route pour s'enquérir de la nature de nos infortunes. Ils ignoraient que peut-être il s'y trouvait plusieurs personnes périssant de besoin, auxquelles ils pouvaient porter du soulagement et de la consolation, en changeant un peu leur marche, et qu'ils auraient pu aisément s'approcher de notre établissement sans courir le moindre risque.

« La nature précaire de la vie d'un marin et la possibilité fréquente où il se trouve d'éprouver des accidens semblables, devraient, suivant ce qu'on suppose, lui inspirer le désir de prêter assistance à quelqu'un placé dans ma position actuelle; mais non, car ici dans un des coins du globe les plus reculés, séparé du reste du monde par des milliers de lieues, les navires ne voient pas les signaux de détresse, ils ne savent pas que sur ce point il y a quelque pauvre créature ayant besoin de leur service; qu'il est en leur pouvoir de leur prêter aide et

secours en se donnant seulement un peu de peine; et cependant, deux navires ont passé par ici, le temps était beau, et leurs capitaines n'ont pas du tout dévié de leur route, même pour s'informer de la nature de notre malheur! Non, cela ne s'accorde pas avec le caractère élevé que dans l'histoire et les chansons, on donne aux matelots anglais, ni avec l'opinion qu'on a généralement de leur humanité et de leur valeur. J'aurais parié une somme considérable que le premier bâtiment que nous aperçûmes, aurait au moins essayé, à la vue de nos signaux, de communiquer avec nous : on pourrait même supposer que la curiosité était un motif suffisant pour l'y engager. Je ne puis m'empêcher de craindre qu'il ne règne autant d'égoïsme et de bassesse parmi les fils de Neptune que parmi leurs frères à terre, et cette opinion a été corroborée par des anecdotes que Glass et ses compagnons m'ont racontées. Je pense que le récit suivant est sans parallèle, je tairai le nom du navire et celui du capitaine; mais si ces pages tombent jamais sous les yeux de ce dernier, j'espère que quelque sentiment de honte l'empêchera de se conduire dorénavant avec si peu d'humanité. Un marin devrait, plus que tout autre chrétien, se souvenir sans cesse de cette maxime : « Fais aux autres ce que tu voudrais qu'il te fût fait « à toi-même. »

« Il y a maintenant près d'un an qu'une maladie tourmentait les insulaires, et ils souffraient d'autant

plus qu'ils manquaient de toute espèce de médicamens, même les simples. Un navire met en travers en vue de l'île, les insulaires lancent leur canot à la mer, suivent le bâtiment, et après une course longue et très fatigante, l'atteignent; ils exposent leurs besoins. La première question que leur adresse le capitaine est celle-ci : « Comment me paierez-vous? « quelle monnaie avez-vous apportée? » Elle est inconnue à Tristan Da Cunha; Glass n'en avait point. Après bien des délais, le capitaine donna quelques doses de sel d'Epsom, mais ce ne fut que lorsque Glass en eut signé un reçu. Et quoique les insulaires fussent à plusieurs milles de terre, qu'ils se fussent lassés à manier l'aviron pour arriver au navire, et qu'ils eussent encore à supporter le même travail harassant pour retourner chez eux, on ne leur offrit pas le moindre rafraichîssement; les matelots même ne leur proposèrent pas un verre de grog : et cependant, c'était un compatriote rencontré inopinément à une si grande distance d'Angleterre, qui se comportait ainsi!

« 16 juillet. Ce matin, au point du jour, apercevant une goëlette tout près de la côte, nous courûmes au rivage, et nous amenâmes le canot au bord de l'eau, mais la mer était trop grosse et les lames s'élevaient trop haut pour nous permettre de le lancer. Quel contre-temps affligeant, puisque le navire se tenait le long de l'île, désirant évidemment de communiquer avec nous! Depuis plusieurs

jours le temps avait été tranquille, le vent modéré, et sous le vent de l'île la mer avait été extrêmement belle; mais ce matin même, quand il se présentait une si belle chance pour ma délivrance, quand le capitaine de la goëlette souhaitait si manifestement de nous porter secours, le vent sauta brusquement au nord, et soulevant de grosses lames et un ressac terrible, m'enleva complètement l'assistance qu'on m'offrait. Le capitaine était si empressé de nous donner tout le secours qui était en son pouvoir, qu'il s'approcha de la côte au point de courir des dangers. Que le bonheur, une longue vie et des voyages heureux soient le lot de ces hommes que je ne connais pas et qui ont le cœur si bon! Pour mettre le comble à mon infortune, le vent contraire devint bientôt une véritable bourrasque qui dura trois jours sans interruption, et empêcha entièrement la goëlette de rester dans le voisinage de l'île. C'est le quatrième navire qui a passé depuis que je suis ici. Dieu seul sait si jamais j'en sortirai, ou ce que je deviendrai! j'ai de la peine à me remettre suffisamment pour aborder mes compagnons avec un air de gaîté.

« Aujourd'hui 1er octobre, six mois se sont écoulés depuis que je suis tristement prisonnier sur cette misérable île, et que je n'ai pas plus d'espoir d'en sortir que la première semaine où j'y débarquai. En effet, au lieu de m'accommoder à ma situation, je crois que depuis quelque temps je deviens de plus en

plus malheureux; toutes les espèces de passe-temps ou d'occupation dont j'ai pu m'aviser ou que j'ai pu inventer sont épuisées. Je reste assis, pendant des heures entières, regardant tous les points de l'horizon, avec la faible espérance d'apercevoir un navire et de penser à mes amis en Angleterre. Avant le retour du printemps, mon fusil était une source de divertissement pour moi, quoique mon gibier ne consistât généralement qu'en mouettes et autres oiseaux d'eau; mais actuellement cet amusement même m'est refusé. C'est la saison de la ponte, les oiseaux se répandent dans toutes les parties de l'île, et comme ils placent leurs nids dans les situations les plus exposées, le plaisir que j'aurais à les poursuivre est totalement détruit; car quoique cela paraisse incompréhensible, il est certain que le principal plaisir de la chasse consiste dans l'excitation produite par l'incertitude et la difficulté de suivre et d'abattre l'animal qu'on cherche. Maintenant que je suis entouré d'oiseaux en quantité si considérable, qu'avec mes mains j'en pourrais aisément charger deux tombereaux, je n'éprouve pas la plus légère inclination d'en toucher aucun.

« Je vais presque tous les jours à la poursuite des chèvres, j'en ai pris un grand nombre; la fatigue insuportable et le risque sont trop forts pour moi, et d'ailleurs, j'ai encore plus de répugnance à m'éloigner de mes habitations; je tremble de crainte qu'un navire ne mette en travers devant l'île pendant

mon absence. Depuis un intervalle assez long le temps a été beau, excepté dans la matinée du 2 qu'il venta beaucoup; la mer fut grosse et le ressac terrible le long du rivage. Vers onze heures, un navire parut, mit en panne et passa tout près de terre, quand il fut vis-à-vis une des maisons, il hissa pavillon néderlandais; nous le prîmes tous pour une corvette. Il est inutile de répéter qu'elles impressions j'éprouvai à la vue de ce bâtiment qui me laissait encore prisonnier. Que ceux qui se plaignent sans cesse et se lamentent de la bagatelle la plus insignifiante, se mettent à ma place, afin d'apprendre ce que c'est que de ressentir réellement la contrariété la plus poignante. Je suis très sûr qu'après ce séjour pénible, je regarderai toute peine et tribulation ordinaire avec la tranquillité la plus parfaite et la plus philosophique.

« Le 8 novembre, à huit heures du matin, un brig parut à une grande distance à l'horizon; je le considérais avec une inquiétude extrême, je m'aperçus qu'il se dirigeait dans le sens de l'île, mais sans montrer aucune disposition de s'en approcher. Comme le temps était beau, nous nous décidâmes à essayer de couper sa route, et, pendant deux heures fîmes force de voiles de son côté; mais, alors, nous perdîmes ce navire de vue, et le temps devenant nuageux et frais, nous fûmes obligés de rebrousser chemin; en revenant, nous fûmes assaillis par un coup de vent très fort, et nous ne pûmes

regagner la terre qu'avec la plus grande difficulté, car peu s'en fallut que nous ne fussions poussés sous le vent de l'île. Ainsi, voici encore un vaisseau de plus ajouté à ma liste affligeante; il me semble que chaque nouvelle contrariété est plus chagrinante que celle qui l'a précédée.

« Le 29 novembre, à huit heures du matin, on découvrit sous le vent de l'île un navire qui se dirigeait vers la côte; aussitôt tout le monde mit la main à l'œuvre, pour que le canot fût prêt à être lancé, car mes compagnons ne sont jamais las de prendre de la peine pour moi, et tous témoignent le plus vif intérêt pour mon retour heureux dans ma patrie. Après que le navire eut couru deux bordées, le canot fut mis à la mer, non sans un danger imminent à cause de la violence du ressac. Vers midi, nous étions le long du bord du bâtiment.

« Le lecteur qui m'a accompagné dans mes malheurs, imaginera bien mieux que je ne pourrais le décrire, que de sensations de joie et de gratitude j'éprouvai en me retrouvant sur un navire de ma nation, au milieu de mes compatriotes, c'était l'*Amiral Cockburn*, commandé par le capitaine Cooling, et destiné pour la terre Van Diemen. Quoique mon aspect dût être vraîment déplorable, à peine eut-on entendu le récit de mes tristes aventures, que chacun s'empressa de m'accueillir comme un ami; tous les coffres me furent ouverts pour me

fournir des vêtemens, et en un instant je fus habillé à neuf de la tête aux pieds.

« J'étais prêt à succomber sous le poids des sentimens divers qui agitaient mon esprit; je rendis d'humbles actions de grace à la bonté infinie de la divine Providence : je remerciai bien sincèrement Glass et ses compagnons de leur obligeance qui ne s'était pas démentie un seul instant, malgré tout l'embarras que je leur avais causé; j'allais me séparer d'eux pour toujours, je ne pouvais leur prouver ma reconnaissance que par mes paroles, elles furent sincères; je leur fis mes adieux avec tous les regrets qu'on éprouve en quittant des parens chéris, des amis véritables. Durant mon séjour chez eux, cette petite colonie s'était accrue. Dans la dernière semaine de juillet, madame White mit au monde une jolie petite fille; peu de jours après, elle reprit ses travaux habituels, et se portait à merveille.

« Combien, dès les premiers momens de mon séjour à bord du navire où je fus recueilli, les attentions et la généreuse conduite de tant de personnes auxquelles j'étais complètement étranger, me causèrent de douces émotions. Mais une circonstance vraiment extraordinaire doit terminer mes singulières aventures : si elle était racontée dans un roman, on la regarderait comme inventée à plaisir. Le lendemain, causant avec le capitaine Cooling, et lui exprimant mes extrêmes inquiétudes sur le sort de mes parens, dont je n'avais pas en-

tendu parler depuis très long-temps, j'appris que peu de semaines avant son départ d'Angleterre, il avait vu toute ma famille, et qu'elle jouissait d'une santé parfaite (1). »

(1) Ce récit est extrait du livre intitulé : *A Narrative of a nine months' residence in New-Zealand in* 1827 ; *together with a journal of a residence in Tristan d'Acunha an island between America and the cape of Good Hope*, by Augustus Earle. Londres, 1832, 1 vol. in-8., avec figures.

Les personnes curieuses de détails statistiques authentiques et récens sur les îles Tristan Da Cunha les trouveront dans le *Dictionnaire géographique* de M. Picquet. E-s.

BULLETIN.

MÉLANGES.

Voyage scientifique de la goëlette la Mésange *sur les côtes de Caramanie, dirigé par M. Texier.*

La goëlette française la *Mésange*, commandée par M. le lieutenant de vaisseau Lejeune, et ayant à bord M. Texier, voyageur du gouvernement, est arrivée à Smyrne le 10 septembre, de retour de son voyage scientifique sur les côtes de Caramanie.

L'exploration de l'Asie mineure, ordonnée par le gouvernement français, a donné cette année des résultats importans pour l'archéologie, autant que pour la navigation; car la *Mésange* a visité des ports et des golfes peu connus, et en a levé les cartes.

Les provinces maritimes, depuis l'Æolide jusqu'à la Pamphylie, ont été visitées par M. Texier, et ce voyageur qui, bien que jeune encore, a déja rendu son nom célèbre par de nombreux et utiles travaux, a eu de nouveau dans cette campagne occasion de reconnaître la position, douteuse ou ignorée, de plusieurs villes anciennes.

Le temple d'Apollon Didyme, sur les frontières de l'Ionie, est devenu le centre d'un village considérable qui n'existait pas il y a un siècle. Ce monument était isolé et assez loin d'un autre village nommé Ura. Il est probable, d'après

M. Texier, que le nouveau village d'Hiérouda a été formé par la population grecque d'Assem-Kalé-Si, qui a abandonné cette place. Le temple d'Apollon a été renversé par un tremblement de terre, mais ce qui subsiste encore suffit pour attester la rare perfection à laquelle les arts étaient parvenus en Ionie. Trois colonnes sont encore debout; elles ont 50 pieds de hauteur et servent à faire reconnaître aux navires le cap Arbora, l'ancien promontoire de Neptune.

La ville de Iassus, dont la marine était puissante, subsiste encore en entier. Son théâtre, l'agora, la nécropole et un grand nombre d'édifices publics existent encore dans un bel état de conservation. Cette ville est aujourd'hui déserte; mais il doit y avoir peu d'années que sa population l'a abandonnée. Les derniers voyageurs qui en parlent y ont trouvé encore des habitans en 1760. On l'appelait Assem-Kalé-Si, nom qui est resté au golfe. Ses murailles en marbre blanc ne servent plus qu'à enclore une forêt naissante.

Les ruines de Bargylia, si long-temps cherchées inutilement, ont été découvertes par M. Texier, au fond du golfe de ce nom, dont jusqu'à présent aucun géographe moderne n'avait soupçonné l'existence. On croyait généralement que Bargylia était située dans le golfe d'Assem-Kalé-Si.

L'entrée du golfe de Bargylia, aujourd'hui Guiuverdjinlik (pigeonnier), est masquée par un groupe d'îles qui sont portées sur les cartes sous le nom de Kabergina. C'est la position de l'ancienne Caryande. Une grande voie militaire que l'on suit pendant 12 lieues conduisait d'Halycarnasse à Mylassa, en passant par Bargylia. Elle est située sur le bord de la mer, soutenue par des murailles dont la conservation est encore complète.

Le golfe de Guiuverdjinlik est séparé de celui d'Assem-

Kalé-Si par une longue presqu'île. Il a onze milles de profondeur, depuis l'île Caryande jusqu'aux ruines de la ville, et cinq milles de largeur. On trouve un fond de vingt brasses dans sa partie moyenne, de cinq brasses à toucher terre. Au fond du golfe est une fontaine abondante, et un petit village commence à s'établir en ce lieu.

La *Mésange* ayant ensuite relâché dans l'île de Cos, le gouverneur fit proposer au commandant d'échanger un salut de 21 coups de canon avec la forteresse. Ce qui fut accepté sans hésitation. Le gouverneur ayant désiré ensuite obtenir des instructeurs pour ses troupes pendant le séjour de la *Mésange*, le commandant s'empressa de lui envoyer son capitaine d'armes et deux sous-officiers, qui leur firent faire deux jours de suite l'exercice du fusil. Cette circonstance prouve à quel point les idées de civilisation et de réforme, introduites par le sultan, gagnent insensiblement tous les points de l'empire.

Les ports de Gnide au cap Crio et le golfe de Macri ont été relevés par les officiers de la *Mésange*. Ces travaux complètent la reconnaissance de ces côtes, qui n'avait pas été terminée par le capitaine Gauttier.

Les ruines de Telmissus, à Macri, déja visitées par M. de Choiseul et par M. Huyot, méritent toujours l'attention des voyageurs par leur haute antiquité et leur belle conservation. Des portiques à colonnes, taillés dans le roc vif, et des milliers de tombeaux attestent la grandeur de l'ancienne Telmissus.

La ville de Perga, en Pamphylie, située sur les bords du fleuve Cestrus (Sari-Sou), n'avait pas encore été visitée. Son théâtre, dont une très petite portion seulement est détruite, est le plus vaste monument de ce genre qui reste de l'antiquité. La scène, les salles des acteurs et les galeries de service, sont encore intactes. Les ornemens et les sculptures

ont peu souffert des injures du temps. On remarque surtout un large pilastre de marbre formant un des pieds-droits de la scène, sur lequel sont sculptés Apollon et les muses, enlacés dans des couronnes de laurier. Ce morceau est achevé. Les ruines de la ville sont tellement complètes, qu'on se promène au milieu des édifices publics et dans les rues, ornées de portiques. La végétation qui envahit ces lieux est le seul indice qui rappelle que ces monumens ont près de vingt siècles.

Osman, pacha d'Adalia, qui, l'an dernier, avait fait connaître ces ruines à M. Texier, lui fit donner toutes les facilités nécessaires pour les explorer.

En général, dans tous les endroits où la *Mésange* a abordé, elle a trouvé le plus parfait accueil. Les gouverneurs donnaient les ordres les plus sévères pour que rien ne pût gêner l'accomplissement de sa mission.

Métrologie. — Pied romain.

L'Académie des sciences avait renvoyé à l'examen de l'Académie des inscriptions et belles-lettres les observations de M. Deville, directeur du musée de Rouen, sur un *pied* trouvé dans des ruines romaines voisines de Caudebec, dans la forêt de Maulevrier. Voici un extrait du rapport de MM. Jomard et Walkenaer, nommés commissaires.

A l'occasion de la découverte du pied de Maulevrier, la commission s'est livrée à un examen étendu de la question du *pied romain ;* on en connaît la difficulté, et l'on sait aussi que la vraie longueur de cette mesure est un élément nécessaire pour apprécier toutes les mesures linéaires, creuses, pondérales, monétaires, qui étaient liées ensemble chez les Romains, à peu près comme chez nous, le mètre, le gramme,

le franc, le litre, etc., sont enchaînés entre eux. Cinq voies principales ont été suivies par les savans, depuis trois siècles, pour parvenir à la détermination de cet élément.

1° On a pris la longueur des divers pieds en métal et autres matières trouvés dans les ruines romaines, en Italie et en France, on les a comparés aux mesures modernes, mais on les a trouvés tous inégaux, et sur aucun d'eux on n'a rencontré la marque d'une mesure légale.

2° On a voulu déduire le pied de la longueur des intervalles itinéraires en mesurant actuellement, sur le terrain, l'espace compris entre deux bornes militaires et divisant cette longueur par 5,000, nombre des pieds compris dans le mille romain; mais les pieds conclus par cette méthode diffèrent encore plus que les pieds en bronze; les causes d'incertitude sont soigneusement signalées et discutées dans le rapport.

3° La mesure de capacité appelée *amphore*, équivalait à un pied cube, et celle du *congius*, ou cube d'un demi-pied; on a essayé, en conséquence, de déterminer le volume des mesures creuses pour en déduire le pied, mais leur état de dégradation a fait tirer des conclusions défectueuses.

4° On a supposé que certains monumens étaient dans leurs dimensions des multiples exacts du pied romain; le rapporteur a fait sentir ce que ce moyen avait d'incertain et d'hypothétique; toutefois on peut alléguer la colonne Antonine, qui, supposée avoir cent pieds juste, donne le pied avec une approximation remarquable, mais cet exemple est unique.

5° On a tiré parti du rapport connu et certain qui lie le pied romain au pied grec, et on a pris les $\frac{24}{25}$ du pied déduit de la façade de l'*Hecatompedon*, le temple de Minerve à Athènes.

6° On a pris la mesure de certains espaces ou de certains monumens dont la longueur est marquée par les écrivains, ou inscrite sur place par les anciens eux-mêmes; cette méthode n'a encore fourni aucun résultat exact. Enfin, l'on a eu, dans ces derniers temps, l'heureuse idée de comparer la valeur des poids romains authentiques au volume de l'amphore ou du pied cube, au volume du congius, ou cube du demi-pied, et l'on en a facilement déduit la mesure linéaire antique. Il est vrai qu'il fallait pour cela posséder des poids anciens d'une conservation parfaite et portant la marque légale. C'est un avantage que l'Académie royale de Naples a mis à profit. Il existe au musée Bourbon de cette ville, parmi un très grand nombre de pièces métriques trouvées dans les fouilles d'Herculanum et de Pompeï, un poids absolument intact, de la matière appelée gabbro ou serpentine, et portant les marques X et D. S. D., *decem*, c'est-à-dire dix livres, et *de sententia decurionum*.

Le *congius*, plein d'eau de pluie, pesait dix livres, et son volume était la huitième partie de l'amphore. Donc en portant la pesanteur en grammes du *poids* romain en question, on connaîtra le nombre de centimètres cubes correspondans; puis, appliquant deux corrections, l'une pour la différence de l'eau distillée à l'eau de pluie, l'autre pour la différence de dilatation de l'eau à 0° et à la température ordinaire des caves, il ne restera qu'à extraire la racine cubique du nombre ainsi corrigé, pour avoir avec une grande précision la longueur du demi-pied romain. Cette opération, répétée plusieurs fois, a donné pour la longueur du pied antique 296 millimètres, 24, ou en lignes de pied de roi, 131,325. Cette longueur est confirmée parfaitement par celle d'un pied romain en ivoire trouvé à Herculanum; 2° par le pied déduit du pied du Parthénon, à Athènes; 3° par un pied romain très bien conservé, que le rapporteur a trouvé au musée du Louvre.

Quant au pied de Maulevrier, il résulte clairement du rapport que c'est une mesure antique, mais d'une dimension un peu trop courte, comme le pied trouvé à Saint-Dizier, en Champagne, et beaucoup d'autres pieds en métal qui existent dans les collections d'antiquités romaines. C'est toutefois un morceau curieux, puisqu'on n'en avait encore trouvé en France qu'un seul jusqu'à présent.

Prétendues découvertes dans la lune.

Dans la séance de l'Académie des Sciences du 9 novembre 1835, M. Arago a entretenu cette compagnie d'un conte fait aux États-Unis à l'occasion des observations astronomiques que M. Herschell continue dans l'hémisphère austral.

« Depuis quelques jours, dit M. Arago, les personnes connues pour s'occuper d'astronomie sont fréquemment questionnées sur de grandes découvertes qui auraient été faites tout récemment au cap de Bonne-Espérance, par M. Herschell.

« A l'aide de nouveaux instrumens, différant de tous les instrumens optiques connus, ce savant serait parvenu à voir la lune comme on la verrait à l'œil nu si on n'était qu'à un mètre de distance de sa surface, de manière à y pouvoir observer jusqu'aux plus petits objets.

« Je savais bien, a dit M. Arago, que si M. Herschell avait fait réellement quelque découverte importante, ce n'aurait pas été par une voie aussi indirecte que j'en eusse été informé. Comme je n'avais reçu aucune lettre du savant astronome anglais, je ne pouvais, même en faisant une aussi large part que possible à l'exagération, deviner quelle était l'origine de ce bruit absurde; enfin j'ai appris que ce n'était

autre chose qu'une plate mystification imaginée par quelques habitans de New-York, et publiée sous forme de supplément au *Journal of Sciences* de Brewster. Comme l'auteur de ce sot écrit n'a pas craint de supposer des lettres de savans justement respectés, c'est une infamie qui mériterait toute la colère des honnêtes gens, si son extrême stupidité ne la garantissait.

« M. Herschell, suivant cette brochure, aurait été pourvu par le gouvernement anglais des moyens d'exécuter les gigantesques instrumens dont il avait prévu la puissance, mais à condition de garder secrets les résultats ; et c'eût été seulement à l'indiscrétion d'une des personnes qu'il employait qu'on en eût dû la connaissance. L'objectif de sa lunette n'aurait pas pesé moins de 148 quintaux. Avec le secours de cet instrument, il aurait vu dans la lune des masses d'or énormes, une améthyste de 60 pieds, des animaux de diverses espèces, des bœufs portant au-dessus des orbites un rideau qui devait voiler leurs yeux par intervalles, afin de prévenir la fatigue résultant de la trop longue durée du jour dans ce pays ; des castors à deux pieds, sachant non-seulement se construire des maisons, mais encore allumer du feu.

« Il n'y aurait dans tout cela qu'une insipide plaisanterie, si l'on n'avait, comme il a été dit, supposé des lettres de personnes connues et trop respectables pour qu'on puisse se permettre de les faire figurer dans une pareille farce. Il n'en peut résulter aucun ridicule pour M. Herschell, mais seulement du mépris pour l'auteur de cette spéculation ; et il est bon que quelqu'un se charge d'exprimer publiquement sur ce sujet l'opinion générale. »

Piraterie.

En 1830, le navire le *Howeis* partit de Sydney pour la Nouvelle-Zélande, à ce qu'on croit, avec plusieurs missionnaires et une quantité d'objets appartenans aux missions. Depuis ce temps on n'en avait pas entendu parler, ce qui donnait lieu à diverses conjectures, mais on croyait généralement qu'il avait coulé bas. Voici qu'on vient d'en apprendre de tristes nouvelles par M. Harrison, capitaine du sloop *Rose*, et ce marin est surpris qu'on n'en ait pas reçu à Sydney, au moins deux ans plus tôt. M. Harrison raconte qu'étant aux îles Sandwich, sur le *Denmark hill*, capitaine Charlton, le consul anglais à Oahou l'informa qu'un navire des îles des Navigateurs était peu de temps avant entré à Oahou, et que le capitaine lui parla d'une petite troupe d'Européens vivant sur une des îles des Navigateurs, et que, suivant la rumeur publique, c'étaient des condamnés qui, parvenus à se cacher sur le *Howeis*, pour échapper à leur châtiment, n'avaient paru que lorsque ce brig fut en pleine mer; ayant massacré le capitaine, les passagers et tous les matelots qui ne voulurent pas se joindre à eux pour se rendre maîtres du navire, ils firent voile pour l'archipel des Navigateurs, ils l'échouèrent sur une des îles, où il fut fracassé, et où, depuis ce temps, ils habitent. Le capitaine Charlton profita de la première occasion pour mander ces détails à l'amiral anglais en station sur les côtes de l'Amérique méridionale.

Quant on réfléchit au grand nombre de navires dont on n'a plus de nouvelles après leur départ de Sydney, on doit supposer que beaucoup ont eu le triste sort du *Howeis*.

(*Sydney Herald.*)

Ile de Bornéo.

Dans la dernière séance de la société royale asiatique de Londres, on a lu la deuxième partie de l'intéressant voyage de M. Earl, à l'île de Bornéo. La ville de Sambas, qui est la capitale de toute la contrée occidentale, est située sur une petite rivière qui va se jeter dans la rivière Sambas, à quatorze milles environ de son embouchure. Les Hollandais sont aujourd'hui en possession de cette ville, qui est quelque peu fortifiée, et qui était devenue un vrai nid de pirates. Le gouvernement est représenté par le résident, un chirurgien, deux officiers et quarante soldats, dont la moitié se compose d'Européens.

M. Earl, aussitôt après son arrivée, se rendit chez le radjah de Sambas : c'est le radjah qui vend seul l'opium qui se consomme dans tout le district ; du reste, la vente de l'opium forme tout son revenu ; il n'a point d'autre liste civile, car les revenus des mines d'or sont entre les mains des Chinois, qui sont plus nombreux que les Malais. C'est la prépondérance que les Chinois avaient prise dans l'île qui porta le radjah à appeler à son aide les Hollandais, qui s'établirent alors dans le pays et lui prêtèrent appui et protection. On sent bien qu'il est tombé d'un mal dans un pire. Quoiqu'il soit reconnu pour souverain, néanmoins il ne peut rien faire sans le consentement du résident hollandais.

Les maisons des Malais ne sont que des misérables bicoques de bois ; un très grand nombre sont bâties sur des radeaux amarrés à des pieux enfoncés dans la rivière. La maison du radjah n'est pas autrement faite que les autres ni plus belle ; elle est seulement plus grande. M. Earl trouva ce *souverain* étendu sur une natte, entouré de ses gardes, et fumant de l'opium : tous les Malais, du reste, fument avec

délice cette dangereuse substance, qui ne tarde pas à miner leur constitution.

L'île de Bornéo renferme dans ses forêts une multitude d'orang-outangs. M. Earl alla faire avec quelques chasseurs une battue dans les bois, espérant rencontrer un individu de cette espèce, qui avait été vu non loin de Sambas; mais ses recherches furent vaines. Les naturels affirment que plusieurs de ces animaux ont six pieds et demi de hauteur. Il est impossible d'en prendre un vieux. Le chirurgien hollandais en avait un jeune, âgé d'environ huit mois, qui était aussi inoffensif qu'un mouton; quand il était couché par terre, il était tout-à-fait semblable, vu à la distance de quelques mètres, à un petit nègre. D'autres singes se rencontrent aussi en très grand nombre dans l'île de Bornéo; ce sont les seuls animaux sauvages qu'on rencontre, avec les cochons et les blaireaux. On ne connaît ni le bœuf, ni le mouton, ni le cheval : et d'ailleurs, à quoi pourraient-ils servir? il n'y a ni pâturages, ni chemins tracés.

Le riz est la principale nourriture des naturels, qui le tirent de Java.

Ces insulaires sont très habiles à souffler dans des tuyaux où ils mettent des petites flèches qu'ils trempent, en temps de guerre, dans des substances vénéneuses. Ceux du nord conservent encore plusieurs coutumes de leurs ancêtres : pour qu'un jeune homme puisse obtenir la femme qu'il recherche en mariage, il doit faire hommage à celle-ci de la tête d'un homme qu'il a tué de sa propre main. Une tribu qui habite l'extrémité nord-ouest s'adonne uniquement à la piraterie. Quand les moussons soufflent du sud-ouest, tous les individus qui sont en âge montent sur de légères embarcations, et donnent la chasse à tout navire dont ils espèrent n'avoir rien à redouter, et s'en partagent les dépouilles. A Sambas, le revenu principal du chef du gou-

vernement hollandais provient du monopole du sel qu'on tire de l'île de Madura. Les seules exportations de Bornéo consistent en poudre d'or et en diamans.

Population de l'Irlande.

La population de cette île peut être, d'après le rapport des commissaires chargés de constater l'état et les revenus de l'église irlandaise, classée comme suit, dans le rapport religieux :

Appartenant à l'église établie (anglicane),	851,792
Presbytériens,	635,587
Dissidens,	21,518
Catholiques,	6,428,265
	7,937,162

On voit par là que la population catholique est pour plus des quatre cinquièmes dans la population totale, tandis que les adhérens à l'église de l'Angleterre n'en forment pas tout-à-fait la neuvième partie; ainsi ressort toute l'iniquité du système qui fait peser sur la première l'énorme fardeau d'une église qu'elle répudie, au profit d'une faible minorité concentrée sur quelques points. C'est ce système que le torysme, prétendu conservateur, défend aujourd'hui avec tant d'opiniâtreté. Il n'a été productif sur le sol où on le maintient, que de misères et de crimes toujours croissans, comme le prouve l'état officiel suivant, offrant le nombre des individus qui y ont été accusés de divers crimes et condamnés à diverses peines pendant les années 1828-1834.

Accusés.	1828	14,683	—	Condamnés.	9,269
—	1829	15,271	—	——	9,449
—	1830	15,794	—	——	9,902
—	1831	16,192	—	——	9,605

—	1832	16,036 —	——	9,759
—	1833	17,819 —	——	11,444
—	1834	21,381 —	——	15,253

Ce qui produit pour 1834 la proportion élevée de 1 accusé sur 371 individus, et 1 condamné sur 557 individus.

Massacre de l'équipage d'un navire français.

On a reçu de Sydney (Nouvelle-Galles du Sud) les détails suivans sur un événement qui intéresse le commerce français et les familles d'un certain nombre de marins dont on ignorait le sort.

Dans le courant de l'année 1833, le capitaine Bureau, de Nantes, arriva à Valparaiso avec un petit brig nommé l'*Aimable-Joséphine*. Il trouva dans ce port un brig de guerre qui avait été construit à Bayonne et vendu comme corvette à la république du Chili. Ce bâtiment plut beaucoup au capitaine Bureau, qui l'acheta du gouvernement chilien pour le substituer au sien, et lui transféra le nom de l'*Aimable-Joséphine*. Il fit voile sur son nouveau bâtiment pour les îles Fidji, où il comptait se procurer des écailles de tortues et des *biches de mer* ou *trépangs* (espèce de zoophites dont les Chinois sont très friands).

Arrivé parmi ces îles et près de celle que l'on nomme Androu, il y débarqua un jeune homme de son équipage, muni de tous les objets nécessaires pour faire des échanges avec les naturels. Cette opération devait être assez longue, et le capitaine Bureau voulant mettre le temps à profit, se dirigea, avec l'*Aimable-Joséphine*, vers Otahiti, dans le dessein d'y construire une petite goëlette pour faire la traite de la nacre de perle aux îles Paliser; il devait ensuite revenir aux îles Fidji reprendre le jeune homme qu'il y avait laissé.

Celui-ci, trahissant la confiance de son capitaine et les intérêts des armateurs, vendit tout ce qu'il s'était procuré de *biches de mer* à un brig américain, qui se hâta de les porter en Chine; il vendit de même à un autre bâtiment américain tout ce qu'il avait amassé d'écailles de tortues.

Le capitaine Bureau ayant achevé la construction de sa goëlette et expédié cette embarcation à la traite de la nacre de perle, retourna d'Otahiti à Androu. Il fut très irrité en apprenant que son agent avait vendu sa propriété aux Américains, et résolut de le faire saisir pour le mettre aux fers à bord et le livrer à la justice lors de son retour en France. Le coupable essaya de se dérober aux recherches, mais il fut pris et amené pieds et poings liés devant le capitaine Bureau. Cependant, ayant témoigné un grand repentir et promis de procurer, en peu de mois, une grande quantité d'objets, qu'il devait primitivement fournir, le capitaine lui pardonna et accepta sa proposition.

A environ un mille d'Androu, il y a une petite île nommée Bevu, dont le chef et quatre autres naturels se trouvaient un matin à bord de l'*Aimable-Joséphine*, au moment où le capitaine Bureau envoya une embarcation à terre. Tout-à-coup ce chef s'écrie : « Capitaine, votre canot coule bas! » Pendant que le capitaine regardait attentivement à travers sa longue-vue, pous s'assurer du fait, il fut frappé par le chef d'un coup de massue de bois de fer, sur le derrière de la tête, et tomba mort; le second et la plupart des matelots n'étant pas sur leurs gardes, furent assommés. D'autres naturels, qui étaient aux aguets dans leurs pirogues, ne tardèrent pas à se joindre aux premiers pour achever le massacre de l'équipage. Le brig fut ensuite allégé et échoué sur des hauts-fonds, où il n'aurait pas été possible à d'autres bâtimens de venir le reprendre. On suppose qu'un matelot qui s'était engagé sur le brig lors de sa première

apparition aux îles de Fidji, et qui parlait couramment la langue des insulaires, prit part à leur complot et leur fut très utile pour alléger le bâtiment et le conduire au lieu où ils l'échouèrent.

Le capitaine d'un bâtiment américain, qui se trouvait à l'île du Sandal, faisant partie du même archipel, ayant appris cet événement, se rendit sur les lieux et entra en négociations avec les naturels pour acheter le brig français, en échange duquel il devait donner une certaine quantité de poudre et d'armes à feu. On leva l'ancre, et l'on conduisait le brig au mouillage du bâtiment américain, lorsque le matelot qui avait conspiré contre la vie de son capitaine, et que ce marché contrariait, s'avisa de demander aux insulaires s'ils avaient été payés d'avance. Sur leur réponse négative, il leur conseilla de ne pas livrer le brig et de laisser tomber l'ancre, ce qu'ils firent.

Une rixe s'ensuivit entre les parties contractantes; le bâtiment américain fit feu de ses canons sur le brig, qui riposta; des coups de fusil furent tirés de Bevu et un ou deux coups de canon d'Androu; mais les combattans étant trop éloignés, ils ne se firent point de mal. Le navire américain, pour ne pas demeurer exposé aux attaques des insulaires, se hâta de quitter ces parages et se rendit à la Nouvelle Zélande, d'où la nouvelle de la catastrophe de l'*Aimable-Joséphine* ne tarda pas à parvenir dans la colonie de New-South-Wales.

Angleterre. — Nouvelle législation sur les pauvres.

Les résultats de l'application du bill qui change les bases jusqu'ici adoptées pour subvenir aux besoins de la portion de la population réduite à la mendicité, étaient attendus

avec impatience et non sans quelque inquiétude; on se rappelle que, il y a à peine une année, de vives clameurs s'étaient élevés contre cette mesure, l'une des plus graves qu'ait fait résoudre le ministère whig. Ses adversaires en faisaient le texte de leurs déclamations violentes; elle ne devait aboutir, selon eux, à rien moins qu'à la subversion complète de l'empire. Par bonheur, l'événement est venu démentir ces sinistres prédictions; le bill a été mis en exécution dans le cours de cette année, dans 2,069 paroisses, parmi lesquelles se trouvaient celles où des circonstances particulières devaient en rendre l'application plus difficile; le succès a partout été complet; c'est ce que constate le premier rapport annuel du commissaire chargé de diriger cette importante opération, rapport qui vient d'être imprimé par ordre de la chambre des communes.

Le principe fondamental du bill est la substitution du *secours en nature accordé dans la maison de travail*, à l'allocation en argent donnée par la paroisse. Cette simple modification a sur-le-champ considérablement réduit le paupérisme, surtout dans les paroisses urbaines; cette diminution a été d'un tiers dans quelques paroisses de Londres. L'application du principe, dans toute sa rigueur, devait rencontrer plus d'obstacles dans les petites paroisses rurales; les commissaires ont, en plusieurs cas, ainsi qu'ils en avaient la faculté, opéré des réunions de paroisses, et formé ainsi des arrondissemens de mendicité où leur soin particulier consistait à placer la maison de travail de manière à concilier le besoin d'économie avec la nécessité de rapprocher le plus possible l'établissement des points où se trouvent le plus agglomérés ceux qui devaient y trouver un asile. Les commissaires, qui paraissent avoir exécuté leur mission avec zèle et habileté, ont pu, par une appropriation intelligente des locaux existans, se dispenser d'imposer, en gé-

néral, les paroisses pour la construction de nouvelles maisons de travail; sur les 2,069 où le bill a été appliqué, 37 seulement se sont trouvées dans ce cas. Partout la maison de travail a été disposée de manière à établir la séparation formelle des sexes. La disposition du bill qui empêche même la réunion des époux, tant qu'ils sont dans la maison de travail, est d'une grande importance. Elle a été représentée comme barbare par les adversaires du ministère; on verra, pour peu qu'on y réfléchisse, qu'elle est suffisamment fondée en morale et en équité.

En définitive, comme le disent les commissaires, l'application du bill a déja eu pour effet de *dépaupériser* à peu près des districts entiers. Cela devait avoir lieu surtout dans ceux où le paupérisme n'existait que par l'abus de la législation existante. Ainsi un grand nombre de fermiers qui avaient chez eux, comme ouvriers, des individus portés sur les registres de la paroisse, et qui les présentaient sans cesse comme une charge pesante pour eux, se sont hâtés de les prendre à gages dès qu'ils ont été menacés de les voir enlevés à leur service et transportés dans la maison de travail; d'autre part une foule d'individus qui prétendaient ne pouvoir pas subsister sans les dons de la paroisse, s'en sont fort bien passés dès qu'il a fallu, pour les avoir, se séquestrer dans la maison de travail; ils ont préféré louer librement leurs bras au dehors.

Sur quelques points, des paroisses trop surchargées ont été soulagées par la translation d'un certain nombre de familles dans d'autre comtés, notamment aux environs de Manchester; celles qui ont été soumises à ces émigrations intérieures ont d'abord opposé à la mesure une résistance opiniâtre, puis une fois établies, et voyant leur bien-être assuré par des salaires plus élevés, elles se sont félicitées de ce changement et ont déclaré ne

vouloir pour rien au monde retourner à leur ancien séjour.

La disposition qui permettait aux paroisses d'ouvrir des emprunts pour obtenir les sommes nécessaires aux familles qui voudraient se rendre dans les colonies, n'a reçu jusqu'ici qu'une faible application; une somme de 2,473 liv. sterl. (62,826 fr.) seulement a été réalisée à cet effet en faveur de 320 personnes qui ont été expédiées pour le Canada.

Enfin on a commencé, au rapport des commissaires, à ressentir les heureux effets de la disposition qui met les enfans naturels à la charge de leurs mères. Dans quelques paroisses, le nombre des enfans naturels a sur-le-champ subi une réduction. On peut donc espérer que la mesure aura à cet égard le double avantage de réaliser une notable économie et d'exercer une action salutaire sur les mœurs.

Tels sont les points principaux de ce document; il marque le point précis où en est l'une des expériences sociales les plus intéressantes qui aient pu être tentées de nos jours; on en comprendra l'importance pour l'Angleterre, si l'on se rappelle que le paupérisme lui a imposé, en 1834, une charge, quoique déja réduite de 7 p. 100 sur l'année précédente, de 8,308,078 liv. sterl. (207,701,950 fr.). L'Europe entière, que préoccupe vivement toute discussion relative à la mendicité, en suivra avec intérêt la marche et les progrès.

Population du Danemark.

Toute la monarchie (y compris le Groënland, l'Islande, les îles de Færoé et quelques points coloniaux dans les Antilles, Tranquebar et sur les côtes de la Guinée) compte 2,067,079 habitans. Le véritable royaume de Dane-

mark, y compris le duché de Slesvig, en compte 1,521,278, le duché de Holstein et le duché de Lawenbourg, faisant partie de la confédération germanique, en comptent 410,000 à peu près; le pied de paix de l'armée est de 38,819 hommes. La flotte compte 97 bâtimens de guerre, dont 6 vaisseaux de lignes avec 400 canons, 6 frégates avec 336, 4 corvettes avec 36, cinq brigs avec 78 canons, et une quarantaine de chaloupes canonnières.

Pont de Fribourg en Suisse.

La ville de Fribourg est bâtie sur la rive gauche de la Sarine. Cette petite rivière a ses deux bords très escarpés; leur hauteur au-dessus du lit est d'environ 200 pieds. Les voyageurs qui se rendaient de Berne à Fribourg avaient donc à descendre une colline de 200 pieds de hauteur pour atteindre un petit pont en bois jeté sur la rivière, et à gravir, immédiatement après, une nouvelle pente de même hauteur, pour arriver au centre de la ville. La traversée de Fribourg, en voiture, était alors de plus d'une heure.

Ces difficultés, ces retards semblaient la conséquence irrémédiable des localités, lorsque des esprits hardis imaginèrent qu'il serait possible d'exécuter un pont suspendu qui unirait les sommités des deux coteaux entre lesquels coule la Sarine. Le pont devait passer sur une grande partie de la ville. Ce projet semblait une véritable utopie. Néanmoins, des citoyens zélés et les autorités pensèrent devoir le soumettre à l'attention des ingénieurs de tous les pays. Divers plans furent présentés. Le gouvernement cantonal donna la préférence à celui de M. Challey, de Lyon. En définitive, c'est le plan de notre compatriote qui a été exécuté, sous sa direction immédiate.

Les portes, d'ordre dorique, par lesquelles on entre sur le pont, ont 60 pieds de hauteur totale, avec une élévation de voûte de 13 mètres, sur une ouverture de 6. La largeur de la maçonnerie est de 14 mètres, son épaisseur de 6. Quoiqu'on n'ait employé dans ces constructions que des blocs très volumineux de roche calcaire dure du Jura, il a paru nécessaire de les unir fortement par des crampons métalliques. Plus de 25,000 kilogrammes de fer ont servi à cet usage.

La largeur de la vallée de la Sarine, dans le point où le pont est construit, ou, si l'on veut, la distance des faces intérieures des portes élevées sur les deux rives; ou, enfin, car c'est encore la même chose en d'autres termes, la longueur totale du pont est de 817 pieds et demi. Tout le monde concevra qu'on ait hésité à franchir une pareille distance d'un seul jet, et que la pensée de soutenir le pont par son milieu se soit d'abord présentée à l'esprit de M. Challey. Néanmoins, la difficulté d'établir solidement une pile de près de 200 pieds de hauteur, au fond d'une vallée d'alluvion, fit bientôt renoncer à la division projetée. Le pont n'a donc qu'une seule travée, une travée de plus de 265 mètres!

Le plancher est suspendu par des moyens connus aujourd'hui de tout le monde, à quatre câbles en fil de fer qui passent sur la partie supérieure des deux portes. Chacun de ces câbles se compose de 1,200 fils d'environ 3 millimètres de diamètre, et de 347 mètres et demi de longueur. Comme de telles masses auraient été difficiles à manœuvrer et à tendre, on a placé séparément les élémens dont elles se composent. Leur réunion s'est opérée en l'air, par des ouvriers qui travaillaient suspendus, et, hâtons-nous de le dire, sans qu'il soit jamais arrivé le moindre accident. On a calculé que les quatre câbles réunis pourraient porter

bien près de 3,000,000 de kilogrammes (60,000 quintaux anciens).

Les quatre câbles trouvent leur point d'attache, sur l'une et l'autre rive, au fond de quatre puits creusés dans la colline; dans chacun de ces puits ils traversent une cheminée cylindrique verticale qui unit trois voûtes massives superposées, encastrées elles-mêmes avec un soin infini dans les rochers environnans; c'est plus bas qu'ils s'amarrent enfin à des blocs de pierre très dure, de deux mètres cubes. Les câbles ne pourraient donc céder qu'en entraînant les poids de ces énormes bâtisses, fortifiées d'ailleurs de toute leur adhérence avec les rochers.

M. Chálley commença à se mettre à l'œuvre au printemps de 1832, il n'avait amené avec lui, de France, qu'un seul contre-maître habitué à le seconder, c'est donc avec des ouvriers du pays, inexpérimentés, ou qui, du moins, n'avaient jamais vu aucun pont suspendu, qu'il se lança dans une entreprise aussi hasardeuse; et toutefois, le 15 octobre 1834, quinze pièces d'artillerie, attelées de quarante-quatre chevaux, et entourées de trois cents personnes, traversaient déja le pont et se portaient en masse, tantôt au milieu, tantôt aux extrémités, sans que l'examen le plus attentif indiquât aucune apparence de dérangement; et, quelques jours après, le passage d'une procession composée de toute la population de Fribourg et des environs, s'effectua avec le même succès, quoiqu'à chaque instant le plancher portât plus de 800 personnes, dont un grand nombre marchaient au pas. Depuis lors, les curieux et les commerçans de tous les pays sont venus joindre le témoignage de leur satisfaction à celui des cantons suisses.

Ainsi, bien que l'épreuve définitive que le constructeur s'était imposée, celle de charger le plancher de 100 kilogrammes par mètre carré, ne doive avoir lieu que ce mois-

ci, on peut dire que le pont colossal de Fribourg a été exécuté complètement en deux ans et demi.

La dépense totale ne s'est élevée qu'à environ 600,000 fr.

Le seul pont qui, par ses dimensions, puisse être comparé à celui de M. Challey, est le pont dit de Menai ou de Bangor; il joint l'île d'Anglesea à la côte d'Angleterre; les plus grands bâtimens passent dessous à pleines voiles; il a été construit par le célèbre ingénieur Telford. Eh bien! la longueur totale du pont de Menai n'est que de 167 mètres et demi (516 pieds); c'est 301 pieds de moins que le pont de Fribourg.

Le plancher du pont de M. Telfort est à environ 32 mètres et demi (100 pieds) du niveau de la haute mer; celui du pont de M. Challey se trouve à 51 mètres (156 pieds) du niveau de la Sarine.

M. de Candolle a pris dans la ville de Paris des termes de comparaison qui font concevoir mieux encore que tous ces nombres, le grandiose de la construction de M. Challey: qu'on se figure un pont d'une seule arche, dont la longueur serait égale à celle de la grille du Carrousel, ou, si l'on veut, à la distance des deux guichets correspondans des deux galeries, qu'on place le plancher à une élévation un peu inférieure à celle des tours Notre-Dame, ou à 8 mètres plus haut que le sommet de la colonne de la place Vendôme, et l'on aura une idée du pont de Fribourg.

Population de la Prusse.

La *Gazette d'État* de Berlin donne, avec des détails très longs, les résultats du dernier recensement opéré en Prusse. Nous nous bornons à en extraire les chiffres suivans:

Progrès de la population prussienne.

Années.	Population.	Années.	Population.
1819	11,084,993	1822	11,664,133
1825	12,256,725	1828	10,726,110
1831	13,038,960	1834	13,510,030

En rapprochant les deux chiffres extrêmes on trouvera une différence de 2,425,037 habitans, qui représentent l'accroissement de la population durant les quinze années écoulées. Cet accroissement a été obtenu de la manière suivante :

On comptait	Hommes.	Femmes.	Totaux.
En 1819,	5,494,120	5,590,873	11,084,993
Excédant des naissances sur les décès,	1,091,802	1,044,006	2,135,808
Acquisition de la principauté de Lichtenberg,	17,548	17,708	35,256
Immigrations et rectification des omissions antérieures,	114,819	139,154	253,973
Population de 1834,	6,718,289	6,791,741	13,510,030

Cette population actuelle se répartit comme suit, selon les différens âges :

Ages.	Hommes.	Femmes.	Totaux.
Au-dessous de 14 ans,	2,425,563	2,408,579	4,834,142
De 14 à 60 ans,	3,901,331	3,967,747	7,869,108
Au-dessus de 60 ans,	391,365	415,415	806,780
Totaux égaux,	6,718,289	6,791,741	13,510,030

Le Pont Saint-Benézet, à Avignon.

Un berger d'Alvilard, dans le Vivarais, du nom de Benézet, vint à Avignon en 1177. C'était un enfant de douze ans; et dans un âge aussi tendre, malgré son humble extraction, il annonça que le but de son voyage, inspiré par Dieu même, se rapportait à la construction d'un pont sur le Rhône. Pendant sept ans entiers, il poursuivit l'accomplissement de cette œuvre gigantesque qu'il n'eut pas le bonheur de voir achever. Il mourut en 1184; il mourut dévoré sans doute par l'ardeur de son zèle, par les travaux auxquels il s'était livré; mais du moins en tombant il put pressentir la réalisation du noble rêve de sa vie.

Une confrérie de *frères pontifes* se trouvait organisée à Avignon par les inspirations du vertueux berger d'Alvilard; il se survivait dans chaque membre de cette institution; son esprit les animait; sa pensée planait sur eux, et, quatre ans après la mort de Benézet, en 1188, le pont fut terminé. Avec l'immense développement de ses ressources, au milieu des conquêtes de la science et de l'industrie, notre civilisation moderne n'oserait pas se promettre un pareil résultat dans le cours de onze années. Alors, il est vrai, la religion ennoblissait tous les actes de l'existence sociale et individuelle; elle avait un riche salaire pour les sueurs de l'ouvrier et de sublimes illuminations pour le génie de l'architecte.

Hommes, femmes, vieillards, enfans, la population entière s'associait à la sainte entreprise; plus de distinctions de rangs, de sexe, d'âge, de fortune; la foi suppléait à l'insuffisance des moyens humains. A sa voix, d'énormes blocs de pierre s'arrondissaient en voûte, se profilaient en arcades; ou descendaient en masses compactes dans les pro-

fondeurs du fleuve. Malgré les deux bras du Rhône et l'île qui les sépare, la ville de Saint-André devenait un faubourg d'Avignon : vingt-cinq arches courant à travers un espace de 1947 mètres, leur servaient de lien.

Comme un moissonneur fatigué qui s'endort au milieu du jour, avant d'avoir fini sa gerbe, l'architecte inspiré avait déposé l'équerre et le compas ; mais il était toujours identifié à son œuvre. Par un de ces touchans hommages qui n'appartiennent qu'aux siècles de croyance et de foi, les Avignonnais placèrent le monument sous l'invocation spéciale du fondateur. Non seulement ils donnèrent à leur pont le nom de Benézet, mais ils furent mieux inspirés : ils déposèrent ses dépouilles mortelles dans une petite chapelle bâtie sur un éperon accolé à la deuxième arche. Ces fastueuses pyramides que les rois égyptiens élevaient à leur néant, et qui fatiguent la terre de leur poids inutile, valent-elles le tombeau de l'humble berger d'Alvilard ?

Dans cette chapelle, en face des reliques du saint, car l'église le canonisa sous le pontificat d'Innocent IV, dans cette chapelle venaient les mères et les femmes des mariniers du Rhône ; elles priaient pour le prompt retour d'un fils, d'un époux qui étaient descendus jusqu'à Arles. A leurs prières se mariait la grande voix du fleuve dont le courroux leur paraissait moins redoutable dans cette enceinte sacrée. Veuve de son ancienne splendeur, la chapelle du pont ne possède plus ces précieuses reliques. En 1674, elles furent transférées dans l'église des Célestins. Que sont-elles devenues au milieu du vandalisme de la terreur, dans ces jours de deuil et de sang où l'éruption du volcan populaire brisa les marbres des temples et le trône de saint Louis ?

N'importe, la mémoire du jeune pâtre d'Alvilard ne mourra jamais dans Avignon ; elle repose sur un grand

service rendu, sur une bienfaisante influence dont les effets se prolongeaient au-delà du terme de sa carrière, car les religieux qu'il avait institués ne se bornaient pas seulement à l'entretien du pont, ils donnaient encore l'hospitalité aux pèlerins. (*Echo de Vaucluse.*)

Profondeur de la mer.

Le docteur Young croit que la profondeur moyenne de l'Océan Atlantique est de trois milles environ, et celle de l'Océan Pacifique de quatre milles; mais jusqu'à présent la sonde n'a pu atteindre qu'à une profondeur de deux milles. De toutes les mers, celles de l'Europe sont peut-être les moins profondes. La plus grande profondeur de l'Adriatique, entre la Dalmatie et les bouches du Pô, est de 132 pieds. Considéré sous ce rapport, le bassin de la Méditerranée est très inégal. Entre Gibraltar et Ceuta, le capitaine Smith a reconnu que sa profondeur est de 5,700 pieds. Saussure dit qu'elle est à Nice de 2,000 pieds. Dans les parties les plus rétrécies du détroit de Gibraltar, la profondeur varie de 960 à 3,000 pieds. Dans les mers boréales, M. Scoresby a descendu la sonde dans le 76° latitude N., 4° longitude O., à une profondeur de 7,600 pieds, sans rencontrer le fond. Le capitaine Parry, dans les mêmes parages, a interrogé en vain ce prodigieux abîme, sans donner toutefois la même latitude à la sonde. L'expérience de M. Scoresby demeure donc la plus remarquable qui ait encore été faite dans ce genre.

Les Tyroliens (1834).

Le dimanche, un jour de fête, ou lorsqu'une foire sert de prétexte à un rendez-vous de toute la contrée, les habits

de travail sont échangés contre une mise plus favorable : l'énorme bonnet est remplacé par un chapeau noir, vert ou jaune, posé sur le sommet de la tête, et que surmonte une fleur ou une touffe de rubans; des tresses de cheveux tombent sur les épaules et le long de la taille; la cuirasse de baleine a disparu, et à la beauté des formes que l'on remarque, on est disposé à croire qu'elle ne servait qu'à les protéger; des jupes de diverses couleurs, plissées, et d'une extrême ampleur, trouvent grace en raison du rapport qu'elles ont avec l'ensemble du costume, que complètent, dans son élégante bizarrerie, des bas rouges ou bleus et des souliers très découverts.

Je n'ai vu dans quelque pays que ce soit des beautés de village plus accomplies : et leur accueil est si engageant ! Tout leur est prétexte pour faire connaissance et écarter les préliminaires toujours embarrassans d'une première entrevue. Un étranger est entouré par elles, questionné sur le pays d'où il vient, sur celui où il va, sur ce qu'il a vu, sur ce qu'il compte voir; sa bague, sa montre, son costume, servent à alimenter un entretien pour lequel on emprunte une pantomime très vive, lorsqu'on ne peut se faire entendre autrement.

Les hommes ont aussi leur genre de coquetterie; leurs habits de fête annoncent de la prétention ; les différentes pièces qui le composent sont de couleurs tranchées : la chemise, d'une toile très blanche, laisse à découvert le cou et une partie de la poitrine; leurs formes vigoureuses se montrent sous des vêtemens très étroits; un chapeau terminé en pointe et orné de plumes de coq, ou de fleurs, est placé sur un côté de la tête; un bouquet est attaché à la boutonnière; d'une poche de côté sort l'extrémité d'un étui dans lequel sont réunis une cuillère, une fourchette et un couteau dont le manche est garni en argent. Leur démarche a

de la légèreté, leur regard de la noblesse, leur air de la fierté.

Les Tyroliens sont passionnés pour la chasse du chamois, à laquelle ils rapportent leurs exercices et même leurs amusemens. Le tir de la carabine a la préférence sur tous leurs autres divertissemens, même sur la danse, que l'extrême liberté qu'elle comporte devrait rendre bien attrayante pour les hommes, assez dangereuse pour la vertu des filles.

Il se mêle cependant un esprit religieux très fervent à ces mœurs qui me semblent incompatibles. Le dimanche, aux heures des offices, les églises sont pleines; dans le cours de la semaine elles sont encore très fréquentées. Personne ne passe devant les images placées sur les routes, à de très courtes distances les unes des autres, sans les saluer. On voit des passans répéter des prières d'un air très dévot. La façade des maisons est décorée de fresques représentant des sujets tirés de l'histoire sacrée, lesquelles, toutes médiocres qu'elles soient, doivent avoir coûté presque autant que la chétive habitation qu'elles sont destinées à sanctifier.

. . . .

On doit mentionner, au nombre des qualités de ce peuple, son respect pour la mémoire des morts; le deuil s'y prolonge pendant des années entières. Dans les cimetières, le bombement des fosses est marqué par des fleurs, des arbustes ou des gazons soigneusement entretenus; chaque tombe a sa croix et son inscription; quelques croix sont en fer et dorées; à presque toutes on voit suspendue une corbeille destinée à recevoir les fleurs que l'affection des parens y dépose. Dans le village de *Kurn*, je vis une famille remplir ce pieux et touchant devoir, qui avait sans doute un enfant pour objet; car je remarquai là le père, la mère, trois filles et deux garçons : tous s'agenouillèrent sur la tombe. La prière terminée, chacun déposa un bouquet dans la cor-

beille ; la plus jeune des filles, trop petite pour y atteindre, était dans les bras de sa mère. Toutes les figures annonçaient de l'affliction ; celle de la femme était inondée de larmes : et cependant la mort ne devait pas être récente, car il y avait de la mousse sur la croix.

J'ai pénétré dans beaucoup de cabanes ; j'ai trouvé dans presque toutes les indices de la pauvreté, mais une pauvreté familiarisée avec les privations insouciantes, gaie même. Les habits et les instrumens de travail sont jetés partout comme des conditions pénibles d'existence. Les parures du dimanche, les instrumens de musique et la carabine, ont une place à part, comme des moyens de plaisir et de consolation. Sans doute on tourne les yeux vers ces objets lorsque l'on a besoin de patience et de courage. Six jours de fatigue, un jour de bonheur (car ce jour là on ne songe ni à la veille, ni au lendemain ; on prie et on valse), voilà la part que, dans sa rigide bienveillance, le ciel a faite aux montagnards du Tyrol.

Pour un grand nombre, cette part est achetée à des conditions plus dures encore. Le séjour des hautes montagnes est affreux pendant l'hiver, à peine supportable pendant les autres saisons ; l'isolement, la difficulté de l'accès, la stérilité du sol, qui repousse la plupart des cultures et ne répond qu'avec une excessive parcimonie à celles qu'il comporte, des habitations incommodes, voilà les termes rigoureux de l'arrêt prononcé contre ces infortunés. Les hommes se consolent peut-être par la pensée qu'ils sont plus rapprochés des glaciers où ils vont chercher le chamois ; mais les femmes !.... Sans doute, pour rendre leurs maux supportables, Dieu leur a enlevé la faculté de réfléchir et de comparer.

Tels qu'ils ont été créés, ou tels qu'ils se sont façonnés, les Tyroliens sont les hommes les mieux accommodés aux

lieux qu'ils habitent ; ils s'en arrangent, ils les aiment, ils les animent, ils les parent : que peut-on dire de mieux pour eux, et pour ceux qui les visitent?

(*Voyage d'un exilé dans le Tyrol*, etc, par M. le baron d'Haussez.)

Prétendues découvertes dans le Grand-Océan.

M. Duperrey, capitaine de frégate, adresse la note suivante au rédacteur du *Temps*.

« Les capitaines des navires baleiniers américains qui parcourent les mers du Grand-Océan, sont souvent dans l'habitude de s'attribuer des découvertes qui ne leur appartiennent pas. L'article inséré dans votre numéro du 22 novembre dernier, relativement à l'île Wolf, aperçue le 14 février de cette année, par 90° 23′ de latitude sud, et 171° 7′ de longitude ouest de Greenwich (173° 27′ O. de Paris), est une nouvelle preuve du fait que nous signalons ici et que nous reproduirons, dans l'intérêt de la géographie, toutes les fois que l'occasion s'en présentera.

« Il suffit, en effet, de jeter les yeux sur l'une quelconque des cartes hydrographiques qui ont été publiées, tant en Angleterre qu'en France, depuis 1795, pour s'apercevoir que l'île Wolf n'est et ne peut être que l'île du duc de Clarence, découverte le 12 juin 1791, par le capitaine Edwards, commandant la frégate anglaise la *Peudora*.

« Le capitaine Edwards place la pointe occidentale de cette île par 9° 12′ S. et 171° 30′ O. de Greenwich (173° 50′ O. de Paris).

« Plusieurs découvertes intéressantes ont été faites pré-

cédemment à celle du capitaine Edwards, dans les environs de l'île du duc de Clarence.

« En 1595, Mendaña découvrit les îles Saint-Bernardo et la Solitaria, entre 10 et 11° de latitude sud. En 1806, Quirol revit les îles Saint-Bernardo, et découvrit l'île de la Gente-Hermosa, entre 11 et 12° de latitude sud. En 1765, Byron donna le nom d'îles du Danger aux îles Saint-Bernardo. Il découvrit peu après l'île du duc d'York, que le capitaine Edwards revit et plaça, en 1791, par 8° 33′ S., et 174° 24′ O. de Paris. Les îles du Danger ont été revues, en 1819, dans l'expédition de la corvette l'*Uranie*. Nos observations les placent par 10° 45′ S., et 167° 3′ O.

« Parmi toutes ces îles, la Solitaria et la Gente-Hermosa sont les seules qui n'aient point encore été retrouvées.

« S'il existe une autre terre à peu de distance et dans le S.-E. des îles du Danger, elle aurait été aperçue par le capitaine Carteret et par le capitaine Edwards lui-même, en raison des routes qu'ils ont parcourues, l'un en 1767, l'autre en 1791, dans les parages dont il s'agit. »

Une inondation du Gardon.

Parmi les phénomènes météorologiques les plus extraordinaires et ceux qui doivent le plus fixer l'attention, les crues subites du Gardon ne sont pas les moins remarquables.

Le Gard, que l'on désigne communément sous le nom de *Gardon*, est une petite rivière qui coule du nord-ouest au sud-est du département du Gard, et que l'on peut passer le plus souvent à pied sec. Il est formé de deux branches principales qui portent, l'une le nom de *Gardon d'Anduze*,

l'autre celui de *Gardon d'Alais*, et prend sa source dans les hautes Cévennes, sur la limite nord-ouest du département de la Lozère. Deux autres branches secondaires, portant aussi le même nom, passent l'une à Lasalle, l'autre à Saint-Jean-du-Gard, et se jettent dans le Gardon d'Anduze, un peu au-dessus de cette ville. Finalement, la branche d'Anduze se réunit à celle d'Alais dans la riante vallée de Massane, si célèbre par le séjour qu'y fit l'auteur d'*Estelle et Némorin*. Elles constituent seulement alors la rivière du Gard proprement dite, qui va se jeter dans le Rhône un peu au-dessus de Beaucaire.

Les vallées principales d'où descendent les différentes branches du Gard, dans les Cévennes, les bassins particuliers de leurs affluens sont compris dans un rayon d'environ vingt mille mètres, du point où elles surgissent jusqu'à celui de leur réunion définitive dans la vallée de Ners, et présente une surface d'environ 120,000 hectares.

En temps ordinaire, le Gardon d'Anduze débite 15 à 16 mètres cubes par seconde; celui d'Alais, 6 à 7, et cette quantité pendant la sécheresse se réduit quelquefois de plus de moitié : ainsi le débit moyen des deux branches du Gard est, dans son état normal, de 20 à 22 mètres cubes par seconde; mais s'il survient une de ces crues subites que dans le pays on connaît sous le nom de *gardonnade*, alors ce volume s'accroît dans la proportion de 120 à 150 fois son débit moyen, et cette rivière sans importance, puisqu'elle n'est ni navigable, ni même flottable, apparaît tout à coup avec une rapidité effrayante, et s'élance hors de son lit avec une masse d'eau égale à celle du fleuve le plus impétueux, tels que seraient le Rhône ou le Rhin débordés.

Ce phénomène s'est représenté le 22 août dernier. Nous étions partis de Nîmes sur les onze heures. Le ciel était pur; il montrait cependant épars çà et là quelques nuages blan-

châtres immobiles à l'horizon. Sur le midi il se couvrit et l'air devint sensiblement frais ; l'atmosphère était chargée d'électricité. A trois heures le bruit lointain et répété du tonnerre nous signala un orage général dans les montagnes. il paraissait s'étendre sur la partie ouest de l'arrondissement d'Alais et une partie de celui du Vigan. Sa direction s'étendait dans les montagnes du Masdieu à Mialet, de Saint-Jean-du-Gard à Lasalle et à Saint-André. Il dura l'espace d'une heure. Nous arrivions dans ce moment à l'entrée de la vallée de Boucoiran, que traverse dans toute sa longueur la rivière, et nous nous trouvions à trois myriamètres environ des points sur lesquels l'orage venait de fondre ; il était cinq heures, nous nous apprêtions à passer la rivière ; mais il fallut plutôt songer à fuir.

Un bruissement effroyable annonçait aux habitans de la plaine l'arrivée des eaux : c'était une *gardonnade!* L'inondation ne s'était pas fait attendre ; les eaux se précipitaient dans la vallée par le col de Ners, comme un mur, couvrant un espace de mille mètres de large et renversant tout sur son passage. A six heures et demie elles s'étaient répandues dans toute la vallée, elles occupaient la plaine de Boucoiran dans toute son étendue ; c'était un spectacle tout à la fois lugubre et solennel que d'assister à la prise de possession de cette belle et immense vallée par ce conquérant de nouvelle espèce. Tout fuyait à son approche ; les habitans se réfugiaient sur les toits des maisons ; d'autres gravissaient la colline pour être témoins de tout le désastre : en peu d'instans tout le pays fut submergé, et la grande route de Nîmes à Alais fut couverte de 30 à 40 centimètres d'eau sur une longueur d'au moins 9 à 10 mille mètres. Le village de Boucoiran était submergé ; la principale rue pouvait porter bateau, et la plupart des maisons avaient quatre pieds d'eau dans leur rez-de-chaussée. La nuit heureusement n'était

pas encore venue; mais les habitans surpris aux champs par l'arrivée inopinée des eaux eurent à peine le temps, les uns de gagner les hauteurs, les autres, plus éloignés, de se réfugier sur les arbres, sur lesquels ils passèrent une partie de la nuit.

Les eaux augmentèrent cependant durant une heure, d'une manière tout à la fois alarmante et prodigieuse. Elles entraînaient les bois et poutres de l'ancien pont, les bacs et bateaux des pontonniers, des voitures dételées à la hâte et abandonnées sur la grande route, des meules de foin, de paille, les chenevottes et généralement les divers produits agricoles déposés sur le sol et prêts à être enlevés. Enfin, tout l'espace compris entre le pied du vieux château ruiné de Boucoiran et le bas de la colline sur laquelle s'élève en face Lascours de Cruviers, ne tarda pas à être envahi. C'était un terrible spectacle à voir. La distance entre ces deux points est de 16 à 1800 mètres; et la nappe d'eau que nous avions sous les yeux n'avait pas moins de 18 à 20 millions de mètres de surface.

Les habitans du village, les femmes et les enfans, rassemblés au haut du village, sur un point d'où l'on découvrait toute la plaine, assistaient à cette scène de désolation, impassibles et sans se plaindre; ils voyaient le fruit de leurs peines en partie dédruit et enlevé, silencieux et avec une résignation exemplaire, et sans proférer une seule plainte; ils semblaient accoutumés à ce genre de malheur, et d'autant plus résignés, qu'il paraît que les eaux des *gardonnades* ont, pour améliorer le sol, les mêmes propriétés que les eaux vaseuses du Nil pour fertiliser les terres de la Basse-Égypte.

La profondeur des eaux, dans toute l'étendue de la vallée, ne saurait être déterminée avec une exactitude rigoureuse; mais en admettant qu'il existe une pente à peu près

uniforme sur le sol, entre le village de Boucoiran et le côté gauche de la rivière; en admettant de plus que la profondeur des eaux était, dans cette partie, de 4 mètres (ce qui était certainement au-dessous de la réalité), et qu'elle se terminait à zéro sur la rive opposée, l'on aurait pour moyenne 2 mètres de profondeur. La vitesse de l'eau dans le lit de la rivière, sur les graviers et les terrains non plantés d'arbres, formant les deux tiers de la largeur de la plaine occupée par les eaux, était d'environ 60 mètres à la minute, et de 40 seulement à travers les terres cultivées et plantées.

Il résulte de ces élémens que la section du volume d'eau qui s'est écoulée pendant cette crue extraordinaire, était de 3,200 mètres cubes; que la rivière en cet état débitait moyennement 2,933 mètres cubes par seconde et 176,000 mètres cubes par minute; soit 1,056,000 mètres cubes par heure, ce qui donnerait par jour 253,440,000 mètres cubes, et pour l'année le produit exorbitant de 92,505,600,000 mètres cubes, c'est-à-dire 10 fois la quantité que, suivant M. Arago, débite la Seine par an au pont de la Concorde à Paris, dans son état normal.

Ainsi, par l'effet d'une variation atmosphérique pour ainsi dire instantanée, une petite rivière presque tarie et sans eau, acquiert subitement un volume d'eau énorme, équivalant à celui des plus grands fleuves.

Le temps qu'avaient mis les eaux pour arriver semble indiquer une vitesse de 140 à 150 mètres par minute. La quantité écoulée pendant ce déluge ou cette gardonnade indique qu'il est tombé dans le bassin du Gard et en amont de Ners environ 27 à 28 mètres cubes d'eau par hectare, soit 2 litres et demi à 3 litres par mètre de surface dans l'espace d'une heure.

La gardonnade dura deux heures et demie; sur les neuf heures, les eaux commencèrent à se retirer et abandonnè-

rent le village, puis insensiblement la plaine : le lendemain à midi elles étaient rentrées dans leur lit.

Mais le passage fut intercepté pour les voyageurs et le fut encore pendant plusieurs jours, par le défaut de pont sur ce point de communication importante et la disparution des bacs et des pontons. Napoléon, au faîte de sa gloire, rendit un décret daté du Kremlin (en septembre 1812), pour ordonner l'encaissement du Gardon à l'exemple de la Drôme, du Lot et de plusieurs autres rivières; mais le projet n'a point survécu au grand homme. Il serait vivement à désirer que ce projet fût repris. La construction d'un môle ou d'une chaussée en *peré*, s'appuyant sur la montagne au col de Ners et suivant le cours du fleuve parallèlement à sa rive gauche, depuis le moulin de Laval jusqu'au bas de la colline de Dions, sur un développement de 12 à 15 mille mètres, serait sans doute un moyen efficace de mettre à l'abri de ce torrent dévastateur la route royale de Nimes à Moulins par Alais, dans toute la plaine, de protéger les propriétés et les paisibles habitans de cette belle vallée, et pour établir un pont et une communication durables sur ce point. La chaussée dont on voit encore quelques traces avait été établie en sens inverse pour arriver au pont de Ners ; elle était perpendiculaire au cours de la rivière, mais aussi la chaussée et le pont ont à peine subsisté quelques années.

NOUVELLES.

Expéditions géographiques.

On prépare en Angleterre deux nouvelles expéditions géographiques. L'une serait chargée de l'exploration de la Guyane anglaise, et aurait pour but principal de déterminer d'une manière exacte la géographie physique de ses parties centrales, en les liant aux positions relevées par les savans français dans l'est.

L'autre serait destinée à pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique australe par la baie de Lagoa, pour lier les découvertes des missionnaires dans le nord du cap de Bonne-Espérance avec ce point du littoral, et peut-être même avec les sources du Zambèze et les établissemens portugais du centre, le long des rives de ce fleuve.

Nous nous empresserons de mettre nos lecteurs au courant de ces travaux, qui ne peuvent manquer d'apporter de nouvelles lumières à la science géographique.

La Grande-Canarie. — (Extrait d'une lettre écrite de la Grande-Canarie, à M. Bory de Saint-Vincent, par M. Despréaux.)

12 juillet 1835.

« Je séjourne en ce moment à la Grande-Canarie, ayant bien parcouru Fortaventure, Lancerote, Canarie, Ténériffe et Fer, et un peu seulement la Gomère dans une mauvaise saison, ce que je regrette fort, parce que cette der-

nière, où jamais aucun voyageur naturaliste n'aborda, est des plus intéressantes sous les rapports botanique et géologique; il y a beaucoup de bois et d'humidité, ce qui est une condition de richesses dans les pays chauds. MM. Webbe et Berthelot, qui ont si bien vu Ténériffe, où j'ai suivi leurs traces pas à pas, n'ont pas vu celle-ci. Je voudrais bien avoir les moyens d'y revenir pour compléter leur flore des Canaries, dont je possède et ai récolté plus de 800 espèces phanérogames, et au moins 400 cryptogames, ce qui double presque le nombre des flores qu'on a imprimées jusqu'ici. Vous pouvez ajouter à cela plus de 50 dessins de champignons inédits, qui ne peuvent se conserver, si ce n'est par la représentation.

« J'ai fait aussi de nombreuses recherches sur les habitans primitifs de ces îles *infortunées*, car c'est le nom qu'on doit leur donner depuis qu'elles sont tombées au pouvoir de la barbarie et de la superstition. Je possède principalement des notes sur les anciens Canariens de la Grande-Canarie, d'après des monumens authentiques qui ont survécu à la grande catastrophe de leur destruction. J'ai vu et ouvert une grande quantité de tombeaux qui étaient très différens, ainsi que leur mode de sépulture, de ceux de Ganches de Ténériffe; j'y ai retrouvé jusqu'à des étoffes de leur fabrication, et de beaux squelettes que j'ai parfaitement rétablis et préparés avec le plus grand soin. J'ai plusieurs de leurs ustensiles, notamment deux haches très différentes de celles que vous avez figurées, et qui sont en *jade* verdâtre et noirâtre, et non en *taboux* (obsidienne). Je pourrai fournir à ces messieurs les matériaux nécessaires pour compléter leur grand et beau travail.

« Je n'ai pas négligé la zoologie : j'ai collecté beaucoup d'insectes et de coquilles, dont plusieurs inédites, avec plus de 800 crustacées. J'ai une suite de poissons préparés qui

monte à plus de 100, et j'ai observé et décrit deux requins bien différens, longs de huit à dix pieds.

« On a dit à tort que les Canariens n'habitaient que des grottes : Clavijo et ses imitateurs n'ont pas connu les traces de leurs villages, de leurs maisons et autres ruines qui en restent et que j'ai observées, ainsi que leurs monumens et la place publique où ils s'assemblaient pour y traiter des affaires communes. Il faudra beaucoup modifier tout ce qu'on a dit et écrit sur ces restes de l'antique Atlantide. »

Voyage de la Bonite.

Instructions données par les commissaires de l'Académie des sciences.

Botanique. Parmi les officiers de la Bonite, il en est un, dit M. de Mirbel, que des études spéciales et profondes placent sur la ligne de nos plus habiles botanistes. Pour la troisième fois il entreprend un grand voyage maritime dans l'intérêt de la science. Il n'ignore donc nullement la direction qu'il convient de donner à ses recherches, et nous pouvons en quelque sorte nous borner à former des vœux pour qu'il trouve de fréquentes occasions de produire de nouvelles preuves de ses lumières et de son zèle.

M. de Mirbel, cependant, indique des échanges à faire dans deux herbiers nombreux, l'un à Rio Janeiro, l'autre à Lima, des recherches à faire au Chili et dans les îles Chiloë. La Bonite aura probablement doublé le cap Horn en mars, époque qui, pour ces latitudes, répond à la fin de nos étés; alors donc les graines seront mûres, et une abondante moisson deviendra facile. On recommande surtout à l'attention des collecteurs les arbrisseaux et les arbres; la plus précieuse espèce, peut-être, serait l'araucaria du

Chili, bel arbre qui, dans son pays natal, donne une grosse amande très savoureuse, et qui supporterait très bien les climats de nos côtes méditerranéennes, et à plus forte raison le climat de la Corse; mais les graines manquent à nos agriculteurs, et ce serait rendre un vrai service que de s'assurer de correspondans zélés qui profiteraient de toutes les occasions favorables pour envoyer de ces graines. La Californie, les Mariannes offriraient aussi probablement de riches récoltes.

Géologie et minéralogie. M. Cordier, chargé de cette partie de l'instruction, commence par rappeler que celle qui a été publiée par l'administration du muséum, devant, ainsi que l'agenda qui termine les voyages de Saussure, faire partie des documens remis aux officiers de la Bonite, il ne reste guère à y ajouter que quelques réflexions générales. Ainsi il recommande pour les échantillons de roches que l'on collectera, de s'attacher moins aux raretés qu'aux roches les plus communes, à celles qui forment, pour ainsi dire, la charpente du pays. Ces échantillons devront toujours être pris sur les masses en place, puisqu'il n'est arrivé que trop souvent qu'on a apporté d'un pays des pierres laissées près de la mer par un bâtiment qui les avait prises comme lest dans un tout autre pays.

Pour que ces échantillons puissent trouver place commodément dans les séries géologiques des musées, il faut qu'ils soient taillés de certaines façons et dans des dimensions déterminées, que M. Cordier a soin d'indiquer; chacun d'eux doit être accompagné d'une notice exprimant le lieu où il a été pris, sa distance de la côte, sa hauteur au-dessus du niveau de la mer, la puissance de la roche à laquelle il appartient, les rapports de celle-ci avec les roches sus et sous-jacentes, etc. Il sera bon, dans beaucoup de circonstances, de faire la monographie exacte d'une colline

ou montagne qui paraîtra la plus caractéristique : ce qui exigera, outre la série de toutes les roches qui composent la montagne, une coupe figurative au simple trait. Il est bien entendu que sous le nom de roches sont compris également les matériaux des couches meubles, marnes, argiles, sables, cendres volcaniques, etc.

A l'égard des débris organiques, ce sera aussi aux plus communs dans chaque localité qu'il faudra s'attacher de préférence, car ce sont eux dont la présence est en général le plus caractéristique. Cependant, lorsqu'on aura la facilité, on n'en négligera aucun, surtout s'il s'agit de plantes fossiles ou d'ossemens d'animaux. On y joindra des morceaux de la roche environnante, et on notera constamment la hauteur au-dessus du niveau de la terre.

C'est surtout à l'égard des anciens conglomérats madréporiques et coquilliers, particuliers aux îles du grand Océan et des amas du même genre, qui sont encore meubles, qu'on devra soigneusement noter l'élévation au-dessus de la mer. Il n'est pas moins important de déterminer la structure et la hauteur des collines et des montagnes qui sont formées de ces amas ou de ces conglomérats, l'épaisseur et le gisement des assises qui les composent, l'étendue qu'elles occupent dans chaque pays, si elles contiennent des couches d'une autre nature, et par exemple des couches volcaniques ou simplement des argiles, des sables ou des pierres calcaires de différens grains.

Enfin on rapportera, mais comme terme de comparaison, des échantillons de ces autres conglomérats tout-à-fait modernes, composés également de madrépores et de coquilles qui se forment et qui s'étendent journellement sur les hauts fonds du grand Océan. On ne prendra ces échantillons qu'au-dessus du niveau moyen des eaux, et après qu'on aura bien reconnu que les bancs sont réellement formés

par des mollusques et des zoophites qui vivent encore actuellement dans les mêmes lieux.

Navigation et hydrographie. M. Freycinet, chargé de cette partie des instructions, après avoir rappelé brièvement la nécessité et l'importance des observations astronomiques et des relevés hydrographiques, recommande de ne pas négliger des renseignemens qui ne sont pas purement scientifiques; par exemple des détails sur les productions des pays visités et sur les ressources qu'ils peuvent offrir pour le ravitaillement des bâtimens, et même des détails sur les mœurs, les croyances, les superstitions qu'un navigateur a intérêt de connaître, pour ne pas les blesser quand, dans une relâche, il se trouve en rapport avec les naturels.

Les marées, si on a le temps d'exécuter les expériences nécessaires, formeront un sujet intéressant de recherches. L'étude des vents, de leur fréquence et de leur force, les dangers auxquels ils exposent les navires, les époques de l'année ou du jour où ils soufflent, leurs variations périodiques et leur marche, les prognostics qui les annoncent, leur coïncidence avec le beau et le mauvais temps, pourront employer encore utilement les loisirs des officiers de l'expédition.

La connaissance de la langue des peuples maritimes, encore peu avancée, offre beaucoup d'importance aux navigateurs comme aux philologues et aux savans qui s'occupent de l'histoire de l'homme. Il est fort à désirer que l'expédition de la *Bonite* recueille en ce genre tout ce qu'il lui sera possible de se procurer. On croit devoir rappeler aux voyageurs que de simples collections de mots classés en vocabulaires servent beaucoup moins la science que des phrases ou des discours suivis, écrits d'après une orthographe déterminée et accompagnés d'une traduction fidèle; car on peut toujours retrouver les mots dans les phrases, et

on ne saurait retrouver les constructions des phrases dans les mots.

Zoologie. M. de Blainville avait fait remarquer, dès qu'il s'était agi de ces instructions, que la plupart des indications générales se trouvaient énoncées dans une sorte de manuel composé pour l'usage des voyageurs, par l'administration du muséum d'histoire naturelle, et qu'il n'aurait guère, en conséquence, autre chose à y ajouter que d'indiquer plus spécialement certains objets manquant dans nos collections, ou dont on n'a que des individus incomplets. Parmi ceux qu'il désigne, nous trouvons, pour les mammifères, l'orang-outang adulte de Bornéo et de la Cochinchine, la guenon nasique du même pays, le gibbon hoolak de la Chine, le tartier et les galéopithèques des Moluques, le gymnure de Sumatra; dans l'Amérique du nord, les ours, les loups, et en particulier le loup rouge, les antilopes, dont on connaît deux espèces, l'une à cornes fourchues, l'autre à très longs poils. Dans l'Amérique du sud, les cabiais, les grands fourmiliers, les viscaches, le chlamiphore, le prétendu cheval bisulque de Molina, qui paraît, d'après les nouveaux renseignemens de M. Gay, être un chevrotain de grande taille; enfin les otaries et les phoques. Il recommande de ne pas négliger, comme l'ont fait presque tous les voyageurs, les petites espèces des genres taupe, musaraigne, campagnol et rat, qu'on a considérées presque toujours, à tort, comme ne différant pas des espèces européennes.

Les dauphins et les cétacées des diverses parties du grand Océan ont aussi besoin d'être étudiés, on a besoin, non seulement des dessins qu'on pourra faire, mais de la tête osseuse, ainsi que des pattes, coupées au-dessus des articulations.

Les oiseaux du versant occidental du Mexique et de la Californie, ceux des îles Sandwich, des Mariannes et de la

Cochinchine manquent ou ne sont que très incomplètement représentés dans nos collections; il serait important de se procurer des squelettes d'un certain nombre d'espèces dont on n'a que les peaux dans nos musées, et de rapporter des œufs et des nids.

Parmi les reptiles, l'un des animaux les plus intéressans à se procurer serait la grande tortue à cuir, dont on n'a que les dépouilles extérieures et pas un squelette complet.

Les reptiles du Mexique, décrits récemment par Wiegman, manquent pour la plupart dans nos collections, il serait intéressant de les obtenir, ainsi que les salamandres terrestres ou aquatiques.

Les poissons qu'on pourra se procurer dans la traversée du Mexique à la Cochinchine et à Manille, seront probablement en grande partie nouveaux.

Parmi les insectes, il suffit d'avertir de ne pas négliger, comme on l'a fait trop souvent, les hymenoptères et les diptères, les parasites des mammifères, des oiseaux et des poissons; enfin les intestinaux.

Dans le type des mollusques, trois espèces de la mer des Indes, la spirule, le nautile flambé et l'argonaute seraient particulièrement précieux. En général, les molluques terrestres et fluviatiles des îles Sandwich, des Philippines et des îles Chiloë manquent à nos collections.

Les zoophites à polypiers flexibles, les pennatules ont été peu étudiés depuis le voyage de Baudin, il y aurait, sous ce rapport, beaucoup de lacunes à remplir.

L'Académie invite les officiers de la *Bonite* à faire autant qu'il leur sera possible des recherches sur la température des différens animaux. Elle souhaiterait aussi qu'ils pussent faire des expériences sur la nature des gaz contenus dans la vessie natatoire des poissons pris à des profondeurs déterminées.

Il serait utile d'étendre les expériences sur la température des animaux à l'espèce humaine, en recherchant si la chaleur des mêmes individus de l'équipage, transportés dans des climats si variés que ceux où passera la *Bonite*, n'offrirait pas, toutes les autres circonstances étant d'ailleurs les mêmes, des différences appréciables.

Il serait inutile d'ajouter que tout ce qu'on pourra recueillir de matériaux pour l'histoire des races humaines sera, en ce qui concerne l'histoire naturelle, au nombre des résultats les plus précieux qu'on peut attendre du voyage.

Physique générale. Cette partie des instructions dont M. Arago avait été chargé est à elle seule plus étendue que toutes les autres ensemble, et comme beaucoup des sujets de recherches proposés sont entièrement nouveaux, il nous serait impossible d'abréger la rédaction originale, déja très concise, sans nous exposer à ne pas être compris. Tout ce que nous pouvons faire pour donner une idée de l'intérêt de ce programme, qui sera long-temps, pour les recherches de physique générale, un manuel des voyageurs, c'est de nous contenter d'en citer un fragment. Nous prendrons celui qui est relatif aux météores lumineux, parce qu'une communication postérieure lui a donné un nouvel intérêt.

« Depuis qu'on s'est avisé, dit M. Arago, d'observer quelques étoiles filantes avec exactitude, on a pu voir combien ces phénomènes si long-temps dédaignés, combien ces prétendus météores atmosphériques, ces soi-disant traînées de gaz hydrogène enflammé, méritent d'attention. Leur parallaxe les a déja placés beaucoup plus haut que, dans les théories adoptées, les limites sensibles de notre atmosphère ne sembleraient le comporter. En cherchant la direction suivant laquelle les étoiles filantes se meuvent le *plus habituellement*, on a reconnu, par une autre voie, que si

elles s'enflamment dans notre atmosphère, elles n'y prennent pas du moins naissance, et qu'elles viennent du dehors. Cette direction la plus *habituelle* des étoiles filantes *semble diamétralement opposée au mouvement de translation de la terre dans son orbite.*

« Il serait désirable que ce résultat fût établi sur la discussion d'une grande quantité d'observations ; nous croyons donc qu'à bord de la *Bonite*, et pendant toute la durée de sa navigation, les *officiers de quart* devront être invités à noter l'heure de l'apparition de chaque étoile filante, sa hauteur angulaire approchée au-dessus de l'horizon, et surtout *la direction de son mouvement.*

« En rapportant ces météores aux principales constellations qu'ils traversent, les diverses questions que nous venons d'indiquer peuvent être résolues d'un coup d'œil. Voilà donc un sujet de recherches qui n'occasionera aucune fatigue ; en tout cas, pour que nos jeunes compatriotes s'y attachent, il nous suffira de leur faire remarquer combien il serait piquant d'établir que la terre est une planète, par des preuves puisées dans des phénomènes tels que les étoiles filantes, dont l'inconstance était devenue proverbiale. Nous ajouterions encore, s'il était nécessaire, qu'on n'entrevoit guère aujourd'hui la possibilité d'expliquer l'étonnante apparition des bolides, observées en Amérique dans la nuit du 12 au 13 novembre 1833, si ce n'est en supposant qu'outre les grandes planètes (et dans ce nombre nous comprenons même Cérès, Pallas, Junon et Vesta), il circule autour du soleil des milliards de petits corps qui ne deviennent visibles qu'au moment où ils pénètrent dans notre atmosphère et s'y enflamment ; que ces *astéroïdes* (pour nous servir d'une expression d'Herschell) se meuvent en quelque sorte par groupes ; qu'il en existe cependant d'isolés, et que l'observation assidue des étoiles filantes sera, à

tout jamais, le seul moyen de nous éclairer sur ces curieux phénomènes.

« Nous venons de faire mention de l'apparition d'étoiles filantes en Amérique en 1833. Ces météores se succédaient à de si courts intervalles qu'on n'aurait pas pu les compter ; des évaluations modérées portent leur nombre à des centaines de mille. On les aperçut le long de la côte du Mexique jusqu'à Halifax, depuis 9 heures du soir jusqu'au lever du soleil, et même dans quelques endroits en plein jour, à 8 heures du matin. *Tous ces météores partaient d'un même point du ciel*, situé près de *Gamma* du Lion, et cela, quel que fût d'ailleurs, par l'effet du mouvement diurne de la sphère, la position de cette étoile. Voilà assurément un résultat étrange ; eh bien citons-en un second qui ne l'est pas moins.

« La pluie d'étoiles filantes de 1833 eut lieu, nous l'avons déja dit, dans la nuit du 12 au 13 novembre.

« En 1799, une pluie semblable fut observée en Amérique par M. de Humboldt ; au Groënland par les frères Moraves ; en Allemagne par diverses personnes.

« La date est la nuit du 11 au 12 novembre. L'Europe, en 1832, fut témoin du même phénomène, mais sur une moindre échelle.

« La date est encore du 12 au 13 novembre.

« Cette presque identité de dates nous autorise d'autant plus à inviter nos jeunes navigateurs à veiller attentivement à tout ce qui pourra apparaître dans le firmament du 10 au 15 novembre, que les observateurs qui, favorisés par une atmosphère sereine, ont attendu le phénomène l'année dernière (1834), en ont aperçu des traces manifestes dans la nuit du 12 au 13 novembre. »

Depuis la lecture de ce rapport, M. Bérard, l'un des officiers les plus instruits de notre marine, a adressé à M. Arago

l'extrait suivant du journal du brig le *Loiret*, dont il était commandant. « Le 13 novembre 1831, à 4 heures du matin, le ciel étant parfaitement pur, nous avons vu un nombre considérable d'étoiles filantes et de météores lumineux d'une grande dimension. Pendant plus de trois heures il s'en est montré, terme moyen, deux par minute. Un de ces météores qui a paru au zénith, en faisant une énorme traînée dirigée de l'est à l'ouest, nous a présenté une bande lumineuse très large (égale à la moitié du diamètre de la lune), et où l'on a très bien distingué plusieurs des couleurs de l'arc-en-ciel. Sa trace est restée visible pendant plus de six minutes. »

Dans tout ce qui vient d'être rapporté, rien n'était encore relatif à l'année 1835, mais dans cette séance même, l'académie reçoit une lettre écrite de Belley, département de l'Ain, en date du 20 novembre, par M. Millet-Daubenton, et qui renferme des détails sur un météore igné qui a mis le feu à une grange dans une ferme voisine de Belley.

Cet événement a eu lieu dans la nuit du 13 novembre 1835.

M. Millet a cherché aux environs de la grange, dans l'espoir d'y rencontrer des traces d'aérolithes, et il a recueilli, en effet, des fragmens qui, dans la partie qui appartenait originairement à la surface du corps entier, sont recouverts d'une couche vitreuse, en apparence métallique.

M. Arago fait remarquer combien il serait important d'avoir, sur la nature de ces pierres, des renseignemens plus précis que ceux qu'on tire de l'aspect extérieur ; en conséquence, il propose qu'on engage M. Millet à adresser quelques-uns des fragmens qu'il a recueillis, afin qu'on en puisse faire l'analyse.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE VOLUME.

BULLETIN.

ANALYSES CRITIQUES.

MELANGES.

NOUVELLES.

PLANCHES.

